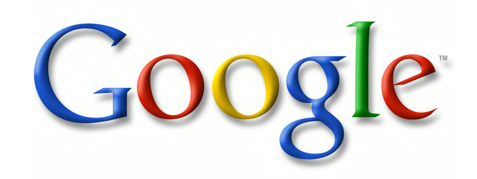






RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1900.



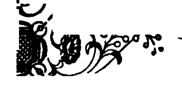
TOULOUSE

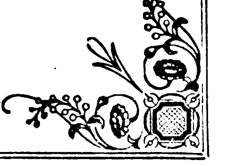
IMPRIMERIE DOULADOURE-PRIVAT

Rue Saint-Rome, 39

—

1900.





RECUEIL

DE L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX


EX ANTIQUITATE DECUS

démie dans les mêmes formes et conditions que celles des anciens Concours. — Les ouvrages publiés devront être adressés directement à l'Académie, francs de port, sans autres formalités, mais dans les délais indiqués. *Il en devra être envoyé trois exemplaires, dont un restera la propriété de l'Académie;*

4° Les personnes qui auront obtenu la totalité ou une fraction de l'un de ces prix, pourront, à leur choix, les recevoir soit en fleurs d'or ou d'argent affectées au genre, soit en numéraire. Elles devront indiquer leur désir à cet égard, dans la huitaine qui suivra la communication du résultat du concours, à leur correspondant ou à elles-mêmes.

II.

Prix de vertu (Fondation Ozenne).

1° L'Académie décerne chaque année *des prix de vertu et de mérite* dans les conditions qui suivent. — *Quatre mille francs* seront affectés à ces prix, *auxquels pourront être joints quinze cents francs, suivant les conditions indiquées plus bas : en tout cinq mille cinq cents francs;*

2° La somme de quatre mille francs pourra être décomposée en trois prix de mille francs. Les derniers mille francs pourront être fractionnés en prix de cinq cents francs;

3° L'action ou la série d'actes à récompenser doivent s'être prolongés jusque dans le cours des deux années qui précèdent celle du concours;

4° Les *prix de vertu* ne pourront être attribués qu'à des personnes sans fortune;

5° Pourront prendre part au concours les personnes de l'un ou de l'autre sexe qui auront accompli les actes à récompenser, dans le département de la Haute-Garonne ou dans l'un des six départements limitrophes : le Tarn, le Tarn-et-Garonne, l'Aude, l'Ariège, le Gers et les Hautes-Pyrénées;

6° Les actes méritoires accomplis hors de ces départements pourront être récompensés, dans le cas seulement où leurs auteurs avaient dans ces départements leur domicile ou leur résidence ordinaire au moment où ils accomplissaient les actes proposés au jugement de l'Académie;

7° On adressera au secrétariat de l'Académie des Jeux Floraux, à Toulouse, un Mémoire détaillé de l'action ou des actions vertueuses, appuyé de pièces probantes, de certificats authentiques délivrés et signés par les autorités locales ou des personnes notables. Ce seront, autant que possible ensemble, le maire de la commune, le curé de la paroisse, le juge de paix du

canton, ou des personnes notoirement estimées, et, s'il se peut, connues des membres de l'Académie;

8° On a soin d'indiquer les nom, prénoms, lieu de naissance, l'âge de la personne présentée, l'époque et le lieu où s'est accomplie l'action et la durée de cette action qui doit s'être prolongée dans le cours des deux années précédentes, et, s'il y a lieu, les noms, le domicile et la résidence actuelle des personnes qui ont bénéficié des actes accomplis;

9° Ces pièces devront être parvenues franches de port au secrétariat des Jeux Floraux, le 31 décembre de chaque année.

RECUEIL

DE L'ACADÉMIE

DES

JEUX FLORAUX

1900



TOULOUSE
IMPRIMERIE DOULADOURE-PRIVAT
39, RUE SAINT-ROME, 39

1900

LISTE ACADÉMIQUE

ANNÉE 1900

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX

1849. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Charles-Benjamin-Fernand), *Doyen de l'Académie, Secrétaire perpétuel*, Officier de la Couronne de Roumanie, Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne.

1859. M. ALBERT (Auguste), Avocat, *Secrétaire des Assemblées*, membre de l'Académie de Législation.

1863. M. le Comte D'ADHÉMAR (Victor).

1864. M. le Marquis DE LORDAT (Charles).

1866. Sa Grandeur Mgr GOUX (Paul), Évêque de Versailles, Docteur en théologie, Docteur ès lettres.

1866. M. D'HUGUES (Gustave), Professeur honoraire à la Faculté des Lettres de l'Université de Dijon, Chevalier de la Légion d'honneur.

1869. M. BUISSON (Jules), ancien Député de l'Aude à l'Assemblée nationale de 1871.

1875. M. BLADÉ (Jean-François), Chevalier de la Légion d'honneur.

1877. M. DUBÉDAT (Jean-Baptiste), ancien Conseiller à la Cour d'Appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de Législation.

1877. M. MARCHAL (Auguste), Avocat, Docteur en droit.

1880. M. de RAYMOND-CAHUSAC (Bernard-Marie-Jean-Charles), ancien Préfet; Chevalier des Ordres de la Légion d'honneur et de Saint-Grégoire-le-Grand, Officier de l'Instruction publique.

1882. M. le Baron SABATIÉ-GARAT (Robert-Paul), ancien Secrétaire général de la préfecture de la Haute-Garonne, Chevalier de la Légion d'honneur.

1882. M. l'abbé COUTURE (Léonce), Doyen et Professeur à la Faculté libre des Lettres.

1884. M. de MALAFOSSE (Louis).

1886. M. DELOUME (Antonin), professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Toulouse; membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie de Législation, Chevalier de la Légion d'honneur.

1886. M. de LAHONDÈS-LAFIGÈRE (Jules), Président de la Société archéologique.

1888. M. de CAPÈLE (Augustin-Edmond), ancien Président de la Société d'agriculture.

1888. M. l'abbé VALENTIN (Marie-Joseph-Louis), chanoine honoraire, professeur à la Faculté libre des Lettres.

1889. M. HALLBERG (Louis-Eugène), professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1890. M. MOQUIN-TANDON (Gaston), Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Toulouse.

1890. Dom du BOURG (Marie-Joseph-Antoine), religieux bénédictin.

1891. M. ARNAUD (Charles), professeur à la Faculté libre des Lettres.

1892. M. DUBOUL (Henri-Théodore-Axel), ancien Consul de France; Chevalier des Ordres de la Légion d'honneur, de Charles III et d'Isabelle-la-Catholique, Grand Officier du Nichan Iftikhar, Officier de la Couronne de Roumanie.

1893. M. DE PEYRALADE, Avocat.

1894. M. le Colonel PERROSSIER (Joseph-Ernest), Officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique, Chevalier de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare d'Italie.

1896. M. VIDAL (Georges), professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Toulouse, ancien Président de l'Académie de Législation.

1896. M. DÉSARNAUTS (Paul-Marie-Adrien), avocat.

1896. M. DE LAPORTALIÈRE (Adrien), avocat, membre de l'Académie de Législation.

1897. M. le Baron DESAZARS DE MONTGAILHARD (Marie-Louis), ancien magistrat; membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lett., Chev. de l'Ordre de Charles III d'Espagne.

1897. M. TRESSERRE (François), avocat.

1898. M. le Comte GARDÈS (Marie-Thérèse-Jules-Salvi-Isidore).

1898. M. BRESSOLLES (Jean-Pierre-Marie-Joseph), professeur à la Faculté de Droit, membre de l'Académie de Législation.

1898. Sa Grandeur Mgr MATHIEU (François-Désiré), Cardinal de Curie, à Rome.

1899. M. l'abbé MAISONNEUVE (François-Gustave-Henri-Louis), docteur en théologie, professeur à la Faculté canonique de Théologie.

1899. M. CARTAILHAC (Edmond-Philippe-Emile), membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, Président de la Société d'Histoire naturelle, Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique, Commandeur des Ordres de Saint-Stanislas, de Dannebrog, d'Isabelle-la-Catholique, etc.

1899. M. le Marquis DE SUFFREN (Marie-Emmanuel-Auguste), Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

M. LE PRÉFET, } *Académiciens nés.*
M. LE MAIRE, }

Nota. — M. Henri DUMÉRIL, élu mainteneur, n'est pas encore reçu.

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX

1856. Mme la Marquise DE VILLENEUVE-ARIFAT née DE VILLENEUVE, à Toulouse.
1865. M. VALERY (Léon), à Toulouse.
1866. M. LIÉGEARD (Stéphen), ancien Député, Chevalier des Ordres de la Légion d'honneur et de Saint-Grégoire-le-Grand, Commandeur de la Rose du Brésil, Officier de l'Instruction publique et de l'Ordre de Saint-Charles, à Paris.
1873. M. FISTON (Cyrille), ancien Directeur des Postes et Télégraphes.
1879. M. MISTRAL (Frédéric), à Maillane (Bouches-du Rhône).
1883. M. le vicomte DE BORNIER (Henri), membre de l'Académie française, Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, Officier de la Légion d'honneur, etc.
1883. Mme CARMEN SILVA, à Bucharest (Roumanie).
1884. M. COPPÉE (François), membre de l'Académie française, Commandeur de la Légion d'honneur, etc., à Paris.
1887. M. VILLARD (Henri), avocat, Commandeur de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre, à Langres.
1888. M. DAVID (Gaston), homme de lettres, à Bordeaux.
1889. M. E.-E. ADAM, à Paris.
1894. M. MIR (Achille), à Carcassonne.
1895. M. POUVILLON (Emile), Chevalier de la Légion d'honneur, à Montauban.
1895. M. JOURDANNE (Gaston), à Poulhariez (Aude).
1896. M. l'abbé BARTHÉS (Jean), curé de Venerque (Haute-Garonne).
1896. M. JANOT (Paul), avocat, à Toulouse.
1898. M. ROSTAND (Edmond), à Paris.
1898. M. le baron GUY DESAZARS DE MONTGAILHARD, à Paris.
1900. M. l'abbé MOULIN (H.), Curé de Baux-de-Breteuil (Eure).

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

PROGRAMME POUR LE CONCOURS DE 1901 [1].

Le 3 mai 1900, l'Académie a célébré, avec la solennité traditionnelle, *la Fête des Fleurs,* c'est le nom que l'on donne à la Séance de la Distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Eloge de CLÉMENCE ISAURE, prononcé par un Membre du Corps des Jeux Floraux; des Commissaires de l'Académie vont ensuite recevoir les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de la basilique de Notre-Dame la Daurade, où, d'après la tradition, fut ensevelie CLÉMENCE ISAURE. Pendant l'absence des Commissaires, il est donné lecture des rapports sur les différents concours. A leur retour, on proclame les prix, et, si les lauréats sont présents, l'Académie les invite à lire eux-mêmes leurs ouvrages, puis on leur distribue les Fleurs qu'ils ont obtenues.

Ouvrages couronnés dans le Concours de 1900 [2].

Mosé, Ode, par M. Joseph LARRIBAU, professeur au collège de Confolens (Charente), a remporté l'Amarante d'or, prix du genre et de l'année.

Le Vainqueur, Ode, par Mme Hélène PICARD, de Toulouse, a obtenu une Primevère.

(1) Ce programme est envoyé *gratis* et *franco* à toute personne qui en fait la demande au Secrétaire perpétuel par lettre affranchie.

(2) Les ouvrages couronnés, et plusieurs autres qui ont obtenu une mention particulière, sont imprimés dans le Recueil que l'Académie publie tous les ans. Les volumes de ce Recueil, publiés depuis l'année 1810, sont en vente chez MM. DOULADOURE-PRIVAT, imprimeurs de l'Académie, rue Saint-Rome, 39.

L'Académie avait reçu, pour le concours de 1900 : 40 Odes, 26 Poèmes, 11 Epîtres, 1 Discours en vers, 3 Eglogues, 17 Idylles, 33 Elégies, 7 Ballades, 15 Fables ou Apologues, 43 Sonnets à la Vierge, 16 Hymnes en l'honneur de la Vierge, 175 Sonnets libres, 278 Pièces diverses; en tout, 665 ouvrages en vers français, et, en outre, 12 Discours en prose sur le sujet suivant, proposé par l'Académie : *La part de l'âme et celle du corps dans l'éducation.*

Le Dolmen, Poème, par Mlle Suzanne VERNIAUD, à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), a obtenu une Primevère.

L'Amandier en fleurs, Sonnet libre, par M. Pierre GAUBERT, professeur à l'Ecole des arts et métiers, à Aix-en-Provence, a obtenu un Œillet.

Le Lierre, Pièce de vers, par Mlle Berthe DE PUYBUSQUE, à Saint-Sulpice (Haute-Garonne), a obtenu une Primevère.

Vendémiaire, Chanson champenoise, par M. Maurice PERRAULT, avoué à Epernay (Marne), a obtenu un Œillet.

La part de l'âme et celle du corps dans l'éducation, Discours en prose, par M. l'abbé MOULIN, curé de Baux-de-Breteuil (Eure), a obtenu une Violette d'argent.

Un autre discours sur le même sujet, par M. l'abbé BOEROS, curé de Marzy (Nièvre), a obtenu une Eglantine d'argent.

Enfin, un discours traitant le même sujet, et ayant pour auteur M. François DE GÉLIS, à Villenouvelle (Haute-Garonne), a obtenu une Primevère.

L'Académie dispose tous les ans :

1° De six fleurs, prix annuels : Amarante (fleur d'or); Violette, Souci, Primevère, Eglantine, Lis (fleurs d'argent);

2° D'une fleur sur les prix qui seront désormais triannuels : Eglantine, Jasmin, Immortelle (fleurs d'or).

3° D'une fleur d'argent, prix facultatif, l'OEillet (1).

Les Odes seules sont admises à concourir pour l'*Amarante d'or*. La *Violette d'argent* est destinée au Poème, à l'Epître, au Discours en vers; l'étendue d'aucune de ces pièces ne doit excéder deux cents vers. Le *Souci d'argent* est réservé à l'Eglogue, à l'Idylle, à l'Elégie, à la Ballade; la *Primevère d'argent* (instituée par M. le Président Boyer) à la Fable ou à l'Apologue; l'*Églantine d'argent* (instituée par M. Vaïsse-Cibiel), au Sonnet. Pour les ouvrages des divers genres ci-dessus, le sujet est laissé au choix des auteurs.

Le *Lis d'argent* est affecté au Sonnet ou à l'Hymne *en l'honneur de la Vierge*. Dans chaque période de quatre ans, l'Académie distribue, en outre, successivement : la *Violette d'or* (instituée par M. le commandant de Roquemaurel), à un Poème ne dépassant pas deux cents vers, sur un sujet donné par l'Académie; l'*Eglantine d'or* ou l'*Immortelle d'or*, au Discours en prose, dissertation ou éloge, sur le sujet mis au concours par l'Académie; le *Jasmin d'or* (prix d'Eckmühl, fondation de Mme de Blocqueville) à un Discours en prose sur un sujet de philosophie chrétienne, également au choix de l'Académie.

(1) La Violette d'or et le Jasmin valent chacun 750 fr.; l'Immortelle d'or vaut 500 fr.; l'Eglantine d'or, 450 fr.; l'Amarante, 400 fr.; la Violette d'argent, 250 fr.; le Souci, 200 fr.; l'Églantine d'argent, 150 fr.; le Lis, la Primevère, l'Œillet, chacun 100 fr.

L'étendue des discours ne devra pas dépasser soixante pages d'impression dans le format et les caractères du Recueil.

En outre des Fleurs ainsi affectées aux divers genres qu'elle récompense, l'Académie peut donner des prix d'encouragement (*OEillets d'argent*), aux auteurs qui n'ont pas déjà obtenu soit une fleur de genre, soit une fleur réservée.

Ces prix d'encouragement ne sont adjugés qu'une fois au même lauréat dans le même concours.

Ils ne comptent pas pour les autres avantages académiques, notamment pour l'obtention réglementaire des lettres de maîtrise ès Jeux.

L'Académie a mis au concours les sujets suivants :

I. — POUR L'ANNÉE 1901.

Poème (Violette d'or, fondation de Roquemaurel) : *Le réveil de la Muse romane et les Fêtes du Félibrige.*

II. — POUR L'ANNÉE 1902.

Discours en prose (Eglantine d'or) : *Etude sur l'œuvre d'Alphonse Daudet.*

III. — POUR L'ANNÉE 1903.

Discours en prose (Jasmin d'or, prix d'Eckmülh, fondation de Mme la marquise de Blocqueville : *La Religion inspiratrice du Patriotisme.*

Le Concours sera ouvert, en 1901, pour tous les ouvrages de poésie ou de prose, du **1er AU 15 FÉVRIER, terme de rigueur**.

Les auteurs feront déposer, par une personne domiciliée à Toulouse, **TROIS COPIES** de chaque ouvrage, *au Secrétariat de l'Académie des Jeux Floraux* (1). Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. Plusieurs ouvrages du même auteur ne doivent pas être présentés collectivement sous forme de recueil ou en fascicule, mais peuvent être remis en même temps et par la même personne. *On ne doit pas y joindre de billet, même cacheté, contenant le nom de l'auteur;* ce nom sera demandé au correspondant lorsque l'ouvrage

(1) *Hôtel d'Assézat et de Clémence Isaure*, A TOULOUSE. — Les ouvrages seront reçus tous les jours, les dimanches exceptés, de neuf à onze heures du matin, du **1er AU 15 FÉVRIER**.

aura mérité d'être imprimé au Recueil, ou tout au moins mentionné dans le Rapport. Chaque exemplaire doit porter, avec le titre de la pièce, une épigraphe qui sera inscrite sur le registre du Concours, ainsi que les nom et adresse du correspondant. Les ouvrages transmis directement à l'Académie, soit par la poste, soit par toute autre voie que celle qui vient d'être indiquée, ne seront pas admis.

Les fonctionnaires publics, les membres du Clergé, de l'Université et du Barreau, les notaires, les négociants et les libraires résidant à Toulouse ont l'obligeance de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés du dehors, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais. Les membres de l'Académie ne peuvent être désignés comme correspondants par les auteurs.

Les pièces de vers affectant la forme dramatique ne sont pas admises au Concours.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, ou qui ne serait pas d'une écriture aisée à lire, est rejeté du Concours. L'Académie exclut aussi la satire, les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations, ceux qui seraient écrits en style marotique ou qui affecteraient les formes du genre burlesque, ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies, ceux qui auraient été précédemment publiés, et ceux dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif, ou pour lesquels ils solliciteraient ou feraient solliciter. Enfin, le Prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Les auteurs des pièces imprimées dans le Recueil ne peuvent faire à leurs ouvrages d'autres changements que ceux qui leur seront indiqués au nom de l'Académie.

En accordant une distinction, l'Académie se réserve toujours le droit de modifier le titre de l'ouvrage qui l'obtient et de déterminer le genre dans lequel cet ouvrage doit concourir. L'auteur qui se refuserait à la modification réclamée de lui renoncerait à tous ses avantages. Il en serait de même de celui qui ne voudrait pas consentir aux suppressions ou corrections demandées.

L'Académie a le droit de faire imprimer dans son Recueil, en totalité ou en partie, les pièces présentées au Concours; une copie de chacune doit rester dans ses archives. Un auteur, dans le cas où il n'obtient pas de prix, peut seulement demander que son nom ne soit pas publié.

Après l'adjudication des Prix, avis sera donné aux lauréats assez tôt pour qu'ils puissent venir recevoir ceux qui leur sont destinés, et lire eux-mêmes leurs ouvrages. Les absents se feront représenter par une personne domiciliée

à Toulouse et munie d'une procuration dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages couronnés; les Prix seront réclamés en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la délivrera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme Prix de l'année, soit comme Prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre.

Celui qui aura obtenu, comme Prix d'année ou comme Prix réservés du genre, trois Fleurs, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner, avec les Mainteneurs, *aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.*

Les mêmes droits sont acquis aux lauréats du discours qui auraient obtenu trois Églantines.

(1) On donne le nom de *Prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des Concours précédents, parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le Prix du genre, a été mise en réserve pour les Concours suivants, où elle vient accroître le nombre des Fleurs que distribue annuellement l'Académie. Un ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le Prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, la *Fleur réservée* de son genre, ou même la *Fleur réservée* d'un genre différent, pourvu que celle-ci soit d'une valeur moindre.

NOUVEAUX CONCOURS

Indépendamment des anciens prix attribués selon le programme ci-dessus, l'Académie a fondé pour ses concours de 1895 et des années suivantes des prix de *poésie pour la vieille langue populaire des pays Languedociens*, ainsi que des prix *de vertu et de mérite* analogues à ceux qu'a institués le baron de Montyon à l'Académie française.

I.

Prix de poésie en langue Romane du haut Languedoc et de ses environs.

Les prix suivants ont été décernés en 1900 :

Un rappel de deux Œillets à M. LAMOURÈRE, instituteur à Gibel (Haute-Garonne), pour son recueil imprimé, ayant pour titre : *Pel Campestre, legremos e cansous*, ainsi que pour ses poésies manuscrites intitulées : *A moun lésé*.

Une Primevère à M. Michel CAMÉLAT, d'Arrenz (Hautes-Pyrénées), pour son Poème gascon imprimé, ayant pour titre : *Béline*.

Un Œillet à M. Gaston LAVERGNE, à Rélizane, département d'Oran (Algérie), pour son recueil de Poésies intitulé : *Cansous d'Oc*.

L'Académie a décerné, en outre, un Œillet à M. CLAVELIER, de Toulouse, pour son *Étude de la langue de Fourès*.

1° Il pourra être décerné chaque année *deux prix de cinq cents francs* chacun, pour des ouvrages en vers, écrits en *langue Romane du haut Languedoc et de ses environs*, LENGO MOUNDINO, *avec les diverses variantes dont le dialecte Toulousain sera, par la force des choses, considéré comme le type dans les jugements à rendre par l'Académie;*

2° Ces ouvrages pourront être, soit *inédits*, soit *publiés, pourvu, dans ce dernier cas, que la publication ne remonte pas au delà de l'année qui précède celle du concours*, c'est-à-dire 1899 pour les concours de 1900, *et en tout cas pourvu qu'ils n'aient pas été couronnés ou mentionnés par d'autres Sociétés ou Académies;*

3° Les pièces de poésie Romane inédites devront être adressées à l'Aca-

RECUEIL DE 1900

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES COURONNÉS

OU

DISTINGUÉS DANS LE CONCOURS

MOSÉ

ODE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX DU GENRE ET DE L'ANNÉE,
L'AMARANTE D'OR

Par M. Joseph LARRIBAU, professeur au collège
de Confolens.

σὺν θεῷ
(Homère, *Iliade*, 9, 49.)

Seigneur, aie de la pitié pour nous ; nous t'avons attendu longtemps ; tu as été notre force dès le matin, sois notre rempart pendant les journées de tribulation.
(Isaïe, xxxiii, 2.)

I.

En ce temps où pleuraient les tribus prisonnières,
Maudits, pauvres, souffrant la faim et les lanières,
Humbles comme les chiens dans la nuit du chenil,
Les pieds en sang, vêtus du manteau de l'épreuve,
O Captifs, que le deuil inépuisable abreuve,
Vous erriez aux berges du Nil.

Sur le fleuve sacré qui sent l'ombre descendre,
Les mains grises du soir semaient des grains de cendre,

Et des barques passaient dans la fuite d'un chant ;
Des flamants s'envolaient rouges, sur les eaux vertes,
Comme s'ils avaient pris dans leurs ailes ouvertes
Toute la pourpre du couchant.

Du fond des oasis aux sables de la grève,
Les palmiers s'épousaient dans le vent qui se lève,
Une vague douceur descendait du zénith,
Et les sphinx, redressant leurs têtes épuisées,
Tendaient deux larges yeux aux nocturnes rosées,
Comme deux roses de granit.

Dans les jardins, au bord des eaux, sur les terrasses,
Où s'accouda l'ennui des siècles et des races,
Tous les cœurs oubliaient leurs peines, un moment,
Et, comme un vieux lion qui referme ses griffes,
Rhamsès même, au balcon sculpté d'hiéroglyphes,
Goûtait l'immense apaisement.

Vous seuls, indifférents aux caresses de l'ombre,
O fils d'Abrâm, quand l'heure épand sa fraîcheur sombre,
En cercle pour gémir vous veniez vous asseoir ;
Vous vous contiez les longs tourments, la honte amère,
Et, comme des enfants mal bercés par la mère,
Vos douleurs criaient dans le soir.

En vain, dans la hauteur sidérale des nues,
Le firmament dardait des gloires inconnues ;
Vous, sans vous détourner vers les astres vainqueurs,
Vous regardiez, les yeux lointains, l'âme meurtrie,
Se refléter le ciel natal de la Patrie
Dans le clair miroir de vos cœurs.

Vous évoquiez la plaine entre les divins fleuves,
Le printemps auroral de l'Éden, aux fleurs neuves,
Et la première faute et le premier remords,
Les exodes, les puits dont l'eau froide convie,
Et, funèbres jalons de la route suivie,
Les figuiers qui couvrent les morts ;

Et vous vous rappeliez encor la caravane,
Les enfants suspendus au sein, le blé qu'on vanne,
Et les pierres qu'on dresse en hâte pour l'autel ;
Le vallon d'Our d'où vint Sarah, les longues marches,
Et la houlette en bois ferré des Patriarches
Qui poussait les boucs vers Béthel.

Le soir, ils faisaient halte aux fontaines chantantes ;
Et quand, du ciel serein sur le poil gris des tentes,
Les astres clairs brillaient comme des socs fourbis,
Debout au seuil, ouvrant la hutte aux murs de toiles,
Ils pouvaient voir, pasteurs du troupeau des étoiles,
Graviter toutes ces brebis.

Maintenant, accouplés aux jougs pharaoniques,
Honteux et ramenant sur le front vos tuniques,
Vous songiez, là, devant l'immuable horizon,
Que l'Éternel, jaloux et toujours irritable,
Vous avait sans pitié retranchés de sa table
Et revomis de sa maison.

Il vous avait prouvé cependant sa tendresse
Quand, aux monts de Scébah où le bûcher se dresse,
D'établir votre race il jurait le serment ;
Qu'Abrâm, pâle, fixant les foudres étonnées,
Lisait avec orgueil vos hautes destinées
Par les brèches du firmament.

Comme un vol de vautours sur l'Hébal solitaire,
Les tentes d'Israël auraient couvert la terre,
Et son peuple à jamais croîtrait, jeune et hardi,
Plus nombreux que les grains de poussière enflammée
Qui courent dans le vent du soir quand une armée
S'avance aux sables d'Engaddi ;

Vous seriez, sur le seuil de la nuit inféconde,
La torche aux sept lueurs dont s'éclaire le monde ;
Vos doigts auraient brandi le chandelier vermeil ;
— Et maintenant, les mains de glaise encore humides,
Vous séchiez, sur le flanc brûlé des Pyramides,
Des briques roses au soleil.

O fils élus, voués à des tâches serviles,
Nomades que lia la ceinture des villes,
Creusant des lacs, haussant des monts dans les ravins,
Vous deviez, pour l'orgueil du Maître héréditaire,
Défigurer la face auguste de la Terre,
Marquée encore aux traits divins.

Pourtant, comme un figuier que la hache mutile,
O mères, votre ventre était encore fertile,
Et les bois verts germaient parfois des bois flétris;
Les glaives nus entraient alors au fond des bouges,
Et tous les berceaux blancs avaient des langes rouges
Quand était passé Sésostris.

Sous le fouet qui déchire et l'effort qui harasse
Ruisselaient la sueur et le sang de la race;
Comme un torrent d'été vous vous sentiez tarir,
Et, sans plus espérer aux promesses antiques,
Sur les berges du fleuve et le long des portiques,
Vos fils se couchaient pour mourir.

II.

Tribus, relevez-vous sur le sable des rives,
Croyez en l'Éternel encor, tribus captives,
Et regardez, dans l'ombre où luit l'argent des eaux,
Sous les palmes, du fond obscur de la vallée,
Venir furtivement une femme voilée
Qui descend vers les bleus roseaux.

Dans les flots, où chaque astre allume une étincelle,
Elle a posé l'enfant dont la couche chancelle;
Et paternel, fermant les doux yeux au péril,
Comme un aïeul penché sur une tête blonde,
Le Nil endort, du chant plus tendre de son onde,
Le vagissement puéril.

Pourtant ce cri, léger et vague dans la brise,
Sera demain la voix formidable qui brise
La volonté des rois et les gonds des cités;
Cette humble main, pendante au bord de la nacelle,
Un jour, impérieuse et vaste, sera celle
Qui fait signe aux immensités.

Contre les cieux fermés un peuple en vain blasphème.
Dieu ressuscitera ce peuple, si Dieu l'aime,
S'il lui marqua le front et le cœur de son sceau;
Il groupera, trompant leur douloureuse attente,
Comme en l'arche jadis l'humanité flottante,
Douze tribus dans un berceau.

Peuple, debout! Le fleuve en cette nef t'apporte
Les tentes de l'étape et les clefs de la porte :
Debout, debout! ton Dieu te précède et te suit;
Pars; tu verras marcher en tête des armées,
Le jour, une colonne immense de fumées,
Une colonne en feu, la nuit.

Pars, voici le sauveur promis, voici le sage
Qui doit dans Raphiddim conduire ton passage;
Réveille tes troupeaux et tes fils, il faut fuir;
Pars, et pour les cacher sous des ciels plus prospères,
Mets les os de Jacob et de Joseph, tes pères,
Dans une besace de cuir.

Pars, plein de foi, reviens vers ta Maison première :
Cet homme porte au front deux cornes de lumière,
Le désert a senti son souffle souverain,
La mer même, la mer jalouse et sans servage,
Tressaille comme au fouet la cavale sauvage,
Quand il prend la verge d'airain.

Va, marche vers l'Horeb aux granits redoutables,
Où son rude ciseau taillera les deux Tables;
Va, marche, et si ta soif demande à s'étancher,
Tu verras, sous ses mains fécondes et hautaines,
Ruisseler longuement le sang frais des fontaines
Des veines sèches du rocher.

Déjà le Pharaon a roulé sous la vague;
Déjà, de Chanaan miraculeux et vague,
Sur la route plus proche où son doigt vous guida,
Le vent du soir, soufflant aux fentes de la tente,
Vous jette la senteur sauvage et persistante
Des vignes en fleur de Juda.

Déjà surgit l'Hermon à l'étape nouvelle;
Déjà, dans la clarté des aubes, se révèle
Le paternel pays immense et familier;
Il tend à ses enfants ses bras toujours fidèles,
Pendant que vos clairons battent les citadelles
Comme les airains d'un bélier.

Déjà même voici la forêt des olives,
Les puits dont vos chameaux tariront les eaux vives,
Et Galaad, au flanc des collines couché;
Voici la longue plaine où le Jourdain s'étale,
Et sur vos pieds émus la poussière natale
Où vos ancêtres ont marché.

Vainement, notre main, qui tremble et se dérobe,
Avait parfois tiré par un pan de leur robe
Les Pharaons de marbre et les dieux de granit.
Vous aviez cru la nuit de l'exil éternelle;
Mais l'aigle, un soir, a pris les aiglons sur son aile
Et les a rapportés au nid.

Et maintenant, assis à la Droite divine,
Fiers des destins nouveaux que votre foi devine,
Liant les jougs, coupant les blés et le raisin,
Comme un roi qui dépouille une vieille tunique,
Vos fils ont déchiré le souvenir inique
Des jours en terre de Gésen.

Ils sont grands à jamais et sacrés, et leur gloire,
Comme un feu de pasteurs sur la colline noire,
Brille si haute, au ciel impénétrable et pur,
Que l'échelle que vit le Patriarche en songe,
Dont les barreaux portaient le vol des anges, plonge
Moins profondément dans l'azur.

III.

O Seigneur, Dieu d'Abrâm et d'Isaac, ô Père,
Comme Israël parfois notre âme désespère,
Et pourtant, éblouis des faveurs du passé,
Nous regardons encore en ces heures d'épreuve
Si tu ne caches pas sous les roseaux du fleuve
Le berceau blanc où dort Mosé.

Septembre 1899, Bayonne.

LE VAINQUEUR

ODE

QUI A OBTENU UNE PRIMEVÈRE

Par Mme HÉLÈNE PICARD, de Toulouse.

O vainqueur...

Dans la ville, on attend celui qui doit passer,
Celui qui de son geste étonne la fortune,
Le vainqueur, qui d'abord, avant d'être guerrier,
Fut l'adolescent blond partant un soir de lune...

Car il voulait savoir quels fleuves infinis
Portaient aux lourds palais la richesse des îles;
Il voulait s'enivrer du tumulte des villes,
Voir le trésor, le glaive et les clefs des pays...

Quand les femmes offraient le soir, dans leurs sourires,
L'holocauste brûlant de la myrrhe et du feu,
Il croyait voir flotter son rêve, large et bleu,
Ainsi qu'un étendard au-dessus des empires...

Les victoires, chœur pur, le menaient en chantant
Vers les songes nouveaux et les cités nouvelles
Pour l'effleurer enfin dans un long déploiement
D'écharpes, de cheveux, de palmes d'or et d'ailes.

Il avait ceint l'acier, le fer étincelants
Dont se revêt la Guerre au jour de la conquête,
Et d'orgueil il avait enveloppé sa tête
Comme de pourpre et d'or sous le soleil des camps.

On l'attend... Tout à coup une rumeur croissante,
Un clairon plein d'azur sonne sur la cité,
L'armée avance enfin lente, blanche, éclatante,
Le peuple sous un vent de gloire s'est courbé.

Tous les bras sont tendus... Que de clartés, que d'aubes,
Quel cortège de fête emplit tous les regards,
Que d'amour qui s'effeuille au léger vent des robes,
Que de lumière éparse et de cheveux épars !

Sur les butins conquis frappant le fer des lances,
Les guerriers font un bruit d'où jaillit du soleil.
Déjà leur chef paraît, les femmes, — jour vermeil! —
Alternant aussitôt les chansons et les danses,

Et dans un tourbillon de parfums, de lueurs,
Heurtant leurs bracelets, mêlant leurs chevelures,
Lèvent, d'espoir, de joie et d'orgueil presqu'impures,
Vers le vainqueur promis des gestes pleins de fleurs.

*
* *

Le voici... Pour quel vœu tend-il ses mains d'ivoire?
Il passe indifférent auprès de chaque seuil,
Étreint de son armure ainsi que de sa gloire
Et de son glaive armé comme de son orgueil.

Pourtant il est si doux en son pâle visage,
Aux femmes, par la grâce, il est si fraternel,
Ouvrant sur la saison en fleur du paysage
Des yeux bleus de leur rêve encor plus que du ciel.

Il est couvert d'acier, mais le symbole insigne
Des myrthes orne autour son casque lumineux.
Il a frappé les corps, mais plus victorieux
Il a soumis les cœurs par le Verbe et le Signe.

Et des vagues de fleurs montant à ses genoux,
Il marche calme et beau sur les routes vermeilles.
Dans l'exil de son rêve où bruit un chant d'abeilles,
Son geste semble triste à force d'être doux.

Devant lui, lentement, passent, ruches brûlantes,
Les encensoirs profonds de rubis constellés
D'où s'échappe l'encens en guêpes odorantes
Se mêlant dans la brise aux jasmins effeuillés.

*
* *

Les routes d'un printemps de robes sont écloses,
Et bientôt comme un vol vers lui montent des voix :
« Nous clouerons sur ton sein le martyre des roses
« Et nous mettrons des lys au sceptre de tes doigts.

« Oh ! sois ivre de voir la lumière du monde,
« Chef, ton cœur a battu parmi plus de clarté
« Que ne bat sous les blés le doux cœur de l'été
« Dans le rythme ondoyant de leur poitrine blonde.

« Les peuples t'ont chanté, car, ô chef conquérant,
« Ton geste fut celui de vaincre, car le glaive
« Est sorti lumineux du fourreau de ton rêve,
« Car tu cueillis sur les vaincus la fleur du sang.

« Et pourtant tu t'offrais, hardi, dans ton armure,
« Tu frappais attendant qu'une arme sur ton cœur
« Fît jaillir de la gloire au bord d'une blessure,
« Fît luire du soleil sur ta mort, ô vainqueur !

« Ah ! qu'importe au héros le hasard des mêlées,
« Car pour lui, tombé sous l'étendard déployé
« Et le glaive brisé dans ses mains empourprées,
« Mourir c'est être beau pour une éternité !...

*
* *

« Nous sommes belles, vois... mais tu marches encore.
« Viens t'asseoir à la table où le long des festins,
« Dans le lent mouvement qui fait couler l'amphore,
« Nous te révèlerons la grâce de nos mains.

« Nous t'aimons... Et voyant le signe qui l'atteste,
« Chef, tu t'enivreras de cette volupté,
« Dans l'azur d'un ciel pur et la beauté d'un geste,
« Penser à de l'amour parmi de la clarté.

« Quand des lampes, ce soir, l'épi doré des flammes
« Luira... tu seras loin ; mais ton ombre, ô héros,
« Viendra nous consoler, douce sur nos sanglots,
« Du mystique péché de pleurer sur nos âmes.

« Car tu seras longtemps auprès de nous resté...
« Lent, le jour se dévide en nos jardins tranquilles,
« Notre cœur va couler parmi le vin des îles,
« La première, vers toi, qui de nous va chanter ?...

« O chef, nous t'invitons... Tends-nous tes mains armées ;
« Viens, tu pourras, convive, assis parmi les fleurs,
« Pour reposer un peu ta tête sur nos cœurs,
« Entr'ouvrir le ciel clair de nos robes fermées... »

— Au loin, au tintement des colliers agités,
C'est le cri parfumé de nard et de sinname
Qui monte lentement du cortège des femmes
Pleurant autour de lui sur leurs captivités...

Il a souri peut-être... Ah ! les blanches guirlandes
Des danses qui se nouent, et voguant dans le jour,
L'encens comme le souffle embaumé des offrandes,
Les fruits, les fleurs parmi les amphores, l'amour !..

Mais pourquoi donc rester ?... Là-bas, aux confins roses,
Et parmi la rumeur du triomphe éternel
Qui l'attend, n'est-il pas d'autres cœurs, d'autres roses ?...
L'heure claire s'arrête un moment dans le ciel :

Il fait le geste grand d'évoquer de la gloire,
Il sait à tant de mains voir tant de fleurs encor,
Il part, les bras levés sur les portiques d'or,
Et suivi d'un éclat de cuivre et de victoire...

LE DOLMEN

POÈME

QUI A OBTENU UNE PRIMEVÈRE

Par Mlle Suzanne VERGNIAUD, de Saint-Yrieix
(Haute-Vienne).

La Providence met des nids d'oiseaux dans les ruines.
(Frédéric Ozanam.)

Sur la plaine sans fin, au vent du large, ouverte,
Parmi les buissons courts et les genêts chétifs,
Géante masse grise, aux aspects primitifs,
Le vieux dolmen se dresse en la lande déserte.

Jusqu'aux bleus horizons dans la brume, voilés,
Les champs secs et pierreux s'étendent monotones,
Dans les maigres moissons, quelques coiffes bretonnes
Profilent leur blancheur sur l'or fauve des blés.

Le soleil lourd flamboie au ciel couleur de perle,
Nul bruit, sauf des étés le murmure imprécis,
Et sur la grève proche, entre les rocs noircis,
Un sourd bruissement de vague qui déferle...

Comme un muet témoin des âges éclipsés,
Spectre mystérieux, l'autel au contour fruste,
Garde éternellement, dans sa splendeur robuste,
Le secret souvenir des cultes effacés...

Et, devant ce débris du grand passé celtique,
Je songe aux jours enfuis, je crois entendre encor
Le Gui sacré frémir sous les faucilles d'or,
La prêtresse entonner son hymne prophétique...

Je rêve aux nuits d'horreur pleines d'effroi puissant,
Où, pour calmer des dieux les colères sublimes,
Le druide implacable, égorgeant les victimes,
Faisait, sur ce granit, couler des flots de sang...

Je m'approche, évoquant sur la rose bruyère,
Du Barde aux longs cheveux, le geste triomphant...
O surprise !... Voici qu'un tout petit enfant
M'apparaît étendu sous la table de pierre !...

La mère, qui glanait dans le champ moissonné,
A laissé là son fils pour courir à ses gerbes,
Et demi-nu, posé sur le tapis des herbes,
Calme, dans l'antre noir, dort le doux nouveau-né.

Je m'arrête, saisi par le contraste étrange
Que font cette fraîcheur et cette vétusté,
Ce titanesque bloc, cent fois ensanglanté,
Veillant, tragique aïeul, sur le sommeil de l'ange...

La nuit des siècles morts, l'aube des temps nouveaux,
La force brute auprès de l'aimable faiblesse,
La ténébreuse haine et la pure tendresse,
Les parfums du printemps dans l'hiver des tombeaux !..

. . . .
. . . .
. . . .

Évanouissez-vous en un vol d'épopées,
Sombres prêtres d'Hésus, Vierges aux regards clairs;
Dans les algues des rocs et l'écume des mers,
Allez psalmodier vos lentes mélopées...

Comme un sinistre essaim de pâles visions,
Fuyez en emplissant le ciel de vos voix rauques,
Rentrez dans vos récifs que baignent les flots glauques,
La terre ne craint plus vos malédictions !...

Voyez l'enfant ! Il rêve, un sourire à la bouche ;
L'autel de Teutatès n'est plus qu'un nid d'oiseau,
Et, le poème exquis des grâces du berceau,
Chante... sous le dolmen formidable et farouche !...

Plouharnel-Carnac, juillet 1898.

LES POÈMES DU JOUR

POÈME

QUI A CONCOURU POUR LE PRIX

Par M. Louis COMBES, de Toulouse.

« Allez, voyez, chantez ! »
(V. Hugo.)

PRÉLUDE.

Que d'autres maîtrisent le Rêve
Comme on bride un coursier qu'on ne sait maintenir !
Pour moi, quand l'aurore se lève,
Vers tout ce qu'il lui plaît, je le laisse partir !

VERS DIEU.

Ecoutez ! Dans leur tour, les cloches en prière
Ont sonné leur appel vibrant à la lumière,
Et la clarté jaillit en traits éblouissants;
Le jour force la nuit à déchirer ses voiles
Et le soleil vainqueur éclipse les étoiles,
Comme un feu de bergers, l'essaim des vers luisants...

Regardez ! L'aigle plane aux voûtes immortelles,
Y portant son cri rauque et son battement d'ailes,
L'alouette, en chantant, plonge dans le ciel bleu...
— Laissez-moi donc ainsi dédaignant ce qui passe,
Laissez-moi m'enivrer de lumière et d'espace,
Me grandir dans le jour et m'approcher de Dieu !

Je lasserai votre aile, aigles au vol sublime.
Mon rêve, escaladant le ciel de cime en cime,
Devancera toujours votre impuissant effort;
Car vous n'atteindrez pas où montera mon âme,
Mon âme, ce rayon venu des sommets, flamme
Qui sans cesse au foyer remonte en son essor.

Toujours plus haut! toujours plus loin! toujours plus vite!
Eh ! que me font à moi ce soleil qui gravite
Et l'orgueilleux concert de ses mondes vermeils?
Plus loin, toujours plus loin! Plus loin sont d'autres mondes,
Plus loin, d'autres soleils, car les voûtes profondes
Ne sont, dans l'infini, que mondes et soleils!

Mais leur splendeur, hélas! n'est point exempte d'ombres;
Pour un astre éclatant, que de planètes sombres
Où la clarté toujours alterne avec la nuit,
Le printemps qui réchauffe avec l'hiver qui glace,
Ce qu'on voit demeurer avec tout ce qui passe :
La vie avec la mort, le corps avec l'esprit!

Et comme des flambeaux que la flamme consume,
Les soleils s'éteindront un jour, et — vaine écume —
Les mondes flotteront dans les immensités!...
Plus haut donc et plus loin, et franchissons l'étoile
Pour monter jusqu'au jour qu'aucune ombre ne voile,
Jusqu'à Dieu, Créateur et Père des clartés!

O Principe de tout, Lnmière universelle,
Toi qui mis dans mon sein cette pure étincelle,
L'âme, émanation de ton souffle vivant,
Dans la soif de clarté sans fin qui me dévore,
Je m'élève vers Toi, Seigneur, dans chaque aurore,
Comme l'aigle hardi vole au soleil levant.

DANS LE MATIN.

Au-devant du matin montent des ailes blanches;
De confuses rumeurs animent les grands bois,
Et soudain l'hymne éclate avec toutes ses voix,
La voix des nids chanteurs réveillés dans les branches.

Petits oiseaux, chantez le matin triomphant,
Car sa jeune lumière a des grâces d'enfant!

Elle glisse, elle vole en sa joyeuse course,
Elle est blonde; sur tout se posent ses pinceaux;
Et la brise, pour elle, écartant les roseaux,
Elle vient se mirer, coquette, dans la source.

O source, garde-lui ton flot limpide et pur,
Car une goutte d'eau contient un ciel d'azur !

Et c'est pourquoi la nuit a pleuré dans les plaines,
Tant pleuré, qu'au matin, en voyant tous ses pleurs,
On croit qu'elle a vidé, sur la prairie en fleurs,
Le merveilleux écrin des étoiles lointaines.

O goutte de rosée, ô diamant vermeil,
Monte au bout du brin d'herbe et va vers le soleil !

Cet astre est la lumière; il est aussi la flamme
Qui te consumera dans ses rayons puissants;
Mais tu t'envoleras en des vapeurs d'encens !...
— Qu'importe de mourir lorsque s'affranchit l'âme !

VERS L'HOMME.

Le jour est descendu des cieux étincelants
Sur le coteau, qui rit dans la lueur aimée;
Le laboureur reprend sa tâche accoutumée,
Où la Vierge a posé des trames de fils blancs.

Les grands bœufs accouplés tendent leur cou robuste,
La charrue, en grinçant, déchire le sillon,
Et comme un roi, tenant pour sceptre l'aiguillon,
L'homme, dans le ciel clair, trace son geste auguste.

— Homme, poursuis ton œuvre et puis jette ton grain!
Dieu t'a donné la terre et la rendra féconde;
L'humble grain d'aujourd'hui sera la moisson blonde
Qu'au soleil de l'été tu faucheras demain...

— Le champ, comme une mer, ondule sous la brise;
Le flot, venu d'un bord, expire à l'autre bord...
Mais le souffle est passé; la grande nappe d'or,
Affolée un instant, revient de sa surprise.

Seuls les épis tremblants, les épis trop gonflés,
Avant de retomber sur leur tige rigide,
S'entrechoquent encore, et de leur choc rapide
Naît le frémissement qui fait le chant des blés.

Et l'homme connaît bien cette voix qui murmure :
— Un jour, encore un jour! — Sur le coteau vermeil,
Tout à coup semble choir un éclat de soleil...
— Alerte! — Moissonneur, voici la moisson mûre!...

— Il va, tantôt courbé, tantôt se redressant,
Dans un effort rythmé guidant la faux cruelle,
Le blé croule et, tant pis! lorsque, sur la javelle,
Quelque coquelicot jette sa fleur de sang.

Car, si le grain mûrit, c'est afin qu'on le cueille.
L'été cueille la fleur et la transforme en fruit;

Le fruit tombe à l'automne, et l'hiver, qu'on maudit,
Pour les bourgeons futurs à son tour prend la feuille.

EN PLEIN JOUR.

Midi. — Comme un roi fastueux,
Trônant à la cime des cieux,
Le jour est dans toute sa gloire :
L'air embrasé semble une moire,
La source, où les ramiers vont boire,
Est un ruban strié de feux.

L'ardent soleil brûle la plaine,
La folle brise, à court d'haleine,
Vient se blottir au fond des bois;
Près de son nid, que j'entrevois,
L'oiseau chanteur reste sans voix
Sur le rameau qui tremble à peine.

La nue, au bord de l'horizon,
Est immobile, blanc flocon
Dont s'évapore la rosée,
Pendant que la fleur affaissée,
Fermant sa corolle lassée,
Se sent mourir sur le gazon.

Le ciel n'est plus qu'une fournaise;
Plus de rumeurs dans l'air qui pèse,

Un son de cloche au loin s'éteint;
A peine un insecte mutin,
Qui va dans un vol incertain,
Bourdonne et passe : tout s'apaise.

L'homme, à son tour, s'est arrêté...
Lui faudrait-il moins de clarté?
La clarté pourtant est divine.
Homme, vois ton blé qui s'incline,
Vois les pampres de la colline,
Et bénis Dieu qui fait l'été!

Oui, soleil blond, éclate et brille :
Comme les blés, pour la faucille,
Et le raisin, pour le pressoir,
Mûris nos cœurs pour le devoir!

DÉCLIN.

Mais bientôt va finir l'œuvre de la lumière...
J'ai vu le soleil d'or descendre à l'horizon
Et l'ombre du sommet, tombant dans le vallon,
Assombrir, en passant, l'argent de la rivière.

J'ai vu l'homme, surpris, se tourner au couchant;
Le jour, en grande pompe, expirait dans la nue,
Le vent avait fraîchi, car l'heure était venue
Où la nuit du grand chêne avait pris tout le champ.

J'ai vu de blancs troupeaux, égrenés sur la pente,
Se grouper en tumulte à la voix des gardiens,
Se mettre en longue file, et, conduits par leurs chiens,
Se dérouler au long du sentier qui serpente.

Et les forêts avaient des frissons éperdus,
Pendant que dans leur sein rentraient toutes les ailes
Et que, dans l'air vibrant, lentes et solennelles,
Se répondaient des voix lointaines d'angélus...

Et j'ai compris alors les nuits réparatrices,
Le repos nécessaire aux efforts de demain,
Le sommeil, dans ses bras, berçant le genre humain,
Et la rosée en pleurs débordant des calices.

Et que l'ardent soleil ne peut briller toujours,
Que toute créature est ici défaillante,
L'homme comme la bête, aussi bien que la plante,
Et qu'il nous faut les nuits pour préparer les jours!

FINALE.

Je joins mes mains, Seigneur, et je tombe en prière ;
Je te bénis, je te bénis pour la sainte lumière
Comme je te bénis pour les cieux étoilés ;
Je t'adore toujours : dans la lueur tremblante
De tes matins naissants et dans l'ombre troublante
De tes soirs constellés.

LA MORT D'HÉVA

POÈME

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par M. Alcide MAROT, de Nijon (Haute-Marne).

I.

Avec les torsions d'un reptile en démence
Le fleuve d'or poursuit son rampement immense ;
Et les grands sauriens qu'il roule dans ses eaux,
Et les arbres géants courbés sur ses rivages,
Les félins déchaînés en colères sauvages
Du sang de leurs festins rougissant leurs breuvages,
Et les bonds furieux qui brisent les roseaux
De bruits impatients couvrent les chants d'oiseaux.

Là-bas du doux Eden les montagnes sacrées
Ferment les horizons de leurs cimes dorées.

A l'Orient, au pied des collines d'azur,
Devant la grotte ouverte ainsi qu'une âpre gueule,
Les hommes sont venus garder la sombre aïeule.
Héva dans son asile a voulu rester seule;
Mais un cri retentit au fond de l'antre obscur :
« Adamas ! Adamas ! le fruit sinistre est mûr. »

Alors les beaux géants qu'ont nourris ses mamelles,
Les vainqueurs de lions, les pasteurs de chamelles,
Enos, Thobel, plus prompt que le simoun brûlant,
Jubal, Ada, Naïm de beauté couronnée,
Ont senti la terreur sur Héva déchaînée;
Et, surgissant parmi la tribu prosternée,
Au formidable seuil d'où vient le cri dolent,
Un colossal vieillard est entré d'un pas lent.

*
* *

La nuit tombe; la nuit est en eux à cette heure;
Ada lève son œil d'étoile vers les cieux.
Les fils géants d'Héva restent silencieux
Au terrible soupir qui sort de la demeure.

Mûr le fruit de la mort, le fruit de l'arbre noir.
Oh ! qu'elle l'a porté longtemps, la sombre mère !
Neuf siècles ont passé depuis cette heure amère,
Matin bientôt troublé suivi d'un triste soir.

Le fruit de mort mûrir en ce sein plein de vie!
Ses fils si beaux depuis longtemps n'y croyaient plus;
Seule Héva retrouvait dans les jours révolus
Les maux dont la Parole avait été suivie.

Que de fois, que de fois, avant de s'endormir,
Un sursaut de terreur secouait l'Exilée!
Adamas lui parlait, la croyait consolée,
Et longtemps sur son cœur il la voyait frémir.

C'est l'heure! on sent dans l'air des anges noirs qui viennent
Tremblants d'entendre encor la voix du Dieu vivant,
Ils pensent au récit qu'on leur fit si souvent;
Le cèdre rêve au flanc des monts qui se souviennent.

Que va-t-il se passer dans cet antre de nuit?
Des lueurs du couchant le dernier trait s'efface.
Elohim! aujourd'hui ne montre pas ta face.
Mère! ton sein si doux va-t-il être détruit?

II.

« Entre, ô mon doux Adam! l'heure affreuse est venue;
Comment répondre à Dieu si tu n'es près de moi?
Pardonne encor, pardonne, ô mon maître, ô mon roi!...
Me voici devant Lui fanée, et froide, et nue!

Mourir pour tous les miens m'aurait été si doux !
Ayez pitié de moi, Vous qui m'avez créée.
La Mort, pour mon Adam, je l'aurais agréée
Si Vous lui pardonniez mon crime contre Vous.

La Mort !... ô bien-aimé ! je frissonne et je tremble,
Arbre déraciné sur la terre épandu,
Infâme et triste chair pour qui tu t'es perdu...
Ah ! si Dieu permettait que nous partions ensemble !

La voilà dans ce trou de nuit, comme un serpent,
La reine de l'Eden si belle à son aurore ;
Si sa joue a pâli, ses yeux sont beaux encore ;
L'Archange ne l'a pas flétrie en la frappant.

Comment eût pu passer cette beauté suprême,
Du sang du premier homme éclore aux premiers jours ?
Et ce corps, consacré par de saintes amours,
Et ces cheveux dorés, céleste diadème ?

Que son être pourtant diffère d'autrefois,
Quand l'oiseau dans ses yeux venait mirer ses ailes !
Quand sur ses pas volaient les blanches tourterelles,
Quand les lions soumis accouraient à sa voix !

Pauvre reine déchue, et mourante, et brisée !
Déjà monte à son cœur la glace de la mort.
Pour sortir de sa couche elle fait un effort,
Retombe ; et de ses yeux coule l'âpre rosée.

Pleurs sacrés du regret et de l'amour ! ô pleurs !
Sur l'épaule d'Adam elle a posé sa tête ;
Et lui, pour l'abriter du choc de la tempête,
Berce contre son sein la mère de douleurs.

Et la voix lui revient ; et tout bas à l'oreille :
« Si j'osais ! ô mon roi... que je voudrais revoir
L'horizon de l'Eden qui transparaît le soir,
Et la sainte montagne à la crête vermeille !

Mon âme y volerait du seuil de ce tombeau ;
J'y reverrais nos bois, notre abri d'innocence...
De notre doux bonheur aux jours d'obéissance
Peut-être y trouverais-je un suprême lambeau.

Est-ce la nuit qui vient, mon âme ? est-ce l'aurore ?
Porte-moi, mon amour, au seuil de mon tombeau.
Je voudrais tant revoir le céleste flambeau !
Sur ton royaume, Adam, le jour luit-il encore ?

Non ! j'ai peur du soleil ; non, laisse-moi mourir.
L'ange du Châtiment voltige sur ma tête ;
Sur la grotte au dehors je le sens qui s'arrête.
Mon pauvre cœur achève en moi de se flétrir.

Adieu ! mon seul amour, mon époux, mon seul frère.
Jadis, sans hésiter, tu t'es perdu pour moi.
Las ! pour ton sacrifice et ton exil, mon roi !
Je n'ai su te donner que des fils de misère.

Remplace-moi près d'eux, et reçois leur amour...
Dis-leur notre bonheur au jardin de délices ;
Pour dompter le serpent et tromper ses malices,
D'une enfant de la femme un Dieu doit naître un jour.

Adam ! ô mon Adam ! l'avenir se révèle...
Quelle gloire est promise à ta postérité !
Comme toi de la terre ils ont la royauté.
Soyez loué, Seigneur ! je vois l'ère nouvelle.

Si le fleuve des pleurs ne doit point se tarir,
Si le crime et la mort ont leur lot en ce monde,
Des hommes au cœur pur naîtront, race féconde,
Qui verront l'herbe croître et la moisson mûrir.

Sous les vieux oliviers, au penchant des collines,
Les vierges, souriant à l'époux de leur cœur,
Des anges de l'Eden croiront ouïr le chœur,
Comme un dernier écho des promesses divines.

Près d'eux leurs beaux enfants, du doux bruit de leurs voix
Égaieront les coteaux, rempliront les vallées;
Et devant les longs soirs et les nuits étoilées,
Les vieillards leur diront les choses d'autrefois.

O Père des humains! tes enfants sont sans nombre;.....
Ayez-les en pitié, Seigneur!... Je ne vois plus.....
Nous retrouverons-nous au séjour des Élus?...
Mon Adam! Mon Adam! adieu... j'entre dans l'ombre. »

*
* *

Un vent impétueux gronde et rugit dehors.
C'est la mort. Dors, Héva! Mère des humains, dors.

*
* *

Un spasme, un lent soupir; elle est froide; elle est morte.
Adam sent défaillir en lui son âme forte.
Jamais comme à l'instant son cœur n'a pantelé...
Pas même au jour affreux de l'Exode éperdue.
Avec ce pauvre corps son âme est épandue.
Tout ce qui lui restait d'Eden s'en est allé.

III.

La voix du premier homme a troublé les ténèbres.
Les hommes qui dormaient s'éveillent. Leurs vertèbres
Ont frémi. L'ange noir a passé tout près d'eux.
Qu'a fait l'ange de mort? Les a-t-il pris tous deux?

Le voilà. Mais son front tremble; son œil est terne;
Le voilà, le géant au seuil de sa caverne.
Prodige! ses cheveux sont blancs.
Les mains aux cieux

Vers l'horizon lointain il a levé les yeux :
« Mont Moriah! gardien du jardin d'innocence!
Toi qui de mon Héva contemplas la naissance,
Mont Moriah! témoin de ma félicité!

Tant que l'aube à ton front jettera sa clarté,
Tu me verras pleurer celle qui m'est ravie;
Et quand je sentirai le reste de ma vie
Me quitter, sur ta cime, ô Moriah! j'irai;
Je verrai ta vallée et je m'endormirai.
Puisse bientôt ce jour désiré m'apparaître!

La terre m'a puni depuis longtemps. O Maître!
Aujourd'hui seulement je suis puni par vous. »

Les tigres au désert couchés, les lions roux
Sur les rocs des sommets dressés, et vers la plaine
Tendant l'œil et l'oreille, épiant une haleine,
Tremblent. Comme la foudre ils écoutent, sans bruit,
Le haut gémissement de l'Homme dans la nuit.

LE LYS

IDYLLE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par M. Ernest CAPITAIN, de Paris.

Fluctuat nec mergitur.

I.

Tout au fond du jardin, odorant et coquet,
Se trouvait le fumier, masqué par un bosquet.

C'est là que chaque jour, avant l'aube vermeille,
Pêle-mêle on jetait les débris de la veille :
Les cendres du foyer, les rubans chiffonnés,
Les vieux papiers jaunis, les bouquets tôt fanés,
Les reliefs du repas, les fragments de vaisselle...
Sur chaque ordure ancienne une ordure nouvelle !

Ce lieu, ce rendez-vous des mouches bourdonnant,
Était hideux, abject, et lorsque rayonnant
De santé, de bonheur, heureux parmi les choses
D'avoir au front la grâce et le charme des roses,
Les couples de vingt ans, de chimères bercés,
S'égaraient alentour tendrement enlacés;
Ils détournaient leurs yeux de ce spectacle immonde,
Craignant que sa laideur ternît une seconde
Les doux propos d'amour égrenés sous leurs pas!...

Ce lieu, réalité succédant ici-bas
Au vertige ébloui des bouquets et des fêtes
Où les hommes sont fiers et les femmes coquettes,
Était le lendemain des soirs voluptueux
Où vibrent les échos des palais somptueux
Au son des instruments que rythme la cadence,
La fin des bruits joyeux, le chaos, le silence!...

Ce lieu, fosse publique à toute vanité,
Lugubre, avait pour lui du moins l'égalité :
La fleur, beauté d'hier, aujourd'hui lamentable,
Subissait le contact des rebuts de l'étable;
Les débris d'un jouet, l'arête d'un poisson,
Se mêlaient au lambeau d'un tulle d'Alençon!...
Tous ces objets divers, morne et sombre mélange,
S'unissaient, confondus dans une même fange,
Et, sans distinction, sans dernier ni premier,
La distance d'hier s'oubliant au fumier,
Tout fraternisait là.
Grande leçon des choses!

II.

La nature est étrange en ses métamorphoses,
Et nul, hormis Dieu seul, ne connaît son secret.
Par un matin d'avril, humble, comme à regret
D'avoir pour son berceau ce cadre de souillure,
Un pied de lis jaillit du milieu de l'ordure.
Prodige ! Tant de boue abritant cet espoir !...
Puis, sous le bienfaisant et magique pouvoir
Des rayons du soleil, de la brise estivale,
La tige s'éleva, superbe et triomphale.
Et l'on vit rayonner sur le bourbier impur
La blanche fleur, offerte aux baisers de l'azur.

III.

Hélas ! plus d'un de nous cache au fond de son âme
Du vice et de l'erreur un amas plus infâme
Qu'un fumier, dont l'ordure est la seule raison ;
La colère y prend place avec la trahison,
L'avarice sordide et la basse luxure
Font cortège à l'orgueil, à l'envie, au parjure...
Et chaque jour nouveau, le cachet d'infini
S'efface de cette âme où plus rien n'est béni,
Tant le souffle du mal ternit, flétrit, consume
Le Bien, le Beau, ce qui console et qui parfume !
Il semble que jamais, de cette mer de fiel,
Rien de vrai, rien de grand, rien qui tombe du ciel
Ne puisse plus germer.

IV.

Pourtant, une espérance
Parfois, chez les plus vils, reste en la vase immense,
Et pour qu'elle paraisse, aux regards étonnés
De ceux qui les jugeaient à jamais condamnés,
Il ne faut bien souvent qu'un rayon de clémence,
Qu'un élan généreux guérissant la souffrance
Qui, peut-être, causa la chute quelque jour.

Alors, de l'âme sombre, au souffle de l'amour,
On verra la prière étouffer le murmure,
Jaillir le doux parfum effaçant la souillure
Et la vertu germer, tige sous le ciel bleu,
Qui produira des fleurs pour le jardin de Dieu !

LA FLEUR D'AMOUR

BALLADE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par M. PAUL LABBÉ, de Thiberville (Eure).

On fait de l'amour avec l'amourette.
(Alphonse DAUDET.)

Ne croyez pas les poètes hautains
Qui, soi-disant fermés à nos tendresses,
N'ont pas connu les romans enfantins
Et n'ont pas dit, en strophes vengeresses,
Leurs rêves morts et leurs longues détresses.
Comme le cœur a plus d'une raison
De s'échapper vite de sa prison
Quand le joyeux renouveau l'y convie,
Sitôt qu'Avril sourit à l'horizon
La fleur d'amour s'effeuille sur la vie.

Après l'azur radieux des matins,
Voici venir les nuits enchanteresses.
L'heure est propice aux aveux clandestins.
Murmurez-nous, ô lèvres charmeresses,
Les mots divins plus doux que des caresses
Et versez-nous votre enivrant poison,
O chers baisers en pleine floraison!
Ainsi, le long de la route suivie,
Même quand souffle un vent de trahison,
La fleur d'amour s'effeuille sur la vie.

Pour que survive aux souvenirs lointains
L'amer regret des exquises paresses,
Rappelez-vous les rires argentins
Semblant sonner l'heure des allégresses
Et les beaux yeux éteints dans les ivresses!
Rappelez-vous la petite maison
Où vôtre cœur a tenu garnison,
Vrai nid d'amants dans une aube ravie...
Comme le fait l'étoile du gazon,
La fleur d'amour s'effeuille sur la vie.

ENVOI.

Chère Lisette et vous belle Suzon,
N'attendez point déjà la guérison
Du mal charmant qu'on craint et qu'on envie.
Il faut que, même à l'arrière-saison,
La fleur d'amour s'effeuille sur la vie.

A UNE DAME

QUE L'AUTEUR AVAIT OFFENSÉE SANS LE SAVOIR

BALLADE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par M. J.-M. SIMON, sous-secrétaire à la mairie d'Orléans.

Dans un vers pauvre, à pauvre rime,
Sans vouloir, j'ai commis le crime, —
Affirme-t-on, — de t'insulter,
Quand je pouvais unir des roses
En un bouquet de rêves roses,
Et devant tes pas les porter.

Tel que Paul Verlaine ou Gringoire,
Sans souci d'une faible gloire,
Au lieu d'un sarcasme hautain,
J'aurais pu, dans ces jours de rire,
Célébrer un peu ton sourire
Et tes yeux clairs comme un matin.

Mais voilà : souvent notre idée,
Dont l'âme folle est obsédée,
Nous quitte et fuit aux horizons,
Rejoignant les nuits étoilées,
Avec d'autres nuits envolées,
Aux brises pures des chansons...

Or, c'est le temps des aubépines.
Écorchant ses doigts aux épines,
La Muse, en virelais câlins,
Chante, avec le printemps mystique,
L'ineffable et subtil cantique
Aux crépuscules aprilins.

Ce, pendant que les fleurs très douces
Éclosent calmes, sur les mousses,
Et gardent en leur cœur vermeil,
Saintes tristesses renfermées,
En leurs corolles parfumées
L'auguste secret du soleil!...

ENVOI.

Les Reines des vieilles estampes,
Dont les peintres ont ceint les tempes
De cercles d'or et de béryl,
Savaient, au lendemain des fêtes,
Jeter leur pardon aux poètes,
Aux poètes des jours d'avril!...

LE PAPILLON, L'ABEILLE ET LE COLIMAÇON

APOLOGUE

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par M. Louis MARIANI, de Toulouse.

Quand on fait ce qu'on peut...

Un Papillon, cherchant de faciles amours,
Entreprit une jeune Abeille.
Avec son casque d'or, son pourpoint de velours,
Ses ailes que poudrait une nacre vermeille,
Ce Papillon brillait de l'éclat le plus vif.
Pour captiver un cœur naïf,
Beauté fut de tout temps l'arme par excellence :
L'Abeille en fit l'expérience.
Sans avoir de perversité,
Mais fort coquette de nature,
Ajoutant à cela six grains de vanité,
Pour une heureuse chance elle prit l'aventure.
Devant un adversaire orné de tant d'appas,
Elle ne songea même pas
A la honte d'une défaite.
Quoi ! résister, battre en retraite,

Alors que le « Prince charmant »,
L'être tant désiré dont nuit et jour on rêve,
S'offre à vous inopinément
Et jusques à lui vous élève?
Qui serait assez fou?... Personne, n'est-ce pas?
Ainsi raisonna la donzelle.
On voit, hélas! en pareil cas,
Mainte fille penser comme elle
Et se jeter ainsi, du coup,
Dans la gueule du loup.
Vaincue au seul aspect du beau coléoptère
Dont, à défaut d'esprit, le pourpoint la séduit,
L'Abeille, sans combat, laissa prendre au compère
Son cœur... et tout ce qui s'ensuit...
Le couple était uni depuis un jour à peine,
Lorsque notre maître enjoleur,
Ayant flairé nouvelle aubaine,
Déserte le logis et va de sa valeur
Exercer le pouvoir contre une Luciole
Dont le fin corsage l'affole.
Il faisait en cela métier de Papillon,
Aimant à se parer de nombreuses conquêtes,
Et vivant dans un tourbillon
De plaisirs plus ou moins honnêtes.
Mais sans l'entendre ainsi, l'Abeille avec raison
Du reste, s'indigna de cette trahison,
Et, de son cœur déçu chassant toute contrainte,
Elle s'en alla porter plainte
Devant un gros Colimaçon,
Vieux garçon,

Très expert, disait-on, dans ce genre d'affaires,
Et dont l'avis judicieux,
Dans les cas les plus spécieux
Avait toujours produit des effets salutaires.
Messire Limaçon écouta gravement
La requête de la plaideuse,
Puis, il rendit ce jugement :
« Votre position, en effet, est fâcheuse;
Mais de ce que je sais nettement il ressort
Qu'en l'espèce, le plus grand tort
Vous incombe. — En l'espèce, interrompit l'Abeille,
Je crois que votre esprit sommeille.
Oyez ce juge écervelé,
Qui pardonne au voleur et flétrit le volé!
— Non, fit l'autre, tout au contraire,
Je vous plains : néanmoins, dussé-je vous déplaire,
Je dois juger comme il convient
Et faire en tout ceci la part qui vous revient.
Cette part s'établit par une simple histoire
Que j'ai là, dans mon répertoire.
A ma connaissance, un Grillon
Vous aimait bien avant que sire Papillon
Ne vînt sous vos regards étaler sa parure.
Un jour, il vous le dit : vous l'avez repoussé,
Et, joignant au dédain l'injure,
C'est par un mot cruel que vous l'avez chassé.
A cet ami discret et tendre,
Qui vous offrait un sort modeste mais certain,
Vous avez opposé, sans plus vouloir l'entendre,
Votre refus le plus hautain.

— Un Grillon aspirer aux faveurs d'une Abeille !
Quelle impudence, en vérité !
Ça ! regagne ton trou, mécréant, et puis veille,
Désormais, aux excès de ta fatuité ! —
En cela votre orgueil, souffrez que je le dise,
Vous fit commettre une sottise
Dont à vos dépens, en ce jour,
Se produit le juste retour.
Qui prend la vanité pour guide
S'égare quelquefois en un mauvais chemin
Où, pour le dépouiller, le guette un malandrin.
C'est ainsi devant vous qu'a surgi le perfide
Et brillant détrousseur ailé
Qui vous attendait au passage,
Et, son coup fait, s'est envolé.
Cela vous rendra-t-il plus sage,
Abeille ? Je l'espère et me plais à songer
Que ce malheur, tout passager,
Restera dans votre mémoire.
A l'avenir, veuillez m'en croire,
Méfiez-vous de ce qui luit.
Le bonheur ici-bas n'est point une chimère,
Mais il se cache loin du bruit :
C'est là qu'au temps jadis je l'ai connu, ma chère.
Comme moi vous le trouverez
Le jour où vous consentirez
A le chercher avec constance :
Mais rappelez-vous bien que, pour y parvenir,
En soi l'on doit savoir unir
Un peu de modestie à beaucoup de prudence.

LES DEUX ÈVES

SONNETS A LA VIERGE

QUI ONT CONCOURU POUR LE PRIX

Par M[lle] Berthe de PUYBUSQUE, de Saint-Sulpice
(Haute-Garonne).

*Angelus Domini nuntiavit Mariæ
et concepit de Spiritu Sancto.*

ÈVE.

C'est le matin de tout, et la virginité
Flotte sur l'univers qui naît — et qui s'ignore.
Ève blonde a fleuri, comme un lys à l'aurore,
Et s'instruit au bonheur, Adam à son côté.

Tous deux, ceints d'innocence et vêtus de clarté,
Reflet divin où Dieu se contemple et s'adore,
Ils n'ont pas souffert, car ils ne savent encore
Que l'amour, et n'ont pas appris la volupté.

Mais l'antique serpent leur glisse au cœur la fièvre
Du désir, et déjà, comme de sang, leur lèvre
S'empourpre au fruit vermeil de l'arbre défendu.

Ils ont vu ! Mais la flamme est par l'ombre suivie,
Et du fruit qui promit le secret de la vie
N'a germé que la mort, et le monde est perdu.

MARIE.

Le soir, à Nazareth, la Vierge est en prière,
Si pure (s'inclinant, un lys à son côté)
Que son corps, pour l'esprit dont il est habité,
Semble un voile tissé de neige et de lumière.

Son âme, fleur des cieux éclose sur la terre,
Immaculée, attend dans son humilité
Que le Dieu trois fois saint dicte sa volonté;
L'univers en silence attend le grand mystère.

Les temps sont accomplis. Voici le jour nouveau,
Et le vieil Abraham tressaille en son tombeau,
Et dans l'humble réduit qui de clarté s'inonde,

L'Ange descend et dit à l'Enfant à genoux :
« Femme, soyez bénie et Ce qui naît en vous. »
Et le Verbe s'incarne et va sauver le monde.

A NOTRE-DAME

HYMNE EN L'HONNEUR DE LA VIERGE

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par M. Louis THÉRON DE MONTAUGÉ,
de Toulouse.

Ad te clamamus, exules...

Mère, écoutez la voix de votre enfant :
Ce sont des pleurs d'aurore; je suis triste;
Mère, écoutez la voix de votre enfant.

Les souffles bleus m'ont en vain caressé;
Les fleurs n'ont pas senti bon sur ma route;
Les souffles bleus m'ont en vain caressé.

J'ai toujours fait mon grand signe de croix
Tous les matins et tous les soirs encore;
J'ai toujours fait mon grand signe de croix,

Et vous savez que j'ai fait beaucoup plus.
Hélas! hélas! et c'est bien peu quand même;
Et vous savez que j'ai fait beaucoup plus.

Et vous savez que j'ai beaucoup pleuré
Dans la tiédeur des églises nocturnes;
Et vous savez que j'ai beaucoup pleuré.

D'autres s'en vont, et ce sont les martyrs,
Mêler leur sang au sang du divin Maître;
D'autres s'en vont et ce sont les martyrs.

D'autres s'en vont mettre des voiles blancs,
Des voiles blancs sous les voûtes cloîtrées;
D'autres s'en vont mettre des voiles blancs.

Et d'autres sont à genoux devant l'or
Ou profanant tout ce qu'il faut qu'on aime;
Et d'autres sont à genoux devant l'or.

Et d'autres sont des fous échevelés;
— Et moi je suis au sein de ces barbares —
Et d'autres sont des fous échevelés.

Et j'aurais peur de regarder le ciel,
Si vous n'étiez la reine des étoiles;
Et j'aurais peur de regarder le ciel.

Mais puisqu'enfin j'ose lever mon front,
Mon front courbé sous le joug des tristesses;
Mais puisqu'enfin j'ose lever mon front,

Mère, écoutez ma prière du soir,
— Je dis : « du soir », car les aubes sont brèves; —
Mère, écoutez ma prière du soir.

Bercez mon âme en vos bras triomphants,
— Vous avez pu bercer le roi du monde, —
Bercez mon âme en vos bras triomphants.

Aidez mes pas tremblants sur le chemin,
Sur le chemin qui monte à votre gloire;
Aidez mes pas tremblants sur le chemin.

Regardez-moi de votre regard bleu
Toutes les fois que je souffre de vivre,
Regardez-moi de votre regard bleu.

Et vous ferez que j'aurai mérité
D'avoir la mort paisible des pervenches;
Et vous ferez que j'aurai mérité

D'aller rêver dans vos écharpes blanches.

PRIÈRE D'UNE JEUNE FILLE

HYMNE EN L'HONNEUR DE LA VIERGE

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par Mlle SUZANNE VERGNIAUD.

Monstra te esse Matrem.

Ayez pitié, Marie!...
Au pied de vos autels,
L'âme pleine d'émoïs, je me jette et je pleure :
J'ai peur de mes vingt ans qui sonnent à cette heure,
O Vierge! pressez-moi dans vos bras maternels!

A ses fêtes, en vain, le monde me convie,
Contre tant de dangers daignez me prémunir.
Je crains cet inconnu qu'on nomme l'Avenir,
J'hésite frissonnante au seuil d'une autre vie!

Faible oiseau tourmenté par l'effrayant Demain,
Je n'ose m'élancer vers les sphères nouvelles,
Je tremble d'accrocher les plumes de mes ailes
Aux ronces des buissons qui bordent le chemin...

Et pourtant!... Je ne sais quelle flamme m'enivre,
Je rêve d'aller boire à tous les flots bénis,
J'ai soif de saints élans, soif de buts infinis,
Je sens bondir en moi la puissance de vivre!...

Cachez-moi dans les plis de votre manteau bleu!
Qu'il neige sur mon front la blancheur de vos voiles,
Que dans vos yeux, plus purs que les pures étoiles,
Je contemple toujours le sourire de Dieu!

Prenez, comme autrefois, mes deux mains dans les vôtres,
Pour m'aider à franchir les abîmes du mal;
Sur ma route, jetez la fleur de l'Idéal,
Afin que je la cueille et la présente aux autres!

Que je passe ici-bas, utile à quelques-uns,
Que dans l'ombre, sans bruit, ma tâche s'accomplisse,
Que mon pied reste fort sur la pente qui glisse,
Que ma jeunesse en fleurs conserve ses parfums!

. . . .

. . . .

Vous souriez... Vers moi, votre doux front se penche...
Je ne demande pas la gloire ou le bonheur,
Exaucez les seuls vœux que forme ma ferveur :
Gardez mon cœur vibrant, gardez mon âme blanche!...

6 novembre 1899.

L'AMANDIER EN FLEURS

SONNET LIBRE

QUI A OBTENU UN ŒILLET

Par M. Pierre GAUBERT, professeur à l'École des arts et métiers d'Aix-en-Provence.

Un paysage est un état d'âme.

Le souffle de l'hiver s'attiédit : c'est à peine
Si le printemps s'éveille à de plus doux rayons.
Mais l'Amandier, gonflé de sève, à gros bouillons
Germe, éclate et fleurit sous l'amoureuse haleine.

La neige de ses fleurs blanchit au loin la plaine :
Tandis que le blé vert dort au creux des sillons,
Que la rose est à naître avec les papillons,
Lui, se hâte d'aimer, se sentant l'âme pleine...

Imprudent ! contre toi se liguent les frimas,
Le givre et le mistral et les flottants amas
De brouillards épandus comme un pâle suaire...

O tes bourgeons flétris ! O mes rêves détruits !
Épanouissement de l'humaine misère
Où naissent tant de fleurs et meurent tant de fruits !

L'AMOUR VIENT SANS QU'ON Y SONGE

SONNET LIBRE

QUI A CONCOURU POUR LE PRIX

Par M. GALUP, de Toulouse.

« L'amour vient sans qu'on y songe. »

La chose arriva d'elle-même.
Je La vis; Elle me sourit;
J'en sentis un plaisir extrême.
Le désir de flirter nous prit.

Le flirt, élégance suprême,
Où le cœur sèche et se flétrit,
Où, sans aimer, on dit : « Je t'aime »
Avec infiniment d'esprit.

Mais, voici le beau de l'affaire,
Sans m'en douter, je fus sincère,
Elle le fut aussi, je crois.

Tant, qu'à plus feindre malhabile,
Le cœur bientôt reprit ses droits
Et le flirt devint une idylle.

DÉPART DES HIRONDELLES

SONNET LIBRE

QUI A CONCOURU POUR LE PRIX

Par Mlle BERTHE DE PUYBUSQUE.

Qui aime est content.
(Le R. P. LACORDAIRE.)

Si vous nous aimiez, douces hirondelles
Qui vous rassemblez aux premiers frissons,
En longs cris plaintifs changeant vos chansons,
Si vous nous aimiez, chères infidèles,

Chers hôtes d'un jour, qui sur nos maisons,
Quand vient le printemps, posez vos nids frêles,
Si vous nous aimiez, reployant vos ailes,
Vous ne craindriez pas les froides saisons.

Vous ne craindriez pas la bise et la neige,
Et sous notre toit dont l'ombre protège
Votre frais babil au soleil de mai,

Vous nous resteriez, bravant la mort même.
— Celui qui consent à fuir ce qu'il aime,
Chers petits oiseaux, n'a jamais aimé.

JE N'AI JAMAIS OSÉ

SONNET LIBRE

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par M. Léon LABORI, de Toulouse.

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère.
Un éternel amour en un instant conçu.
(L. Arvers.)

Pleurez mes vers, pleurez ! sanglots inentendus !
Que j'ai cueilli de fleurs que je n'ai pas données !
Pour elle, dans mes doigts vous vous êtes fanées ;
Je n'ai jamais osé ! Pauvres bouquets perdus !

Que j'en ai fait de vers, de billets éperdus
Où je mettais mon cœur ! Chimères surannées ;
Je n'ai jamais osé. Larmes insoupçonnées,
Pauvres fleurs, billets doux qu'elle n'a jamais lus.

Je n'ai jamais osé, quand j'étais auprès d'elle,
Lui découvrir mon âme et mon amour fidèle,
Et ma gaîté souvent lui dérobait mes pleurs.

Je croyais oublier, et hier je l'ai revue,
Rapide vision, au détour d'une rue,
Et je vous ai repris, pauvres vers! pauvres fleurs!

AURORE

SONNET LIBRE

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par M. ORECCHIONI SYBILLIN, instituteur de l'école
Mallival, à Annonay (Ardèche).

Mon verre n'est pas grand, mais
je bois dans mon verre.
(A. DE MUSSET.)

Tel que la pâle ondine émergeant de l'écume,
Ou la nymphe aux yeux pers glissant hors des roseaux,
L'astre du jour dorant la surface des eaux
Paraît, et du matin chasse l'épaisse brume.

Bientôt tout l'horizon comme un flambeau s'allume,
Sur l'enclume gémit la chanson des marteaux,
La verdure et les fleurs renaissent aux coteaux
Et de fraîches senteurs tout l'éther se parfume.

Mille gazouillements emplissent les grands bois,
La source et le zéphyr entremêlent leurs voix,
La limpide rosée inonde la bruyère.

Au son de l'*Angelus* vibrant dans le vallon,
Le pâtre matinal au ciel dit sa prière,
Le nid attend l'amour, la fleur le papillon.

RIRE ET PLEURER

SONNET LIBRE

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par M. Armand HALLEUX, professeur au collège
Saint-Joseph d'Arras (Pas-de-Calais).

Nous ne savons ni rire ni pleurer.

Les rires sont narquois, maussades, soucieux,
Dédaigneux, sots ou faux, et, les seuls rires roses,
Ce sont ceux des enfants, des vierges et des vieux.
— Ris sans froisser les gens, sans dénigrer les choses.

Les pleurs sont décevants, hypocrites, moroses,
Simulés et trompeurs, lâches, astucieux,
Et coulent, trop souvent, pour de futiles causes.
— Pleure sans prodiguer les larmes de tes yeux.

Nous ne plaisantons pas sans user de l'épingle.
Le mot dont on s'amuse est agressif et cingle
L'être le plus à plaindre et l'ami le plus doux.

Trop se désespérer, c'est se montrer jaloux
Et, parfois, c'est lasser la pitié qu'on inspire.
— Ris sans faire pleurer, pleure sans faire rire.

LE LIERRE

PIÈCE

QUI A OBTENU UNE PRIMEVÈRE

Par Mlle BERTHE DE PUYBUSQUE

La mémoire des morts demeure
Dans les monuments ruinés.
(V. H.)

Le donjon de ce grand château
Est habillé d'un lourd manteau
D'antiques lierres
Qui, recouvrant sa vétusté,
Tient chaud l'hiver et frais l'été
Aux vieilles pierres.

Il grimpe aux toits démantelés,
S'attache aux balcons écroulés,
Bouchant les fentes;
Par les ais rompus des volets,
Il regarde et remplace les
Vitres absentes.

Il trouve en rampant, l'indiscret,
Le passage obscur et secret
Des oubliettes,
Puis remonte et vient brusquement
Prendre la taille galamment
Aux colonnettes.

Il lutine la grosse tour,
Met tant de dentelles à jour
Le long des frises,
Qu'en son plan le mieux achevé
Nul artiste n'en a rêvé
De plus exquises.

Sous un mystérieux arceau
Il se glisse et monte à l'assaut
Des vieilles portes
Pour écouter, loin de tout bruit,
Ce que racontent à la nuit
Les choses mortes.

Il soutient, magnanime et fort,
L'escalier brisé qui le tord
Dans sa spirale,
Et protège les murs croulants
Contre tous les démons hurlants
De la rafale.

Lorsque, par décembre jaunis,
Les champs glacés sont dégarnis
De fleurs vermeilles,
Le lierre vert conserve encor,
Dans ses sombres fleurs, du miel d'or
Pour les abeilles.

Les moineaux, aux beaux jours d'été,
Y viennent cacher leur gaîté
Et leur tendresse,
Remplissant ce triste débris
D'amour fécond, de joyeux cris
Et de jeunesse.

Enfin, sous ses rameaux pressés,
Les souvenirs des temps passés,
Choses mêlées,
Gloire, orgueil, défuntes amours,
Dorment en paix et pour toujours
Inviolées.

VENDÉMIAIRE

CHANSON CHAMPENOISE

QUI A OBTENU UN ŒILLET

Par M. Maurice PERRAULT, avoué, à Epernay (Marne).

Le matin se lève et dans l'aube claire
Les gars champenois s'en vont le front haut.
Le pampre rougeoie au flanc du coteau
En vendémiaire.

Ohé, Champagne! Ohé! voici les jours de fête.
Tes beaux gars vont joyeux parmi les ceps dorés.
La grappe est mûre et saigne, et la vendange est prête;
Du pressoir qui gémit coulent les vins ambrés.
Le soleil paraît, et, dans la poussière,
Les gars champenois s'en vont le front haut.
Le pampre rougeois au flanc du coteau
En vendémiaire.

Ohé, les gars! Ohé! Humons les mousses blondes
Et vidons jusqu'au bout les verres en chantant.
La fille au fier corsage est prête pour nos rondes;
Au détour de la vigne un baiser nous attend.
    C'est midi qui flambe. En pleine lumière,
    Les gards champenois s'en vont le front haut.
    Le pampre rougeoie au flanc du coteau
        En vendémiaire.

Hardi, les Champenois! Dans les jours de bataille,
Quand l'heure aura sonné des vendanges de sang,
Nous marcherons, le rire aux dents, sous la mitraille.
France, tu nous verras toujours au premier rang!
    Quand viendra ce jour, d'une allure fière
    Les gars champenois iront sac au dos.
    Le sang rougira le flanc des coteaux
        En vendémiaire.

LITANIES

PIÈCE

QUI A CONCOURU POUR LE PRIX

Par M. Henri JOUBERT, enseigne de vaisseau
à Térillon (Var).

Je t'aime comme on aime une étoile perdue
Sur les océans bleus, à l'heure où vient la nuit,
Où tous nos souvenirs se réveillent sans bruit
Pour danser sur les flots une ronde éperdue,
Où, lassés, nous crions vers l'amie attendue,
Vers celle qui descend des cieux immaculés
Pour nous redire : « Un jour vous serez consolés... »
...Décembre! c'est le soir sans rêve et sans caresse,
Une aile sombre plane à l'horizon désert;
Rien sur la mer! pas même un appel de détresse
Lointain! Les trépassés pleurent dans leur lit vert;
Ils sont seuls, ils ont froid, et j'ai soif de tendresse;

Le vide de la mer est celui de mon cœur...
Mais l'étoile a penché son front comme une sœur,
Et sa piété descend aux profondeurs de l'âme
Avec plus de douceur que celle d'une femme,
Même quand elle est belle et voudrait dans ses bras
Étouffer les sanglots qu'elle ne comprend pas.
Je t'aime comme on aime une fleur solitaire
Qui sourit au buisson quand l'orage a passé,
Lorsque tout est muet de crainte sur la terre
Et que la mère encor tient son fils embrassé...
Sourire de la vie à la mort menaçante,
Doux comme le regard d'une enfant innocente,
Peut-être plus divin parce qu'il a pleuré,
Calice que Dieu garde à l'insecte altéré,
Où la pluie a laissé sa goutte de rosée,
Comme il reste parfois d'une crainte apaisée
Une douceur secrète au cœur qu'elle a serré...
Par les champs dévastés voyez la jeune fille :
Tous les oiseaux sont morts, les lilas sont fanés,
Les chênes de cent ans gisent déracinés;
Elle va tristement; mais soudain son œil brille :
Une blanche aubépine a lui sur son chemin,
Elle ne songe plus aux larmes de demain.

Je t'aime comme on aime une lampe isolée
Qui veille aux profondeurs de la nef désolée
Où plane le silence effrayant de la nuit...
Qu'importent le sommeil de la terre glacée,
L'espérance qui meurt, la jeunesse lassée,

Le glas que l'heure sonne au rêve qui s'enfuit,
Si dans mon abandon rayonne ta pensée,
Si ton regard m'éclaire et ta voix me conduit!...
O lugubre frisson de l'église déserte
Qui jette dans la chair un effroi surhumain,
Comme si l'on sentait d'une tombe entr'ouverte
Sortir pour vous étreindre une invisible main!
Est-ce l'aile de Dieu qui fait cette ombre immense?
Est-ce un chœur de démons qui ricane et qui danse
Autour des bénitiers, sur les vieux chapiteaux,
Sur les grands murs blafards, avec de noirs manteaux?
Des soupirs étouffés sortent des dalles creuses,
On dirait que les morts s'éveillent sous nos pas.
Tordant leurs bras de marbre aux voûtes ténébreuses
Où se sont brisés tant de sanglots d'ici-bas;
Les piliers sont pareils à des moines de pierre,
Géants raidis dans une éternelle prière
Vers un Dieu trop lointain qui ne les entend pas.
Désespoir! désespoir! ces orgues sont muettes,
Jamais plus de leurs flancs nul cri ne jaillira;
Ces foules qui passaient dans la splendeur des fêtes,
Nulle aurore jamais ne les ramènera!
Qu'attendez-vous guerriers couchés dans vos armures,
Évêques aux doigts joints, vierges aux bras croisés?
Que reste-t-il de vous au fond des sépultures?
Est-ce vous qui jetez ces lugubres murmures?
Quel souffle a ranimé vos os pulvérisés?
Allez-vous vous dresser dans l'ombre, spectres blêmes,
Et maudire le ciel de vos bras décharnés
Avec une clameur horrible, des blasphèmes

Et des pleurs qui tordront vos bouches de damnés ?
Direz-vous : « Il n'est rien au delà de ces marbres ;
Nous avons pleinement épuisé les douleurs,
Prié, gémi, courbé nos fronts, broyé nos cœurs;
On nous avait menti ! Nous étions de beaux arbres
Et nos branches jamais ne porteront de fleurs !
Rien dans la nuit des morts ! L'Infini, c'est le vide;
Nul astre n'a brillé devant notre œil avide;
Nos pleurs se sont perdus dans le gouffre béant,
Nul ange ne les a recueillis goutte à goutte
Comme un parfum sacré... Va-t-en ! sous cette voûte
En vain tu cherches Dieu; c'est un porche géant
Ouvert sur l'ombre où meurt l'espoir comme le doute;
Il n'apparaît à ceux qui saignent sur la route
Que pour les engloutir dans l'éternel néant !...
Mais non ! vous vous taisez; là-bas dans la chapelle
La lampe suspendue au pilier de granit
Rayonne doucement. Sa prière fidèle
Baigne comme un reflet de l'aurore éternelle
La Vierge qui s'incline et l'Enfant qui bénit;
Un sourire a glissé sur les lèvres mi-closes
De l'ange, au grand vitrail semé de lueurs roses,
Et l'oiseau du matin chante au bord de son nid.

Je t'aime comme on aime une source cachée
Dans l'oasis perdue au flamboyant désert...
L'Arabe est haletant, sa gorge est desséchée,
De poussière et de sang son burnous est couvert;
Le simoun a brûlé sa paupière meurtrie,

Son cheval épuisé par la course en furie,
Aveuglé de rayons par la terre et les cieux,
Etendu près de lui râle en fermant les yeux.
Mais sous les frais palmiers jasent les eaux limpides,
Et le mourant s'y traîne, et ses lèvres avides
Boivent à flots la vie : il y plonge en tremblant
Ses bras et son visage et tout son corps brûlant.
Puis il revient puiser dans un vase d'écorce :
De l'enfant de Nedjed il baigne les naseaux
Et les membres raidis; la jeunesse et la force
Leur reviennent au cœur dans la fraîcheur des eaux :
Il se couche et s'endort appuyé sur sa selle,
Un sourire léger montre ses blanches dents,
Car des brunes houris aux longs yeux de gazelle,
La chevelure noire à ses tempes ruisselle,
Et sur sa lèvre en feu tremblent les seins ardents.

Je t'aime comme on aime une perle ignorée
Aux flots de Manaar où le pêcheur descend...
Le sel brûle les trous de sa chair déchirée
Par les coraux aigus qui se teignent de sang;
Un voile est sur ses yeux, sa main mal assurée
Ramasse dans la nuit la coquille nacrée,
Puis sa tête se brise; il veut crier, il sent
Ses veines, ses poumons éclater, qu'il se noie;
Les requins affamés bondissent sur leur proie,
Ses membres sont broyés aux mâchoires de fer...
Mais non! c'est le soleil qui reluit sur la mer,
Et ses derniers rayons caressant l'onde heureuse,

Ont fait étinceler dans les mains du pêcheur
La perle qui, demain, sur ta gorge amoureuse,
En fera doucement rayonner la blancheur,
Et de ses flots natals redira la fraîcheur.

Je t'aime comme on aime une terre promise
Au bout d'un long chemin d'exil et de douleur,
Dût-on même mourir comme le fit Moïse
En goûtant le parfum de sa première fleur.
Je t'aime comme un rêve et comme une chimère,
Comme un dernier rayon de l'Idéal éteint
Qui se traîne lui-même aux fanges de la terre
Et me laissera seul pour pleurer ma misère
Dans une horrible nuit sans espoir de matin.

Je vous aime!... et je sais pourtant que c'est folie,
Qu'en vain je vous appelle et je vous tends les bras,
Qu'à vos pieds meurt l'écho de ma voix affaiblie
Comme meurt sur la plage un flot que l'on oublie,
Et que sur les genoux je tombe à chaque pas.
Vous êtes la jeunesse et vous êtes la vie,
Beauté, grâce, lumière et tout ce qui convie
Aux festins d'espérance et de rires joyeux :
Moi je n'ai que vingt ans et je suis déjà vieux!
Pourquoi venir si tard, lorsque sur ma pensée
Déjà le soir descend! quand au bord du chemin
Elle est assise et pleure, affreusement lassée
D'avoir depuis l'éveil et depuis le matin

Cherché la vision qui ne s'est pas dressée!
Pourquoi venir à l'heure où mon cœur est usé?
Il mourra, mon amour, de vous avoir aimée,
Car d'autres ont posé leur lèvre parfumée
Sur sa blessure chaude : elles l'ont épuisé,
Et pour qu'il saigne encore, il faut qu'il soit brisé...
Eh bien donc, qu'il le soit! qu'importe ma démence!
Qu'importe l'avenir! qu'importe le passé!
Je t'aime d'un amour plus fort que l'espérance,
Je brûlerai mon cœur dans une joie immense
Pour que d'un peu d'encens ton front soit caressé.

Je sais que la tempête engloutira l'étoile,
Que rien ne poussera sur le champ dévasté,
Que nul être vivant n'écartera le voile
Qui plane sur la tombe et sur l'éternité;
Que le pêcheur mourra d'avoir cherché la perle,
Qu'un jour, sous l'ouragan de sable qui déferle,
L'Arabe et son coursier seront ensevelis;
Je t'aime comme on aime un jour tous les oublis,
Comme Lucrèce a dû bénir sa lame aiguë,
Comme au soir d'Actium, Cléopâtre vaincue,
Baise avec volupté le serpent qui la mord,
Comme Socrate aima la coupe de ciguë,
Les gladiateurs l'arène et les martyrs la mort.

SOUVENIR

PIÈCE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par Mlle GERMAINE DE LAMBILLY, à Nantes
(Loire-Inférieure).

C'est deux fois aimer que de se souvenir.
(J. JEANTET.)

Peut-être il t'en souvient?... A la barrière blanche
Par un beau soir d'avril, oh! voilà bien longtemps!
Rêveurs nous écoutions frissonner le printemps
Qui tremblait dans les fleurs et courait sur la branche.
Le soleil, en mourant, parsemait d'étincelles
La surface de l'onde et le lac semblait d'or,
Comme un écrin mouvant ruisselant un trésor
Où s'attardaient les hirondelles.

Tous les concerts du jour et les voix des fauvettes
En murmure endormeur s'éteignaient dans les bois,
Qu'un appel du coucou seul éveillait parfois;
La brise respirait dans le cœur des violettes
Qui foisonnaient partout fraîches et parfumées...
Tu m'en avais cueilli sur le bord du chemin,
Oh! oui, je me souviens... en passant par ta main
Je les trouvais plus embaumées.

Oh! comme il faisait bon, sans même se le dire,
Respirer à nous deux ce que tu respirais,
Pour le même horizon qu'ému tu contemplais
N'avoir qu'un seul regard, n'avoir qu'un seul sourire!
N'est-ce pas les bruits d'aile et les molles caresses
De l'astre à son déclin, les frémissements doux
Des zéphyrs et des fleurs, ils vibraient tous en nous
Et se fondaient dans nos tendresses?

En buvant tant d'amour, en le buvant ensemble,
A cette heure alanguie et rêveuse du soir,
Nos cœurs comprirent mieux l'aveu muet d'espoir
D'un regard attendri, d'une lèvre qui tremble.
Ta main, ta chère main où j'avais mis la mienne
Avait tant de douceur et de charme apaisant!...
Par les beaux soirs d'été, comment vivre à présent,
Sans qu'à jamais je me souvienne!

LA FILLE DE BÉNARÈS

PIÈCE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par M. Jean FUGAIRON, de Paris.

Tu es belle comme la lune,
Tu as la grâce du jeune éléphant.
(*Chant tamoul.*)

Ce soir, elle est triste et songeuse,
Son âme a de vagues tourments...
Dans le ciel, paisible veilleuse,
Phœbé sème des diamants.

Le silence dort sous les treilles;
Les souffles féconds du printemps
Ouvrent de larges fleurs pareilles
A de beaux encensoirs flottants.

Mais vers la Lune épanouie
Comme un pur camélia blanc
Et qui sur la Seine éblouie
Répand un dernier jour tremblant,

Mélancolique elle soulève
Son regard plein de visions
Et s'envole de rêve en rêve
Dans les parfums et les rayons

Plus loin que les mers pacifiques
Dont les flots sinistres et nus,
Avec de longs sanglots rythmiques
Baignent des peuples inconnus,

Aux pays des voluptés calmes
Où les feux des couchants pâlis
Font dans les verdissantes palmes
Chanter les jeunes bengalis...

Car éclos à sa fantaisie,
Dans ses yeux montent tour à tour
Les larges horizons d'Asie,
Vibrants dans les blancheurs du jour,

Bénarès où sa tendre enfance
Etait comme un beau fruit vermeil
Qui s'arrondit et se balance
Dans la lumière du soleil,

Les minarets et les coupoles
Dont l'aurore allume le front,
Les jongleurs autour des idoles,
Les péris qui dansent en rond,

Les riches tentes diaprées
Sur le dos des éléphants noirs,
Les jonques fuyantes dorées
Dans l'ardente vapeur des soirs,

L'essaim tournant des bayadères
Qui verse en son rapide vol
L'oubli des heures éphémères
Aux rajahs sous leur parasol,

Ces bords où les vagues marines
Mêlent de sonores langueurs
Aux vents qui, pleins d'odeurs divines,
Dispersent les âmes des fleurs...

Mais ces vastes pays qu'arrose
Le Gange, rayonnant et pur,
Et sort dans une apothéose
Faite de clartés et d'azur,

Ces rêves d'heur et de délice,
Ce fleuve sacré, ce soleil,
Qui sur son front quand la nuit glisse
Viennent enchanter son sommeil,

Pour elle n'offrent à cette heure
Que de sombres regrets épars...,
Car la raison a dit : demeure,
Quand le souvenir disait : pars !

SOUVENIR D'ÉCOSSE

PIÈCE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par Mlle GERMAINE DE LAMBILLY.

Memories linger in the heart.
(A. JAMES.)
Les souvenirs demeurent dans le cœur.

Toi que dans les brouillards j'ai souvent entrevue,
O pays des Ossian et des grands Mac-Gregors,
Qui gardes du passé les magiques décors,
Fière Écosse, je te salue !

J'ai passé sous ton ciel les jours calmes d'automne,
J'ai contemplé le lac solitaire et profond
Où le rêve s'endort au pied du Ben-Lhomond
Qu'un nuage flottant couronne.

J'ai senti les frissons de tes brises marines
M'apporter les senteurs des bruyères d'Arran
Et j'ai vu les goëlands de la côte d'Oban
S'ébattre et planer sur des ruines.

A l'ombre de tes bois, aux fraîcheurs pénétrantes
De tes plis verdoyants j'ai parcouru les « glens »
Où de vieux troncs brisés, des rocs et des lichens
Font bondir les eaux murmurantes.

Tu m'as semblé tantôt mélancolique et fière,
Agreste en tes ravins ou triste sur tes « moors »
Et sauvage parfois! Mais partout et toujours
Grande et surtout hospitalière!

Car je t'aime, vois-tu ! Semblable à ma Bretagne,
Ainsi que la bruyère et la lande aux fleurs d'or,
Les costumes anciens tu les gardes encor
Dans les sentiers de la montagne.

Si notre langue est rude en la noble Armorique,
Au pays des Highlands elle a les mêmes sons,
Et nous comprenons bien, nous, les fils des Bretons,
Le mâle accent du gaëlique!

Tes joueurs de « bagpipe à la note plaintive
M'ont fait vibrer le cœur dans le vieil Édimbourg :
On eût dit le biniou ! J'ai rêvé tout un jour
Aux chants de ma lointaine rive.

Les légendes aussi bien souvent sont les mêmes ;
Nous avons Beaumanoir, nos *chouans*, nos Cadoudal,
Mais l'antre de Rob-Roy, la grotte de Fingal
Sont le sujet de tes poèmes.

Oh ! je veux te revoir, belle Calédonie,
Avec ton fier profil estompé de brouillards,
Je veux évoquer l'ombre errante des Stuarts
Planant sur toi comme un génie.

Je veux revoir tes fils à la lourde « claymore »,
La bourse en poil de chèvre et les superbes « plaids »,
Glorieux souvenirs des vieux clans écossais
Que le montagnard porte encore.

Car des grands Macdonald j'ai du sang dans les veines,
Avec le sang Breton que mon nom m'a transmis,
Je garde au fond du cœur l'amour des deux pays,
Des pins bleuâtres et des chênes !

LA VIEILLE MAISON

PIÈCE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par Mme veuve FONS, née HENRY, de Muret
(Haute-Garonne).

Qui pourrait m'en blâmer.

Oui, je voudrais mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Dans la vieille maison où j'ai reçu le jour;
L'hirondelle, au printemps, venait sur ma fenêtre
Bâtir son joli nid, frissonnante d'amour.

Elle prenait son vol, vers les bois, vers la plaine,
Cherchant les vermisseaux, la mouche aux ailes d'or,
Joyeuse revenait de sa course lointaine,
Retrouvait ses petits, ses amours, son trésor.

Au fond du grand jardin, je vois encor la place
Où l'abeille, l'été, bourdonnait bruyamment,
Butinait sur les fleurs, sans jamais être lasse,
Prenait sur leur pistil leur suc adroitement.

La cigale chantait, la moisson était prête,
Les blés ployaient sous le souffle brûlant,
Les petits lézards gris sortaient de leur retraite,
Se grisant de soleil sur un vieux mur branlant.

Quand l'automne arrivait, c'étaient des jours de fête,
Les paniers s'emplissaient de beaux raisins vermeils,
Les pressoirs regorgaient d'un vin noir jusqu'au faîte,
Vin capiteux et bon qui tenait en éveil.

Puis, le soir, l'on chantait; garçons et brunes filles
Réveillaient les échos de leurs joyeux refrains;
Les jeunes et les vieux dansaient sous les charmilles
La ronde du pays en se donnant la main.

De tous les souvenirs de ma prime jeunesse,
Celui qui restera bien vibrant dans mon cœur,
Aimable souvenir que j'évoque sans cesse,
C'étaient les soirs d'hiver qui faisaient mon bonheur.

L'hiver a ses rigueurs, mais il a bien des charmes.
Autour du grand foyer, quand nous étions assis,
Les *Contes* de Perrault faisaient couler nos larmes,
Grand'mère les disait et nous étions ravis.

On s'amusait aux jeux où l'on donnait des gages,
L'on terminait par le furet du bois joli.
Quand nous fûmes plus grands et que nous étions sages,
Le père nous lisait des vers de Goudouli.

Avant de s'endormir, on faisait la prière ;
Nos petits cœurs émus disaient avec ferveur :
« Bonne Reine des cieux, vous êtes notre mère,
Intercédez pour nous près du divin Sauveur. »

Le matin, au réveil, un blanc manteau d'hermine
Recouvrait les chemins, les arbres, le gazon.
Ah ! le temps a marché, vers la mort je chemine,
Je veux aller mourir dans la vieille maison.

LE VENT D'AUTAN A LA CAMPAGNE

PIÈCE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par Mme Thérèse HUBERT DE FRAISSE, de Toulouse.

Dans l'espace, il s'enfuit.

Il se lève au petit matin,
Doux, tiède, à peine effleurant l'onde;
Mais en route il se fait mutin,
Il part en course vagabonde.

Il s'acharne autour des paillers
Dont l'immobilité l'enrage;
S'il renverse les espaliers,
Il est content de son ouvrage.

Voit-il des contrevents ouverts?
— Ces grands volets de la campagne,
Un peu voyants, rouges ou verts,
Qu'un long grincement accompagne, —

Il fond sur le vieux contrevent,
Le secoue... Ah! la bonne aubaine...
Clic, clac, en arrière, en avant,
C'est à vous donner la migraine.

Tantôt, par les fentes des toits,
Se glissant dans les vastes granges,
Il fait gémir ses mille voix
Avec des sifflements étranges.

Tantôt, dans l'espace il s'enfuit,
Grisé de son propre murmure;
Il folâtre jusqu'à la nuit
Dans les champs et sous la ramure.

Il aime à bruire dans les pins,
Et sur cette harpe sauvage,
Il chante... avec des sons lointains
De flots mourant sur le rivage.

Dans un dernier souffle attiédi,
Le soir, il déchire les voiles
De notre beau ciel du Midi,
Afin de mieux voir les étoiles.

Et puis, comme un enfant lassé,
Il s'endort, à bout de violence,
Il s'endort... l'autan est passé...
Gens nerveux, dormez en silence!

LANGUE D'OC

I. — **Poésies imprimées.**

1o Beline, Poème, par M. Michel Camelat, à Arrens (Hautes-Pyrénées), a obtenu une Primevère d'argent;

2o P'el' Campestre (*Legremos et Cansous*), par M. Édouard Lamourère, instituteur à Gibel (Haute-Garonne), a obtenu un rappel des deux Œillets décernés en 1878 et 1879 pour les poésies déjà présentées, et une mention avec éloges pour les nouvelles poésies présentées au concours de 1900 sous le titre *A moun Lese*.

II. — **Poésies manuscrites.**

1o Cansous d'Oc, recueil de poésies diverses, par M. Gaston Lavergne, à Rélizane, département d'Oran (Algérie), a obtenu un Œillet et l'impression de deux pièces au *Recueil de l'Académie;*

2o Racejados, recueil de poésies diverses, par M. Gabriel Sirven, à Toulouse, a obtenu l'impression d'un Sonnet au *Recueil de l'Académie;*

3o Sant-Girma, poésie par M. l'abbé Joseph Cunnac, professeur au Petit Séminaire de Carcassonne (Aude), a obtenu l'impression au *Recueil de l'Académie*.

III. — **Discours en prose.**

Le discours intitulé : Étude sur la langue de Fourès, par M. Gabriel Clavelier, licencié ès lettres, à Toulouse, a obtenu un Œillet.

SOUNET GOURMAND

FAISANT PARTIE DES « CANSOUS D'OC »

QUI ONT OBTENU UN ŒILLET

Par M. Gaston LAVERGNE, à Relizane, département d'Oran (Algérle).

Su'l bièl figuè toursut qu'à l'oustalet s'espaulo,
An enfin madurat as flams des rais ardens,
Lous bèls fruts perfumats, fres, chucous è foundens,
Que lous Greges gourmands pourtèron dins la Gaulo.

Ardit, lous coumpagnous! Lous baqui sus la taulo;
Quin plasé de cruchi, des pots è de las dents,
Lour sabourouso car : podon estre aboundens,
Ufles, ples è reples, nat coubidat s'en saulo.

SONNET GOURMAND

FAISANT PARTIE DES « CANSOUS D'OC »

QUI ONT OBTENU UN ŒILLET

Par M. Gaston LAVERGNE, à Relizane, département d'Oran (Algérie).

Sur le vieux figuier tordu qui s'appuie à la maisonnette,
Ils ont enfin mûri, à la chaleur des rayons ardents,
Les beaux fruits parfumés, frais, gorgés de sucs et fondants
Que les Grecs gourmands apportèrent dans la Gaule.

Hardi, les compagnons! Les voici sur la table;
Quel plaisir d'écraser, des lèvres et des dents,
Leur chair savoureuse : ils peuvent être abondants,
Gonflés, pleins et replets, maint convive s'en rasssasie.

Saquela, n'en damoro enquèro cauques-us;
Per Nadal, adoubats, coufits siloun lous us
De Proubenço, tourna, n'en faren caro bouno.

Del casal medjournal, lous milo fruts goustous,
En finesso, en bountat, figo, lous passes tous :
Es tu que, de la fruto, empares la courouno!

Cependant, il en demeure encore quelques-uns;
A la Noël, préparés, confits, à la manière
De Provence, de nouveau nous en ferons bonne chère.

Du verger méridional aux mille fruits savoureux,
En finesse, en bonté, figue, tu les surpasses tous :
C'est toi qui, entre tous les fruits, remportes le prix.

LAS ESTÈLOS

FAISANT PARTIE DES « CANSOUS D'OC »

QUI ONT OBTENU UN ŒILLET

Par M. Gaston LAVERGNE, à Relizane, département d'Oran (Algérie).

Quand, al casal, la roso dor,
Que lou lire, à son tour, perpelho,
La nèi, d'un fum de pimpouns d'or,
Floco lous boulants de sa pelho;

Quand, sus èlhous de las qu'aiman,
La soum pauso sa clugno soumbro,
De milès d'èls, sur un coumand
De lassus, se dierbon dins l'oumbro;

Quand la tristo lum des calels
Dins lous coufins s'es escantido,
D'un boulugomen de soulels
La nèi blouso aparei sarcido.

LES ÉTOILES

FAISANT PARTIE DES « CANSOUS L'OC, »

QUI ONT OBTENU UN ŒILLET

Par M. GASTON LAVERGNE, à Relizane, département d'Oran (Algérie).

Quand, à la maison, la rose dort,
Que le lis, à son tour, clôt la paupière,
La nuit d'une nuée de boutons d'or
Orne les volants de sa robe;

Quand, sur les petits yeux de celles que nous aimons,
Le sommeil pose son bandeau sombre,
Des milliers d'yeux, sur l'ordre
De là-haut, s'ouvrent dans l'ombre;

Quand la triste lumière des lampes
Dans le coin des cheminées s'est éteinte,
D'un étincellement de soleils
La nuit pure apparaît parsemée.

Alabets, coumo se, des bents
Que passon, laugès, abiò l'alo,
Urouso, l'amo des joubents
Cap à las estèlos escalo;

S'en bai, dins las planos sans fi,
Desfelha las flous ta poulidos,
Las margaridetos d'or fi
As casals de Diù espelidos;

S'en bai capela de poutous
Lou lusen belous des èls candes
Qu'a pilots, dins tous lous cantous
Del grand cèl encrumit, soun landes;

S'en bai quand, reino del dous ser,
O luno encantairo, te lèbes,
Perdudo d'amour è d'esper,
As soulels aluca sous rèbes.

Alors, comme si des vents
Qui passent, légers, elle avait l'aile,
L'âme heureuse des jeunes gens
S'élève vers les étoiles;

Elle s'en va dans les plaines sans fin
Effeuiller les fleurs si jolies,
Les marguerites d'or fin,
Dans les vergers de Dieu écloses;

Elle s'en va combler de baisers
Le lumineux velours des yeux purs,
Qui en foule, dans tous les coins
Du grand ciel obscur, brillent;

Elle s'en va quand, reine du doux soir,
O lune enchanteresse, tu te lèves,
Éperdue d'amour et d'espoir,
Allumer aux soleils ses rêves.

LA LAURAGUÉSO

FAISANT PARTIE DE *A MOUN LESE*

Piècè qui a obtenu un rappel des deux œillets décernés en 1878 et 1879 au Recueil de vers intitulé : P'EL' CAMPESTRE,

Par M. ÉDOUARD LAMOURÉRE, instituteur à Gibel (Haute-Garonne).

O tu ! que m'as pourtad dins ta faùdo naù méses,
Bristoulado moulhè d'un Laùraguès maùrèl,
En bourdous dé paisant béni canta lé cèl
Oun m'as fait espéli, démest las flous des pésés.

Dé sous rajols dé foc, qué poupo l'arénal,
Lé soulél régaùdis toun bistou lugréjairé,
Mentré qué toun pélum alatéjo, trufairé,
Dé l'un à l'aùtré caire en lépan l'esquinal.

Dé tous pots escardencs, mourlecs coumo las tancos,
Mourréjos, dé l'amour, tout ço qu'es lé simbèl,
E gisclos en moustran, dins un airol dé mèl,
Un ramélet d'ulhals è dé ratotos blancos.

LA LAURAGUAISE

FAISANT PARTIE DE *A MOUN LESE*

Pièce qui a obtenu un rappel des deux œillets décernés en 1878 et 1879 au Recueil de vers intitulé : P'EL' CAMPESTRE,

Par M. ÉDOUARD LAMOURÈRE, instituteur à Gibel (Haute-Garonne).

O toi! qui m'as porté neuf mois dans ton sein,
brune épouse d'un Lauragais basané,
en rimes paysannes je viens chanter le ciel
où tu m'as donné le jour, au sein des pois fleuris.

De ses rayons de feu, que boit la terre légère,
le soleil réjouit ta prunelle étincelante,
tandis que tes cheveux folâtrent, moqueurs,
de tout côté en baisant ta nuque.

De tes lèvres écarlates, gourmandes comme les tanches,
tu effleures, de l'amour, tout ce qui est le symbole,
et tu ris en montrant, dans ta bouche de miel,
un rameau de grosses dents et de quenotes blanches.

Douço coumo la bresco è bouno coumo l' pa,
Les patidous bufècs trastéjon à ta porto
En bénasin le noum d'aquélo qué'si porto
Dé qué béùré s'an set, un rousol per soupa.

Tabé toutis t'aiman è, dincos la clucado,
Bénen, à génoulhous, poutounéjà tous èls,
Laùraguéso moulhè qu'as per fraire 's angèls,
E per ainado sor l'estéléto béziado.

Douce comme le miel et bonne comme le pain,
les malheureux infirmes frappent à ta porte,
en bénissant le nom de celle qui leur porte
de quoi boire, s'ils ont soif, ou de la galette pour souper.

Aussi nous t'aimons tous et, jusqu'à la mort,
nous venons, à genoux, baiser tes yeux,
Lauragaise, femme dont les frères sont les anges
et l'étoile délicate la sœur aînée.

SOUMIADIS

FAISANT PARTIE DE *A MOUN LESE*

Pièce qui a obtenu un rappel des deux œillets décernés en 1878 et 1879 au Recueil de vers intitulé : P'EL' CAMPESTRE,

Par M. ÉDOUARD LAMOURÈRE, instituteur à Gibel (Haute-Garonne).

Su' l' pélenc dé julhet, roussèl è mièi rumad,
Joubs un alba floucad dincos à la cimado,
Roupilha 'n chicounet benguébi l'an passad,
Mentré qué 's bourdassiers roulhabon la ségado.

Les cigals è les grils, las bèbos è l'arèl,
Dé lour zig-zig canhous fasion restrouni 's aires,
Saquéla qué coulcad à l'oumbriù d'un ramèl,
Souscabi, l' cor matad, à 's couitibiers ségaires.

Fiblads joubs les bélugs des rais dé l'astré Diùs,
Eron, coumo 's tirous, rajentads de tout caire,
Talis, espanjarlads, un régad dé jousiùs,
Benguds, per métré 'n croux lé Sénhou, nostré Paire !

Descaùssos, couet plégad, à l' faùdas lé bilhot,
Un capèl de cinq soùs à l' cimèl dé la clusco,
Las liairos fasion las gabèlos à l' trot,
E lé calél rousent bristoulabo lour rusco.

RÊVERIE

FAISANT PARTIE DE *A MOUN LESE*

Pièce qui a obtenu un rappel des deux œillets décernés en 1878 et 1879 au Recueil de vers intitulé : P'EL' CAMPESTRE,

Par M. ÉDOUARD LAMOURÈRE, instituteur à Gibel (Haute-Garonne).

Sur l'herbe de juillet, blonde et fanée,
sous un coudrier fleuri jusqu'au faîte,
sommeiller un instant je vins l'an passé,
tandis que les métayers faisaient la moisson.

Les cigales et les grillons, les frelons et les libellules,
faisaient retentir l'air de leurs notes dolentes,
cependant que, couché à l'ombre d'un rameau,
je songeais, le cœur gros, aux moissonneurs brûlés par
[les rayons solaires.

Courbés sous les étincelles des rayons de l'astre Dieu,
comme les canards ils étaient mouillés de toute part,
tels, poitrine au vent, une bande de Juifs
venus pour mettre en croix le Seigneur, notre Père!

Pieds nus, le jupon retroussé, le lien à la hanche,
un chapeau de cinq sous au sommet du crâne,
les lieuses faisaient les javelles au trot
et le soleil cuisant brunissait leur peau.

Mièi nud, espatarrad à la caùds d'un tabèl,
Un moustous agralhad, bimounenc coumo sesco,
Rouségabo 'n rousol, qu'un laganhous cadèl

Lépabo coumo 'n gat uno coudéno fresco.

E mé disioi : P'r aquel qu'a lé falset tibad
Sé roustis, en estiù, la colho des ségairés,
E sé raùlis, l'iber, l'agrum engargassad
Des bouscassiers poussiùs, des friùlés paléjairés.

Tabé, juntan las mas è tampan lé perpelh,
Mourmoulèbi : Moun Diù ! piétat per l'oubréjaire !
Qué les granots dé blad qué couflon lé cabelh
Sion bénasids per Bous, ô célestial Créaire !

Qué les tardiù alhots, claùfids dé técarèls,
Réganten dé légums couitiùlés, mellicousés,

Per qué lé gazalha, quand alandé sous èls
Poulsé : Merci, moun Diù ! merci, per mous mécousés !

Per qué dé l' cabanot, airol dé patidous,
Lé Pater, dé boun cor, sio dit la maitinado,
E qué dincos à l' cèl, des paùrés paisantous
Un réménilh dé gaùdj mounté touto l'annado !

Moitié nu, allongé tout près d'un tas de gerbes,
un bambin mal lavé, souple comme un jonc,
rongeait un morceau de mauvais pain de maïs qu'un
[vilain petit chien
léchait comme un chat une couenne fraîche.

Et je me disais : Pour celui qui est fortuné
se grille, en été, la phalange des moissonneurs,
et se gèle, en hiver, le troupeau
des bûcherons poussifs, et des frileux pelleverseurs.

Aussi, joignant les mains et fermant la paupière,
je murmurai : Mon Dieu ! pitié pour le travailleur !
Que les grains de blé qui gonflent les épis
soient bénis par Vous, ô céleste Créateur !

Que les semis tardifs, remplis de gousses,
regorgent de légumes de bonne cuisson, doux comme
[le miel,
pour que le cultivateur, en ouvrant les yeux,
soupire : Merci, mon Dieu ! merci, pour mes marmots !

Pour que de la chaumière, gite des malheureux,
le *Pater*, de bon cœur, soit dit la matinée,
et que, jusques au ciel, des pauvres petits paysans,
un refrain de joie monte toute l'année !

RAÇÉJADO

SONNET

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par M. Gabriel SIRVEN, de Toulouse.

Cal qué raço racéjé.

CANTS.

Countes benguds, dé bélhado en bélhado,
Des bièls pépis, Galéses, Troubadous,
Bous aoujiren tant qué la lengo aïmado
Tindinara dins nostres tèrradous [1];

Tant qué la maïré endroumira, en cantado,
Les nouïrigads brèssads jouts sous poupous;
Tant qu'el soulel nous daourara 's coustous,
L'espigo, 'sgrus, les floris, la téoulado [2];

CHANSONS.

[1] Contes venus (répétés), de veillée en veillée,
Des vieux aïeux, Gaulois, Troubadours,
Nous vous entendrons tant que la langue aimée
Tintera (répercutée) dans nos pays;

[2] Tant que la mère endormira, dans une mélodie,
Les poupards bercés sous ses mamelles;
Tant que le soleil nous dorera les coteaux,
L'épi, les grains, le potager, la toiture;

RAÇÉJADO

SONNET

PRÉSENTÉ AU CONCOURS

Par M. Gabriel SIRVEN, de Toulouse.

GLOZOS.

Aco's de las courrégudos à Roumo è 'n Acté, jouts Brennus; des jouyouses jounglaïres del Méjan-Atché; des canticos dé Cours-d'Amour, qué s'es pres aïçïou la fam de l'armounio [1].

Pourtèbon, les biéls Tectosatchés, maï que d'or dé las tèrros roumanos è acténianos; è maï qué l'enségnomen d'èstré défaïtis al Mount-Oulimpo per dé pus pouliçads qu'élis... [2].

GLOSES.

[1] C'est des courses à Rome et en Attique, sous Brennus; des joyeux jongleurs du Moyen Age; des cantiques des Cours-d'Amour, qu'il s'est pris ici l'avidité pour l'harmonie.

[2] Ils portèrent, les vieux Tectosages, plus que de l'or des terres romaines et athéniennes; (encore) plus que l'enseignement d'être défaits au Mont Olympe par de plus policés qu'eux...

CANTS.

Tant qué n'y aoura d'amourèlos faïçous,
Ambèlinan la Dono, è, per fringado,
Pèrlan le diré as Moundis, as Gascous [3];

Tant qué n'aouras, gayétat, d'amatous
En païs d'Oc, — pla l' tïou, riré tindous !
Bous aoujiran countes dé l'encountrado [4] !

CHANSONS.

[3] Tant qu'il y aura d'énamoureuses façons,
Embellissant la Femme, et, pour le flirt,
Perlant le dire des Toulousains, des Gascons;

[4] Tant que tu auras, gaieté, des amateurs
En pays d'Oc, — (qui est) bien le tien, ô rire résonnant !
(L'on) vous entendra contes de nos contrées !

GLOZOS.

Né tirèbon les goustis d'estudi, la talen del prézad, l'aïmo ço dé poulid qu'an pas jamaï pouscud quita les lhours [3] !

N'enménèbon sustout lé lan à l'ardido canso dé fadézos, qu'es artistos dé tout tems y dibion aluzenti per raçéja toutjoun chè's drolles nostres [4].

GLOSES.

[3] Ils en tirèrent le goût de l'étude, la faim de l'estimable, l'amour des joliesses qui n'ont jamais pu quitter les leurs!

[4] Ils en amenèrent surtout la tendance aux hardis chants de folies, que les artistes de toutes les époques y devaient polir (façonner, reprendre) pour se retrouver (marquer) toujours chez les enfants (de chez nous)!

SANT-GIRMA

PIÈCE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par M. l'abbé Joseph CUNNAC, professeur au Petit Séminaire de Carcassonne (Aude).

Sunt lacrimæ rerum...

Páouro gleïséto poulido,
Qué répáousos peïs oulious,
Lous ginestés t'an flourido,
Páouro gleïséto poulido !
L'on dio qu'en prégan Dious
Un souèr té sios endourmido,
Páouro gleïséto poulido
Qué répáousos peïs oulious !

Coumo 'no mounjo souléto
Qué s'amago dins soun cláous,
T'aïmos dins toun oulibéto,
Coumo 'no mounjo souléto.

SAINT-GERMAIN

PIÈCE

PRÉSENTÉE AU CONCOURS

Par M. l'abbé Joseph CUNNAC, professeur au Petit Séminaire de Carcassonne (Aude).

Sunt lacrimæ rerum...

Pauvre petite église, si jolie!
Qui reposes parmi les oliviers.
Les genêts t'ont fleurie,
Pauvre petite église, si jolie!
L'on dirait qu'en priant Dieu,
Un soir tu t'es endormie,
Pauvre petite église, si jolie!
Qui reposes parmi les oliviers.

Comme une religieuse seulette,
Qui se cache dans son enclos,
Tu te plais dans ton olivette,
Comme une religieuse seulette;

Sus un grabas dé cailláous
Matos toun cos d'escaléto,
Coumo 'no mounjo souléto
Qué s'amago dins soun cláous.

Dins la garrigo pélado,
Al tour dé tu tout és siáout.
Lous omés t'an douplidado,
Dins la garrigo pélado.
Ya ré qu'al cèl, amoun náout,
Qué canto 'no coufeillado.
Dins la garrigo pélado,
Al tour dé tu tout és siaóut.

Mé taléou qué maï puntéjo,
Lous bioulhès té fan dé flous;
Lou láouserp blu s'y passéjo.
Mé taléou que maï puntéjo,
Uno colho d'aoussélous
Dins tas peïros cascalhéjo.
Mé taléou qué maï puntéjo,
Lous bioulhès té fan dé flous.

Las mountagnos qué s'estachoun
Dargnè tu sembloun beilla.
Es d'amigos qué t'agachoun,
Las mountagnos qué s'estachoun.
Dé póou dé té rébeilla,
Sé lou cers bramo, l'empachoun.
Las mountagnos qué s'estachoun
Dargnè tu sembloun beilla.

Sur un grabat de cailloux,
Tu mortifies ton corps de squelette,
Comme une religieuse seulette
Qui se cache dans son enclos.

Dans la lande pierreuse et pelée,
Autour de toi tout est silencieux.
Les hommes t'ont oubliée,
Dans la lande pelée ;
Ce n'est qu'au ciel, là-haut,
Que chante une alouette huppée ;
Dans la lande pierreuse et pelée,
Autour de toi tout est silencieux.

Mais, dès que point le mois de mai,
Le violier te fait des fleurs,
Le lézard bleu s'y promène ;
Mais, dès que point le mois de mai,
Une bande d'oiselets
Dans tes pierres piaille.
Mais, dès que point le mois de mai,
Le violier te fait des fleurs.

Les montagnes qui s'étagent
Derrière toi semblent veiller.
Ce sont des amies qui te contemplent,
Les montagnes qui s'étagent,
De peur de te réveiller.
Si le cerf brame, elles l'empêchent.
Les montagnes qui s'étagent
Derrière toi semblent veiller.

Tu, dins ta ráoubo dáourado
Qué té brouquèt lou soulél,
Flambos coumo 'n' espousado,
Tu, dins ta ráoubo dáourado.
Dious a pas faït lou parél :
Sios la reïno courounado,
Tu, dins ta ráoubo dáourado
Qué té brouquèt lou soulél !

Am' aco, semblos doulento,
Paouro gleïséto dé Dious,
Rés aïssi nou t'acountento :
Am' aco, semblos doulento,
E toun froun, qu'és tant gracious,
Porto 'no régo soufrento.
Am' aco semblos doulento
Páouro gleïseto dé Dious !

Digo-mé qu'unos pensados
Boulétéjoun neït é jour
Joust tas bóoutos engrisados?
Digo-mé, qu'unos pensados?
Las pénos bénoun à tour,
Quand las festos soun passados.
Digo-mé, qu'unos pensados
Boulétéjoun neït é jour?

Tu qué n'as tant counsoulados,
O qui té counsoulara,
Maïré d'amos désoulados,
Tu qué n'as tant counsoulados !

Toi, dans ta robe dorée
Que te broda le soleil,
Tu flamboies comme une épousée.
Toi, dans ta robe dorée,
Dieu n'a pas fait la paire;
Tu es la reine couronnée,
Toi, dont la robe dorée
Que te broda le soleil.

Avec cela tu parais dolente,
Pauvre petite église du bon Dieu !
Rien, ici, ne te contente.
Avec cela tu parais dolente;
Et ton front, si gracieux,
Porte une ligne souffreteuse.
Avec cela tu parais dolente,
Pauvre petite église du bon Dieu.

Dis-moi quelles pensées
Voltigent nuit et jour
Sous tes voûtes aux tons grisâtres ?
Dis-moi quelles pensées ?
Les chagrins viennent à leur tour,
Quand les fêtes sont passées.
Dis-moi quelles pensées
Voltigent nuit et jour ?

Toi, qui en as tant consolées,
Oh ! qui te consolera,
Mère d'âmes désolées,
Toi, qui en as tant consolées !

Quantos n'as bistos ploura
Su ta faoudo bransoulados !
Tu qué n'as tant counsoulados,
O qui té counsoulara !

Beï qué toutos soun partidos,
Dé tas fillos sios en dol.
Las toumbos né soun cláoufidos,
Beï qué toutos soun partidos !
L'uno 'près l'áoutro, pel sol
Las trapabos ajoufidos.
Beï qué toutos soun partidos,
Dé tas fillos sios en dol.

E tu démoros perdudo
Coumo 'n' amo d'áoutris cots
Qué la mort a pas boulgudo ;
E tu démoros perdudo
Sercos lou lounc das cabots
La famillo qu'as agudo.
E tu démoros perdudo.
Coumo 'n' amo d'áoutris cots.

Tabé daïssos la bieilhuno
Manja toun cos désanat.
Peïro à peïro lou dégruno ;
Tabé daïssos la bieilluno.
Per l'arcéou embrésénat
Lou missant téns y babuno.
Tabé daïssos la bieilluno
Manja toun cos désanat.

Combien en as-tu vu pleurer
Sur tes genoux bercées !
Toi, qui en as tant consolées,
Oh ! qui te consolera !

Aujourd'hui que toutes sont parties,
De tes filles tu es en deuil.
Les tombes en regorgent,
Aujourd'hui que toutes sont parties.
L'une après l'autre, par terre,
Tu les trouvais affaissées.
Aujourd'hui que toutes sont parties,
Oh ! qui te consolera ?

Et tu demeures perdue
Comme une âme d'autrefois
Que la mort n'a pas voulue,
Et tu demeures perdue.
Tu cherches le long des tombeaux
La famille que tu as eue.
Et tu demeures perdue
Comme une âme d'autrefois.

Aussi, tu laisses la vétusté
Manger ton corps branlant :
Pierre à pierre elle l'égrène.
Aussi, tu laisses la vétusté.
Par l'arceau émietté,
Le mauvais temps y bruine.
Aussi tu laisses la vétusté
Manger ton corps branlant.

Mè portos pla ta misèro,
Tous ans è toun abandou,
Sans ergno, plours ni coulèro :
Mè portos pla ta misèro ;
Jamaï as jours dé grandou
Sios pas estado maï fièro.
Mè portos pla ta misèro,
Tous ans é toun abandou !

Nasquèrés d'une prièro,
En prièro mouriras
Dious sap toun ouro dargnèro :
Nasquèrés d'une prièro.
Quand lou téns traïra soun bras,
Toumbaras dins la poulsièro.
Nasquèrés d'une prièro,
En prièro mouriras.

Páouro gleïséto poulido !
Répáousaras peïs oulious.
Mè per aro sios soulido,
Páouro gleïséto poulido ;
E tous amics dé Pépious
Té beïran lounténs flourido,
Páouro gleïséto poulido
Qué répaousos peïs oulious.

Jambié 1900.

Mais tu portes bien ta misère,
Tes ans et ton abandon,
Sans mauvaise grâce, pleurs ni colère ;
Mais tu portes bien ta misère.
Jamais aux jours de grandeur
Tu n'as été plus fière ;
Mais tu portes bien ta misère,
Tes ans et ton abandon.

Tu naquis d'une prière,
En prière tu mourras.
Dieu sait ton heure dernière.
Tu naquis d'une prière !...
Quand le temps retirera son bras,
Tu tomberas dans la poussière.
Tu naquis d'une prière,
En prière tu mourras.

Pauvre petite église, si jolie !
Tu reposeras parmi les oliviers ;
Mais pour le moment tu es solide,
Pauvre petite église, si jolie !
Et tes amis de Pépieux
Te verront longtemps fleurie,
Pauvre petite église, si jolie !
Qui reposes parmi les oliviers !

Janvier 1900.

LA PART DE L'AME

ET CELLE DU CORPS

DANS L'ÉDUCATION

DISCOURS EN PROSE

QUI A OBTENU UNE VIOLETTE D'ARGENT

Par M. l'Abbé H. MOULIN, curé de Baux-en-Breteuil (Eure).

« Faire des hommes ! »
(Lord ROSEBERRY, aux élèves de l'école d'Epsom.)

L'éducation, cette grande cause si diversement plaidée par tous les intellectuels de France, sera-t-elle jugée enfin ? Dans la presse de toutes nuances, dans des conférences retentissantes où le disputent l'autorité et le talent, dans les discours d'apparat des universitaires ou des ministres, voire en pleine Sorbonne, on déclare sans les périphrases accoutumées que des réformes s'imposent et que ces réformes sont urgentes. Le Parlement, compétent ou non, en est saisi et vient, pour les étudier, d'ouvrir une enquête de plus.

On s'est hasardé jusqu'à constater que l'école, décidément, ne donne pas les résultats prophétisés; que nos livres scolaires sont inférieurs à ceux du dix-septième siècle pour inspirer la vertu. On en serait encore aux plus lamentables préjugés sur les procédés et les obstacles, ou même sur les théories. Nos docteurs font mentir Rousseau et ne s'accordent pas même pour détruire : cela, pendant que la génération qui doit nous remplacer s'élève, si on s'élève, à l'aventure.

Comment oser, dès lors, vouer placidement à d'interminables études des âmes d'enfants, à cet âge, le plus facile aux joies, quand le soleil leur sourit et que le printemps éveille jusqu'à la nature? Comment plier sans remords sous des jougs que secouerait l'homme le plus sage ces êtres volages, amis par définition de la licence?

C'est que la vie qui les attend n'est pas un jeu; c'est que l'humble écolier emportera sa destinée dans ses bras, dans son intelligence et dans son cœur. Riche un jour, il faut qu'il ait appris à l'être sans égoïsme et sans morgue; élevé à quelque poste d'honneur, qu'il apparaisse plus haut que sa fortune; dépourvu, qu'il grandisse jusqu'à conquérir ce qu'il souhaite ou se passer de ce qu'il n'obtient pas.

L'éducation dont on est armé, c'est la lance d'Achille qui blesse ou guérit; une défense ou un danger pour *ceux qu'on aime*, pour ses *concitoyens*, pour son *pays!*

La main délicate de ces enfants sur lesquels nous devrions tant pouvoir, renferme et nous offrira ce que nous aurons choisi et préparé :

bonheur ou tristesses, gloire ou hontes; si des larmes de père font plus souffrir que toutes les douleurs de la vie, faisons-les plus sages pour risquer d'être plus heureux.

L'éducation n'est pas seulement un souci domestique, elle est le premier des problèmes sociaux. Sans faire de l'enfant « la chose de l'Etat » comme chez les Grecs; sans rêver, comme en 1792, qu'il n'est qu'un « animal politique » né pour servir une Constitution; sans le jeter, comme un soldat sacrifié, dans la mêlée des partis, il convient de lui infuser les vertus qui seules font digne de la liberté. A quoi servirait d'affranchir des forces inconscientes ou brutales? Les mœurs suppléent aux codes, qui ne les remplacent pas. Le meilleur des enfants deviendra aisément le meilleur des sujets, le plus aimé des concitoyens.

L'éducation, enfin, c'est le plus noble des soucis patriotiques, qui sont nombreux : crise agricole, crise commerciale, crise financière, crise ouvrière, crise religieuse, crise judiciaire, crise militaire, crise juive, crises parlementaires et politiques, crise morale; le vingtième siècle s'annonce comme l'ère des crises, sans compter la guerre toujours en espérance.

Quand l'Europe envahit le monde sans nous, sans en excepter nos colonies, quand elle aspire à nous supprimer, ce ne sont pas les cœurs refroidis et les bras lassés des hommes mûrs sur qui l'on doit compter pour nous défendre. Il nous faudrait beaucoup de fils et qui soient bons; or, nous avons peu d'enfants! L'Allemagne double sa

population en soixante ans, nos Français fin de siècle, j'allais dire fin de France, y emploient trois siècles et plus. On veut trop fixer obstinément à la nature des délais qu'elle fait définitifs ou des limites dont la mort se sert pour punir l'homme de ses défiances envers la vie. On blâme ceux qui ne calculent pas ou calculent mal, sans songer qu'un peuple, pour s'éteindre, n'a plus besoin d'ennemis s'il en vient là.

Mais ce n'est pas surtout du nombre que dépend la gloire d'un pays. Pendant tout le siècle qui va finir n'a-t-on pas vu des minorités hardies gouverner les gouvernements, triompher de tous les régimes, bouleverser toutes les croyances, faire les lois et l'opinion? Pourquoi une seule génération, élevée pour cela, ne suffirait-elle pas à changer un peuple alors même qu'il inclinerait vers la décadence? Laissez la génération présente dormir son sommeil avant même d'avoir gagné sa tombe, mais souvenez-vous du mot célèbre : « Quelle est la première partie d'une bonne politique nationale? et la seconde? et la troisième? » Et Michelet répondait trois fois : « L'éducation! » La prospérité des républiques relève moins des progrès matériels, des sciences ou des arts, ou des budgets milliardaires que de la moralité des citoyens, du respect de tous les devoirs, même quand ils gênent, et de toutes les autorités, ne les eût-on pas choisies! En dépit des progrès de parade, une nation meurt quand elle n'est plus digne de vivre. Or tout Français peut concourir à écarter de tels présages, et il n'en est pas qui ne le veuille. C'est la paternité qui donne à la

patrie ses citoyens et jusqu'à son nom (*Pater*, *Patria*). Ce mot « Patrie » comprend tous les foyers et résume tous leurs amours. Otez les berceaux, ôtez la terre sainte faite de la cendre des morts aimés, supprimez les autels, ces puissances avec ces charmes, il restera le bien-être, qu'on trouve ailleurs! Que les mères donnent au pays des fils robustes, germe d'une race plus énergique; que les maîtres éveillent en eux les vertus des aïeux, ou même quelques-unes de leurs passions, et on les verra comme eux porter au milieu des peuples étrangers, qui ricanent trop tôt, ce génie de la France qui remue le monde quand elle s'agite et qui lui fait peur quand elle se fâche.

Mais pour défier tous les « peut-être » de l'avenir, que faut-il faire? Question vulgaire, plus vitale cependant qu'elle n'est vulgaire et plus compliquée sans contredit qu'elle n'est vitale. La pédagogie scientifique se heurte de tous côtés à des réponses incohérentes : ses efforts sont provisoirement aussi mal payés qu'industrieux. Dans l'éducation-type à instituer, quelle part, intangible ou non, s'est réservée la nature? Pour le corps, l'hérédité, le tempérament? pour l'âme, ses facultés, ses aptitudes, leurs dates d'éclosion, les années ou les heures où l'on agira mieux sur elles? cela, pour les enseignements divers : primaire, secondaire et supérieur? Quelles méthodes sont tutélaires ou déplorables, soit pour les garçons, soit pour les filles? Dans quel milieu les appliquer de préférence : au foyer, dans les collèges ou dans des externats? Quelle part inévitable faire à ces collaborateurs occultes de l'éduca-

tion : le climat, les mœurs familiales ou publiques, les sentiments athées ou religieux? Quel avenir préparer selon la situation qu'on a dans le monde ou selon celle qu'on vise?

Calligraphier ici des généralités ne serait-ce pas courir à cent erreurs par des chemins fleuris; vouloir en sortir, n'est-ce pas tenter, avec moins de modestie que de vaillance, des sentiers arides et peu sûrs? Ces considérants multipliés, mais scientifiques, l'actualité seule nous les imposerait. Les opinions, les projets se croisent; chacun préconise l'itinéraire qu'il a choisi : c'est un dédale où le plus audacieux se perd seulement plus vite. Le catalogue des livres sur l'éducation publiés en une seule année comprenait deux mille numéros! Faut-il plaindre ou féliciter ceux de mes concurrents qui auront eu, pour se documenter gratis, tous les ouvrages qui ont fait « gémir la presse » depuis vingt ans? Comment pourtant départager tant d'auteurs éminents sans connaître au moins les « leaders » et sans sacrifier, quand on les brigue, à l'honneur de hautes récompenses qu'on n'obtient pas! Etre à la fois philosophe, physiologiste et psychologue; éviter cet art d'être ennuyeux qui consiste à tout dire; prendre parti d'un mot, et, ce mot, le dire avec aisance, à la française : on s'honore à le tenter, peut-être, mais qui se flatterait d'y parvenir?

Le but que j'assigne à l'éducation tient dans cette parole que le vieux roi David léguait à son fils avec son trône et sa gloire : « *Esto vir!* sois un homme! » C'est cet homme-là qu'il faut modeler dans l'enfant. S'il doit n'être qu'un homme

vulgaire, un peu de boue ramassée au hasard y suffirait. Mais non! comme l'artiste qui dégage patiemment du bloc un idéal, nous voulons qu'il soit vraiment vivant un jour pour être digne de l'existence. Son chef-d'œuvre est dans la beauté des formes et dans l'harmonie des proportions : le nôtre sera dans la puissance et l'équilibre des facultés. Ces enfants devront tous être des hommes, mais aussi garder leur physionomie. Le talent de l'éducateur consistera à la dégager plutôt qu'à réduire leur personnalité, fût-ce pour la façonner à l'effigie de ses préférences. C'est Fourier, je crois, qui divisait curieusement les enfants en trois classes : « les bénins, les malins et les diablotins. » Il ne suffirait pas d'y répartir indifféremment ceux de la Bretagne ou de la Flandre, de la Provence, du Limousin ou du Béarn. Chaque être ayant ses différences et ses penchants, il convient d'adapter le programme à l'enfant plutôt que l'enfant à nos méthodes. Il serait moins déraisonnable de mesurer d'avance l'étoffe de leurs vêtements, sans s'occuper des particularités de leur croissance, que d'abaisser sous la même toise l'intelligence prompte ou paresseuse, la mémoire agile ou rebelle, des volontés vigoureuses ou étiolées.

Que sa vie soit tissue de loisirs ou vouée aux âpres efforts, qu'il obéisse ou qu'il commande, qu'il soit heureux ou découragé, l'homme complet a besoin de santé, de raison et de vertu. D'où trois principales divisions : l'*éducation physique*, *intellectuelle* et *morale*. Elles nous feront rencontrer naturellement : 1° *dans l'éducation de la*

famille; 2° dans l'éducation publique tous les thèmes qu'on discute de nos jours, et assureront au corps, puis à l'âme de l'enfant, les sollicitudes imposées par le programme comme elles le sont par nos désirs. Ces divisions sont arbitraires, car l'homme est un. Le corps, sain ou débile, réagit sur l'intelligence qu'il active ou déprime; l'esprit excite la sensibilité et conseille le cœur pendant que celui-ci, jaloux souvent de prédominer, remue l'esprit par la douleur ou le plaisir à des profondeurs insoupçonnées, décuple l'imagination, énerve ou épanouit l'être physique.

Ne pouvant tout exprimer à la fois, commençons, comme la nature, par l'éveil des sens.

I.

ÉDUCATION DANS LA FAMILLE.

A quel âge commence l'éducation de l'enfant? Avant qu'il soit né! Je n'émets pas un paradoxe. Sans savoir si nos médecins modernes partagent le sentiment d'Aristote qui, pour la conception, estimait « le vent du nord préférable au vent du midi », ils sont d'avis que les battements du cœur de la mère, ses impressions physiques ou morales sont la première impulsion de notre vie et qu'il lui faut déjà les surveiller.

Mais passons. L'enfant est né! Ses yeux, ses oreilles, ses lèvres sont fermés; vivant sans le savoir, il n'a aucune idée du néant qui le rejette ni de l'être où il arrive. Ses yeux bientôt s'ouvri-

ront sans qu'on y lise une pensée et son cœur battra sans qu'on y perçoive un sentiment. Comme un écho des gémissements qui l'ont accueilli en ce monde, ses premières voix sont des pleurs et son premier état est la faiblesse. Ce visage, bientôt si doux, est un calcul de la nature qui du plus dénué fait le plus fort dès lors qu'il est aimé. Ses limpides regards, ses inimitables sourires font songer l'indifférent à des anges qui seraient ignorants de leur beauté. Ce silence même, d'où vient sont nom (*infans*), prête à mille rêves devant cet être, fragile comme nos espérances : c'est une âme, c'est l'inconnu, c'est le mystère, c'est une promesse, c'est une menace peut-être.

La jeune mère, hier encore presque une enfant, est devenue subitement la femme la plus sérieuse. Son cœur lui dit que cet être si frêle ne peut vivre que par son amour, et elle apprend tous ses devoirs de sa tendresse. Que l'enfant dorme ou qu'il joue, elle est penchée sur le berceau aux dépens de tout plaisir, et s'il souffre, de tout sommeil. Elle impose du repos au chef de la famille et s'étonnera qu'on veuille la remplacer la dixième nuit. Elle souffre moins ainsi à faire des miracles sans le savoir ! C'est que Dieu, en nous imposant de naître, n'a cru suffire à sa bonté qu'en la lui déléguant ! car il faut quelque divin motif à des devoirs que la raison discuterait, à des énergies dont l'homme est incapable et qu'un cœur plus délicat n'explique pas, à ce bonheur étrange qu'elle ressent à s'épuiser, à des héroïsmes devant lesquels peuvent s'incliner nos

grandeurs factices, bien qu'on les remarque à peine à force de les rencontrer.

D'où pourraient venir si vite l'attrait invincible de cette femme pour ce petit être qu'elle appelle des noms les plus doux auxquels répondent des bégaiements; ce sens affiné qui devine infailliblement ce qu'elle ne voit pas et offre à l'enfant ce qu'il ne sait pas même désirer? C'est ainsi, quand l'heure sera venue de l'élever, qu'elle saura, sans les avoir apprises, tant de choses que nous apprenons sans les savoir. « Hâte-toi, disait le poète[1], pendant que l'argile est molle. » — « Imprègne le vase du parfum qu'il devra garder[2] », disait le philosophe. — « Imprimez sur les fibres du cerveau pendant qu'elles ont toute leur délicatesse », disent les tenants d'Hippocrate. La mère ignore la poésie, la philosophie et la médecine, et voici qu'après tant de soins physiques elle prépare déjà l'éducation intellectuelle, mo rale et religieuse de celui pour qui tant d'amour vaut bien la science.

A peine a-t-il grandi que l'enfant questionne, qu'il veut savoir, qu'il a besoin d'admirer, qu'il aime d'instinct le merveilleux. Son imagination naïve le promène à travers des mondes enchantés; autour de son front pur voltige un essaim de rêves qu'on croirait des souvenirs ; il semble qu'il écoute un chœur de voix mystérieuses. Quelle tâche répugnante que d'y substituer nos dissonances, pour qui du moins n'excellerait pas,

1. Perse.
2. Sénèque.

comme une mère, à insinuer! Mais la vraie tendresse veut jouir de la vraie beauté, qui est dans l'âme. Par elle, le cœur de l'enfant s'ouvre au bien avant que sa lèvre n'épèle nos grimoires; il prend conscience de ses fautes avant d'en savoir le nom : communion ravissante, que nul pédagogue n'obtiendra! L'enfant se croit charmé et il apprend, il est séduit et il est meilleur. Des caresses lui inspirent ses premiers sentiments et ses premières occupations morales sont des jeux. Ce morceau de bois ou de cire que, pendant des années, la petite fille habille, berce et sermonne, peut lui inspirer, sans diminuer ses plaisirs, des goûts frivoles pour la parure ou de ces instincts maternels que le meilleur Lycée de filles n'apprend pas; cela, selon la mère à qui l'aura confiée la Providence. Si cette mère croit à sa mission, elle voudra plus, et comment l'en blâmer? Le moyen de ne pas croire à Dieu quand elle sent que d'un Dieu seul va dépendre tout ce qu'elle espère pour son fils! L'Infini est-il de trop lorsqu'il s'agit de le protéger? Fût-elle dépravée qu'elle voudrait encore que son baiser soit le premier des sacrements et qu'elle retrouverait de la foi pour en donner. Elle se souviendrait de ce Maître, le plus doux après elle, qui écartait ses apôtres pour faire place à des enfants; elle porterait à l'autel son doux agneau comme les mères d'Israël y offraient leurs colombes, et, dans le solennel silence de quelque église où réside Celui dont une femme aussi fut la mère, elle joindrait ces petites mains innocentes qui prient si bien pour ceux qui ne prient plus. Cela vaut mieux sans doute que

de modeler d'après elle une âme bien païenne, bien insouciante et bien fragile.

C'est ainsi qu'une mère par le sang veut l'être encore par l'esprit et par le cœur; c'est ainsi qu'elle fait de l'enfant vraiment son fils et mérite vraiment son amour. De Maistre a dit : « Si l'homme n'est pas formé sur les genoux de sa mère, c'est toujours un grand malheur. » Je dirai seulement qu'à dix ans il peut être irréformable. Malgré les mauvais penchants qu'il peut avoir, une éducation dont le cœur s'est mêlé n'est jamais perdue pour toujours, même chez des ingrats qui ne l'avoueront pas. Aimer sa mère, c'est faire le bien; pécher contre Dieu, pécher contre elle. Son nom est resté le plus doux mot des langues humaines parce qu'il en est le plus sacré.

Eût-il le même cœur, le père, celui qui l'aime le plus après elle, n'a pas les mêmes loisirs : il est homme. Chaque matin, prêt à franchir le seuil de son foyer, il s'arrête un instant près du berceau, ébauche un baiser discret, car l'enfant dort, puis il sourit et passe; il faut bien qu'il l'abandonne à la merci d'un amour plus heureux, puisque son amour à lui doit les faire vivre; il sait que son fils s'éveillera, et s'éveillera parce qu'il aura faim. De tels labeurs ne sont pas uniquement des plaisirs. Ce qu'il tente ou supporte pour lui, l'enfant l'ignore et l'ignore si bien qu'il rit à la vie jusque pendant ces heures où la vie fait pleurer celui qui la lui donna. Mais cela ne suffit pas pour être père. Son autre rôle, que la mère joue plutôt mal, est de représenter les pères nobles aux yeux de ce jeune public plus que discret

pour les applaudir. Beaucoup de patience est nécessaire; mais cette patience l'enfant a le droit de l'exiger des auteurs de ses jours.

Ne l'ont-ils pas, sans son aveu, jeté dans la vie qui est parfois un assez triste don? Ils se sont réjouis de sa naissance, mais sans trop songer que ce beau jour n'est pour lui peut-être que le premier de bien des jours mauvais. N'ont-ils pas ajouté souvent, comme à plaisir, aux *tares de l'atavisme* et à celles *de la nature?* La vie qu'elles mènent dans nos villes étiole les femmes; la coquetterie, l'égoïsme et la grande affaire de leurs plaisirs leur interdisent, à les en croire, la joie de nourrir leurs enfants. Comme Montaigne, qui leur préférait ses livres, et les envoyait « sans « fascherie en nourrice où il en avait perdu deux « *ou trois* », elles abandonnent ces êtres, nés d'elles, aux soins de mercenaires qui auront leur premier sourire. Mais le lait, c'est du sang qu'on infuse, et l'innocent risque d'y boire le germe de vices honteux qui lui vont préparer pour l'avenir les luttes les plus effrayantes, les chutes les plus déplorables, et à nos incuries les regrets les plus cuisants. C'est trop déjà qu'ils soient un jour solidaires du tempérament et des inaptitudes dont les père et mère sont responsables. « Le berceau a un hier, de même que la tombe a un demain[1] », car l'enfant porte en soi l'héritage physique et mental de sa famille et même de ses aïeux; on le constate chez quatre-vingt-cinq pour cent des criminels. Toutes les enquêtes s'en préoccupent, et

1. V. Hugo.

c'est une joie pour les parents même de retrouver en lui, jour à jour, leurs traits et leurs pensées d'antan. N'était-ce pas assez des tares de la nature ? Tant de fils, issus de nobles races, trouvent en eux-mêmes de quoi les déshonorer. Jean-Jacques a prétendu que l'homme naît bon. Comment expliquera-t-il que la société soit devenue mauvaise? A l'entendre, se préoccuper de l'éducation des instincts équivaudrait à les fausser. Le philosophe de la nature s'est trompé. Il y a dans tout homme la bête et l'ange, et l'on sait ce qui peut tenir de perversité dans un cœur d'enfant, et du meilleur. Il fait le mal et il l'aime avant même d'y savourer cet autre charme de le savoir défendu.

On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
On a sa mère... aimé, libre, content, que faire,
Sinon de torturer quelque être malheureux?

V. H.

« Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, intéressés, paresseux, volages, intempérants, menteurs, dissimulés », et La Bruyère parlait des enfants du grand siècle ! tous défauts spontanés que l'éducation devra et pourra vaincre, à condition toutefois de ne pas les ignorer. L'innocence de l'enfant est seulement d'être mauvais sans le savoir. Vous doutez? Attendez qu'il ait grandi pour voir comment, après avoir abusé de sa faiblesse contre sa mère, il abusera de sa force contre ses compagnons d'âge et de plaisir. Pour savoir ce qui couve dans ces jeunes cœurs, attendez l'âge de leur liberté, ou plutôt

n'attendez pas. Hâtez-vous d'intervenir pendant que lui manquent la moitié de son corps; de son esprit, de sa conscience.

Dans son âge tendre, quand il ne ment encore que pour des riens, pour le plaisir, inspirez-lui ce noble et double *culte de la vérité* qui fait qu'on peut l'entendre et qu'on sait la dire. On lui raconte, touchant les hommes et les choses, les faits les plus incohérents, et, se faisant un jeu de cette cruauté, on passe du faux à l'étrange, de l'étrange au ridicule pour s'arrêter satisfait quand il s'aperçoit qu'on l'a trompé. L'enfant, sans doute, est sans défense contre de telles armes et doit perdre à ce triste jeu; mais ne voyez-vous pas le scandale qui transpare sous son sourire déconcerté? Et si demain il a besoin de ruses, s'il invente à son tour, s'il ment! Non, l'univers est un canevas assez riche pour que l'on puisse, sans trop broder, charmer, même sans fausser l'esprit, cette imagination fébrile. Il est naïf? Qu'il le soit donc, et pense ce qu'il dit par conséquent; il le sera moins, n'en doutez pas, à l'âge où les hommes et lui-même risqueraient d'en pâtir.

Qu'il commence, sous votre conduite ferme et tendre, l'*apprentissage des énergies* qui prépareront l'homme futur. Vous qui l'initiez à la ruse, défiez-vous ici de celles qu'il emploiera. Ces politiques en bourrelet excellent à circonvenir. Leurs premiers pleurs sont des prières; mais voyez-y des ordres, et le diplomate candide qui vous implorait saura bientôt se faire servir. « Ce petit « garçon que vous voyez là, disait Thémistocle à « ses amis, est l'arbitre de la Grèce, car il gou-

« verne sa mère, sa mère me gouverne, je gou-
« verne les Athéniens et les Athéniens gouver-
« nent les Grecs. » Feignez-vous de tarder ou de n'entendre pas? l'enfant se livre à de véritables accès de rage. Il crie, il étouffe de fureur; lui qui ne marche pas, il trépigne! Que faire? Lui donner satisfaction, pour qu'il soit heureux, ou du moins pour qu'il se taise. L'égoïsme, ici, conseille mal. Céder à des larmes de ce genre, c'est lui apprendre à en verser, puisqu'on l'en récompense; c'est l'exciter à crier plus fort si l'on témoigne demain d'une complaisance moins empressée. Que ne le laissiez-vous pleurer..... et dormir enfin, quand il aura perdu le suprême espoir de lasser votre patience. La paix, que vous négociez mal, dépend de vous; ce que vous lui offrirez parfois quand il se tait, ne l'accordez *jamais* à ses colères.

Ce qu'il faudrait entreprendre ici, c'est l'éducation des père et mère, ne fût-ce que pour leur désapprendre les tolérances inadmissibles dont ils arment contre eux leurs propres enfants. Mais tolèrent-ils leurs défauts, ou en sont-ils à ne plus les voir? que dis-je! ne pas les voir, ce serait peu : ils les admirent! Au lieu qu'il conviendrait de ne s'extasier qu'en son absence sur ce qu'il a pu bien faire ou dire par hasard, c'est devant le jeune héros qu'en dépit du ridicule on cite ses réflexions et qu'on inflige à l'admiration des visiteurs le narré prolixe de reparties qui frisent parfois l'impertinence, et l'on impose à des étrangers leurs grâces, leurs caprices ou leurs cris avec la conviction ingénue que cette corvée les

intéresse. L'enfant triomphe, ce qui est mal déjà, et triomphe à tort, ce qui est mal deux fois. Quel homme d'esprit définissait l'éducation : « l'art de développer chez un enfant tous les défauts qu'il a reçus de la nature et d'y ajouter ceux que cette fée malfaisante a oubliés. » Cependant des complaisances héroïques ne sauraient être de tous les jours ; les fantaisies du jeune prodige parfois deviennent excessives. Quand on s'est risqué, par distraction, à lui intimer un ordre, il faut bien qu'on soit obéi quelquefois ; le métier de père autrement relèverait des travaux forcés. Un chef de famille se lasse d'user de ménagements qu'il n'aurait pas pour des seigneurs et qu'il accorde trop à des seigneurs qui n'en ont guère ; la mère supplie en vain : « Il ne veut pas, il ne voudra pas ! » Le père, moins heureusement disposé, se fâche et corrige. Ai-je besoin d'ajouter que l'intéressante victime n'y comprend rien ? Pourquoi lui refuser aujourd'hui ce qu'on lui octroya la veille, ou comment lui faire entendre que c'est cette faiblesse de la veille qu'il paie aujourd'hui de sa personne ? Ces deux caprices guériront-ils les siens ? Non. Ces procédés le stupéfient et risquent seulement d'ajouter à l'égoïsme des enfants gâtés la regrettable veulerie des enfants craintifs. Faire expier ses bienfaits de deux jours l'un, est-ce avisé dans « l'âge ingrat ? » Dès que l'enfant, par mille caresses, a obtenu ce qu'il convoitait, que fait-il ? Il vous laisse sans un merci, sans un regard, et si vous le rappelez, il vous répond : « Non, laisse-moi, je m'amuse ! » Et l'on a le bon goût de n'insister pas. On sait comment raison-

nent les pauvres mères : « Faisons leur bonheur pendant qu'il dépend de nous; qui sait ce que leur réserve l'avenir! » En effet, qui pourrait le dire? C'est même parce qu'on ne le sait pas qu'il serait sage de préparer à ceux qu'on aime moins de déceptions amères. On oublie trop qu'ils ne seront pas ainsi choyés toujours et qu'ils en seront infailliblemént plus malheureux. Quelle surprise, à leur entrée dans le monde, de sentir que tout leur résiste! Ce n'est pas en exaltant leur faiblesse à force de les empêcher de la sentir, en préludant par la mollesse aux souffrances qui sont la trame de la vie, qu'on leur évitera de plus douloureuses expériences. Un jour, pendant qu'ils le plaindront de ses tristesses, qui sait si leur fils n'aura pas l'ingratitude et la logique de les leur reprocher comme leur ouvrage?

La vraie sagesse comme le véritable amour sera toujours d'inoculer à ses enfants l'*amour du bien*. L'enfant s'y attend, l'enfant s'y prête; lui-même ne nous rend-il pas meilleurs, lui qui oblige l'homme à être bon rien qu'en le contraignant à sourire, à grandir pour l'élever, à voiler au moins ses défauts pour ne le scandaliser pas :

Peccaturo obsistat tibi filius infans.

C'est le précepte d'un Juvénal qui, sans contredit, n'écrivait pas pour eux. En dépit de vos leçons, s'il prend votre dignité d'apparat au dépourvu, vous lui ferez l'effet d'un autre enfant, mais à barbe grise et qui dissimule. Il devine qu'un long discours peut mentir longuement aux

convictions, et, pour lui déjà, nulle parole n'est persuasive comme une vertu. L'enfant est le surveillant le plus malin que puisse avoir un homme pour l'épier : l'orateur s'applaudit encore qu'il s'est trahi. L'enfant juge mal de votre éloquence; vos exemples, il les copiera d'instinct. Son père est un pape (*papa*) et infaillible. Son âme est faite des impressions de la famille comme nos qualités, si nous en avons, ne sont qu'un écho prolongé de l'âme de nos pères; nous redisons leur vie dans la nôtre et, en y ajoutant nos propres mérites, nous ne faisons qu'achever leur gloire en couronnant leurs efforts. — Les siens sont-ils mauvais? prophétisez qu'il deviendra pire. Ne souffrez donc pas, en vous ni chez lui, ce qu'il devrait désapprendre un jour. N'espérez plus avoir des vices pour vous seul! vous auriez peine à le dissuader de voir dans les devoirs qu'on lui prêche autre chose qu'un assujettissement enfantin à secouer dès qu'il le pourra.

O exemple des pères, qui crée les âmes et fait d'une noble vie le meilleur de leur héritage et le conseil suprême des heures agitées! Comme le voyageur qui n'oublie jamais les lieux qui l'ont vu naître, on a vécu de leur tendresse alors qu'ils étaient là; quand ils nous ont quittés, on vit de leur cher souvenir. Et la main qui nous caressa longtemps nous guide encore et nous protège, même invisible.

En est-il ainsi? Non. Trop souvent, dans nos foyers, sans obtenir de l'enfant ce que trop de tendresse nous paraissait mériter mieux, on a prodigué à cette idole toutes les sollicitudes;

mais la dévotion est épuisée, l'espérance même se lasse et le découragement est sans limite à l'âge où l'éducation sérieuse doit commencer. On se résigne enfin à le confier à des maîtres plus sûrement armés des sévérités indispensables, et l'on s'y résout non sans s'avouer tout bas qu'on a rendu d'avance les maîtres odieux et le disciple ingouvernable.

II.

ÉDUCATION PUBLIQUE.

L'éducation domestique a commencé avec la vie, l'*éducation publique : physique, intellectuelle et morale*, devrait commencer avec la raison.

L'homme n'est pas une pure intelligence, et sa première vocation étant de vivre, il faudrait, même pour n'élever que l'esprit seul, le munir d'organes non débilités, d'os, de muscles, de nerfs, de sang et d'énergies. C'est le rôle de l'*éducation physique*.

L'âme et le corps, destinés à ne faire qu'un seul être, sont solidaires. Les facultés, pas plus que l'artiste, ne sauraient indifféremment être pourvues d'outils grossiers ou de cordes fausses. Leur œuvre et leur harmonie différeront selon l'influx de l'« écorce grise », la dépression ou l'exaltation du système nerveux, la circulation active ou paresseuse, la nutrition énergique ou ralentie. L'esprit agit par ses organes, souffre ou languit avec eux, et il semble que l'intelligence suive pas à pas l'achèvement du cerveau et la

maturité de l'organisme. Sans demander qu'on inscrive sur la grande porte de nos collèges la maxime de Spencer, qu' « il faut être un bon animal », il serait à propos de l'oublier moins dans leurs règlements. Puisque c'est le corps qui exécute, pour le garder bon serviteur ne nous désintéressons pas, comme ferait un mauvais maître, de sa vigueur et de sa santé. Le soleil, l'air et la liberté devraient collaborer avec notre puériculture, si maladroitement intensive dans un âge où l'organisme est plus vibrant, mais où l'âme domine mal encore les ébranlements qu'elle en reçoit. N'en faisons plus de ces plantes aux pâles couleurs que la chaleur factice d'une serre contraint à produire hâtivement des fleurs et des fruits, mais à la condition de s'étioler. Qui n'en a vu mourir de ces jeunes êtres, qui meurent toujours trop tôt, chez qui la délicatesse du cœur et de l'esprit avait de trop loin précédé la nature ; quels regrets amers ont inspiré trop tard leurs exigences d'autrefois à ces mères coupables d'avoir exténué et contristé ce qu'elles aimaient le plus au monde ; quels pleurs inutiles elles ont versés sur leur mort et sur leur vie.

Attendez ! L'heure viendra où la vigueur physique à laquelle vous aurez paru tout sacrifier, laissant à l'intelligence sa liberté, ne soutiendra plus sans réagir l'effort tonique du travail ou même l'étreinte brutale de la douleur ; où la mémoire, nourrie d'un sang plus vif, prendra l'empreinte plus nette et la gardera plus longtemps ; où l'enthousiasme moral pourra vibrer sans être distrait et troublé par un instrument mal ac-

cordé. Les perfectionnements de l'optique ne soulignent-ils pas chaque jour la portée intellectuelle d'organes sensibles plus puissants? Roidissez les muscles pour roidir l'intelligence.

On a beaucoup agité la question du *surmenage*. Ses effets pernicieux ont éveillé et ils dominent les préoccupations actuelles relatives à l'éducation physique de la jeunesse. Ses conséquences pour le corps et l'esprit sont indéniables. Le défaut d'exercice apparaît d'autant plus dangereux qu'on peut le subir parfois longtemps sans dépérissement, sans atrophie. L'affaiblissement étant continu est insensible. Le ressort n'est pas brisé, mais il devient lent et nos études, selon une parole impériale[1], « font des myopes de corps et d'esprit. » L'écolier y est surmené, même lorsqu'il ne fait rien. « Cette flânerie assise, énervante, dans l'ennui d'un travail d'autant plus fastidieux qu'on le fait mal, n'est pas favorable au développement physique ; on y est surmené bêtement au lieu de l'être intellectuellement, voilà tout ! » C'est M. Demolins qui le constate[2], Qu'attendre de cette fonction? Une diminution d'activité mentale, une attention plus difficile, une mémoire plus paresseuse, un travail mauvais coûtant beaucoup. Je parle des meilleurs; mais qu'espérer des autres? de ce tempérament devenu chétif et lymphatique, où l'anémie jette un malaise sur les plus heureuses dispositions, pour qui le plus léger incident suspend les

1. Guillaume II.
2. *Ecole des Roches*, p. 62.

récréations comme les études. Le moyen d'intéresser à des sciences spéculatives un être amolli, qui peine rien qu'à se conserver! Et cette enfance maladive risque de vouer sa vie à une longue série d'impuissances : mollesse presque impossible à secouer, humeur chagrine, indécision habituelle aux êtres faibles auxquelles il se livre par besoin et s'abandonnera par habitude, ou, si le système nerveux vient à prédominer, ce sera un hygromètre à la merci des impressions ambiantes, et la moindre excitation heureuse sera le prodrome d'un affaissement qui la lui fera malsaine. Que gagnera-t-il à garder la lucidité de l'intelligence si la volonté a perdu l'énergie d'agir comme il comprend, et si ses échecs moraux sont faits d'échecs physiologiques? Il ne jouira des plaisirs ni de l'esprit ni du corps; on ne jouit de rien sans la santé. Ce ne sont pas là des caractères, ce ne sont pas là des hommes.

Mais il y a plus. Le surmenage intellectuel se répercute à son tour sur les organes, comme s'il se vengeait sur eux de l'atonie morale dont ils sont cause. Je sais qu'il devient difficile de compulser sans sourire la liste des désordres dont ce surmenage en partie double ferait un jeu. Elle fait songer, avec reconnaissance à ces remèdes providentiels qui guérissent tout. Comme chez les « Animaux malades » du fabuliste, tous les maux de la jeunesse viennent de lui. Il amène la céphalalgie, l'hyperesthésie, la neurasthénie, l'hémoptysie, la phtisie, etc., et prédispose à toutes les contagions. Cela est grave, si cela est vrai. Ce dont il serait plus difficile de l'absou-

dre, c'est l'enchaînement des conséquences qu'il semble logique de lui imputer. La surexcitation du cerveau à pour effet de suspendre les mouvements respiratoires, d'où gêne du poumon, qui gêne le cœur, qui ralentit la circulation et diminue l'afflux du sang destiné à tout vivifier. En paralysant l'action des nerfs viscéraux qui président à la nutrition, il débilite l'estomac dont les troubles se traduisent en torpeur, en irritabilité, en névrosisme. Peu d'intellectuels qui n'aient sujet d'en convenir. Or, c'est la banqueroute de l'organisme, et elle vient trop tôt quand elle menace un être qui n'a pas vécu encore, quand elle s'ajoute à la perturbation profonde apportée dans l'économie par la puberté.

Avant d'apprécier les remèdes qu'on a tentés ou qu'on préconise, nous permettra-t-on d'ausculter de façon sommaire ces jeunes clients sur lesquels chacun diagnostique?

Ce surmenage est-il réel? Toute fatigue cérébrale n'est pas du surmenage. Parce que l'effort, quel qu'il soit, fatigue, est-ce une raison *quare* de n'en plus faire? Qu'on n'oublie pas que l'effort seul aguerrit et développe lorsqu'il est sage, et qu'en prenant « sage » dans l'acception de « modéré », nos écoliers sont plus sages probablement qu'on n'imagine. A le prendre d'autre manière, « je ne crois pas », écrit M. Payot [1], à qui nous en référons, « qu'on voie souvent au col-
« lège des jeunes gens, parfaitement sages, sur-
« menés. Le seul surmenage à cet âge, hélas!

1. *Education de la volonté*, p. 155.

« est celui que causent les habitudes vicieuses »; et la science seule du bien et du mal y apparaît pour quelque chose. En dehors de la préparation intensive aux grandes écoles et du « chauffage » visant les grades universitaires, le surmenage dû à l'étude nous semble un mythe, au moins autant que l'Evangile le semblait à Strauss. La physiologie expérimentale a constaté, non sans surprise, que la circulation du sang dans le cerveau exerce une influence presque nulle sur les phénomènes psychiques. Nos écoliers sont experts dans l'art d'esquiver à temps les redoutables périls dont j'ai parlé en se reposant une heure trop tôt. Parlez, fatiguez-vous! l'enfant ne se fatigue pas, le voulût-il; s'il est mal élevé, il baîlle; s'il est poli, il se contente de n'écouter plus. La paresse est tutélaire lorsqu'elle a pour cause l'état languissant du cerveau, un estomac lent ou dilaté; mais quand elle cesse avec l'étude et reprend après le jeu, on pourrait tempérer ses inquiétudes et ne pas faire un principe du laisser-faire. Le seul indice sérieux à surveiller est une fatigue qui, au lieu d'être passagère, persiste sans réaction après un repos normal.

Cette question préalable ne préjuge ni n'infirme d'ailleurs les desiderata actuels relatifs à l'éducation physique dans nos collèges. Trop longtemps on a témoigné d'un mépris imprudent pour le *corpore sano* des anciens. Il est temps de ne plus considérer toute complexion robuste comme un signe de roture. Une intelligence plus précoce et plus mièvre, des traits délicats ne sont, pas plus que l'obésité, l'idéal d'une race

qui tendrait à disparaître à force de s'affiner. Nous avons trop de nerfs et pourrions avec profit suivre quelquefois sir Charles Dilke, qui fait cinq lieues par jour uniquement pour « brûler du muscle. » A la manière de nos grévistes, on s'est ému ; on a de toute part élaboré mille revendications et réclamé des *classes plus courtes* et des *exercices*, des *jeux*, des *promenades,* des *vacances* plus fréquents et plus prolongés. Il nous faudra, comme dans tout arbitrage, considérer ces points divers.

Il apparaît tout d'abord que d'un excès on s'est jeté dans un autre. Après avoir totalement négligé les exercices musculaires, on en est à voir en eux le facteur premier de l'éducation et le secret du relèvement de toutes choses. La *Revue de l'éducation physique* déclare que « la meilleure « éducation morale, la plus sûre, la moins trom-« peuse sera toujours l'éducation physique » ; « c'est par elle qu'on obtiendra l'équilibre intellectuel et moral », dit Berthelot ; la *Revue de l'enseignement secondaire* y ajoute même « l'équilibre social » ; pourquoi pas aussi l'équilibre financier ! — C'est une « religion du biceps. » « Notre fils est dans une bonne pension ! il y a un bon air, beaucoup d'exercice, et il est bien nourri » ; des parents répondent cela ! — Jadis, l'écolier naïf était obsédé toute la semaine par la pensée de la composition en version latine du samedi ; nos potaches fin de siècle la subordonnent aux préoccupations d'un « match » de foot-ball, de « cricket » ou de « tennis » pour le dimanche, d'où, pour mieux s'assimiler la mode anglaise,

ils reviennent parfois avec un bras démis, un œil perdu. Le président Carnot fonde à perpétuité un prix d'honneur ; le Sénat abandonne pour champ-clos une partie du jardin du Luxembourg ; des milliers de spectateurs applaudissent vainqueurs et vaincus. Les tout jeunes gens ont leur cercle ; on est du « Racing », du T. G. P., du T. G. F., et le monde cycliste (qui n'en est pas !) s'émeut à la pensée d'une entente prochaine entre l'U.S.F.S.A.[1] et la F. C. A. F.[2]. Tous les enquêteurs signalent cet essor avec admiration pendant que les conseils universitaires cherchent avec mélancolie le moyen d'organiser quelque « match » disputé pour les travaux intellectuels. — La part de l'âme, dans nos activités, devrait être au moins égale ou plutôt prédominer : l'homme est une hiérarchie dont l'esprit est la fin. Sacrifier la force intellectuelle, plus lente à venir, à la dextérité musculaire, qui nous est commune avec les animaux, c'est changer l'éducation en dressage. Les grandes victoires humaines ne se gagnent plus avec des muscles comme aux tournois du Moyen-âge. Il faut reléguer l'athlète au niveau du terrassier, car des muscles robustes n'ont jamais donné à présumer ni l'intelligence, ni même le courage, et plus d'un corps modelé sur l'Apollon du Belvédère a recélé une âme de boue. Des sens surnourris sont seulement moins faciles à dompter et tendent à épaissir les facultés. Comme ces colosses dont la voix grêle est ridicule, des organes si

1. Union des Sociétés françaises de sports athlétiques.
2. Fédération centrale des amateurs français.

développés ne font que mieux apercevoir l'indigence d'un esprit paralysé par la matière. Trop d'heures perdues, trop d'enthousiasme dépensé à de violents efforts appellent du repos plutôt que les travaux délicats de la pensée. La physiologie moderne s'était flattée quand elle assumait la tâche de résoudre les questions si débattues du surmenage. Le but semble s'éloigner depuis dix ans, tant les plus minutieuses expériences concluent avec acharnement en sens contraires. On s'était trop hâté, peut-être, de déclarer « ineptes »[1] la pédagogie de Bossuet ou même de Quintilien. On lui doit du moins la preuve inattendue que la fatigue est une : je veux dire qu'elle est toujours un phénomène cérébral, et que de rudes efforts musculaires n'ajoutent qu'une fatigue de plus à la fatigue de l'esprit. Il y a plus : l'abus des exercices physiques conduirait plus sûrement que l'étude excessive au surmenage même intellectuel. Tel enfant rentre de la promenade, las et atone, les traits tirés, les joues pâles, sans appétit pour le repas, bien moins encore pour le travail. Avec un peu plus de sommeil et de paresse musculaire, que de gens, morts trop vite, auraient pu durer plus longtemps ! — Exagérer ainsi c'est nuire à la cause. On s'est pris d'engouement pour cette éducation anglo-saxonne, pratiquée surtout par ces fils de la « fashion » qui fréquentent les Universités en amateurs, et l'on a choisi pour l'acclimater l'heure même où les Anglais et les Suédois la dénonçaient à l'envi comme désastreuse.

1. Binet, *la Fatigue intellectuelle*, p. 1.

Déjà, même parmi nous, ses partisans se font plus rares, et l'on peut prévoir le jour où, des exercices physiques les plus salutaires, il ne restera plus que ce prix de gymnastique tant raillé autrefois. Signalons à temps ce qu'il convient de ne pas abandonner.

L'*hygiène* : elle se venge tôt ou tard de qui la méprise. Sans préconiser le « tub » et les affusions glaciales auxquels l'élève anglais procède au saut du lit, les fenêtres ouvertes même en hiver, ou ces souliers, vantés par Locke, si minces que l'eau passe à travers, il est expédient d'aguerrir peu à peu les enfants à la chaleur et au froid, au soleil et aux hasards ; de sacrifier, sans trop de réprimandes, le « decorum » et parfois les vêtements à leurs évolutions. — Mais je parle d'ébats! Où sont les cours de *récréation* pourvues d'espace et d'air, au lieu des quatre murs stupides que chacun sait? Ce seul vœu ne suffirait-il pas à changer de place quatre-vingt pour cent de nos collèges? Comment s'y livreraient-ils à ces courses et à ces jeux qui lasseraient de grandes personnes, mais où cet âge heureux conquiert plus de forces qu'il n'en dépense? Est-ce la cause ou le prétexte de ces groupes qu'on y voit converser comme de petits vieux ? — Les « grands » préfèrent causer ! de quoi ? Si l'adolescent met je ne sais quel amour-propre à dédaigner les jeux, faudra-t-il punir pour qu'ils s'amusent ? Louis XI faisait ainsi danser par ordre les paysans. — C'est le rôle le plus malaisé d'un maître, et le moins récréatif, que d'amuser des enfants ! Cependant, et c'est l'un des motifs de leur succès, la tradition du jeu

n'a jamais été abandonnée dans les établissements religieux; leur activité y passe pour l'indice infaillible d'un bon esprit ; les surveillants y paient de leur personne et leur degré d'aptitudes physiques n'est nullement indifférent à leur prestige. A la rue des Postes, les candidats à Saint-Cyr ou à l'Ecole Polytechnique n'en sont pas dispensés et ne demandent pas à l'être. Dans les écoles anglaises, où de grands loisirs sont activement employés, les exercices physiques, réservés à l'après-midi, durent quatre heures et plus; ils sont suivis encore de soirées artistiques : théâtre, musique ou conférences. Les anciens, des maîtres en plus d'un genre, passaient leur vie dans les palestres et les gymnases où fréquentaient également les hommes faits et les adultes. Platon, dans sa *République*, n'élève l'enfant qu'avec des jeux, des fêtes et des chansons ! Que nous sommes loin de cette jeunesse romaine dont Sénèque disait : « On ne lui apprenait rien qu'elle fût obligée d'apprendre étant assise. »

Ce qui pèse sur nos écoliers, ce qui comprime en eux les ressorts intellectuel et moral c'est après la réclusion, l'immobilité. Cet âge a besoin de mouvement et d'oxygène pour s'épanouir. Qui n'a éprouvé que la course augmente jusqu'à les doubler les pulsations du cœur? Fatiguer les muscles les fortifie comme l'arbre secoué s'enracine. Bacon[1] voyait dans les divers jeux toute une pharmacopée :« Jouer à la boule, d'après lui, est un remède « ou un préservatif pour la gravelle et les maux

1. *Essais de morale et de politique*, XLIX.

« de reins ; tirer de l'arc en est un autre pour la « pulmonie et les maux de poitrine ; l'équitation « est salutaire au cerveau. » Ces effets inespérés s'affirment, moins contestables encore, sur la *santé morale* de l'enfant. C'est par le jeu presque uniquement qu'a commencé l'évolution première de ses facultés mentales, et les cris d'Apaches qu'ils mêlent à leurs ébats témoignent du besoin qu'ils en ont. Ils s'amusent tant avec presque rien : c'est une vocation ! L'un escalade une muraille imaginaire, il grimpe à un arbre qui n'existe pas ; cet autre chasse le fauve à la manière de Gérard ; pour un point d'honneur aussi imprécis qu'indéclinable il rompt une lance avec un adversaire invisible ou, sur le sable devenu la grève et l'Océan, il s'embarque pour l'Amérique. — La petite fille coule, à grands renforts de bras, une lessive sans eau, ou endort difficilement avec d'infinies sollicitudes le chiffon qui représente un bébé malade ou pleurant. Tous dans leurs jeux sont « vifs, appliqués, amoureux des règles et de la symétrie, ne pardonnent nulle faute et recommencent d'eux-mêmes plusieurs fois une chose qu'ils ont manquée : présage certain qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs [1]. » — Ces plaisirs sont d'excellentes écoles de décision, de sang-froid et de discipline. Il faut, d'un coup d'œil, estimer le bond probable pour renvoyer la balle, à telle seconde précise, d'une main forte et sûre ; il faut obéir au chef qu'on a choisi ou

1. La Bruyère.

s'imposer à ceux qu'on commande par ses mérites, comme cela a lieu chez les enfants; il faut s'unir, se défendre et s'aider; il faut être beau joueur, déjà comme il faudra l'être dans la vie. Qui ne voit l'influence indéniable de ces plaisirs sur les vertus? Les tailles se redressent, les physionomies prennent une allure plus décidée et plus mâle; l'esprit apprend à vouloir en apprenant qu'il le peut; cette bienfaisante fatigue crée un dérivatif aux méditations douteuses du jour et amène un sommeil plus profond pendant la nuit. Il y a quelque chose de malade chez l'enfant qui ne joue pas : si ce n'est le corps, c'est l'âme.

C'est pour suppléer à des jeux insuffisants qu'a été inventée la *gymnastique*. La Révolution de 1793 en avait signalé l'importance, mais la révolution désirable n'avait pas eu lieu dans les mœurs; tout s'était borné à des discours et à un essai de quelques mois. A la veille de la guerre, un décret de V. Duruy la rendit obligatoire; mais on n'avait ni maîtres ni emplacements, et, même pour les écoles primaires, le Préfet de la Seine répondit « qu'on verrait. » Et l'on a continué de voir nos générations élevées à raison de soixante-dix heures par semaine de travail intellectuel contre deux heures de gymnastique facultative. C'est depuis vingt ans seulement que la France a fait sur ce point des progrès inattendus. Des maternités aux écoles supérieures, pas d'établissement qui n'ait gymnase, agrès et professeurs. M. Gréard fêtait [1] récemment ces résultats et va-

1. 2 mars 1898.

lait à l'Université une ovation. Plus de six cents sociétés ont remplacé les quinze sociétés de 1870, et leurs clairons font, les dimanches d'été, sur l'impériale des trains de banlieue, assez de bruit pour qu'on ait mauvaise grâce à l'ignorer. — Toutefois, les allocations du budget leur offrent généreusement 40,000 francs, quand la Suisse dépense un million, et dans nos collèges, la leçon hebdomadaire dure toujours quelques minutes. Encore n'a-t-on réussi qu'à en faire une pédagogie de plus, c'est-à-dire un ennui d'une autre espèce. Il est permis d'estimer, du reste, que la gymnastique, telle qu'on la conçoit encore, offre autant d'inconvénients que d'avantages. Des exercices hygiéniques, les mouvements combinés, les marches rythmées doivent fortifier tous les muscles plus heureusement que les barres fixes ou parallèles, les échelles de corde, les anneaux, les rétablissements et leurs déformations physiologiques. A ce titre, les vulgaires *promenades* réussiraient mieux sans tant d'efforts. Non pas les défilés lugubres qu'on appelle ainsi, mais ces marches libres et en flexion qui déterminent l'assouplissement le moins fatigant et le plus complet. Ajoutez, au retour, des repas moins précipités, au détriment de l'estomac et du cerveau ; des repas où l'on mâche et où l'on cause : s'ils ne dînent pas chez Lucullus, ils auront pour y suppléer l'appétit qui lui manquait.

L'éducation physique commande le *repos* après l'action. En dépit de l'école de Salerne, qui en refusait huit à qui que ce fût, nous demandons avec conviction neuf heures de sommeil : nous

dormons peu, hélas! et nous aurions si bien dormi! Toutefois, que la gent écolière ne se hâte pas d'applaudir. Il est un autre genre de repos à propos duquel, s'ils devaient nous lire, les « *tolle* » suivraient de près « l'*Hosanna* ». Nous allons passer pour cruel en leur disputant quelques *congés,* qui leur permettent, comme des escales successives, de louvoyer plus patiemment vers ce havre de salut : les grandes vacances. Nos pères, après de longs mois d'études sérieuses, prenaient quelques semaines de repos. Aujourd'hui, ce sont des congés de chaque mois, de chaque quinzaine, de chaque dimanche, auxquels s'ajoutent agréablement les fêtes de famille, etc. Des statisticiens, évidemment d'un âge mûr, entre les mains de qui sera tombé quelqu'un de ces calendriers de collège orné des pointages traditionnels, ont calculé que les élèves de nos lycées ont cent quatre-vingt-trois jours de travail quand l'année est bissextile; peut-être a-t-on le droit, de ce chef, de s'inquiéter moins du surmenage : nous avions différé cet argument. Ces congés multipliés apportant au jeune reclus les effluves provocants de la liberté et d'un bien-être dont il est sevré ont une influence plus délétère que bienfaisante. L'idéal de l'éducation ne saurait être d'interrompre le plus possible la vie scolaire et de considérer comme une délivrance les heures où on lui échappera. Ces quelques heures, trop courtes pour que l'enfant puisse les passer dans sa famille, contrarient trois jours de travail : la veille, qu'on emploie à vivre de projets; le jour, consacré à une fastidieuse circulation dans les

rues, et le lendemain, où le cœur reste gonflé de tristesses ravivées ou d'aspirations inassouvies. Je ne parle pas des friandises introduites, des livres qui passeront de main en main et des distractions supplémentaires dont pâtiront le règlement et les études.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, les congés que nous supprimons délibérément nous les remplaçons par des temps de repos, distribués seulement d'autre manière. Il y a cinquante ans, l'élève passait l'année sans autre communication avec ses proches que de rares lettres échangées et les vacances même ne le ramenaient pas toujours au toit paternel. Nous stipulons, avec M. Demolins, trois mois et demi de vacances : quatre semaines à Noël, trois au printemps, et seulement sept pendant l'été, à fixer selon les régions. Les grandes vacances étant ainsi moins longues, l'élève risquera moins d'oublier, de se fatiguer du repos, qui fatigue vite, et de contrister par son ennui ceux qui l'entourent. Ces plus longs séjours dans la famille lui permettraient d'en snbir l'influence heureuse. C'est l'heure des épanchements, des questions sans fin, des réponses abandonnées, des pieuses exhortations, des confidences, des leçons sur la vie, de doux reproches impossibles à n'accepter pas et plus sentis, venant de cœurs qui aiment. Les flegmatiques, les paresseux, les insouciants auraient chance ou jamais de rencontrer là de tutélaires suggestions.

Comment l'abbé de Saint-Pierre avait-il pu décréter qu'il n'y aurait plus de vacances, sous

prétexte qu'elles ne sont bonnes qu'aux professeurs, d'autres disent aux établissements? De nos jours, dans toutes les classes (je parle des classes de la société), chacun rêve une détente à la vie moderne, si haletante, et l'enfant seul n'en aurait pas? Quand les heureux courent des milliers de kilomètres à bicyclette, veulent excursionner à tous les points du globe et jusqu'à ces contrées polaires où brille le soleil de minuit, qu'on ne marchande pas à nos enfants le soleil des montagnes ou des plaines, l'air des forêts ou des plages. Les municipalités à gros budgets organisent déjà des *voyages*, des colonies scolaires, des caravanes, et rien qu'à voir les grappes aux portières, les rires, les appels, la gaîté pépiante de ces moineaux francs, on sent que des enfants goûtent mieux que le plus farouche citoyen les joies de la nature et de la liberté. Ce genre d'éducation physique n'a que le défaut regrettable de coûter cher.

Il est d'autres réformes plus accessibles, ne serait-ce que l'*hygiène dans les études* même. On charge sans pitié la cangue de l'écolier. On condamne à sept heures de classe ces êtres dont la vivacité impatiente se fatigue ou se dérobe après quelques minutes d'attention : c'est perdre le temps ou les épuiser. Un tel régime semblerait dur à ces enfants de douze ans qui, en Amérique, ne passent que trois heures à l'école dans tout un jour et y laissent, d'après un règlement très en faveur, leurs livres et leurs cahiers. Il faudrait, en variant les cours, demander à ces enfants plus de travail et d'efforts en moins de

temps. Puisque l'on répète toujours, ils n'écoutent pas la première fois et ils s'habituent à une indolence qu'ils risquent de dépouiller ensuite malaisément. Les *salles d'étude,* telles que nous les comprenons, étaient ignorées des anciens : c'était en causant, en discutant que les hommes mêmes s'instruisaient. Pendant nos études silencieuses, l'élève, arrêté, court à la première difficulté, perd l'ambition de bien finir un devoir mal commencé. Chez les Anglais, presque tout le travail se fait en classe. Séance tenante, le professeur explique, répond, corrige. L'élève doit arriver seulement avec des leçons apprises. S'il lui plaît d'étudier l'histoire naturelle couché sur l'herbe, sa géométrie en dessinant sur le sable comme Archimède ou son Virgile « *sub tegmine fagi* », nul ne s'y oppose : on ne le juge que d'après les résultats. On ne voit pas chez eux des externes de dix ans condamnés le soir à des travaux supplémentaires jusqu'à leur repas, et après le repas jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Un homme fait souffrirait d'un tel régime ou plutôt n'en voudrait pas.

Est-ce à dire qu'il faille servilement introniser ces méthodes anglo-saxonnes dont on prise si haut les résultats? M. Demolins lui-même répugnerait, je pense, à nous inoculer les mœurs anglaises sans précaution. Le Français, enclin aux engouements, ne saurait trop les discuter; même à choisir un bon modèle on risque déjà de le copier mal. Il serait déplorable de perdre nos qualités pour acquérir les défauts des gentlemen d'outre-Manche; or, si vantée que soit

leur éducation, elle leur en laisse. M. le Dr Fleury[1], à qui nous laissons l'appréciation, vante « leur sveltesse, leur réelle élégance animale » pendant qu'il déclare le bourgeois et l'ouvrier de France « courts de taille, épais, patauds et bedonnants. » On peut distinguer la prestance de l'attitude, et je doute, qu'à les rencontrer dans un même salon, ce soient nos allures qui plaisent le moins. Malgré les soirées scolaires d' « Abbotsholme » et de « Bedales », l'aimable arbitre que j'ai cité nous déconseille[2], « d'emprunter aux jeunes gens anglais cette raideur automatique, cet état d'âme en même temps brutal et naïf, leur « je ne sais quoi de grossièrement égoïste et de facilement antipathique. » Peut-être ne sont-ce là que des allures? Nous essayons de le croire et voudrions le persuader. Mais nous permettrait-on de falsifier l'histoire? Il y a trop peu de temps que M. Lemaître appelait la nation anglaise « un peuple de procès dont les actes nationaux sont souvent égoïstes jusqu'à la scélératesse », au risque de coaliser quelque jour contre lui l'Europe exaspérée. L'Irlande et l'Inde parleraient encore plus haut si elles pouvaient, comme le général Joubert peut parler encore. Envierions-nous l'état d'âme d'un pays où les statistiques dénoncent vingt-huit pauvres sur mille citoyens quand la pauvre Italie n'en a que neuf? Même en Angleterre, d'ailleurs, ces écoles qu'on nous vante restent une exception, puisqu'elles prélèvent seule-

1. *L'Enfant*, p. 17.
2. Page 301.

ment six mille élèves sur deux cent cinquante mille qui font leurs études secondaires dans des collèges moins aristocratiques. Ces futurs lords, n'ayant pas comme nos fils à lutter pour l'existence, ont le loisir de lutter à l'aviron. Etudions leurs systèmes, empruntons-les, mais comme on emprunte, avec discrétion. Chaque peuple a son génie qu'il serait hasardeux souvent de modifier trop vite. Voudrions-nous changer notre âme, notre sol et notre histoire? Les Anglais passent, en Angleterre, pour le premier peuple du monde, sans l'avoir dû à l'éducation physiologique dont on parle tant. Si leurs qualités n'en proviennent pas, comment y voir la panacée qui nous les infusera? Les Français ne seront jamais des Anglais ni des Prussiens, pas plus que les rives ensoleillées de la Seine ne donneront à Paris les brumes de Londres. Non; quand l'empire du monde devrait n'appartenir qu'à des conquérants sans scrupules, nous garderons le droit de ne le briguer pas tant que nous aurons celui de le mépriser; et la France, tant que la France vivra, restera, s'il plaît à Dieu, le pays de l'esprit agile, de la délicatesse généreuse, de la bonne humeur expansive et courtoise; le seul pays où l'on ait tiré l'épée pour des idées, soutenu des causes sans profits de son or et de ses martyrs. Ces faiblesses-là font la gloire d'un pays, et après avoir été l'honneur de nos aïeux, charment encore et retiennent parmi nous les étrangers.

*
* *

L'homme naît pour vivre et il est doué de

facultés pour y parvenir. Quel peut être le but de l'éducation sinon de lui préparer la meilleure vie qu'il peut avoir par les meilleures facultés que l'éducation lui pourra faire?

Tout moyen, quel qu'il soit, est d'autant meilleur qu'il est : 1° PLUS PUISSANT et 2° MIEUX ADAPTÉ. J'applique cet axiome incontestable à l'*éducation intellectuelle* et le propose comme un principe de solution pour les mille difficultés qu'a soulevées de nos jours ce grand problème.

On fera l'*intelligence puissante*, en *activant l'esprit* de l'enfant, en le munissant des *notions* qu'il ne saurait aisément acquérir seul, en lui donnant des *méthodes* de travail qui lui permettront de les compléter.

Faut-il justifier ce triple postulatum? Il faut, à l'esprit de l'écolier, donner de l'*activité*. Sans appétit intellectuel, comment faire accepter les aliments qui supposent la vie, puis qui la donnent? Inspirez à l'enfant le désir d'apprendre et toute méthode lui sera bonne. La nature, pour y aider, l'a pourvu d'une curiosité insatiable jusqu'à fatiguer votre indulgence. Malgré son apparente versatilité, rien n'échappe à son attention. A peine a-t-il commencé à bégayer qu'il se mêle aux conversations les plus sérieuses et fait, quoique encore par monosyllabes, les réflexions les plus inattendues. Leur cerveau parfois saisit au vol, avec une rapidité merveilleuse, les notions les plus variées; leur mémoire reçoit avec une exquise sensibilité les moindres impressions et sait vous prouver, fût-ce à vos dépens, qu'elle s'en souvient; leurs questions se succèdent sans

relâche. L'esprit même de l'enfant dépasse vos réponses et déborde en questions nouvelles qui embarrassent le plus savant et soulèvent des problèmes qu'après des siècles de travail la philosophie étudie encore. Il a besoin déjà qu'on lui apprenne à ignorer.

Quand il aura grandi, je ne dis pas qu'il faille servir cette curiosité ni la suivre dans toutes les voies où il lui conviendra de s'égarer. L'enfant deviendrait ainsi le maître de ses maîtres et quelquefois ceux-ci devraient attendre trop son bon plaisir. Par certaines études, indispensables bien que pourvues d'attraits douteux, on aura lieu de lui faire sentir que l'éducation, pas plus que la vie, n'est un jeu. Mais, sans se détourner du bon chemin, il conviendra d'y semer des fleurs, de juger par le plaisir ou les répugnances qu'il trahit, parfois de ce qu'il est expédient de lui enseigner et toujours de la manière de l'en instruire. Platon souhaitait qu'on pût l'amuser dans son jeune âge en lui parlant des graves devoirs qui n'amusent pas toujours dans l'âge mûr. La paresse qu'on leur reproche n'est parfois qu'une défense contre les travaux trop arides qu'on leur impose, sans mélanger, selon la formule, l'*utile dulci*. Exigez l'effort, mais en n'oubliant jamais d'en démontrer l'utilité. Plus de ces discours que des auditoires plus sérieux sont si vite las d'écouter. L'écolier seul peut apprendre ou non; qu'y fera le dévouement du professeur s'il se borne à l'ennuyer avec insistance? Le maître idéal ne devrait être ou paraître qu'un suppléant qui travaillerait à se rendre inutile. Les découvertes

qu'ils croiront faire intéresseront plus sûrement ces jeunes esprits et leur vaudront cette confiance en ses propres forces sans laquelle il n'est pas d'activité.

Déjà les facultés vivent et réclament les aliments qui doivent les grandir. La mémoire, puis l'imagination, dons magnifiques de l'enfant qui précèdent de loin la raison, appellent les *notions* sur lesquelles le jugement plus tard s'exercera : l'éducation, destinée à le former, ne saurait commencer par s'en servir. En l'attendant, le plan tracé par la nature est de le munir, par les procédés les plus rapides et les plus aisés, de la plus grande somme possible de connaissances littéraires ou scientifiques : les approches faites, on construira. Car il ne faudrait pas, comme on l'a semblé faire, confondre l'instruction et l'intelligence avec l'entassement plus ou moins heureux de matériaux et réduire l'homme futur à une bouche qui récite, à des mains qui copient, à un cerveau qui enregistre mais ne pense pas. *Non multa sed multum.* « Je veux, disait Montaigne, qu'on ait la tête plutôt bien faite que bien pleine. » Et l'enfant est capable, plus tôt qu'on n'imagine, de réfléchir et de comprendre. Sans doute, il a sa logique, généralement bornée et inflexible ; il a ses raisons que notre raison ne connaît plus et cependant doit contrôler. Le troisième rôle, capital, de l'éducation intellectuelle est de former ce *jugement* qui fera l'homme.

« Celui, dit Rousseau, qui juge sur les rapports
« apparents qu'ont les choses est un esprit super-
« ficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont

« est un esprit juste; celui qui les apprécie mal « est un esprit faux; celui qui les apprécie sur « des rapports imaginaires est un fou et celui « qui ne compare point est un imbécile. » A préparer le seul jugement qui soit bon, les sciences mêmes ne suffisent pas. Le positivisme (celui des petits positivistes) doit à sa pauvreté d'être la philosophie de ceux qui n'en ont pas. C'est un mot, qui fait croire à ceux qui le répètent, qu'ils ont un système et sont dispensés de le soutenir. On les surprendrait fort si on leur représentait que la chimie, une science très positive, ne découvre les lois que par l'analyse quantitative, c'est-à-dire la mesure et la pesée. Ce qu'il faut, ce ne sont pas des conclusions toutes faites qu'on adopte à l'aventure, mais des principes, mais des gens qui sachent dire oui, qui sachent dire non, et sachent encore dire pourquoi. C'est faute de le savoir dire que tant de modernes, qui s'imaginent avoir une opinion, l'empruntent aux idées courantes, à leur journal, à leurs amis qui la tiennent de leurs préjugés. En des jours où cette méthode enfantine se généralise, elle donne à craindre pour ce bon sens proverbial qui a longtemps distingué l'esprit français.

Ce qui précède est de pure théorie. Les *desiderata* que nous venons d'exprimer, nos méthodes d'éducation intellectuelle y pourvoient-elles? J'ai dit « nos méthodes », car nous en avons plus d'une. Leur influence même est si diversement appréciée, l'opinion si hésitante, qu'il nous est refusé de nous en taire; autant eût valu ne pas écrire. Il nous faut donc nous jeter dans la mêlée des

classiques et des *modernes*, au risque, sans les réconcilier, de recevoir les coups des deux partis.

La question de l'*enseignement classique* n'est pas nouvelle. La bataille est engagée depuis le dix-septième siècle, et les conférences récentes des Bonvalot et des Lavisse, des J. Lemaître et des Brunetière et de tant d'autres esprits délicats prouvent que ce mort est toujours de ceux qu'il faut qu'on tue. Si l'on veut en excepter ces individualités puissantes qui l'eussent été sans autres maîtres que leur esprit et leurs talents, chacun ici prend position selon sa propre éducation et selon ses aptitudes. Il y a ceux qui savent le latin et ceux qui ne le savent pas; pour juges du camp, les pères de famille, si intéressés en un débat où leur opinion ne compte pas, s'ils en ont une, et il est difficile de se la faire.

Tout a changé chez les peuples et chez les hommes; par un anachronisme effronté, le latin, cette épave d'un passé disparu, cet héritage de régimes abolis, cette entrave que La Bruyère, dès 1680, se félicitait de voir secouée, le latin seul a survécu. Sous prétexte qu'il a été la langue internationale, on persiste à l'enseigner huit ans à la jeunesse du siècle qui va s'ouvrir, dans un âge où, pour la moindre « interwiew », tous ses lexiques seraient à court. L'abbé de Saint-Pierre disait, il y a quelque cent ans : « Un temps viendra où nous sentirons que nous avons moins besoin de savoir les langues mortes que le malabarais et l'arabe. » Ce temps ne serait pas encore venu? En vain, pour diminuer d'autant les invectives, M. J. Simon écrit un jour à tous les recteurs et

proviseurs : « J'ai décidé qu'on ne ferait plus de vers latins. » M. J. Ferry : « J'ai décidé que le discours latin du baccalauréat serait remplacé par une composition française. » M. Bourgeois, enfin, décide « que les humanités françaises marcheront de pair avec les humanités traditionnelles, en attendant de les remplacer. » Les modernes de l'an 2000 rêvent d'y substituer le « volapuk » ou l' « esperanto. » Nous en sommes là.

A notre avis, qui n'est pas désobligeant, les partisans et les adversaires des études classiques ne sauraient s'entendre, précisément parce qu'ils ont tous raison, et que de bonnes raisons ne transigent guère. Le « comment » n'est pas inexplicable; il gît dans une question de perspective. Nous avons indiqué qu'un bon enseignement doit faire l'intelligence puissante en donnant à l'esprit toute sa vigueur, en l'ornant de notions et en l'armant de méthodes. Si l'enseignement classique fait tout cela, comment voter la mort sans phrases? Or, il le fait.

Il donne à l'esprit la *vigueur* que donne aux muscles le travail. Nie-t-on son influence, ou ne veut-on plus de ses labeurs intellectuels parce qu'ils sont trop prolongés? A quoi bon grandir si, pour ménager l'enfance, on l'éternise et si, parce que l'existence est courte, il devient permis de perdre sans regrets ce temps de la jeunesse qui n'est propre qu'à l'instruction? Le travail doit être l'apprentissage comme il est le but de toute vie : de l'ouvrier des champs au ver de terre qui collabore obscurément. On a reproché ironiquement au catholicisme d'avoir fait du travail un

châtiment. Si l'on avait pris la peine de lire les textes dont on s'autorise, on aurait constaté que le premier homme avait une tâche dans l'Eden, mais plus facile que sa descendance; et l'on aurait trop mauvaise grâce à soutenir que, depuis, les laborieuses étreintes avec la destinée, tant d'efforts du mineur ou de l'ouvrier, âpres, jamais finis, souvent payés de résultats douteux, leur font la vie douce et riante et sont un pur bienfait de la nature.

La vérité, c'est qu'à peiner ainsi, à travers les incertitudes et les mécomptes, on gagne surtout de s'estimer. On regarde son œuvre, et l'on en jouit, parce qu'elle a coûté; on a vécu les heures sans les compter, au lieu de s'infliger de perpétuels loisirs; on a doublé ses énergies et fait vivre ou sourire ceux qu'on aimait. Ce que nous savons du bonheur, c'est qu'il consiste à créer ainsi, par la pensée ou par l'amour, et qu'à ce divin métier on oublie un peu ses deuils. Dieu a châtié l'homme comme il châtie : avec de la gloire et des vertus.

Mais laissons les dithyrambes. Ce qu'on reproche aux études classiques, ce ne sont pas les efforts qu'elles coûtent, c'est qu'il n'en reste rien. J'estime, sans pessimisme extravagant, qu'on en peut dire autant du reste. Parce que, six mois après l'examen, nos diplômés ont oublié, dit-on, la géographie, l'histoire et les sciences, ne faut-il plus les enseigner? Il ne s'agit pas de faire de l'enfant un catalogue, mais de donner à son esprit de la délicatesse et de la force. Plus tard, s'il en a le goût et le loisir, il fréquentera les lettres

pour elles-mêmes. On n'apprend pas la gymnastique pour faire le saut périlleux, mais pour raidir les muscles. N'épargnez aux enfants, avec ce soin jaloux et maladroit, ni les difficultés ni les recherches; laissez-les se débattre contre l'obstacle et le franchir plutôt que de l'éviter; la science acquise vaut moins que les efforts consentis pour l'acquérir, et l'insuccès même ne saurait être total. Ce qui rend la terre féconde, ce n'est pas la moisson, c'est la culture. L'important n'est pas d'avoir retenu l'*Iliade* et l'*Odyssée*, de déclamer à cinquante ans du Cicéron ou de traduire du Tacite sans hésiter; c'est la curiosité d'esprit dont ils ont été l'occasion et l'origine. Il restera de ces difficultés et de nos ennuis ce qu'il fallait y chercher et ce qui doit durer toujours : plus d'attention, l'habitude de réfléchir et la science de se maîtriser. Les fardeaux à soulever sembleront moins lourds quand on aura, comme les vieux soldats romains, fait si longtemps l'exercice avec une charge double de celle qu'ils avaient à porter en temps de guerre.

Qui ne voit, à ce simple énoncé, que le « chauffage » trop pratiqué supprime simplement l'éducation intellectuelle et qu'il convient de distinguer ce qui la sert de ce qui ne sert qu'aux examens. Qu'on supprime le latin avec franchise s'il doit consister à savoir en un an les quatre ou cinq mille mots indispensables, appris à raison de quinze par jour; à négliger les thèmes, comme si le vulgaire forgeron apprenait son art sans forger; à ne plus faire de versions, selon les conseils de M. Lockroy, qu'à l'aide de traductions

juxta-linéaires qui dispenseront de dictionnaire, de syntaxe et de travail. Que répondrions-nous à un ami qui, nous voyant disposé à faire une promenade hygiénique, nous proposerait de nous conduire en voiture? Il ne s'agit plus d'abréger le chemin quand c'est le chemin qui est le but. J'en dis autant, en négligeant provisoirement leur utilité marchande, des langues vivantes qu'on propose de lui substituer. En admettant que l'allemand vaille le latin ou même le grec, l'avantage *intellectuel* qu'il y aurait à les remplacer par une équivalence nous échappe absolument. Le latin, de l'aveu général, — et cet aveu suffit à la thèse, — exigera toujours un travail plus intense et plus long. Les langues vivantes, sans en excepter l'allemand, ont un mécanisme moins savant et moins compliqué; surtout, elles sont plus rapprochées du français; leurs idées morales, politiques et religieuses, ce sont les nôtres; on les devine sans tant les chercher, et on les acquiert sans qu'elles apprennent rien.

L'enseignement classique donne-t-il à nos élèves les *notions* indispensables? Je parle de celles que ni la nature ni la vie n'offriront, aidées des leçons parfois sévères de l'expérience. Notre civilisation intensive tend à alléger le bagage intellectuel en confinant nos activités dans l'espace étroit de la pratique. A quel âge se passionnera-t-on pour les belles-lettres et les arts si ce n'est dans ces années de désintéressement et d'insouciance qu'on dit les plus nobles et les plus belles?

Nos éloges ici seront tempérés. Les notions de notre éducation classique, *on en donne trop* et on

les *donne mal*. Nous n'abordons pas sans hésitation les détails oiseux qui seuls peuvent en constituer la preuve et, si nous les risquons, c'est encouragé par la pensée que nos lecteurs, depuis longtemps déjà, sont endormis.

Ne quid nimis! Voilà du latin dès à présent trop oublié et cependant utile, car il eût défendu des générations contre les programmes exagérés qu'on leur impose. Les éloges officieux qu'on décerne aux programmes universitaires dans les distributions de prix ou les banquets font dissonance avec les lamentations des écoliers et des parents. Il faut que l'enfant écrive, écrive, traduise, imite et surtout apprenne, apprenne encore. C'est une ingestion précipitée de connaissances hétéroclites et ardues de faits, de formules, une recherche maladive de l'éruditiion et des détails. Spencer, je crois, les comparait aux herbivores qui, sous un volume considérable, n'assimilent que peu de substances nutritives. Il nous faudrait des classes d'enfants prodiges : des la Mirandole, retenant à cinq ans un livre qu'il venait de parcourir; des Henri de Mesmes, récitant Homère à six ans; des Charles de Witte, possédant à sept ans l'hébreu, le grec, le latin, le français, sans compter la géographie, l'histoire et l'arithmétique. On n'est parvenu qu'à cela après avoir tant de fois manié et remanié les programmes qu'ils ne sont plus guère qu'un « perpétuel devenir. » Chaque ministre que le hasard des luttes parlementaires asseoit pour quelques mois au ministère de l'Instruction publique veut signaler son administration et renouveler la face

de la terre; il jette allègrement par-dessus bord ce que son successeur repêchera : on appelle cela varier vers le mieux et l'on s'en vante. Et l'arche sainte vogue d'autant plus mal qu'elle s'emplit toujours. Un Romain était instruit quand il savait le grec; un moine du seizième siècle, quand il pratiquait les deux langues de l'antiquité. De nos jours, aux trois ou quatre littératures qu'il faut connaître pour être un homme instruit se sont ajoutées les mille conquêtes scientifiques de tous les savants de l'univers. Cependant, la journée n'est pas plus longue et le cerveau des enfants plus inlassable. On veut tout enseigner, même l'incertain, et l'on veut encore enseigner le tout de chaque chose. On a mis le cœur à droite, l'intelligence dans la mémoire, la littérature dans son histoire comparée; l'étude des langues est devenue de la philologie pendant que la poésie versait dans la prosodie. L'auteur d'une métrique initie des élèves, qui ne feront jamais de vers latins, aux beautés du vers « hexamètre dactylique catalectique in dissyllabum » et du « distique trochaïque hipponactéen »; il les avertit, évidemment pour les aider, qu'il a adopté la « scausion par anacruse et supprimé le choriambe dans les vers logaldriques. » C'est à regretter le programme original où l'abbé de Saint-Pierre demandait que l'écolier apprît seulement « un peu de médecine vers sept ou huit ans, l'arithmétique et le blason, la jurisprudence, l'allemand, l'italien, la danse, la déclamation, la politique, la morale, l'astronomie, l'anatomie, la chimie, le dessin et le violon. »

Quels résultats se promettre d'un enseignement de ce genre? d'enrichir les librairies classiques et de motiver les réclamations des familles qui retentissent jusqu'au Parlement, ou de ruiner fatalement chez le jeune âge une curiosité intellectuelle déjà problématique? Leur intelligence se paralyse ou se révolte; elle retiendra peut-être quelques jugements tout faits, quant à les comprendre, il n'y faut pas songer, et à les contrôler plus tard, bien moins encore. Ce qu'ils ont retenu est à peu près dans leur cerveau comme ces lettres, détachées d'une inscription, qu'un neveu attentionné rapportait pêle-mêle d'Afrique à son bon oncle, un archéologue distingué. Tout y était, mais dans quel ordre! Les premiers de chaque classe atteindront là; les autres, frappés pour longtemps de congestion intellectuelle, ont chance seulement de sortir du collège « abrutis » : c'est le mot d'un universitaire[1] difficile deux fois à récuser. Et l'on s'étonnerait que ce faux savoir enrichisse seulement la société d'hommes médiocres ou présomptueux, selon qu'ils sauront ou non leur ignorance!

Quelles notions choisir pour les donner mieux? Le loisir et la compétence nous manquent pour les spécifier, et nous ne devons à ce discours que de justifier ce qu'il conseille. Un exemple y suffira. Dans quel but enseigne-t-on l'histoire? Pour satisfaire aux questions de l'examen. Qu'en fait-on? Ce qu'on en peut faire ainsi : une table des matières où cent faits secondaires noient le

1. M. Lemaître.

fait à retenir, où s'entassent, au risque de prendre le Pirée pour un nom d'homme, des noms de lieux, des noms de rois, de politiques, de capitaines, de lettrés ; les événements diplomatiques, les intrigues de cour, les guerres étrangères et civiles, les traités de paix et les batailles, le tout saupoudré de dates. Ce sont là trivialités de l'histoire dont les trois quarts solliciteraient un bienfaisant oubli. Faudra-t-il, jusqu'à la fin des siècles, que l'enfant se mette dans l'esprit *ab integro* toute l'histoire du passé? L'histoire, qui devrait et saurait être éducatrice et attrayante, devient inutile, ainsi comprise, plus qu'inutile : dangereuse. Elle peint trop les hommes par leurs mauvais côtés de préférence, et intéresse par les catastrophes plus que par les mœurs prospères d'un peuple sage; en faisant plus célèbres les méchants elle calomnie le genre humain.

En portant la hache dans ces fourrés inextricables, en élaguant l'histoire ancienne et celle du Moyen-âge, on parviendrait à sacrifier, moins qu'on n'a coutume, celle du siècle qui est le nôtre : on trouverait du temps pour expliquer les faits et leur demander d'utiles leçons; pour y mêler des vues d'ensemble, d'après les grands historiens, sur l'œuvre particulier des siècles et des races; pour apprécier les grands hommes, leur caractère et leur rôle. Quel intérêt accorder à ces milliers de faits dont les causes sont inconnues? — Dites-nous comment Périclès réussit à gouverner les Athéniens : peut-être y découvrira-t-on pourquoi l'on dit les Français ingouvernables? Dites-nous pourquoi se fâchèrent César et

Pompée? Nous aurons oublié le lieu où mourut Marcellus que nous saurons encore pourquoi il était indigne de son devoir qu'il mourût là. — C'est à fréquenter ainsi les hommes qui furent nos pères qu'on apprendrait la tolérance en s'habituant à juger autrui d'après ses idées et moins souvent d'après les nôtres; c'est à étudier ainsi les peuples à travers les âges qu'on sait de quelles vertus ils vivaient et par quels vices ils ont disparu. Nos erreurs, nos déceptions et nos défaillances sont consolées déjà quand on les retrouve dans le passé et qu'on voit l'histoire du monde faite, depuis toujours, de quelques beaux jours mêlés à des jours sombres. On apprend à médire moins de son pays, parfois à ne le calomnier pas ; à faire table rase moins allègrement de traditions séculaires, à vanter moins hâtivement les progrès qu'on ne fait qu'entrevoir, et l'on se défend mieux de la pensée que la France ait tant déchu quand le monde l'envie encore. Nous comprenons l'histoire ainsi ; qu'on juge des réformes à accomplir pour tout le reste.

Il est une question qui domine tout notre système d'éducation intellectuelle et qu'on nous pardonnerait difficilement d'esquiver, c'est la question du *baccalauréat* qui en est le but et la sanction, et régit toutes les notions inculquées par notre enseignement classique. Il nous en coûte cher de l'aborder. Tant d'ouvrages aux conclusions divergentes l'ont emmêlée que, pour sortir de ce labyrinthe, le fil d'Ariane est difficile à saisir. C'est au baccalauréat, en effet, que de nos jours on a dévolu les attributions du Minotaure.

D'éloquents universitaires lui ont jeté la première pierre, puis beaucoup d'autres; *avant* ou *pendant l'examen* ce ne sont que *griefs!* On lui reproche d'asservir les études qu'il fait servantes d'un questionnaire et d'en faire une mnémotechnie.

Il n'en saurait être autrement. Tout l'avenir du jeune Français ne dépend-il pas de ce premier succès : pressé par la limite d'âge qui lui fermerait sa carrière, il l'est encore par la perspective de s'y élever plus haut avant l'âge fixé pour la retraite, ou simplement pour conquérir le diplôme libérateur qui, d'après la loi nouvelle, représente deux ans de service. Le moyen le meilleur à ses yeux est celui qui réussira. Il pâlit sur les manuels et, jusque dans ses rêves parfois, il marmonne des réponses aux questions qui le laisseront muet le jour venu. Les familles cotant les établissements scolaires d'après le nombre d'élèves qu'ils font admettre, les insuccès ne sont pas moins redoutés du collège que du candidat : c'est un sport avec entraîneurs.

Le jour de gloire est arrivé. L'aréopage, en prenant séance, décachète les dernières lettres de recommandation. Un air lourd pèse sur l'assistance, les visages sont pâles : C'est que les épreuves à subir dépendent presque également d'une préparation consciencieuse et du hasard, puisqu'il n'est pas de paresseux notoire qui ne veuille risquer l'aventure et ne s'en tire parfois à son honneur pendant qu'un bon élève échouera. Les compositions présentent tant d'inégalités, aujourd'hui faciles, difficiles demain; et la diver-

sité d'humeur des juges est aussi variable que les compositions. Impatientés, ils poseront gravement au malheureux telle question insignifiante ou insidieuse à laquelle leurs propres collègues ne répondraient pas. Eux-mêmes avouent parfois que s'ils étaient, à leur tour, mis à la question par les candidats qu'ils examinent, plus d'un examinateur serait refusé. Pas de session où le baccalauréat ne fasse des victimes ou des heureux qui ne méritent pas leur sort. Mais le moyen de tenir compte des qualités intellectuelles! L'examinateur, qui a raison, ne veut rien savoir du candidat, si ce n'est son nom, encore est-ce déjà trop.

Une épreuve qui comporte tant d'aléas vaut-elle d'être conservée? Devrait-on la remplacer d'urgence? Suffit-il de l'amender, et dans quel sens? Je vais le dire. Je demanderai seulement qu'en général on ne se hâte pas de formuler *in petto* des objections; je ne puis à la fois les provoquer et y répondre : leur tour viendra. Qu'on prenne à tâche de ruiner le prestige navrant que le baccalauréat conserve encore dans l'esprit des familles françaises, rien de plus juste, puisqu'il ne contribue qu'à pourvoir d'une culture générale douteuse des jeunes gens dont la grande majorité lui demande seulement une carrière; les institutions, pas plus que les individus, ne sauraient convenir à tout le monde. Mais à quoi bon le détruire pour le remplacer, surtout pour le remplacer mal, comme le propose aujourd'hui même [1] la Commission parlementaire? On préco-

1. Rapport de M. Ribot, janvier 1900.

nise un certificat d'études, simple ou double, résumé des notes obtenues dans chaque classe et qui serait décerné sous le contrôle de l'État. C'est la pratique américaine, avec cette différence à souligner, qu'il ne confère chez eux au lauréat aucun droit d'aucune espèce. Inutile de se demander si ce jury d'État sera paternellement embarrassé. Sa capacité sera indiscutable; son indépendance, je le concède, ne fera pas question, même pour les collèges libres. Mais sur quoi reposera sa compétence? Sur des iuterrogations auxquelles il procédera? Voilà le baccalauréat qui renaît, à la manière des phénix? Sur les notes du livret et l'appréciation mathématique de leur valeur? Le premier sujet de Carpentras, eût-il le même dossier, vaudra-t-il à ses yeux le premier élève de Charlemagne? Comment ce jury se défendra-t-il d'un scrupule sur la sincérité de ces livrets? Dans des collèges dont la raison d'être est de soutenir la concurrence contre les maisons rivales, quelle sera l'attitude du professeur contraint de libeller ces notes dont dépendra le succès de l'établissement? Sacrifiera-t-il ingénument son repos, sa situation peut-être sur l'autel de la vérité? N'aura-t-il pas tendance à favoriser un candidat, sinon au détriment de ses émules, du moins au détriment de la valeur générale de l'examen? Où est le professeur assez barbare pour dénier un satisfecit même à l'élève qu'il aura le plus réprimandé quand l'avenir de ce jeune homme, qui peut s'amender l'année suivante, serait compromis par ce refus? Et si ces jeunes Français, nés malins, ont eu le machiavélisme

de lui demander des leçons particulières, ne sera-t-il pas gêné par le souvenir des bordereaux devant de moins fortunés qui crieront à la faveur? Ils auront tort, mais ils l'auront, ce qui est inadmissible, et suffirait, n'en déplaise à la Commission, à juger le succédané qu'elle nous propose.

Gardons le baccalauréat. Dans l'état de choses à instituer, un bon élève n'aura, pour le conquérir sans manuels et sans surmenage, qu'à préparer ses classes au jour le jour, ce qui n'a rien de regrettable ni d'excessif. S'il n'y avait plus de baccalauréat, nos candidats négligeraient tout, voilà la seule différence; car il faudrait quelque naïveté pour imaginer que ce stimulant de moins réveillerait l'ardeur au travail et hausserait d'autant la moyenne intellectuelle. Il est la dernière défense de l'enseignement classique; il empêche qu'on doive tout décidément à l'intrigue et à la faveur; c'est le vestibule indispensable si l'on reconnaît à l'État le droit de stipuler des garanties pour l'accès aux carrières où s'émiette la manne du budget. S'il abolit le baccalauréat, ne devra-t-il pas y suppléer par des examens d'entrée qui viendraient trop tard et laisseraient les éliminés dans un embarras définitif? Nous ne voyons pas ce qu'ils y gagneraient.

Toutefois, en l'amnistiant, nous demandons qu'on l'améliore : et tout d'abord, ce qui semble un paradoxe, qu'on le rende plus difficile. On l'a vu, pourtant, le « meilleur » n'est pas ici le plus « aisé », et le surmenage mnémotechnique sera toujours plus aisé que le genre d'épreuves dont nous parlons puisque, pour ces dernières, une

préparation hâtive apparaît irrémédiablement impraticable. Mais il n'y aura plus de bacheliers ! Je réponds : il y aura moins de ces bacheliers qu'un académicien, je crois, appelle irrévérencieusement « des ânes. » La Faculté reçoit trop de bacheliers et se lamente ensuite sur leur faiblesse ! Il faudrait choisir enfin entre les bacheliers et les études. Soyez plus sévères, aussi sévères qu'il le faudra pour décourager de primeabord et renvoyer aux professions libres tous ceux que l'État ne saurait pourvoir d'une fonction publique. Au lieu, pour les éliminer, s'ils persistent, d'établir des programmes encyclopédiques qu'on peut à peine effleurer, donnez une influence prépondérante à tout ce qui ne peut s'improviser. Les données scientifiques que la mémoire suffit à retenir n'ont qu'une utilité, variable avec les vocations ; donnez le pas aux épreuves littéraires et philosophiques qui trahiront au premier mot l'étiage de leur jugement et lui réserveront la part qui lui convient. Permettez au postulant, au lieu de débiter, à la manière des phonographes, les opinions de l'Université, d'avoir les siennes, à condition de les soutenir avec intelligence. Vous aurez, sans y tâcher, singulièrement restreint les aléas; ils penseront quelque chose, ils ne diront plus le contraire de ce qu'ils pensent, et vous aurez deux fois à les féliciter.

Mais nos méthodes classiques peuvent-elles former à ce point le *jugement?* Si non, il faut les répudier et, comme Descartes, préférer la langue qui fera le jugement le plus fin, fût-ce le basbreton. Mais elles le peuvent et elles le font si

l'on admet que les études sont sérieuses. Le latin diffère tellement de la langue de nos auteurs, qui parlent beaucoup pour ne rien dire, que la traduction d'une demi-ligne pourra coûter trois jours et plus de réflexions. Il faut décomposer les idées, scruter chaque mot, le comparer pour savoir laquelle des dix acceptions qu'il peut avoir est indiquée par le contexte. Le sens fixé, il y a les nuances, et il reste à essayer sur chacun d'eux, comme sur une pierre de touche, l'expression française qui les reproduira sobrement, élégamment et juste. Qui ne voit qu'un tel exercice de chaque instant assouplit l'intelligence, donne de la précision à la pensée et développe l'esprit scientifique fait tout entier d'observation, de déduction et d'analyse; cet admirable esprit, la gloire de notre âge, que l'élève, nouveau Bias, emportera parmi tous les hasards de l'existence, affiné, persévérant, inamissible.

On ne peut tout apprendre dans la jeunesse. Que ferait-on de son esprit après le collège? Plutarque l'avait dit judicieusement : « C'est un outil qu'il faut forger et non un vase qu'il faut remplir. » Peut-être on aura négligé de savoir précisément ce qui importera le plus. Nos progrès sont si rapides que les connaissances acquises vieillissent plus vite que nous. Mais on saura les modifier parce que, selon le mot de Mme de Staël, on aura appris à apprendre. » L'homme n'arrive-t-il pas novice à chaque âge de la vie? Après avoir existé longtemps sans vivre, à peine a-t-il conquis des passions et des idées qu'elles lui échappent ou qu'elles changent; ainsi

Solon apprenait encore sous les cheveux blancs.

Notre instrument intellectuel est puissant, mais est-il ADAPTÉ? Assurément, il est incapable de réaliser ce qu'on va chercher dans les écoles professionnelles! Cela s'explique : prend-on un ciseau pour peindre et un pinceau pour sculpter?

Son but? Il vise à faire des *intellectuels* et *des hommes*, et il y atteint. L'enseignement classique, c'est la clef d'or qui permet à des curiosités intelligentes d'ouvrir et quelquefois de piller les trésors de tous les grands hommes du passé. Lui seul empêche que chaque génération passe comme une étrangère parmi les souvenirs de l'histoire, ne songeant qu'à des enfants qui ne songeront pas à leurs aïeux. Pendant que la foule va, par les places publiques, du travail aux manifestations, au plaisir, il y a du moins quelqu'un qui pense pour elle et parfois la mène où elle va dans un temps où, plus que jamais, ce sont les idées qui mènent le monde. Dans les discours, on le voit prêter encore aux orateurs la prestesse, les images de la parole. Il inspire toujours nos artistes, après avoir si longtemps libéralement fourni aux écrivains le charme et les sujets même. Si plusieurs, et non des moins brillants, sortaient de l'école mutuelle, ce sont des exceptions, et on les cite; et l'on tait la pléiade de littérateurs illustres qu'il a formés. Est-on curieux de juger de son influence? Il suffit d'entr'ouvrir ces milliers de livres modernes dont les auteurs n'ont pas fréquenté chez les anciens et qui se croient de grande valeur parce que cent éditions les ont faits riches. La première phrase vous ap-

prendra à quel point on peut ignorer qu'on ne parle même pas français. Et en lisant, stupéfait, ce qu'on appelle des poésies, vous aurez sujet de blâmer mille fois Virgile qui voulut brûler son *Énéide*. Pour varier les preuves, lisez certains discours récents et célèbres, écrits par d'éminents adversaires des études gréco-latines, et dites si vous ne regrettez pas qu'ils emploient à les supprimer le talent qu'elles les ont aidés à acquérir. Sarcey léguait jadis à l'un d'eux cette amicale apostrophe : « La réforme que vous prêchez, cher maître, heureusement n'était pas faite encore quand vous êtes entré au lycée. Nous y aurions perdu la page charmante que vous venez d'écrire; vous vendriez peut-être du lard salé et vous feriez fortune. Ce serait dommage pour nous et pour le renom de la France ! »

Sarcey disait bien, et son dernier mot me tente. On vante les humanités modernes ! les anciennes n'ont-elles pas été l'honneur de la France? Par la faute de qui auraient-elles démérité? Le dix-septième et le dix-huitième siècles, initiés par le siècle de Ronsard, n'ont-ils pas été nos deux plus grands siècles littéraires, et n'ont-ils pas vu s'épanouir les plus nombreuses et les plus fortes générations de philosophes, d'orateurs et de poètes qui aient jamais été, sans excepter la nôtre? Racine et Fénelon respiraient la pure et douce mélodie des plus beaux temps d'Athènes, Bossuet, la mâle simplicité d'Homère; celui-ci l'art savant des rhéteurs antiques; celui-là, l'élégance du siècle d'Auguste. Où sont les sosies de Montaigne, de Descartes, de Corneille, de Molière, de Pascal,

de Montesquieu, des Cuvrier, des J.-B. Dumas, des le Verrier, des Claude Bernard et des Pasteur? En faits d'arguments, dans ce procès, les œuvres dépassent les critiques. Quelle discipline avait formé ces génies? D'où était issue toute cette noblesse de plume? D'où venait cette société si polie qui donnait le ton à l'Europe et dont l'empire se riait des frontières? D'où viennent encore, à notre insu, les qualités aimables et fortes qui nous restent? Nos mœurs, nos institutions, sont latines. La langue française est fille des deux langues classiques qui, pour être mortes, n'en ont pas moins été sa mère et sa nourrice, comme en témoigne la genèse du moindre mot. C'est la pensée grecque qui, transmise par Rome et retrouvée par la Renaissance, vibre encore sous nos harangues pour la liberté. Notre place est-elle si grande dans le monde qu'il soit expédient de sacrifier le seul ascendant qui nous demeure incontesté? L'Allemagne, l'Amérique, la Russie leur sont fidèles; les jeunes Anglais, des gens pratiques, font jusqu'à des vers grecs à Oxford et à Cambridge, et nous seuls serions ingrats?

Elles font plus que des intellectuels, elles font *des hommes*. De là ce beau nom d' « humanités » si heureusement créé par nos pères pour désigner cette libérale formation de l'esprit que donne le contact des chefs-d'œuvre et des héros de l'antiquité; et le métier qu'elles apprennent est le premier, si le premier est de savoir faire son métier d'homme. Sans doute, dans ces chefs-d'œuvre et ces héros, tout n'est pas à retenir, à imiter; pas plus que Bastiat, nous n'estimons que

les anciens aient valu mieux que leur temps ou que le nôtre; ils datent d'avant l'Évangile. Mais si nos écoliers, dans des extraits mal expurgés, découvrent que Sénèque fut le vil complaisant d'un parricide, que César avait cinquante millions de dettes à vingt ans, que Ciceron était d'une infamie notoire, on ne les contraint pas, j'imagine, d'admirer sans réticence jusqu'aux actions qui relèveraient aujourd'hui des cours d'assises; et les œuvres d'un Aristote, d'un Démosthène, d'un Cicéron ou d'un Sénèque suffisent à condamner leur propre vie, sans cela les saint Basile, les Grégoire et les Chrysostome ne les eussent pas préconisées. — Les anciens ne valaient pas mieux, mais ils ont tout commencé, et leurs vertus sont de celles qui commencent le plus à nous manquer. Ils ont eu moins de sensibibité mais plus d'empire sur eux-mêmes, moins de petite bonté, plus de noblesse. Le désintéressement, la magnanimité, le respect de la loi, une tendresse filiale pour la patrie et le souci avant tout de sa grandeur : ce sont là des pensées généreuses désormais inutiles à la jeunesse de nos écoles ? Au risque de passer pour « un antique », nous persistons à croire que le souvenir de ces génies peut avoir assez survécu pour qu'Epictète console les opprimés pendant que Marc-Aurèle conseille les rois. Si vous n'êtes pas de cet avis, abattez donc toutes ces statues dont vous encombrez les places publiques.

Et l'on dit : ces études classiques *ne servent à rien*. On ne veut plus étudier que pour passer des examens, passer des examens pour « avoir une

place », avoir une place pour vivre à l'aise. — Le latin et le grec ne vous prennent pas en traîtres ils vous disent : « Tu ne crois qu'à l'utilité pratique, il n'y en a aucune à nous apprendre, et, avec ce genre d'ambition, tu n'auras aucun plaisir à nous savoir, car, bien avant l'âge d'homme, tu n'ouvriras pas plus Horace qu'une jeune personne, une fois mariée, n'ouvre son piano ! » — Les sciences par lesquelles on pourrait les remplacer sont-elles d'une utilité pratique moins contestable ? Elles prépareront à un métier ? il faudrait d'avance l'avoir choisi, et s'il vient à manquer ! Bien léger est le bagage scolaire de sciences utiles à tout, et je ne sache pas que « les insectes de la houille » fassent plus pour l'avenir rêvé que la familiarité de Corneille, ou que la chimie doive tant servir dans la série de professions qu'essaya Jérôme Paturot. C'est parce qu'elles sont inutiles, et qu'on ne peut les monnayer, que ces études sont bonnes. Assez tôt viendra l'heure, en nous spécialisant, de borner nos horizons ; c'est leur honneur de ne s'y prêter pas. A l'enseignement mathématique de faire l'homme-machine et de penser fonder une civilisation sur le chiffre, qui ne pense pas. Un calcul n'est pas une idée. L'âme d'un peuple n'est pas le chiffre muet et mort à l'aide duquel on compte et l'on mesure le mètre et le compas en font autant. A trop compter dans la vie, on va diminuant son âme et les générations qui naîtront d'elle. Assez d'hommes vivent en aveugles parce que l'initiation fatalement leur a manqué. La beauté les environne : les astres qui scintillent dans l'infini,

les couchers de soleil, les montagnes, les mers, les bois et les fleurs ! et ils ne se soucient pas plus de tant de chefs-d'œuvre du grand Artiste qu'ils ne feraient d'un Raphaël ; ils ont un sens de moins, celui du Beau. A l'humaniste de savourer, s'il le peut, la prose de Démosthène et l'harmonie des vers d'Alcée ; de sentir un frisson divin rien qu'à voir, sous le triste ciel de Londres, les fragments du Parthénon. Cela ne saurait valoir une éducation qui ferait plus sûrement de nos enfants des ingénieurs, et du peuple français un peuple de contre-maîtres, de négociants et de commis. La meilleure moitié de l'homme, celle qui le repose en le dégageant quelquefois de la profession où le destin l'a enfermé, est de trop, et il faut lire à contre sens le

Propter vitam vivendi perdere causas !

Il est expédient, pour savoir le reste, de consentir à s'ignorer, de surveiller le jeu des organes sans s'inquiéter si l'esprit s'atrophie dans l'inaction. Les vieilles « humanités », c'étaient l'éloquence et le rêve, l'imagination, une douce folie, l'enthousiasme, bon seulement à prolonger, par les mensonges de la parole, les illusions de la jeunesse — Tous ces grands noms littéraires, leurs services et leurs gloires nous amoindrissent, et il est plus facile de les ignorer que de les atteindre. L'utilitarisme, c'est tout cela !

Objection. — Mais ces études, si désintéressées de l'existence, feront-elles vivre ceux qui

n'ont point trouvé de rentes dans leur berceau? La plupart des hommes emploient misérablement la veille à chercher la subsistance du lendemain quand ce n'est pas celle du jour. Nos enfants, jusqu'à ce qu'ils soient de purs esprits, ne vivront ni du grec, ni du latin, ni du beau!

C'est incontestable et, pour répondre à l'argument, il faudrait pouvoir changer la destinée de l'espèce humaine, ce que nous n'essaierons pas. Mais il suffirait d'en conclure que l'enseignement classique ne peut être que *l'enseignement d'une élite.* — Nous confessons qu'il ne l'est pas. Le déclin des études classiques, dès longtemps commencé, se précipite depuis vingt-cinq ans. Pourquoi? Parce qu'il est impuissant à former l'esprit, fait pour autre chose, des neuf-dixièmes des jeunes gens. Il a fallu s'y résigner puisqu'on se résignait à les admettre. Que doit-on faire? supprimer cet enseignement? Non, supprimer les élèves, et le réserver à ceux qu'il servira; à ceux que leur condition sociale dégage des préoccupations utilitaires; à ceux que leurs chances d'avenir dirigent vers des vocations plus hautes à ceux qui, plus épris d'art littéraire et satisfaits d'ambitions intellectuelles, rêveront de se faire une place parmi nos « mandarins », à une élite enfin! Et il y aura toujours, quoi qu'on en pense, des érudits, des épigraphistes, des historiens, des juristes, des philosophes et des humanistes; il y en aura toujours assez. On ne sera plus contraint de baisser les programmes au niveau moyen, qui est celui de toutes les majorités, on les pourra mettre à celui où une élite se doit d'atteindre. On lui réservera

seulement les carrières où des facultés exceptionnelles sont nécessaires et cela suffira. Le diplôme supérieur que ces privilégiés de l'intelligence, obtiendront leur ouvrira la porte au large pour les autres professions qui pourraient leur convenir. Plusieurs, à la fois indépendants et raffinés, demanderont surtout aux lettres de nobles plaisirs. Elles ont des secrets pour embellir nos heures à tous les âges. Le lettré vit dans le siècle qu'il préfère et, plus sûrement que les *mediums*, évoque les grands hommes dont il souhaite l'intimité. Ses plaisirs sont à ses ordres il passe de Platon et des Sages à Horace, le chantre de l'insouciance, et, tant qu'il lit, il est ailleurs et il est autre. Il oublie enfin, dans la solitude et le silence, la vulgarité ou la perversité des hommes, les biens qu'il n'a plus ou ceux qu'il n'aura pas.

Mais les autres? Cette clientèle classique congédiée avec désinvolture, à quel enseignement la cède-t-on? A un *enseignement moderne*, puisqu'on lui déconseille celui de l'antiquité. Et nous rappelons, pour en préciser ici les tendances nouvelles, le but assigné par nous à toute formation intellectuelle : activer l'esprit, le munir des notions qui conviennent, puis mettre en main des procédés.

En théorie, nous sommes loin de considérer les études classiques comme radicalement inutiles pour l'élève même qui vise seulement une profession. N'avons-nous pas établi qu'elles forment des hommes et ne faut-il pas être un homme dans tous les états? Un homme n'est pas celui qui n'est que latin ou mathématiques. Ce

titre, le premier de tous, gît dans la nature non dans la profession, et il reste à le mériter, fabriquât-on des souliers ou des épingles. Comment s'y enfermerait-il tout entier ? Cesse-t-il d'appartenir à une race, à une Eglise, à une famille, à une république dont il pourra devenir le président? Il lui est permis d'avoir des besoins intellectuels auxquels son labeur satisfait mal, sans cela il faudrait interdire l'histoire aux médecins et les sciences aux avocats. Non, pour être industriel, on n'en a pas moins une intelligence qui dépasse l'emploi qu'on fait des jours, un cœur digne d'aimer tout ce qui mérite de l'être, une conscience à honorer, un caractère à grandir. Le besoin s'affirme plus pressant parmi ces devoirs étouffants et obscurs, de respirer parfois l'air lumineux des hauteurs et de se reposer par les idées des sensations. C'est l'esprit, d'ailleurs, qui fait toutes les besognes de ce monde; lui qui, parce qu'il les domine, voit mieux les aptitudes à acquérir et les conquiert plus aisément; lui qui, de par son acuité et sa souplesse, imagine les procédés qui ménagent les forces et le temps.

En pratique, il est rare, je le crains, que l'enseignement classique fasse tout cela. Un père lui confie son fils à l'aventure. C'est lui qui choisit, guidé par son propre goût plutôt que par les capacités discernées. Ou bien il l'encourage à déserter la profession paternelle et croit seulement ainsi « l'élever », ou bien il exigera qu'il en hérite, comme ces nobles d'autrefois qui destinaient leur lignée à paraître à la cour et à monter après eux dans les carrosses du roi. Parfois, c'est mal-

gré soi qu'il se résigne à sacrifier son enfant aux préjugés qui le taxeraient de mauvais père; le plus souvent, il prend pour conseil le hasard. L'enfant ne sait ce qu'il veut faire; il faut bien le diriger vers l'avenir et l'inconnu comme un aveugle, et lui mettre en main quelque bâton; il le changera, s'il peut, ses études terminées. Comme si le même régime intellectuel pouvait préparer aux vocations les plus contradictoires. Pauvres enfants qu'on voue aux Muses et qu'il faudrait vouer à Mercure ou à Vulcain! Vive Montaigne, qui s'écriait : « Qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville, feust-il fils d'un duc. » Chose curieuse, ce sont les universitaires qui proposent de supprimer l'étude du grec et du latin, et ce sont nos commerçants qui les déclarent intangibles. Toujours l'histoire du violon d'Ingres!

Et l'on s'étonne qu'une sélection ainsi comprise accule aux pitoyables résultats qu'on déplore. Que voulez-vous qu'il reste d'avoir mal traduit, en les copiant dix fois sur douze, des fragments latins, grecs ou chinois? On exagère lorsqu'on prétend que ces langues ils les ont vite oubliées; ils n'en ont jamais rien su. Ces dix ans de servitude, ils les auront passés à ne pas apprendre une langue qui, l'eussent-ils apprise, leur serait inutile. Je me trompe, quelque chose leur en restera : le désir violent de n'y songer jamais plus. Devançons leurs désirs! Plus de grec; il est trop subtil pour des esprits trop peu flexibles. On ne saura plus le grec! Ce sera donc comme aujourd'hui. Plus de latin; dussent-ils y

perdre le « *de modis significandi* avec les comments de Hurtebise et de Fasquin », on ne dira plus du moins, comme Rabelais de son filleul : « Et y feust dix-huit ans, onze mois et deux semaines. » Il leur restera les auteurs par lesquels ils remplaçaient, avec délices, les chœurs d'Aristophane ou les *Nuées,* Walter Scott, le *Werther* de Gœthe, les romans rustiques de Sand, et Dumas, et Dickens et *les Martyrs.*

Tout notre enseignement secondaire moderne n'est pas à refondre, il est à créer. Dans quel but se promet-on de le substituer au classique si l'on n'en fait qu'une pâle copie? Avatar hybride de l'enseignement « spécial » créé par M. Duruy en vue des carrières industrielles, il s'est borné à calquer programmes et méthodes sur ceux de l'enseignement classique, latin et grec en moins. Le mur qui les sépare n'est pas seulement un mitoyen; il est crénelé de brêches par lesquelles ils voisinent et pourvu officiellement d'une porte par laquelle passe le même personnel de professeurs. Cela permet de dire aux familles ce que disait la chauve-souris : « Mais je suis rat, voyez mes pattes; je suis oiseau, voyez mes ailes. » Devra-t-on s'étonner que le premier garde sa clientèle tant que le second se réclamera des « besoins modernes », sans rien faire de plus pour y répondre? — Tout a changé; les découvertes ont renouvelé la face de l'univers, mais en déchaînant une révolution économique. Nous sommes aux prises avec une concurrence universelle et acharnée. Le monde, plus que jamais, est une arène où luttent pour la vie des martyrs

involontaires ; une proie que se disputent et s'arrachent les plus habiles ou les plus forts. Sur ces voies violentes où le Temps veut marcher, pouvons-nous encore jeter des indolents mal armés ? De ces lycées follement disséminés, aux dépens du budget, pour servir une politique ou seulement des intérêts, de ces collèges sans collégiens, faites des écoles vraiment modernes où l'on apprenne enfin ce qu'il faut savoir d'abord. S'il le faut pour les achalander, que le baccalauréat moderne ouvre l'accès aux écoles de droit et de médecine. Il y a déjà trop de médecins et d'avocats, mais n'importe; il faut satisfaire aux vœux de famille ou les punir en les exauçant. Quand la Cour de cassation ne consulte jamais les textes du droit romain, est-il logique d'exiger qu'on sache les lire et les invoquer dans un tribunal correctionnel ? Qu'importe que le médecin sache l'étymologie de la maladie et du remède s'il diagnostique avec autorité, écrit lisiblement son ordonnance et guérit en bon français. Le diplôme de l'enseignement moderne n'exigera pas, je pense, qu'à l'entrée des hautes carrières littéraires ou scientifiques on préfère un simple bachelier aux licenciés et aux docteurs. Le jour où les patrons et les chefs rechercheront, pour leurs capacités, les adolescents formés par cette culture moderne, les collèges qui la donneront auront autant d'élèves qu'ils en ont peu et qui seront fiers d'en être sortis.

Comment y parviendra-t-elle ? En leur infusant l'esprit d'*activité pratique* et d'initiative. Notre éducation annihile l'enfant. Prisonnier de

sa tendresse, sa mère l'épie, s'inquiète et aux lisières de la faiblesse ajoute les siennes, plus lentes à dénouer. Le maître lui succède et veut, en cela du moins, la remplacer. L'écolier agit moins qu'il ne subit. Dans l'âge des activités fébriles, on l'hypnotise par des études spéculatives, et nos règles, industrieusement cristallisées, blessent leur spontanéité par tous ces angles rigides, si lumineux qu'ils soient. Faites donc entrer ce coursier impatient dans le sillon où il devra labourer bientôt. Nos livres ne valent rien s'il n'y apprend d'abord à vivre. Sachez ce qu'il y a dans ces esprits avant de les fatiguer du vôtre et chassez-en cette torpeur qui permet tous les vices en laissant dormir toutes les vertus. Parlez-leur de ces vigoureux élans qu'on donne sous l'aiguillon d'un besoin, d'un espérance; apprenez-leur qu'à supprimer tout ce qui gêne les besoins, les intempéries et parfois les maux, on supprimerait le commerce et l'industrie, c'est-à-dire l'espèce humaine; que, seules, les âmes veules sont manquées ici-bas par la douleur, parce qu'elle ne sait qu'en faire. Peignez-leur la joie profonde de cet homme qui se met à l'œuvre et crée les moyens qui n'existent pas. Lisez-leur les livres des Demolins et les discours des Bonvalot; dites-leur l'héroïsme d'un Marchand. Insinuez jusqu'à leur cœur ce sentiment de sa puissance et de sa volonté qui fait que la Fortune vous favorise; le respect de soi-même, le souci de sa responsabilité, l'attachement à ses devoirs autant qu'à ses droits. Qu'ils sachent que pour mériter d'être aidé il faut d'abord compter sur

soi et s'aider soi-même. C'est par les difficultés qu'on vaut et qu'on triomphe. Vivre, ce n'est pas respirer; la vie, sans énergies, n'est qu'une contradiction dans les termes (*Vita, vis*).

Un Français doit avoir cet esprit-là, lui dont l'enthousiasme dans l'action a tant de fois vaincu par l'univers. Ce n'est pas une province perdue qui commence la chute d'un peuple, mais l'abandon des habitudes viriles. Tandis qu'une poignée d'hommes, comme les Boërs, se feront sur une terre ingrate la route vers le succès et l'avenir, un peuple trop assoiffé d'or, en eût-il pour payer les mercenaires qui se battent par procuration, est voué à la défaite et au mépris.

De l'or aujourd'hui ne suffit plus pour être riche. Ce qu'on appelle des rentes doit finalement être payé par l'industrie, le commerce ou l'agriculture; c'est par ces moyens seuls que les emprunteurs peuvent servir des revenus et y trouver leur bénéfice. C'est parce que nos Français se bornent à placer leurs capitaux que les fortunes ont baissé alors que les valeurs montent. Ne sont-ils pas d'ailleurs le peuple qui paie le plus d'impôts, et ne faut-il pas sans fin drainer des milliards pour cette guerre future qui pèse comme un cauchemar sur le repos factice du monde et dans laquelle le vainqueur même sera ruiné. Nos fortunes mobilières sont à la merci des fluctuations du marché, qui est lui-même à la merci de tous les hasards de la spéculation. Cela ne nous avertit pas; nous leur confions notre patrimoine avec nos économies et nos industries sont anémiées pendant que nos portefeuilles sont

pléthoriques. Comme la vie moderne, où le superflu prime souvent le nécessaire, est devenue plus dispendieuse! Messieurs nos fils trouvent avisé de compter avant tout sur l'argent qu'ils tirent de leurs familles pour le dépenser sans remords dans des plaisirs alanguissants; ils se résolvent, le plus tard qu'ils peuvent, à chercher dans le mariage non pas une compagne, mais une dot qui leur permette de continuer cette existence. Et les pères y consentent, les encouragent, réprimeront au besoin leurs velléités d'initiative et de légitime indépendance. Le moyen d'admettre qu'un jeune homme de dix-huit ans ait cessé d'être un enfant et puisse être d'un autre avis que l'auteur de ses jours, c'est une fausse conception de l'existence. Nous sommes trop loin, en vérité, de l'éducation américaine et anglo-saxonne. On surprendrait beaucoup un père d'outre-Atlantique en lui insinuant qu'il doit autre chose à son fils que le vivre et l'instruction jusqu'à seize ans. Il a conscience d'avoir rempli ses plus minutieux devoirs dès qu'il a pu lui donner la faculté de se faire une situation dont it est entendu qu'il ne se charge pas. Avec une éducation appropriée, quelques avances qui l'aideront à « faire des dollars », et la bénédiction paternelle, n'est-il pas assez pourvu? Le jeune homme n'a pas, comme en France, des oncles, des tantes, et, de ce chef, des espérances; même il sait qu'il n'a pas à compter trop sur l'héritage paternel, que le père, après l'avoir constitué, peut dissiper ou léguer comme il l'entendra. Et nous avouons n'avoir pas constaté sans stupéfaction

qne ces enfants trouvent cela bien naturel. Sans trop les féliciter, constatons qu'il valait mieux pourtant ne pas les désarmer devant l'avenir que de se ruiner ensuite à les sauver. — Mais non; en bourgeois exemplaires, nous persisterons tout le long de l'existence à rogner sur notre aisance et sur notre dignité pour laisser de bonnes rentes après décès. C'est ainsi qu'on appauvrit son pays trois fois : en n'ayant de tels enfants que le moins possible, en immobilisant des capitaux qui devraient circuler, en laissant après soi des continuateurs improductifs.

Si ce n'est pas cela qu'on veut, quelles *notions* particulières prépareront des hommes capables à la fois de vivre de nos réalités et de n'y étouffer pas? Faut-il, par un autre excès, sacrifier impitoyablement à l'utile toute aspiration intellectuelle? Non. Il faut des lettres dans une école scientifique comme il faut des sciences dans une école de lettres; un principal et un accessoire, mais pas le même; en cela se résume toute la réforme. Pour accessoire indispensable, l'étude sommaire, souvent à dose homœopathique, des plus hauts chefs-d'œuvre littéraires de tous les âges; des extraits des auteurs les plus célèbres grecs et latins. Il ne s'agit pas de reprendre les sujets de dissertation classiques, d'instituer des parallèles entre Racine et Euripide, entre Térence et Molière; il devra leur suffire de juger, sur les traductions les moins insuffisantes, d'Ovide et de Théocrite. Nos écrivains, nourris de la moelle antique, suppléeront de reste à ce qui manquera. Pour un Suétone ou un Salluste, ils

auront dix génies de notre race; Roland sera leur *Iliade* et Villehardouin leur Hérodote. Ces classiques-là sont de ceux qui seront modernes toujours. Sophocle et Phidias ont légué aux âges futurs leur exemple en même temps que leur idéal; ne s'inspiraient-ils pas du génie de leur sol et de leur nation ! Si le ciel de France n'est pas le ciel pur de l'Attique, il est le nôtre, et Lamartine ne l'a pas moins bien chanté. — Tout cela par extraits. Buffon, La Rochefoucauld, La Bruyère s'y prêtent d'eux-mêmes; Voltaire et Rousseau les imposent et, nous l'avons dit, c'est l'accessoire.

Au lieu du grec et du latin, enseignez-leur l'allemand et l'anglais que parle la moitié de l'univers. L'Assemblée des Cinq-Cents déjà le réclamait. Qu'ils soient capables de les parler, de les écrire, de comprendre les journaux et les livres. Cette clef des relations internationales est la première arme contre des adversaires économiques qui pillent sous nos yeux nos colonies. Il n'est pas question de déchiffrer les ballades de Gœthe et les épopées de Longfellow ! Or, ces langues vivantes, comment aujourd'hui les apprennent-ils? Sans les parler, avec des professeurs français, le dictionnaire à la main, une heure et demie par semaine, c'est-à-dire le quart du temps qu'il faudrait si la méthode était aussi expéditive qu'elle l'est peu. Servez-vous de vocabulaires ! Je l'ai dit : à quinze mots par jour, ils en sauront en un an quatre ou cinq mille. Les Anglaises qu'on donne pour bonnes à nos enfants ne commencent pas leur enseignement par la gram-

maire; or, Montaigne n'est pas le seul à proclamer qu'il réussit. Les principes, comme pour le français, viendront plus tard. La vraie méthode serait la conversation obligatoire et par conséquent six mois de séjour à l'étranger. M. Demolins en est si convaincu que, pour son école de Verneuil, il prend à son compte les frais de voyage.

Comme sciences : toute l'arithmétique dont les enfants américains commencent l'étude avant de savoir lire. En géographie : des notions géologiques et cosmographiques expliquant le mécanisme de la planète; les particularités économiques : les colonies des puissances, les mœurs, les ressources, les besoins sous les diverses latitudes. En histoire : les grands événements politiques et sociaux, à choisir, sans oublier que les guerres du premier empire leur seront plus sympathiques que celles des Gaules et que la vie de Henri IV vaudra bien pour eux que celle de Numa. Des notions enfin de géométrie théorique et appliquée, de physique, de chimie et d'histoire naturelle pour qu'ils n'aient pas l'allure de Scythes égarés dans le monde de la nature et de la civilisation. Encore faudra-t-il, selon les régions, incliner les programmes : parler de culture dans la Beauce, du phylloxera dans le Midi et, en Normandie, des pommiers.

Peut-être, à moins de supprimer la meilleure moitié de l'espèce humaine, serait-ce ici le lieu de spécifier le genre de notions que comporte l'*éducation des filles*. Après tant d'explications destinées à faire leur part aux deux esprits qui animent nos écoliers, on nous permettra de complé-

ter notre œuvre en ne les oubliant pas : ainsi fit pour Adam le Créateur.

Il ne sera pas question ici des jeunes filles qui se destinent à l'enseignement. Elles se vouent à une carrière, il convient qu'elles puissent la fournir avec honneur. Nous voyons dans l'éducation des autres une question de juste milieu. Mais il faut savoir où l'on va avant de faire le premier pas. Est-on d'avis, comme nous l'avons spécifié, que le but des études est de préparer à la vie? Le « criterium » dès lors semble trouvé.

Que voulait-on faire de la femme française? Ce qu'elle est, s'il faut en croire M. Demolins[1], « un être un peu joujou, un peu article de modes, un peu objet d'étagère? » « On n'occupe leur esprit de rien de solide : le cœur en profite! » C'est une femme[2] qui l'a constaté. Imagine-t-on qu'on les élève en les faisant servantes des préjugés, en les confinant dans les menus devoirs, les futilités d'un rôle effacé : cela pour le maître qui va venir! Il fallait grandir ces caractères au lieu de les diminuer pour un mari. Leurs facultés le méritent. Filles de cette Ève qui, dans l'Eden, secoua la première l'arbre de la science, elles n'ont pas moins d'intelligence que les garçons, elle est seulement plus précoce. La loi salique s'appliquerait-elle même aux talents? Quand elles n'auraient pas précisément nos qualités, ne peuvent-elles, au nom des leurs, revendiquer l'égalité dans la différence? Si elles ne

1. *Ecole des Roches*, p. 97.
2. Mme de Lambert.

savent pas, on le prétend, vivre comme nous pour une idée, on oublie qu'elles le font pour un sentiment, et beaucoup mieux. Plus d'une a su régner et même combattre. Passionnées pour les arts, elles ont compris toutes les grandeurs comme tous les sacrifices et, nulle part plus qu'en France, on ne les a vues s'associer à toutes les gloires. Il semble donc possible de développer leur âme au lieu de la discuter,

On l'a compris et, pour mieux expier notre incurie, nous avons couru à l'erreur contraire. Sans les envoyer aux mêmes écoles que les garçons, selon l'usage américain, on les a honorées des mêmes programmes. Dans nos lycées de jeunes filles, ce sont presque les mêmes matières enseignées selon les mêmes méthodes et les mêmes examens devant les mêmes juges; comme si, pour être parfaits, la femme et l'homme devaient se ressembler d'esprit ou de visage! Au lieu de leur parler surtout des ancêtres et des annales de leur pays, on veut les documenter sur les temps préhistoriques ou sur l'Inde ancienne dont la chronologie est si bien connue, comme chacun sait; il faut qu'elles récitent le nom de tous les golfes et de tous les lacs de l'univers; jamais elles ne se serviront d'algèbre, mais on la juge indispensable, et aussi la géométrie dans l'espace et la chimie. Dans des cours primaires de jeunes filles [1], outre l'histoire, la géographie, l'arithmétique, on n'hésite pas à leur imposer l'étude de la psychologie, du droit commercial, de la philo-

1. M. Dujardin-Beaumetz.

sophie historique, de l'économie politique, de la technologie, sans préjudice des « et cœtera », qui sont nombreux. Si vos filles apprennent tout cela, quand apprendront-elles le principal? Que sauront-elles de la vie qui les attend? Quel fiancé, avant de tendre la main, leur demandera si elles ont suffisamment vécu avec les vieux républicains de Rome ou d'Athènes; si elles mêlent agréablement à la conversation des questions de linguistique; si elles sauraient appliquer aux calculs de ménage les mathématiques transcendantes et bercer scientifiquement leurs enfants selon les lois de la mécanique? Sera-t-il même flatté qu'elles aient retenu, ou seulement appris, au lieu de l'histoire sainte si heureusement proscrite, les aventures mythologiques de Jupiter et des dieux de l'Olympe, et leurs métamorphoses? Qui sait jusqu'à quel point une éducation si complète les servira, et si nos diplômées ne devront pas, seules pour tenter la vie, aller attendre à la porte du ministère l'une des cent places à répartie entre vingt mille postulants.

Où seront leurs devoirs? Ils seront dans la famille. Faites-en donc des femmes utiles plus encore que des « femmes savantes. » Qu'elles sachent d'abord rester chez elles; c'est, paraît-il, une science à instituer. Gardiennes du foyer, leur premier rôle est d'y élever, mieux que l'homme ne saurait faire, les enfants que le père nourrit. « Ce qu'elles font de leurs mains est secondaire. Que font-elles? Elles nous font : c'est un travail supérieur [1]. » Qu'elles entendent l'hy-

1. Michelet.

giène infantile et celle du ménage au lieu de suivre au hasard des inspirations qui n'en sont pas; l'ordre, l'économie, la surveillance qui aident les pauvres et empêchent les riches de se ruiner. Connaître les denrées et les prix et savoir défaire ses gants pour s'essayer à la cuisine est indispensable, ne fût-ce que pour savoir commander. On le voit, nous en sommes à l'enseignement moderne et aux notions pratiques : les épouseurs, du moins, ne s'en plaindront pas.

Pourquoi ne pas laisser aux mères le soin d'initier leurs enfants à ces détails? Parce que les femmes d'ouvrier n'en ont pas le temps et que les « dames » n'en ont pas encore le goût. Mais c'est en faire des servantes! Non, c'est leur permettre d'en avoir sans tant risquer. Au dernier siècle, dans l'aristocratique couvent de l'Abbaye-au-Bois, des héritières et des princesses ne passaient-elles pas par toutes les fonctions de ménagère? Le général Faidherbe n'obligea-t-il pas les élèves de Saint-Denis à faire la cuisine de leurs mains blanches?

Rassurez-vous, elles auront de plus nobles devoirs, car des soins vulgaires ne suffisent pas pour faire le bonheur de ceux qu'on aime. Pour en faire les dignes compagnes de leur mari, comment les instruire, dès la pension, de la profession qu'il exercera et qu'on ignore! On ne peut que leur apprendre les éléments des sciences et des arts que comporte une conversation intelligente, à parler bien plutôt qu'à parler beaucoup; à ne glacer pas, par leur ignorance, les épanchements d'un homme d'esprit; à s'intéresser,

autant qu'à leur toilette et à leurs plaisirs, à ses efforts, à ses travaux, à sa carrière. Même sans une instruction exceptionnelle, une femme judicieuse est infiniment précieuse pour un homme de talent : il raisonne, elle imagine, elle devine, elle inspire. Son rôle le plus apprécié ne sera-t-il pas souvent de le délasser et dès lors de ne lui ressembler pas. Voyez la petite fille : elle va, vient, babille ; elle a des détours, des subtilités qui étonnent. Que veut-elle? Elle veut plaire, être aimée. Qu'elles méditent donc, sans doute, ce respect que l'homme a besoin d'éprouver pour elles, mais qu'elles gardent l'attrait qu'inspire ce qui est timide et doux. Etre aimable, gracieux, c'est déjà rendre service. Ce goût si vif qu'éprouvent les plus humbles et les plus sages pour ce qui les pare est un vœu de la nature. Leur faiblesse fait leur charme et leur puissance, et quelques-uns de leurs défauts leur donnent une grâce de plus : là est leur égalité. Leur supériorité s'affirmera quand il s'agira de calmer nos colères, de consoler nos découragements, de panser nos blessures d'une main plus légère et d'un cœur plus attendri.

L'enseignement moderne doit offrir à ses élèves des notions pratiques : par quelles *méthodes* y parviendra-t-il? Il nous reste à l'indiquer d'un mot.

Les études classiques ont dû former le jugement esthétique ; c'est le jugement pratique qui doit résulter d'une éducation vraiment moderne. Peu de formules : des leçons de choses, des « real schools » puisque, la vie réelle appelle

l'enfant. Qu'il suive les explications d'histoire naturelle au microscope sur des plantes, des animaux ou des échantillons géologiques ; qu'il ait, en géométrie, des modèles pour les solides et les surfaces où le théorème se vérifie mécaniquement, comme en Amérique. Demandez-leur des comptes de dépenses, de fournitures à faire ou à vérifier, pour l'école, le jardin, la nourriture et le chauffage. Ils y apprendront le taux réel des salaires, le prix des denrées, la valeur de l'argent, ce qu'ils coûtent à leur famille. Faites-leur libeller des commandes, des factures; tenir une comptabilité, escompter les traites dont ils seront les endosseurs, vérifier des comptes de banque, faire des placements ou des retraits, des achats et des ventes, toutes les opérations de la poste et des gares. Dans l'atelier, qu'ils fabriquent des objets mobiliers dont ils jouiront ou qu'on vendra, et qu'ils établissent les prix de revient. Qu'ils visitent les fermes et les usines, etc... En quittant l'école ils pourront choisir un métier : s'ils ne savent pas le faire, ils l'auront vu.

Il nous semble avoir fait la part de l'esprit dans l'éducation et même la part des divers esprits; toutefois, ne nous flattons pas d'avoir persuadé. La part qu'on rêve dans une ère démocratique, c'est part égale; or, *nous avons* audacieusement *parlé d'élite*. N'est-ce pas trop déjà des aristocrates qui le sont avec conviction, sans grec ni latin ? Avons-nous renversé trois dynasties, fait table rase des abus, balayé les privilèges pour conférer à quelques intellectuels le droit de les remplacer, sous prétexte qu'ils ont appris quel-

ques mots que nous ne savons pas? Plus d'élite d'aucune sorte, ni de race, ni d'argent, ni surtout d'intelligence. La vieille noblesse la déteste, le peuple la déteste, et, on ne le niera pas, elle-même garde, en face du corps social, une attitude plutôt méprisante. Et vous demandez, pour l'isoler davantage et la grandir, qu'on supprime les deux tiers des lycées et la presque totalité de nos collèges, et vous dites qu'un enseignement primaire supérieur nous suffira!

Quand les bûcherons ont sevré toutes les racines du vieux chêne ils s'arrêtent, étonnés qu'il ne tombe pas; à peine semble-t-il ébranlé : le pivot reste! Nous en sommes là, et il faut de toute nécessité quelque bon coup pour mettre à terre des préjugés enracinés depuis le Moyen-âge. On nous pardonnera de l'essayer.

On a tort des deux côtés : l'élite intellectuelle de tant dédaigner cette majorité d'esprits qui fait la France et ceux-ci de revendiquer une égalité chimérique. Nous ne dirons pas que cette égalité serait désavantageuse, puisque la nation reçoit ses lumières d'une élite comme d'un foyer plus ardent; nous dirons que c'est un de ces mots fétiches grâce auxquels on fait passer d'un camp à l'autre une multitude croyant toujours servir le droit. Nous dirons qu'elle est un mythe et nous tenons à la disposition des incrédules cent pages de preuves. L'inégalité est partout et elle y restera : inégalités de fortune, de loisirs, de talents, de forces intellectuelles ou physiques. Le progrès même repose sur elles puisqu'il suppose des inventeurs et des génies. Le plus fier intellectuel

dépend de son avocat pour un procès et, quand il est malade, de son médecin. Si chacun a sa mesure, de quoi se plaindra-t-il? Faudra-t-il qu'un nain convoite les vêtements du Cyclope et qu'il imagine s'en parer? Il suffit qu'on facilite largement l'accès de l'enseignement supérieur aux aptitudes que paralyserait l'indigence et que l'on ne condamne pas des chevaux de race à tourner dans un manège. Nous sommes loin de prétendre, à grand renfort de paralogismes, que les métiers soient l'équivalent des professions libérales; qu'un manouvrier, *intellectuellement*, vaille un notaire, un forgeron un érudit et une boutique un tribunal. Les métiers mêmes ne se valent pas entre eux. Rousseau ne veut, pour son Emile, ni d'un métier sale, comme celui de maçon ou de charbonnier, ni du métier de tailleur de pierres qu'il déclare stupide. Cette égalité n'est pas indispensable. Les Anglo-Saxons, qu'on nous donne comme « exemplar », n'oublient pas à ce point qu'ils sont les compatriotes de Locke et de Shakspeare; nous n'avons pas sujet d'en juger d'autre manière. Mais *il est faux qu'un métier fasse déchoir*, quoi qu'en pensent, après Aristote, ceux mêmes qui sont réduits à l'exercer. Le temps n'est plus où le commerce « fleurait » la roture, où la noblesse se perdait par le travail et s'accroissait dans les plaisirs. Ceux de ses fils qui n'ont pas répudié ces errements y sont, de jour en jour, amenés par la ruine. La mode d'Athènes est revenue, même chez les familles souveraines. Je ne citerai point Pierre le Grand, charpentier à Saardam et tambour dans ses pro-

pres troupes, ni Louis XVI qui dut regretter d'avoir choisi l'état de serrurier ; j'en réfère à de plus contemporains. Le prince de Galles saurait encore faire ses souliers et le roi d'Italie, dit-on, condescend à les raccommoder ; le roi de Suède manie mieux la hache que moi la plume ; le tsar fauche et laboure mieux que ses paysans et la reine Victoria tricote avec acharnement pendant que sa petite-fille fait des reliures. Si la vie compte encore pour le premier des biens, peut-être les métiers d'artisan sont-ils déjà plus sûrs que celui des rois et des présidents. Un garçon de cœur, robuste et habile, tel représentant capable de commercer à l'étranger devient socialement plus intéressant, plus vivant, plus distingué que tel pâle et vide bachelier, ou que ceux dont l'unique travail est de ne rien faire. La frise colossale de l'exposition ne leur fera pas moins honneur qu'aux artistes qui l'ont exécutée et conçue. Ils sont plus utiles à la patrie qui demande des Cincinnatus et les Romains ont conquis le monde par la charrue non moins que par leur politique et leurs légions. Des travaux plus communs et plus rudes sont plus sains et plus assurés : les mains noires donnent du pain blanc. On a la sensation de vivre, et à vivre ainsi se déploient toutes les facultés. Est-il mécontent du sort ou d'un patron, l'ouvrier emporte ses bras et trouve à les employer ailleurs ; son métier, s'il ne le mène point à la fortune, lui permet du moins de s'en passer ; de n'être pas lâche devant les grands, rampant devant les fripons et vil complaisant de tout le monde. N'étant candidat à rien,

si ce n'est à une vie indépendante, il peut, comme le vieillard de Tarente, ignorer ou contempler paisiblement tous les soucis d'un monde.

Mais nous n'en jugeons pas ainsi ! Tout bon Français veut, comme aux temps de Moïse, n'avoir qu'à ramasser la manne. L'Etat seul aujourd'hui la fait pleuvoir ; il faut seulement être placé pour la recueillir : cherchons des places ! Les pseudo-progrès de l'industrie obligent trop, pour braver la concurrence, à s'ingénier, à produire plus en gagnant moins ; à ce jeu maints travailleurs se ruinent, maint colon se fait rapatrier. Un sou, quand il est assuré, vaut mieux que cinq en espérance ! Le fonctionnaire voit, sans tant de soucis, arriver les fins de mois. Son traitement est parfois modique, mais on émarge sans effort. Il vit mieux qu'un campagnard, il gagne plus et travaille moins. Dès le soir du premier jour il sait toute sa vie et comment, par le simple mécanisme des retraites et des décès, il en viendra à ne plus rien faire absolument. J'allais oublier qu'à tout cela il sera encore « considéré. » — Il y a de quoi tenter, et malheureusement trop de consciences succombent. En vain les fonctions pullulent : consulats, armée, ministères, magistrature, finances, administrations, ponts et chaussées, eaux et forêts, mines et tabacs, postes et douanes ; les convoitises débordent et les élus sont rares. Les écoles de la ville de Paris offrent 150 places à 15,000 brevetés et, à la préfecture de police, il y a seulement 65,000 demandes d'emploi. On devrait afficher cela dans toute la France. Et les malheureux attendent ! ils se

lamentent, assiègent les anti chambres et valent à leur député des cauchemars jamais finis. Réduits aux expédients, ils passent du servilisme à la révolte, c'est fatal ! et ils sont promis à cette redoutable armée des déclassés et des déchus, lugubre défilé d'avocats sans clients, de médecins sans malades, de publicistes sans journal dont se compose l'état-major révolutionnaire. Le Parlement n'a pu en héberger que trois cents. Ils savent y parler d'ailleurs, excepté avec modération, ce qui s'explique ; mais leur fortune et leurs plus beaux discours consolent mal les oubliés, car ces oubliés sont des meilleurs, ils méritent un emploi, ils ont leurs diplômes ! Que dire de ceux qui n'en ont pas? Ceux qui ont « échoué », que feront-ils ? Rentreront-ils dans leur famille, qui comptait sur eux et les exhorte à se suffire? De beaux rêves déçus amolliront leurs bras déjà peu faits pour des travaux vulgaires. L'appât d'un bien-être problématique dépeuple les campagnes de laboureurs, et ils iraient les remplacer ? Apprendre un métier ? Des années d'inaction y préparent mal et n'en inspirent pas le goût ; ils sont trop vieux, à vingt ans et plus ; les aptitudes leur font défaut et, quand un patron les accepterait, tout apprentissage est long et mal rétribué. Voués à la faim, qui conseille mal, ils vont « échouer » dans les asiles de nuit où ils ont, dit-on, la consolation de coudoyer parfois un marquis, souvent des comtes, et tous les naufragés des arts et des lettres, et tous les naufragés des plaisirs.

Les hommes de métier les enviaient jadis en les voyant passer, et ils sont réduits à jalouser

les artisans ! — J'ajoute qu'ils le pourraient encore même s'ils avaient cette place qu'ils n'ont pas. Donnez-leur demain quelqu'un de ces postes modestes que tant de sujets brillants n'obtiennent pas. — Leur travail commence comme il finira, plus mécanique que celui du paysan. Ils vont pouvoir enfin user leurs forces à traiter les affaires d'autrui au lieu des leurs ; ils auront passé des murs du collège aux quatre murs d'un bureau ; de la table d'étude à celle où pendant trente ou quarante ans ils auront la même écritoire pour vis-à-vis ; c'est dans ce cercueil qu'ils assisteront, assis, courbés, silencieux à l'engourdissement graduel des facultés qui leur avaient été données pour vivre. A ce métier, quand un professeur d'Université gagne moins qu'un commis-voyageur et un magistrat qu'un contre-maître, un employé aura les gages d'un ouvrier : s'il devient père, ce sera la misère en habit noir. A la lenteur, à la monotonie, au « decorum » indigent de la carrière s'ajouteront les déboires lorsqu'il verra les intrigues et la faveur l'emporter sur les bons services et sans pouvoir s'en plaindre puisqu'il n'est pas inamovible. Il aura lieu de regretter alors le métier qu'il méprisa dans sa jeunesse ; il comprendra trop tard que là, plus aisément un homme en vaut un autre, et le dépasse s'il vaut mieux.

Un métier ne fait donc pas déchoir ! Nous existons trop hors de nous et ne jugeons de la grandeur que par ce qui n'en est pas. Il n'y a qu'une seule espèce de dignité, la dignité personnelle ; les autres sont les mérites du hasard. Ce

que nous valons, c'est nous qui le valons, et des énergies ou des pensées peuvent toujours s'équivaloir. Le bon sens est si rare parmi les hommes qu'on voit, chez les peuples les plus policés, les dehors menteurs primer les vrais mérites ; qu'un conquérant, dont il oubliera les victimes, est sûr de passer à l'histoire, et qu'une danseuse en carrosse éclabousse en riant la vertu qui va à pied. — Mais ce sont là des apparences. Chacun peut être l'égal de tous ; chacun peut avoir ce premier des capitaux, l'intelligence, et tous les cœurs ne peuvent-ils choisir leur niveau ? — Salutaire fierté qui préserve et console ! Ne rien devoir qu'à soi, dans ses bras et dans son courage sentir une anoblissante indépendance, permet de passer, le front levé, devant le genre humain. Des jalousies stériles vengent mal et ne font qu'ajouter des tristesses à des mécomptes. L'être vaillant que tout méprise et que rien n'écrase, qui garde sa foi virile quand tout le renie et l'abandonne, unit glorieusement à la fragilité humaine une divine sécurité. Et longtemps, dans l'avenir, quand il songera aux douleurs qui l'ont assailli, il s'en consolera, il en jouira, il pourra s'en vanter, *même à des intellectuels*, en songeant tout bas que, peut-être, ils auraient fléchi.

Allez leur dire ce jour-là qu'ils ne sont pas *l'élite morale !*



Nul plus que nous n'admire la science et n'en jouit. Beaucoup le diraient mieux, mais nul n'est

plus convaincu qu'elle est l'une des missions et l'une des gloires de l'homme. Avoir pour champ les siècles et l'infini, suivre par delà les cieux l'orbite formidable de millions de soleils, sonder les abîmes des océans, surprendre les secrets de la vie, réduire à son creuset les éléments, découvrir et combattre ce monde merveilleux et redoutable des infiniment petits, inventer les machines colossales qui se servent de la matière pour l'asservir, condenser dans un simple fil les pulsations du genre humain : les savants ont fait cela, et leur faim n'est pas rassasiée ! et des vies s'emploient à scruter un atome qui garde toujours quelque secret ! Sans avoir ni la paix de l'ignorance ni celle du savoir, ils vont, comme en un rêve éblouissant, toujours plus loin, malheureux déjà de n'aller pas toujours plus vite. Leurs labeurs, que le succès et la gloire oublient parfois comme la fortune le fait toujours, vont donner aux intelligences populaires les clartés sublimes, richesse imprescriptible de qui n'a rien. Il ne faut pas que, courbé toute une vie sur la matière, l'ouvrier multiplie seulement des misères et se voie rabaissé au niveau de l'animal, avec le travail en plus. L'ignorant, aujourd'hui, a perdu le droit de faire pitié ! pas d'athée qui ne renie Voltaire interdisant au peuple tout savoir [1], ou de prôneur aveugle qui songe encore, ainsi que le vieillard chagrin d'Horace, à ne vanter que le passé.

Trop de gens, toutefois, suivent à l'envi ce

1. Lettre à La Chalotais, 28 février 1763.

« laborum » où le mot « progrès » les hypnotise sans se demander où il les mène, sans s'inquiéter s'il rétrograde. Il y a quelque chose de plus pourtant que de beaucoup savoir et de bien dire, c'est de bien vivre, de ne pas dédaigner le bien, fût-ce pour la vérité. C'est dans l'homme qu'il faut chercher le seul progrès vraiment humain.

Or, est-il sûr que l'homme ait progressé? — S'il n'est pas moins abandonné à ses penchants, moins esclave de vils appétits; si, comme la brute, il travaille, boit, mange, dort et recommence; s'il abuse, trahit, se venge autant qu'autrefois; s'il est tourmenté seulement de plus de jalousies, de plus de haines, comment pourrait-il dire, comme le Sthénélus d'Homère: « Je vaux mieux que mes devanciers! » — Ne pressent-on pas que l'enthousiasme scientifique ne suffira plus longtemps à l'âme moderne? On était las de douter, d'errer dans la nuit à la lueur changeante des hypothèses, on a voulu croire à quelque chose, ne fût-ce qu'à l'algèbre ! Mais cette algèbre est impuissante à dégager trop d'inconnues. Elle ne pouvait que laisser sans solution le problème capital de nos destinées. Faut-il borner nos ambitions et nos devoirs aux appétits du quadrumane dont l'immortel Darwin nous fait descendre? Aucune science expérimentale ne le saurait dire ni n'en parle. Aux yeux de la science; il n'y a ni bien ni mal il n'y a que des faits dont le plus monstrueux est le plus intéressant. Le vieux monde n'eut-il pas des poètes, des savants et des orateurs, tous les raffinements de l'esprit lamen-

tablement associés à la corruption des mœurs? Le talent, le génie même, n'ont-ils pas été les plus dangereux fauteurs du scepticisme moral d'Athènes, de Rome ou de Byzance? — La Science? pourquoi donnerait-elle la vertu? Quelle morale pourra jamais se dégager de la loi de Mariotte? L'orthographe (ορθος) apprendrait-elle à marcher dans le droit chemin; la géographie peut-elle nous renseigner sur cet « Empire du milieu[1] » où se cantonne la vertu? Le calcul produirait du dévouement, l'égalité des triangles amènerait la paix sociale! Non; sans le progrès moral, tous les autres risquent de s'associer à d'inévitables décadences. Vous voulez faire des esprits positifs? ils le deviendront, au point de ne rien comprendre au noble langage du sacrifice qui, scientifiquement est absurde. Les beaux entraînements, des convictions n'obtiendront d'eux qu'un haussement d'épaules, un ricanement. Un méchant qui ne sait pas n'est qu'un méchant, un méchant qui sait est un fléau; on l'a muni seulement de plus de ruse et d'agents plus énergiques; en créant des jouissances on a seulement doublé ses convoitises. Sont-ils donc des ignorants ces fondateurs de sociétés véreuses, ces marchands de denrées chimiques, ces tripoteurs du « turf »? Le revolver n'a-t-il pas succédé commodément à l'escopette, et ne sont-ce pas d'habiles gens que ces anarchistes exploitant les découvertes du génie à la honte de l'humanité?

Il reste donc que les progrès scientifiques les

1. *In medio Stat virtus.*

plus incontestables servent parfois le vice sans rien pouvoir pour la vertu.

Nul siècle pourtant ne consentit tant de sacrifices pour élever les hommes ! Alors que la Restauration consacrait 50,000 francs à l'instruction primaire, la France s'y est endettée de plus d'un milliard, au bénéfice, je l'avouerai, des architectes et des maçons. C'était se tromper que de tout attendre des groupes scolaires les plus somptueux et plus encore d'imaginer que propager le savoir équivaut à moraliser. On le confesse en plein Parlement, où des voix audacieuses ont réclamé sur ce point une circulaire ; on confesse que « l'*éducation morale* est absolument nulle dans nos collèges où les efforts les plus méritoires ont été impuissants à la susciter. Le mauvais ton, les propos grossiers, la licence s'y étalent avec impudeur, les sentiments affectueux, l'innocence y sont voués à la dérision, toutes les croyances y sont bafouées [1]. » Nous citons, non sans tristesse.

Il est difficile pourtant d'accepter que l'éducation intellectuelle apparaisse aussi douloureusement impuissante sur la formation morale de la jeunesse et qu'il faille la déclarer irrémédiablement stérile parce que d'autres ont cru naïvement, qu'elle était seule féconde. — Les diverses facultés de l'homme ne faisant qu'un homme, elles devraient s'influencer. Tout ce qui grandit l'esprit doit contribuer à guider mieux les volontés. La littérature épure le goût et embellit la raison ; les mathématiques rendent plus attentif, plus

1. René Bazin, *Correspondant*, n° 153, p. 131.

pénétrant ; l'histoire apprend les vertus qui font les citoyens et les vertus qui sauvent les peuples; la philosophie apprendrait à raisonner avant de parler ou d'agir, si l'on apprenait la philosophie. — La morale, qui vient d'une idée, doit être intelligente ; à l'esprit scientifique d'exiger les motifs et de les discuter ; elle ne serait, sans eux, qu'une morale d'enfant, où l'acte précède de loin la réflexion. Sans l'intelligence, le bien se fera moins bien, et tel être fera le mal sans s'en douter, ou ne sera qu'un entêté, même s'il est bon. Il y a deux voix dans l'âme : une voix sévère et une voix douce, celle de la raison et celle du cœur, et la voix douce est parfois trompeuse ; le cœur, à cause même de ses élans, a donc besoin d'un conseiller.

Si l'enseignement, même secondaire, au lieu d'assurer ce contrôle en affinant l'intelligence, se borne à l'encombrer de notions indifférentes à la morale, son utilité devient plus secondaire encore que l'enseignement, et nous préférons sans hésiter les populations, ignorantes mais honnêtes de la Bretagne à tous les bacheliers de Salamanque. La science est un progrès, mais c'est le moindre ; on vaut surtout par le cœur. Pour s'instruire, les loisirs peuvent faire défaut, ou le goût, ou les aptitudes; mais, intellectuel ou travailleur, noble ou roturier ont le même cœur, et il dépend d'eux qu'il soit bon. Il y a tant de choses dont il faut juger d'après lui que, s'il vient à manquer, la raison même déraisonne. Ce qu'on dérobe à la droiture des actes entame la rectitude du jugement, et c'est ainsi qu'on a pu voir des hommes,

d'ailleurs éminents, dans l'indigence des vérités les plus banales, abaisser leur idéal, méconnaître le beau, avilir leur talent et dégrader qui les admire.

Nous venons de départager les rôles entre l'éducation intellectuelle et l'éducation morale, et d'analyser leurs réactions; il faut laisser les théories et chercher avec la sollicitude qu'elle impose, les facteurs les plus puissants de l'éducation morale de nos enfants. L'art de les élever peut se réduire à l'examen approfondi de trois questions: 1° celle du *milieu* de culture, 1° celle des *agents*, 3° celle des *moyens*.

Quel *milieu* risquera de faire plus hâtive l'éclosion morale de leurs facultés? l'éducation privée ou l'éducation publique? l'internat ou l'externat ? — Cela dépend, pour les hommes ainsi que pour les plantes, des âges, des natures, des familles et des qualités individuelles. Mais obligé de négliger ici les exceptions, nous optons nettement pour l'éducation publique et pour l'internat. Disons pourquoi.

On peut regretter que l'*éducation privée* soit devenue le plus souvent impraticable. Jamais l'enfant, destiné à fonder un foyer plus tard et à s'y plaire, n'a tant échappé à ces douceurs de la famille qui sont les premiers sourires de la vie et le charme derniers des souvenir. A l'âge où les impressions, plus profondes, plus aisément sont décisives, on l'arrache, malgré ses larmes, aux épanchements intimes du soir, aux encouragements pour chaque journée qui recommence,

aux suggestions attendrissantes que l'école ne saurait remplacer; on le blase sur ces privations compensées bientôt par des amitiés pervertissantes. Ils s'en vont, loin des soucis instructifs de la famille, loin des luttes soutenues pour eux et des enseignements inoubliables qui émanent des choses. Y reviennent-ils? c'est pour des vacances, pendant lesquelles tous les chagrins font trêve, pour les mieux attacher à la maison. Sa mère, qui a souvent pleuré, veut du moins toujours le voir sourire. Ce que ses parents ont souffert, l'enfant le saura-t-il jamais? il n'a connu ni leurs efforts, ni leurs douleurs, ni pu partager leur angoisses, ni assumé la mission de les en consoler à travers toutes les incertitudes, tous les découragements aussi; il n'a reçu d'eux que des caresses et des bienfaits. Et l'on s'étonne que des esprits de quinze ans ne jugent de la vie qu'à travers de chimériques visions!

Il faudrait déplorer ces séparations et s'y refuser, en dépit des engouements, si leurs résultats regrettables n'étaient ici un moindre mal. Mais quel père se flatterait de remplacer pour son fils tous les maîtres de l'Université ou de lui choisir ce précepteur idéal que Rousseau trouva enfin pour son Emile, sans lui éviter au reste ni les chutes ni les malheurs? Quel précepteur se flatterait de tout savoir et de savoir tout enseigner? Quel homme de mérite acceptera d'avoir pour horizon, pendant dix ans, l'esprit lent ou capricieux d'un enfant? Bossuet se consolait de l'emploi misérable auquel le grand dauphin condamnait son génie en composant son immortel *Discours :*

c'est une consolation qui n'est pas à la portée de tous ceux que les mêmes lassitudes menaceront. Rarement, il pourra demander quelque répit à la solitude dans cette chambre qui sert d'étude et de classe. Appellera-t-il des récréations ces jeux, peu captivants dans l'âge viril, même quand l'élève y prend plaisir, ou bâillera-t-il quand son rôle est d'amuser? Tout cela à « tant par mois » et dans une famille qui le traite en étranger.

Mais qu'importe! l'élève seul nous préoccupe. Ne le fatiguera-t-il pas le premier de sa personne, de sa voix, de sa manière? L'enfant le plus vulgaire de nos collèges reçoit plus de soins intelligents, rencontre plus de précepteurs utiles qu'un fils de roi dans une éducation particulière; il a vingt maîtres, dont l'un console de l'autre. Ici, l'enfant est confiné dans les idées et les vues d'un seul, en deçà desquelles il s'arrête presque toujours respectueusement. N'est-il pas sans condisciples, sans émulation, sans examens, sans récompenses? Le moyen de s'appliquer, le voulût-il, quand il est sans cesse distrait par mille événements domestiques : les relations de parenté, de plaisir ou de politesse; des repas, des visites, des promenades qui se disputent les heures. On imagine parer à tout en éloignant l'enfant, et le remède empire le mal. On illumine le salon pendant qu'on l'envoie faire sa prière, et l'on veut qu'il s'y résigne, sans regrets, sans désirs, sans mauvaises espérances pour un autre avenir! Que vous le soyez ou non, jamais vous n'avez eu l'air plus heureux; vous en parliez la veille, vous en parlerez le lendemain, et lui trouverait le même

plaisir à parler latin ou grec! C'est n'y penser pas! Trop souvent aussi, la famille moderne est un mauvais milieu pour la morale comme pour les études. Ce sont des domestiques douteux qui flattent l'enfant, déjouent les plans du précepteur et le diminuent par jalousie. L'esprit de famille s'en va; on a laïcisé aussi ce qu'on a appelé jadis le sanctuaire béni du foyer. On a remplacé le bonheur par les distractions. La mère se voit disputer à ses enfants par ses goûts frivoles, par ce que nous appelons « les convenances. » Pour prétendre à les garder, il faudrait d'abord qu'elle fût mère, et que cette mère soit honnête, qu'elle soit instruite et qu'elle ne passe pas la matinée à sa toilette et l'après-midi dans les magasins. C'est à peine si la même table met en face les deux époux deux heures par jour. La femme va à son roman, le mari à son journal; la femme sort pour ses visites, le mari court à son cercle. S'ils vivent mal, on ne peut pas dire qu'ils vivent mal ensemble. Que faire d'un enfant dans cette maison? On n'y respecte pas assez ses oreilles, on blesse ses regards, on excite son imagination, et toutes ces tentations lui viennent sous les formes les plus gracieuses; il les reçoit de la main de ceux qu'il respecte et qu'il aime. Quels livres y trouvera-t-il, quelles maximes y entendra-t-il, quelles mœurs s'y trahiront? Pour s'assurer cette paix du moins, on évitera de le contredire; il aura un maître pour le suivre, des gens pour le servir, une mère pour l'excuser; ce n'est plus l'éducation familiale, ce n'est que l'éducation au logis. Un précepteur consciencieux s'éloignera,

les autres feront pis : ils demeureront et laisseront l'enfant devenir ce qu'il pourra.

Encore parlons-nous des privilégiés. Comment l'éducation privée serait-elle possible pour les fils de fonctionnaires et d'employés, pour tous ceux que leur profession expose à des changements fréquents de domicile ou dont les occupations se concilient mal avec la surveillance et la régularité que réclament les externats? Comment seraitelle seulement désirable pour le fils de l'ouvrier condamné à l'atelier, sans foyer stable, sans lendemain assuré, dans ces logis où les jeunes filles même grandissent sans cette réserve et cette délicatesse qui sauvegardent plus que les manières et le langage?

L'*internat* pourrait-il moins valoir pour l'éducation morale de ces orphelins? Ils y seront bien pour échapper à la mollesse de leurs premiers ans. Les bancs manqueront d'élasticité, le régime de délicatesse, les cours y sont délaissées des zéphyrs, mais l'écolier y verra à ses côtés la société qui convient à son âge, à ses pensées et à ses goûts, des camarades plus vaillants qui se donneront mission de l'aguerrir; il y apprendra, sans autres maîtres, que la naissance, la fortune ni même le talent ne suffisent pour conquérir l'estime; qu'elle s'acquiert surtout par les qualités du cœur, et que celui-là seul qui est aimable peut avoir l'espérance d'être aimé. Ici, ses faiblesses ne suscitent plus de complaisances. Entouré naguère de soins inconsidérés pour empêcher qu'il souffrît, il se révoltera en présence de contradictions qu'il n'a jamais eues à subir. Mais qu'il se

montre ombrageux, irrité ou abattu, quelques espiègles l'assoupliront à force d'en rire et se chargeront de plier sous un niveau inexorable l'esprit le plus fier et l'humeur la moins complaisante. Un collège, c'est un monde où déjà toutes les passions sont en conflit, mais où l'on souffre plus à les garder qu'à les vaincre; il a sur le nôtre cet avantage. Bientôt, par une instinctive émulation, peu satisfait de les valoir, il rêve de se venger en valant mieux. L'amour-propre s'en est mêlé, ce ressort providentiel qui s'appuie sur la dignité et pousse au plus et au mieux; sainte jalousie qui excite à dépasser ce qui mérite des éloges et reproche comme une honte de le céder en vertu à des égaux. Tout l'instruit, même les sottises de ses voisins. Dans les combats pacifiques de la pensée, ces écoliers ne songent, pas plus que dans leurs jeux, à terrasser un adversaire; les défaites et les revanches n'ont pour témoins qu'un auditoire : c'est un acteur sur la scène, un avocat devant le tribunal, un orateur à la tribune, et la plus savante tactique consiste à mériter ce qu'on désire. Le maître est juge des coups, un juge moins énervé que le précepteur, car il y a des trêves, des armistices qui parfois durent tout un jour, et, quand il revient à ses élèves, il s'en trouve toujours de plus affectueux, de plus dociles, qui l'encouragent à supporter les autres.

On objecte la sévérité de la *discipline;* la nécessité de se taire sans murmurer, de se ranger au premier signal du tambour, comme au régiment, ou de la cloche, comme sous le régime

claustral. A courber trop ces jeunes épaules on craint qu'elles oublient de se redresser un jour ou que l'enfant résiste, s'irrite et cherche dans mille ruses une liberté et un prestige qu'elles obtiendront. Ferait-on mieux en la supprimant? Dans un lycée où vivent, coude à coude, cinq cents élèves, le moindre accroc déchirera toute la voile, et que deviendra le navire? C'est une écorce âpre et rude, mais sans laquelle l'arbre entier périra! Les maîtres, les premiers, n'obéissent-ils pas à la cloche, la cloche à l'heure, l'heure à la règle. Et que fait-on sans règle? L'enfant peine d'abord pour marcher, puis il court, et l'habitude, qui sert à définir la vertu, s'acquiert parfois jusqu'à dégénérer en manie. Cette contrainte persuade à l'écolier que ses caprices ne sont pas la mesure de ses droits; c'est un apprentissage d'énergie qui l'incite à vouloir souvent et à vouloir d'abord ce qu'il doit faire. Parler à l'étude est une peccadille, mais c'est une grande chose de savoir se taire et de se vaincre. Les règlements de 1890, qu'on va énerver encore, ont à peu près aboli le silence dans les collèges; il est vrai qu'on ne pouvait l'obtenir, et c'est la façon héroïque de résoudre un problème que de le supprimer! L'Université nous dira ce que vaut la solution. Il ne reste plus qu'à simplifier le règlement en le réduisant à l'article unique de l'abbaye de Thélème : « Fay ce que vouldras! » Considérant avait raison : « L'enfant, dit cet auteur original, ne sera jamais désobéissant puisqu'on ne lui demandera jamais rien. » On oublie que ce sont les indisciplinés qui

agitent l'humanité et les disciplinés seuls qui la mènent.

Dira-t-on que cette éducation *sépare* trop *de la famille?* C'est vrai, mais exagéré. Que ferait-il de plus dans sa famille aux longues heures où il devra étudier pendant que les siens aussi travailleront? Il était blasé sur les douceurs du foyer; l'absence les lui fera mieux sentir, et il voudra du moins, si la séparation n'a pas lieu sans larmes, qu'elle serve à quelque chose et que des succès les consolent tous.

Ce n'est pas qu'il faille tout louer dans les internats que Taine a pu définir : « Une grande boîte de pierre, avec un seul trou pour y entrer, un gratte-pieds en fer et un concierge. » L'école-caserne est absurde! Beaucoup d'étudiants, peu de maîtres; le plus de matières possible, enseignées au plus grand nombre d'élèves possible, dans le moindre temps possible : le progrmme est bon s'il est indifférent de sacrifier l'enfant à l'économie. Pourvu que les surveillants y aient leurs grades; pourvu que des désordres publics n'amènent pas le déshonneur de la maison, que peut exiger de plus le chef d'établissement? Prétendra-t-il s'employer à l'éducation morale de tant d'esprits et les préserver de toute contagion dans une société plus mêlée qu'aucune de celles où le jeune homme passera ses jours? Ces vices qui se propagent, beaucoup les ont apportés au collège; vaut-il moins que la maison où ils sont nés? De telles excuses, qu'il est impossible soit de récuser, soit d'admettre, sont la condamnation du système.

Mais ne pourrait-on garder aux internats leurs qualités en atténuant singulièrement leurs défauts? Choisissez, non loin d'une ville, à proximité d'une grande ligne, quelque coteau baigné de lumière et de grand air; bâtissez là, non plus des palais où étouffent à grands frais les élèves et les maîtres, mais des salles économiques, spacieuses et commodes, isolées ou non; qu'il y ait dans la cour de l'ombre et du soleil; n'acceptez qu'une *centaine* d'élèves : au-dessus de ce nombre l'éducation sérieuse est impossible. Je n'ose ajouter : choisissez-les et n'admettez que des fils d'honorables familles! Le choix, dans des écoles publiques, est difficile et serait d'ailleurs toujours douteux. Pas d'externes, du moins, pour « faire les commissions » et importer les distractions du dehors. Le professeur anglais vit tout le jour en compagnie de ses élèves, prend part aux récréations et aux repas. C'est l'*idéal* que se propose M. Demolins à l'École des Roches, et il a de quoi tenter. Peut-être serait-ce beaucoup exiger des nôtres mal entraînés à ce régime. La proximité d'une ville leur permettra d'y conserver leur domicile et leurs relations sans trop sacrifier, s'il se peut, leurs élèves à leurs plaisirs. Les classes étant moins nombreuses, ils pourront tenter d'ailleurs, sur dix élèves, ce qu'ils ne peuvent faire pour quarante : s'intéresser à tous, discerner les qualités et les défauts et faire de l'éducation. La discipline devient là plus effective, surtout si l'on s'avise enfin d'y intéresser les élèves mêmes. A la tête de chaque service mettez un « senior » responsable; chargez un comité,

voté par les justiciables, d'assurer le bon ordre et de réprimer les écarts. Cette combinaison changerait en égards et en déférence réciproque cette crainte servile qui n'est que le commencement de la sagesse. L'inconduite et l'insoumission cesseront de « poser » un élève quand il ne bravera plus une tyrannie et que le seul péril consistera à encourir le blâme de ses pairs.

Il résulte de ces quelques lignes que nos lycées sont à vendre ou à démolir : la conclusion, dans les deux sens du mot, est rigoureuse. On en peut inférer encore que l'éducation préconisée coûtera plus que les 24 francs qu'y consacraient annuellement les parents de Marmontel. Mais l'État ne consent-il pas de lourds sacrifices pour des collèges pernicieux ou sans élèves? Nous osons demander qu'on ne considère pas comme une entreprise à dividendes l'éducation d'où sortira la France de demain.

Nous ne dirons qu'un mot des *externats*, à l'heure même où l'on vise à les généraliser : c'est qu'ils devraient rester une exception. Ces trajets, répétés quatre fois par jour, souvent à longue distance, que réclame la fréquentation des cours sont un grave sujet de préoccupations en ce qui concerne la préservation hygiénique et morale de l'enfant : brusques variations de température, sollicitation flétrissante des affichages cyniques aux murailles ou aux vitrines des magasins. Les conduire, les aller prendre? que de temps à perdre! Des mandataires de confiance, où les trouver? L'élève rentre chez lui pour un repas hâtif, retourne jouer, revient pour étudier et dormir :

cette combinaison hybride prolonge seulement le régime émollient de la famille en permettant d'échapper à la formation tutélaire de l'internat tel que nous l'entendons.

2° *Les maîtres* ou agents de l'éducation morale, deuxième incertitude et plus embarrassante, puisqu'elle soulève une question de personnes. Tout maître peut être excellent. Le croyant le plus zélé se refuserait à frapper d'ostracisme, au nom de la religion, tant de professeurs qui ont ce double mérite, étant laïques, d'avoir gardé des convictions. Tous ne sont pas appelés aux abnégations du cloître ; combien d'institutions, que leur prospérité récompense, se sont fait un renom mérité d'honorabilité et de dévouement. Des maîtres, qu'on le sache bien, ne le conquièrent qu'à leurs dépens. Prodiguer, tous les jours et tout le jour, à ces enfants distraits qui passent, des soins intelligents que les père et mère n'auraient pas la patience de leur donner, les moraliser rien que par sa présence, dégager péniblement de cette gangue quelque mauvais diamant, supporter les défauts, les oublis, les ingratitudes, les rancunes, parfois de véritables persécutions, les parents s'imaginent-ils payer cela ? Les premiers à se plaindre de leur propre fils, si le professeur compâtit trop sincèrement, ce qu'ils viennent de dire ils ne l'acceptent plus et plaident d'office les pires causes devant l'inculpé goguenard. Ce maître, ses meilleurs élèves déjà le consolent mal et n'ouvrent leur cœur qu'à demi, gênés par la réserve délicate qu'il s'impose. Et l'on s'étonne que cet homme, conférencier disert, psychologue ap-

précié, causeur charmant ne sorte pas du rôle d'étranger qu'on lui fait et qu'il se résigne à parler, de sa chaire et de matières professionnelles, à ces jeunes âmes qui, comme des fleurs au soleil, devraient s'ouvrir sous son regard et seraient fécondées par son expérience; car il a, sur les maîtres religieux, cette supériorité de connaître la vie deux fois de plus, par ses joies et par ses blessures; il pourrait leur en signaler les dangers, les mensonges; être paternel étant père, être à la fois ancêtre et précurseur.

Le professeur de maison religieuse a déjà sur lui tant d'avantages. Lui ne quitte ses élèves ni jour ni nuit. Obligé par état de gagner leur confiance, il se préoccupe avant tout de former l'âme, et le reste vient par surcroît et n'en vient que mieux. C'est une existence d'observation et de découvertes sur le sujet le plus émouvant et le plus sympathique : un esprit, un caractère, un cœur, une forêt vierge. « Il faut qu'un maître, disait « un éminent éducateur [1], fasse attention à tout, « depuis l'âme de l'enfant jusqu'aux cordons de « ses souliers. Rien n'est petit dans une œuvre « où tout est grand. » Pour aller à ce cœur il faut l'aimer, et il l'aime parce que, mieux que Pygmalion, il croit à ce qu'il fait et peut y adorer la beauté divine qui transpare. L'enfant a lu beaucoup plus vite encore dans le cœur du maître; il s'épanouit, et de ces premiers rayons qui ont touché ses premiers ans on le voit garder des souvenirs impérissables. Pour acquérir des ver-

1. Mgr Dupanloup.

tus il peut oublier qu'on les prescrit, il n'oubliera pas qu'il les a vues. Ce sont des vertus de situation devenues des vertus professionnelles. Ce maître, où vit-il ? dans la solitude qui empêche l'éparpillement des impressions. Des vœux l'ont armé d'une somme d'abnégation qui lui permettra de se confiner quarante ans dans l'humble poste qu'il remplit mieux. Il n'a ni les devoirs mondains, ni les liens de la famille ; il ignore tout des incidents et des curiosités d'ici-bas : un seul intérêt a remplacé tous ceux auxquels il renonça. Le trésor d'affections que garde ce cœur inemployé, l'absence de ces passions troublantes qui usent les forces et dévorent le temps, l'enfant bénéficie de tout cela ; étonnez-vous qu'il ne le rencontre pas ailleurs ! N'oubliez pas d'y ajouter l'autorité et les énergies où peut atteindre celui qui travaille pour l'éternité, qui fait écho à la conscience en parlant au nom de Dieu, et le prie chaque jour de faire croître la moisson malgré les fautes de l'ouvrier.

3° Le terrain est choisi, les ouvriers pleins d'ardeur, mais de quels *procédés* useront-ils ? L'éducation morale tient à trois choses : voir le bien, le vouloir et l'accomplir. Comment le maître donnera-t-il au jeune âge *des principes* sûrs, *la volonté* de les suivre et *la force* de n'en dévier pas ?

Procéder sans *principes* c'est s'en remettre au hasard : que d'hommes de nos jours en sont là ! On se fait une morale à soi ; selon la passion qui domine, on pose des axiomes d'où les reproches découleront malaisément ; la loi choisie, on l'ap-

plique avec indulgence et à l'occasion on s'absout. Et le monde qui voit ce sage Nestor n'ouvrir la bouche que pour se féliciter de ses vertus trouve, comme le bon Homère, que ses paroles sont « douces comme le miel. » Ils sont honnêtes! oui, sans savoir pourquoi; il y a des mœurs peut-être, il n'y a plus de morale. Dans une société où ils respirent l'atmosphère du christianisme, ses principes continuent à diriger à leur insu la conduite de ceux qui n'y croient pas. Cela les empêche de constater que leurs aspirations confuses, leurs rêveries, leur vague idéalisme sont faits de mots creux et pourtant sonores, exprimant des idées imprécises. Qu'ils expliquent à un enfant de dix ans pourquoi c'est mal de mentir, quand Rousseau avoue que Locke y eût été embarrassé. Puisqu'il s'agit d'affermir, il faut ne pas fixer sur le sable des ancres toujours prêtes à déraper. Les principes sont comme ces racines que l'arbre projette avant de monter haut dans la forêt. Que promettraient un tronc sublime, des rameaux superbes, un splendide feuillage s'il ne plongeait dans un sol ferme plus avant encore que dans le ciel? de magnifiques débris au premier vent! Pour tracer cette ligne droite qui est le chemin de la vertu, il ne faut pas que le but vacille puisqu'on y doit marcher, malgré passions et fantaisies, malgré les blâmes, l'opinion et l'amitié. Les vérités de la science ne suffisent pas à la morale, elles n'ont pas sa fixité : la physique d'Aristote a perdu quelque peu de sa valeur pendant que la mort de Socrate nous impressionne comme Cébès. Prétendre « insinuer »

la morale au lieu de l'accréditer officiellement par des raisons authentiques, sous prétexte qu'on l'enseigne à des enfants, c'est de l'obscurantisme. L'école ne devra-t-elle pas les dire à des élèves de quinze ans? sans cela ils se feront un jeu de faire crouler cette statue d'or aux pieds d'argile.

Nous ne sommes plus aux temps arriérés où l'on élevait sans s'en douter; on veut élever plus que jamais, mais sans savoir sur quoi bâtir. Nos modernes Platons tombent dans non moins d'erreurs morales que le premier; elles sont seulement moins répugnantes et nous les en fécilitons. Beaucoup d'entre elles les honorent; mais si le mensonge peut devenir ingénieux, il ne peut pas devenir vrai. Les philosophes sont dans le plus lamentable désaccord sur le but ou les moyens : les uns sont flatteurs, les autres censeurs amers, pendant que de plus avisés amusent de leur sagacité moqueuse les lecteurs qu'ils feraient mieux de corriger. Tous sont dogmatiques, sous un vernis de scepticisme, et ce qu'ils font de mieux est, comme les aruspices, de se moquer les uns des autres. Chacun se doute que son système est discutable, mais c'est le sien : le moyen de se distinguer en adoptant l'avis du genre humain! On pourra du moins jeter des fleurs sur le philosophe ou sur la doctrine en les enterrant, puis, chacun s'en ira avec son opinion, sinon avec un doute de plus. Quand ils auraient tous raison, quelle morale populaire fonder sur des systèmes philosophiques? Le peuple n'a pas d'argent pour les acheter, de temps pour les lire, d'aptitude à

les comprendre. Un auditoire d'ouvriers dormira après quinze minutes d'initiation, les gens du monde iront ailleurs. Et des enfants vous comprendraient ! J'entends, vous leur soumettrez les résultats; soit, à condition d'être plus libéral à notre égard.

On n'exigera pas que nous discutions ici vingt systèmes d'éducation morale dont la plupart, en dépit de leur renom, ne soutiennent pas un examen superficiel.

Nous rangeons délibérément parmi ces essais mal venus le *système positiviste.* D'après lui, quand vous écoutez vos désirs, vous n'écoutez que vos besoins et ne faites qu'obéir à la nature qui vous récompense par des voluptés. Discuterait-on vos désirs? vous dites : « Je n'y puis rien, c'est ma nature! » et vous revendiquez victorieusement les privilèges de l'animal. La vertu, c'est l'hygiène qui seule permet de prolonger ses plaisirs, et il faut être tempérant, ne fût-ce que par intempérance. Jadis, quand les convives du baron d'Holbach bafouaient, après boire, Dieu, l'âme et la liberté, ils avaient la prudence de congédier leurs laquais; aujourd'hui on publie cela et on le signe. On comprend que Auguste Comte, l'inventeur du système, ait senti le besoin de le compléter. Il y procéda en organisant une religion non moins intéressante dont ses fléaux oublient trop souvent de nous parler.

Le *système de l'évolution* fait de la morale une question d'hérédité. Pas de principes, seulement des sélections ou des tares, également involontaires. Nos tendresses pour ce qui souffre sont

des préjugés propres à retarder le progrès humain ; cette jeune fille qui préfère la misère au déshonneur n'y a pas plus de mérite qu'un chien de race à tenir l'arrêt. L'espèce humaine va s'affinant sans y penser, et nous rencontrerons, un jour ou l'autre, quelque représentant de la race supérieure qui doit fatalement nous remplacer. — Attendons !

L'*école utilitaire* enseigne que la morale gît dans l'intérêt personnel bien compris ; il est seulement difficile à bien comprendre. L'intérêt, le devoir, le bonheur sont synonymes dans son dictionnaire ; cela simplifie sa dialectique. « Suivez votre intérêt, vous serez heureux ; or, votre intérêt est de faire le bien ! » Il y a, sans contredit, à remplir son devoir, un intérêt lointain et final, mais c'est un intérêt invisible, religieux, discuté par conséquent, auquel on est libre de ne pas croire et auquel la passion ne croit pas ; elle préfère le petit poisson du fabuliste. Moraliser les hommes, c'est les désintéresser d'eux-mêmes. La morale qu'on nous propose est une philosophie « d'hommes gras. » Les intérêts, même bien entendus, sont trop variables, trop opposés ; autre est celui d'un jeune homme et d'un vieillard, d'un militaire et d'un prêtre, d'une femme et d'un ermite. La vertu est un sacrifice plus qu'un bonheur ; quiconque la pratique sans croire à Dieu n'en doutera pas. Mon intérêt serait d'être malheureux ! « Avouez, disait Voltaire, qu'un sage dans les fers enrage ! Si le sage n'en convient pas, il vous trompe. » N'est-on pas libre d'ailleurs de sacrifier de son intérêt ? Ceux qui le font sont les

plus applaudis. Le héros, qui l'est déjà moins s'il se prend à réfléchir, trouverait souvent qu'il a agi comme un être absurde! C'est pour son intérêt que Regulus retournait à Carthage. Le mot prête par trop à l'équivoque, et s'il a un sens qui soit bon, soyez assuré qu'il sera pris dans les quatre-vingt-dix-neuf autres.

Un avocat vient de découvrir, aux antipodes de la précédente, la *morale moderne.* Un article unique la compose auquel, depuis la création, nul n'a songé : le patriotisme ! — L'amour de la patrie, pour être un sentiment très généreux, a le tort d'être assez intermittent pour qu'une génération meure avant d'avoir pu le pratiquer. Outre que l'honorable défenseur plaide assez mal cette mauvaise cause, sa morale est tellement distraite qu'elle a oublié l'individu, la famille et l'humanité.

Deux thèses appellent la discussion, qui ne sont plus de celles qu'on réfute rien qu'à les exposer. Tenez-vous pour la morale basée sur la sympathie, l'altruisme, l'*intérêt général?* C'est une belle théorie qui prête de belles maximes à nos orateurs de clubs. « La vertu consiste à faire du bien à autrui ; donc, plus il y aura de vertus, plus l'humanité sera heureuse. » Le système semble négliger ces vertus cachées, les plus nombreuses et les plus vraies, dont la répercussion sociale serait difficile à expliquer. Que font à l'humanité des hommes vivant ou mourant obscurément pour une sainte cause : des âmes pures sans qu'on le sache. — L'humanité! c'est un mot bien général! Il comprend ce que je dé-

teste aussi bien que ce que j'aime, nombre d'êtres intelligents, grossiers et vils. Si l'univers et la vie ne sont rien à mes yeux, pourquoi m'inquièterais-je de l'un ou l'autre? Le rendre heureux? Le mérite-t-il? M'employer à la félicité de qui m'ignore ou m'exploite? L'homme qui se laisse distraire de ses propres maux s'attendrirait sur ceux du genre humain! Mais c'est à peine si des enfants aiment assez un père pour ne pas lui reprocher le pain qui prolonge ses derniers jours. L'homme est obligé d'être égoïste pour défendre dans ce monde sa place et sa vie; y veillera-t-il en s'en désintéressant? Pour aimer son prochain comme soi-même, faut-il d'abord qu'il ne s'aime pas? L'intérêt personnel, c'est le premier instinct et le dernier effort; il est au fond de toutes les passions, qui prennent ses ordres et ne travaillent qu'à son profit. Je comprends la justice et le respect d'autrui; mais la justice consiste-t-elle à sacrifier l'un des contractants? Je tiens au peu que j'ai, passionnément; il faut que je le cède à qui voudra pour jouir du plaisir délicat de faire un heureux! Que chacun en fasse autant, le bonheur total de l'humanité n'aura pas augmenté, la propriété aura seulement changé de main. Les méchants seuls auront sujet d'applaudir. Pendant que j'aimerai naïvement des gens que je n'ai jamais vus, qui ne sont pas aimables, qui me veulent du mal, qui m'en ont fait, ils tireront avantage de leur improbité et encore de ma bienveillance. Nos codes, arbitres-nés de l'intérêt général, sont plus réservés; ils veillent à la paix, mais déconseilleraient de telles vertus.

Un système nous reste comme une dernière espérance, plus séduisant, car il se réclame de *l'honneur*. Un tel mot est un argument! Mot au prestige incomparable contre lequel on oubliera toujours de se défendre; religion mâle, sans symbole et sans images, sans dogmes et sans cérémonies, qui a gardé pour sectateurs ceux-là même qui rient de Dieu. — Malheureusement, c'est une chose inexprimable que cette chose sacrée, une fleur à l'enivrant parfum mais sans racines, une théorie sans principes sûrs et aux sanctions plus que douteuses. Des preuves? Nous ne les donnons qu'à regret! Où trouver cette sanction et ces principes? dans notre cœur? L'homme responsable envers soi-même! Les frères Davenport excellaient ainsi à se lier eux-mêmes, mais pour se délier en quelques secondes avec une déplorable facilité. Les honnêtes gens sont unanimes à déclarer qu'on doit s'entraver sans se déprendre. C'est donc en définitive sur « l'opinion » que le devoir reposera. L'opinion? la vraie vertu la méprise pour commencer! L'opinion n'est qu'un terrain mouvant. N'a-t-elle pas varié toujours selon les époques, les pays et, chez des hommes de même race, chaque esprit ne l'interprète-t-il pas à sa façon? Le sauvage tue ses vieux parents par pitié; le musulman verrait chez nous son harem dispersé par la maréchaussée; le Japonais se croit déshonoré s'il ne répond pas à une injure par le suicide, et cette morale énergique nous apparaît plus ridicule encore. Nos vagues sentiments du devoir, l'enthousiasme, l'amour de la gloire et souvent

la vanité ne font pas la morale de l'honneur, moins discutable en France. La préoccupation dominante est de sauver les apparences, cette morale tendant à s'assoupir quand le soleil est couché. Il est à peine besoin, en vérité, d'attendre le crépuscule tant l'honneur humain est indulgent. Combien d'hommes qui paient spirituellement leurs fournisseurs à la manière de don Juan, alors qu'ils seraient déshonorés faute de régler dans les vingt-quatre heures une dette de jeu que les tribunaux se refusent à protéger. Et ces manieurs d'argent! Au lieu de châtiment, ils trouvent d'énormes gains; mais ils sont assez habiles pour opérer en marge du Code, et les magistrats compulsent en vain la loi frémissante et vaincue. Dans un livre qui a fait du bruit, on voit un homme qui n'a plus ni religion ni préjugés; mais il lui reste l'honneur! Il lui a voué un culte! Or, cette noble passion ne l'empêche ni de trahir son ami, ni de faire mourir de chagrin son bienfaiteur, ni de dégrader son âme dans mille débauches; volupté funeste à qui l'honneur permet à peu près toutes les entreprises, sans s'inquiéter s'il faut à ces plaisirs une complice déshonorée. Cet honneur, il n'est inexorable que pour la femme! Le monde raille le père ou le mari de l'accusée; mais pour se faire absoudre ou même pour faire sourire, il suffit au séducteur de leur tirer un peu de sang. Demain peut-être on l'applaudira encore s'il punit de mort dans sa maison ce que lui-même a fait en riant dans dix ménages!

On a imaginé un expédient pour suppléer aux

principes. Puisque Jules Simon a pu écrire : « L'homme fait l'école ! » pourquoi le maître ne « ferait-il pas la morale. » Un homme, pour en élever un autre, vaut mieux qu'un manuel; son cœur touchera le cœur de l'enfant et de son âme il lui fera une conscience. Le maître doit être la morale personnifiée ! — Nous répondons : On prêche mal quand on prend pour texte : « c'est mon métier. » — Se sentent-ils la vocation ? Nous déclarons que nous en sommes convaincu. Mais on recule seulement la difficulté au lieu de la résoudre. Peuvent-ils prêcher sans convictions ? Où se les formeront-ils si les principes sont controuvés ? Vous dites : « Une conviction ne s'inspire pas ; elle s'inspire, elle se respire ! » Soit ! Mais c'est spéculer sur l'ignorance de jeunes esprits, ce qui est regrettable quand cette conviction est fausse et difficile, quand elle n'existe pas; un geste, un regard, le silence seul les trahira.

Avouons-le. Toute [notre éducation morale est incapable d'expliquer à un enfant pourquoi il est tenu de respecter un mauvais père ! C'est un fragile château de cartes qu'on ne peut pas même faire tenir debout, en des temps où les plus hauts devoirs sont en butte à des attaques sans merci. Il est question de recommencer : on parle d'un système de religion laïque qui justifierait toutes les espérances. Mais que feront d'ici là nos éducateurs et nos écoliers !

Que les maîtres, en attendant des principes, préparent des *volontés;* il n'y aura plus qu'à marcher quand le brouillard aura disparu. Ils le peuvent et ils y parviendront en louvoyant avec

prudence entre ces deux écueils : *annuler l'enfant* ou *le laisser à ses fantaisies,* en évitant de tenir la barre d'une main trop lourde ou trop légère.

Il faut que l'enfant veuille, puisque lui seul peut accomplir. Sans chercher, avec Schopenhauer, si l'on apprend à vouloir, il est indiqué, du moins, de ne pas le lui désapprendre. Le maître n'est pas un moteur qui mette en mouvement un automate : l'élève y perdrait souvent ses qualités pour acquérir des vices artificiels. Il faut respecter la liberté humaine dans une jeune âme plus religieusement que dans un homme, puisqu'elle est plus incapable de la défendre. Les égards que vous lui témoignerez l'inciteront à ne démentir pas Virgile :

Possunt quia posse videntur!

et peut-être l'élève le plus mal doué dépassera-t-il vos espérances et ceux de ses condisciples dont vous augurez le mieux. Comment lui infuser le sentiment de sa dignité s'il est trop évident qu'elle vous fait rire?

Nous ne disons pas de laisser l'enfant à ses caprices. Ils témoignent d'une sève exubérante qui jette au hasard trop de rameaux; cependant c'est la sève. Ces caprices mêmes n'indiquent-ils pas qu'on doit pouvoir changer une volonté naturellement si changeante? Il y faut parfois de si imperceptibles motifs qu'un homme se surprendra à s'étonner de sa propre décision comme s'il y était étranger! Guidez la sève, ne la tarissez pas; c'est un moyen simpliste que de dire :

« Obéissez! » et d'obtenir la paix sans négociations. L'écolier baisse la tête, mais que pense-t-il? Puisqu'il serait inadmissible que vous répondiez complaisamment à ses demandes d'explications, n'attendez pas qu'il en formule. Expliquez d'avance que vous ne pouvez rien faire èn lui sans lui, et prouvez-lui que son obéissance, bien qu'exigée, n'est qu'un « self-government. » Qu'il comprenne qu'il n'est pas question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit; que vos ordres étant fondés sur *tels* motifs le sont ainsi sur la raison : or, il n'y va pas plus de la dignité de secouer le joug de la raison que de s'affranchir du joug de la grammaire. Sa conscience le lui dira.

Mais en quoi l'obéissance peut-elle servir la volonté quand elle la plie, fût-ce sous le joug de la raison? Est-il besoin de le dire, la volonté rapporte de ces luttes incessantes des énergies. Il faut qu'elle s'aguerrisse jusqu'à résister sans fin aux impressions, à l'indolence, à l'orgueil et aux passions. La volonté qui s'abandonne n'est qu'une velléité perpétuelle et fébrile, qui se dément, se contredit, veut et ne veut plus, avance et recule : incohérence infantile qui exige ce qu'elle n'a pas, rejette ce qu'elle a voulu et redemande ce qu'elle a rejeté. Avec ces fantaisies faites des vertus!

Cependant, à n'agir que sur la raison, l'éducateur perdrait, en face de raisons novices, la meilleure moitié de ses avantages. Il est des adjuvants qui prennent l'enfant par le cœur d'où vient le meilleur de nos vies. On peut agir sur ce cœur par *la peine* et par *le plaisir*.

« Donnez-moi, disait Quintilien, un enfant qu'excite la louange et que charme la gloire! » Or, où sont les enfants que *l'éloge* et *des récompenses* ne charment pas : nous en avons peu rencontré. Nous ne prétendons pas que les récompenses et les prix de fin d'année soient le but de l'éducation; que les labeurs scolaires seront payés quand les lauréats iront s'incliner gauchement devant M. le Sous-Préfet, qui déposera, de travers, sur leur front une couronne de papier peint dont on voit le fil de fer, pendant que des gens graves applaudiront, non sans bâiller. C'est une gloire trop innocente! Je ne sais quel général pourtant, entre tous ses triomphes, en distinguait deux : le premier prix rouge, à tranche d'or, remporté au collège, et sa première bataille gagnée sur l'ennemi. Un livret de caisse d'épargne l'eût séduit moins. — Mais quel vieillard n'est pas touché encore par un éloge! On nous en adresse qu'il faudrait refuser à des enfants, et nous les acceptons. On loue nos avantages naturels, un simple miroir presque toujours nous félicite; on loue notre intelligence, et nous oublions qu'elle est un don; on loue des succès obtenus sans sacrifice et sans efforts; on ment, nous le savons, et nous semblons murmurer : « Dites toujours! »

L'éducation morale devra-t-elle abdiquer en présence des volontés insensibles à l'éloge et aux espérances? Non; elle doit à l'enfant de tout tenter. Il sera temps, l'éducation finie, que le jeune homme prenne les mœurs d'un âge où toute autorité semble avoir perdu tout prestige; au collège, une tolérance exagérée deviendrait

vite intolérable. C'est assez que l'enfant sorte d'un foyer où il oppose ses caprices tout-puissants à des supplications inacceptables et punit de ses fautes, par des bouderies calculées, les père et mère qu'elles font souffrir. Le plus grand service qu'on puisse lui rendre est d'atténuer, fût-ce *en les punissant,* des défauts qui engagent sa vie; on le doit, si opposés qu'ils soient à se voir servir de cette façon. Des faiblesses ne sont-elles pas le principe de la plupart des mécomptes, des égarements et des malheurs? Il n'est que temps de leur apprendre qu'on remplit son devoir ou que les fautes s'expient.

Nous demanderons seulement qu'on se fasse enfin des punitions l'idée éducatrice qui les excuse. — Des punitions corporelles, nous n'acceptons, pour des incorrigibles, que le soufflet paternel et mesuré dont nous donnerons la formule. Nous persistons à y voir, *pour le père,* une dialectique expéditive quand l'autre a soulevé trop d'objections. Montaigne gardait pieusement dans son cabinet quelques longues gaules que son père « portait ordinairement en la main. » Les gaules et l'attitude ne nous plaisent pas. — Les punitions matérielles sont à supprimer; le piquet, un petit garçon immobile au pied d'un arbre, exposé, sans réaction possible, aux coups de soleil et aux courants d'air; les « pensums » abêtissants, dévolus par distributeur automatique, à libeller un jour de congé, dans l'atmosphère viciée d'une salle d'études; ingénieux moyen d'intéresser l'élève à *l'Enéide!* le séquestre, où l'enfant se pend quelquefois. — Ferez-vous com-

prendre à ces malheureux qu'ils sont châtiés pour leur bien? S'ils l'admettent, ils méritent qu'on lève la punition; s'ils en sont mal convaincus, qu'on la supprime! Nous dirons par quoi les remplacer. Ce régime, le croira-t-on, est appliqué, malgré ses vices, jusque dans nos écoles supérieures, et pour des hommes de vingt-cinq ans! Que veut-on qu'il produise; des révoltés! Le commandement est indéclinable, mais l'obéissance est frémissante. Nos internats sont de vraies géhennes où les jeunes gens vivent dans une excitation perpétuelle, parfois en rébellion ouverte. Est-ce ainsi qu'on dresserait un cheval ombrageux? Pourquoi traiter les hommes plus durement que les animaux? Ignorez-vous donc que cet enfant, si faible qu'il soit, vous pouvez l'écraser mais non le réduire? Si sa volonté vous méprise, le vaincu c'est vous!

Il ne s'agit pas de punir, mais d'amender; des corrections, pas de sévices! des amers, mais qui soient fortifiants! et de tout cela le moins possible. L'idéal serait de prendre sur eux assez d'autorité pour n'avoir pas besoin d'y recourir. Si vous voulez qu'ils craignent la honte, ne les y accoutumez pas. Usez sobrement, même de la réprimande, pour lui conserver, dans l'occasion, tout son empire; l'ombre du fouet suffit aux bêtes. Servez-vous, s'il se peut, de leurs défauts comme de leurs qualités; ainsi fait le marin de vents contraires. — Faut-il sévir enfin, ne vous hâtez pas; l'énervement fait qu'on dépasse la mesure et qu'on force le jeu des ressorts lorsqu'une goutte d'huile suffirait. Jamais d'expressions in-

jurieuses, qui déconsidèrent la justice même et s'oublient mal. Soyez digne, calme et froid; ayez une voix blanche. La colère est un vice, et Sénèque vous le dirait : *Non opportet peccata corrigere peccando*, et Quintilien : *Objurgant quasi oderint*, et tel autre : *Morbis medemur nec irascimur*. Ne le reprenez, sauf exceptions, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre; il est capable seulement de s'exaspérer sous la menace et d'aggraver sa faute; on écrit mal sur un papier qui tremble. Soyez juste : ils savent mieux que personne ce qu'ils méritent et ne méritent guère que ce qu'ils craignent. Ne cédez jamais par faiblesse, mais cédez souvent au repentir. Quelquefois on ne réussit à mieux faire qu'en ne faisant rien. Un de mes professeurs avait imaginé intelligemment de menacer mes voisins pour les délits dont j'étais l'auteur. Qu'ils soient convaincus toujours de votre bienveillance : les plantes fleurissent mal sous de perpétuels frimas; de votre estime : ne les traitez pas en prévenus et doutez de leur attention plus facilement que de leur loyauté. Que si vos industries les laissent impénitents, puisque vous leur êtes inutile, *priez-les de rester chez eux*. C'est le spécifique que nous avions annoncé.

L'éducation morale devrait encore, à la vue et au désir du bien, joindre *des forces* pour l'accomplir. Des enfants sont moins aveugles et moins pervers qu'ils ne sont faibles. Un fond d'universelle indolence joue dans les âmes le rôle de la pesanteur. Comment bâtir la tour d'Esope ! Les dons les plus brillants ne sont souvent qu'une

noble épée dans une main débile : nous sommes nés vaincus, comme beaucoup meurent. On passe des faiblesses du jeune âge à celles de l'adolescence; on change d'état, de goûts et d'opinions, mais pour retrouver sans fin des vertus d'enfants dans des cœurs d'hommes. Quelles théories suffiraient à changer cela ?... Un enseignement esthétique révèle le poète ou l'artiste mais n'en crée pas; fera-t-il mieux des gens de bien? — Vous leur prouverez qu'ils s'égarent? La raison le leur dit, hélas! sans les en empêcher; ils ne sont pas aveugles, ils sont paralytiques! Se savoir esclave ne délivre pas. La raison parle, mais la passion crie. Faites comprendre au chat qu'il a raison de manger les souris, mais tort d'aimer aussi vos oiseaux! La philosophie arrêterait ceux que la perspective de la mort n'arrête pas? Ils n'ont pas besoin de vos arguments pour gémir; leur conscience, semblable au serpent du Tasse, se traîne après soi, malheureuse à la pensée de cette dignité morale qu'elle ne peut ni abdiquer ni ressaisir.

De l'aveu général, les caractères vont s'affaiblissant. Comment se soutiendraient des maisons vermoulues sans rien qui les adosse? Que deviendront nos fils quand, après les meilleures leçons, ils ne verront autour d'eux qu'égoïsmes savants escaladant toutes les hauteurs, convictions vendues, trafics éhontés et vices lâches? Où trouveront-ils cet homme, que Diogène cherchait déjà, qui parle comme il pense et agit comme il a parlé; qui marche au devoir, sans hésitation comme sans bravades; qui, de la maxime de

Vitruve, supprime aisément un mot, mais pas le dernier : *Rogari, non rogare!* — Il passe, seul dans la foule; il voit violer le succès par ceux dont il n'a pas eu les complaisances, mais sans estimer que les honneurs fassent la valeur d'un homme ou en tiennent lieu et qu'il faille être quelque chose pour être quelqu'un; et il admet bénévolement que ce soit lui qu'on jalouse : tout cela sans aigreur et sans regrets. Plaisirs, vanités, passions, épreuves, tous ces vents de la vie vont le troubler de leurs caresses ou le secouer de leurs ouragans; mais ils ne détachent que des feuilles et ne brisent que des branches et l'enracinent. Ce n'est pas qu'il soit insensible! l'acier frémit quand il se trempe, et il faut que le diamant s'use pour qu'il en jaillisse des étincelles. — Fils de France, pour être les plus grands, vous n'avez qu'à vous redresser ainsi, et si le vice heureux vous plaignait trop, qu'à lui répondre : « Je serai aussi courtisé que vous, quand je m'ennuierai d'être honnête homme! »

Les élèves de nos internats sont trop convaincus que l'éducation prend fin avec le collège. Leur demi-science décide de toutes choses, comme si les diplômes leur déléguaient tout jugement. Oppressés d'aspirations sans but, ils imaginent passer enfin d'une perpétuelle contrainte à une liberté sans contrôle. Faut-il attendre les démentis de ce maître trop dur qu'est l'existence? Qui lui dira que la vie débute par de fausses joies; qu'elle promet des miracles, mais n'en fait pas; que toute épaule souvent fléchit sous le plaisir ou la douleur, un coffre-fort ou une besace?

Cette *mission dernière* doit être assumée par ceux qui l'aiment; nous le disons parce qu'on l'oublie. En France, plus que partout ailleurs, les sottises des pères sont perdues pour les enfants; chaque génération veut faire les siennes. Un père ne saurait être un camarade, il est trop vieux et il est père. Devra-t-il fermer les yeux sur ces allures dégagées, ces réponses sèches, ces rentrées tardives, ces inclinations douteuses? Non; un père est juge, n'en déplaise à nos « bachelors », et, des attributs de la justice, il ne doit point laisser la balance et le glaive pour ne garder que le bandeau. Parce que la mère prend le bras de son fils au lieu de le tenir par la main est-il dispensé de respecter encore celle qu'il prétend désormais faire respecter, et lui donnera-t-il le soufflet symbolique qu'autorisait la législation antique à l'âge de la puberté? Le collège, l'absence les ont séparés d'esprit; les compagnies et les lectures tendront à accentuer les divergences. Mais à qui demandera-t-on du tact, de l'adresse et de la douceur sinon à une femme et à une mère? Les mères aiment et, parce qu'elles aiment, comprennent et osent. Une mère laisse-t-elle jamais partir son fils, eût-il cinquante ans, sans lui faire quelque recommandation : son expérience et sa tendresse lui semblent devoir toujours servir à quelque chose. Et l'on écoute, en souriant quelquefois, cette voix vibrer encore sur sa vie qui encouragea nos premiers efforts, consola nos premiers chagrins et a été la joie de nos joies; cette voix qui n'a jamais traduit un calcul, ni un égoïsme, ni un mensonge, et qui va

au cœur comme elle en vient. Elle peut prétendre à former l'homme encore, car la mère est plus forte que lui par l'âme et la vertu; et tel qui n'entendra plus d'autre voix s'inclinera au premier mot, fût-il déjà chez les Volsques. Un silence, il le comprendra ; sa présence forcera son respect; un mouvement des paupières ou des lèvres, son dédain le plus doux suffira pour l'arrêter, le châtier, l'anéantir, lui qui ne s'incline plus devant Dieu, qui ne croit plus à rien, même au plaisir, et qui ne respecte plus rien, pas même soi. Ah ! nos chères vieilles en cheveux blancs! La consolation de leurs derniers jours est faite de nos vertus, et nos vertus de nos égards. Nous pleurerons en les quittant, mais elles ne nous quitteront pas sans nous bénir. C'est alors que les regrets sont inconsolables quand on les a contristées et qu'on ne les réjouira plus; c'est alors que leurs leçons ne s'oublient plus quand la mort a fermé la bouche, qui les donnait. Nous vieillirons aussi, mais, parmi tant de choses qui meurent pour ne plus refleurir, le souvenir de nos mères nous apparaîtra à l'improviste, debout sur nos ruines, et les suprêmes espérances nous parleront encore avec leur voix.

Mais pour combien d'adolescents ingrats cette voix sera seulement celle du remords! Des compagnons de plaisir traitent les conseils affectueux du foyer de « jargon pédantesque » et les plus graves devoirs de morale puérile. Pour mieux s'émanciper, on s'asservit aux instigations déshonorantes de ces jeunes fous. Pour mieux affirmer sa liberté, le pauvre enfant aime tout

excepté ceux qui l'aiment et traite en ennemis ces braves cœurs. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises et se pique de débauches sans savoir être débauché. Dix ans d'éducation morale n'ont pas tenu devant une heure de plaisir. Un regard va souiller son cœur et gêner sa vie, un moment décidera de sa carrière et de son honneur; pour un geste il va se battre, il va se perdre pour une folie, oubliant que les sirènes ne chantent que sur des écueils.

Quand se relèvera-t-il si *le monde* où il va entrer *n'est pas meilleur?* Songera-t-il à la fois à y vivre et à s'en défendre? « Qui que vous soyez, disait Paul Féval, ne luttez jamais contre le monde. Faites comme le barbier du roi Midas; creusez un trou bien profond et cachez-vous pour dire tout bas : le monde a des oreilles d'âne! » Mais il a un doigt dans l'engrenage! Quand on s'est livré à la vie joyeuse on revient de ses ivresses amoindri et les plaisirs purs ne sont plus sentis d'un palais blasé : *maximes, publications, exemples*, rien, d'ailleurs, ne les lui conseillera.

Il entendra dire qu'il faut, ne fût-ce que par prudence, hurler avec les loups et penser comme son temps; que bien vivre signifie surtout bien manger; qu'une vérité n'en est plus une si elle date du Moyen-âge, ou même qu'il n'y a plus de vérités, mais seulement des opinions dont s'amuse également le dilettante. La mode « very select » est de parler sérieusement des choses futiles et légèrement des plus sérieuses. Il serait de mauvais ton de honnir les bagatelles, mais on a le droit de rire de Dieu et même des hommes s'ils

n'entendent pas. On peut rire de tous les sentiments, bons ou mauvais : la sensibilité est de la névrose, le patriotisme du chauvinisme, la foi du cléricalisme, l'amour une nécessité physiologique et les crimes de l'hérédité. Pour être aimable il suffit d'être méchant avec esprit, impertinent avec grâce : la vertu, pour amuser comme le vice, oublie trop que la tristesse est une inconvenance, le sérieux une impolitesse et la franchise un péril. Les vertus qu'il faut avoir d'abord sont celles dont parlait Boileau :

J'ai cent mille vertus en louis bien comptés !

Le succès encore est l'une des plus applaudies. Il n'y a que deux grands péchés, mais qui ne pardonnent guère : le ridicule et l'ennui. Voilà nos maximes.

Que verra-t-il? Qu'on les pratique ! Qu'on prêche le Paradis du bon Dieu à ces affreux anarchistes qui menacent toujours les honnêtes gens du pillage, du pétrole ou des bombes, il les fera patienter ! Quant à nous, nous nous contentons d'un Paradis terrestre, de l'évangile du bien-être et de la religion du confortable. La Bourse servira de temple et l'on gravera au frontispice l'inscription de Pompéi : « *Salve lucro !* » Les fidèles s'assembleront spontanément partout où l'on s'amuse. Il y aura ces processions : le carnaval, la mi-carême, le 1er mai, la cavalcade des étudiants et des « étudiantes », sans compter les bals de l'Opéra ; le théâtre remplacera la prière du soir ; nous ferons les ablutions sur les plages,

les pèlerinages aux villes d'eaux et le carême dans les montagnes.

Que lira-t-il? Tout ce qui peut atrophier de jeunes intelligences comme le vent du Midi sèche les fleurs du printemps. Le mal est arrivé à un tel excès qu'il devient difficile de calomnier. On lit beaucoup en notre siècle, on lit tout et tout le monde lit. N'osant poser des questions, auxquelles sans doute on ne répondrait pas, le jeune homme cherche à s'initier aux mystères qu'il pressent. Les médecins et les criminalistes blâment déjà ces faits-divers qui propagent la contagion des suicides et suggèrent au crime des procédés souvent merveilleux de simplicité. Que penseront les moralistes de ces sarcasmes, de ces romans malsains où tout novice peut savourer, méditer et revoir ces peintures cyniques qu'on ne regarde pas sans inconvenance, qui embellissent la honte et salissent plus à loisir que de mauvaises fréquentations? Encore les livres sont-ils chers! mais ces livraisons à dix centimes, ces titres scandaleux, ces nudités licencieuses, ces gravures obscènes gangrenant les masses qui les pâturent par un ragoût d'athéisme, pimenté de corruption au rabais, c'est un dévergondage auquel nulle société ne saurait résister longtemps. Point n'est besoin comme jadis d'aller chercher cela dans les arrière-boutiques de marchands suspects. Texte et dessins s'étalent au grand jour dans les kiosques, dans les gares, jusque dans les villages les plus éloignés des grandes routes où passe le progrès; l'écolier, encore sous la férule, peut comme l'homme plus qu'émancipé

se procurer les sales histoires qui, suivant l'âge, éveillent ses sens ou les raniment. Cela se colporte et, pour compléter leur instruction, à la porte même des collèges de Paris, il s'en distribue gratuitement plus de trente mille exemplaires chaque jour; et on les met de force dans la main du passant. Ingéniez-vous à leur inoculer la saine morale, parents et maîtres, pour qu'au seuil de votre maison tant de souffles impurs viennent refluer et, sous vos yeux, les contaminer, les pervertir! Tant de labeur, de sacrifices de l'Etat et des familles n'aboutiraient-ils, en accroissant la clientèle d'écrivains sadiques, qu'à généraliser la débauche et enrichir quiconque blasphème!

Mais que dis-je, les « conspués » ce sont les honnêtes gens. Les « gobeurs » ne sont-ils pas ceux qui croient encore à quelque chose? La morale est une chimère, le bien une duperie, et Brutus savait déjà que la vertu n'est qu'un mot! Ses tenants ne sont que des maladroits quand l'art de vivre n'est plus que l'art de transiger. Souriez à ce qui vous déplaît, soyez faux, mais soyez souples. Le monde est aux habiles et non pas aux scrupuleux; les convictions doivent surtout servir de marche-pied; le succès justifie tout, l'entrevoir et le saluer c'est l'avenir. Que si cet avenir vous donne un démenti ne mettez point l'honneur à vous obstiner dans une faute; sacrifiez Antoine et courez à Auguste! On n'est pas apostat pour rester debout, ni inconstant pour marcher du même pas que la Fortune. — Tenez-vous à parvenir? Offrez au monde des joies, des

fêtes et des sourires, mais taisez-lui vos reproches ou vos douleurs. Après même que ce vampire, qui aspire et flétrit tout, vous aura pris votre jeunesse, votre beauté, vos croyances ou vos vices, ne les eût-il payés qu'avec des larmes, souviens-toi, gladiateur, que tu es dans le cirque et que César te regarde : salue, avant de mourir, et tâche de tomber gracieusement.

Voilà l'éducation morale que promet le monde à nos enfants ! Ils s'abriteront comme ils pourront sous toutes ces ruines qu'on enguirlande et, dans des luttes sans pitié comme sans noblesse, chercheront des jouissances, fût-ce dans la boue. Leur âme, ils ne seront soucieux que de la fuir pendant les nuits et les jours, comme un négociant qui hésite à ouvrir ses livres de peur d'y rencontrer la banqueroute, ou comme Nabuchodonosor le Grand, roi de Chaldée, qui avait oublié son cœur d'homme pour n'avoir plus qu'un cœur de bête.

Nos principes, nos volontés, nos énergies ! autant d'épaves flottant au hasard; radeau fragile qui, pourtant, porte la France et sa fortune !

* * *

Nous ne croyons pas davantage aux *efforts post-scolaires* qui tentent d'assembler mieux ces ais épars. Bien que des premiers à rendre hommage au zèle des ministres et des maîtres, nous ne pouvons imaginer comment nos quarante mille cours d'adultes, les mutualités, les sociétés amicales, les conférences, propageront la moralité

dont elles ne parlent pas, ou si peu. Les projections soulèveront longtemps les enthousiasmes, les applaudissements et les rires avant de régénérer les villes et les campagnes. On nous cite tel pays, zélé entre tous, où un discours contre l'alcoolisme prenait place récemment entre une grande représentation et un bal gratuit; une buvette, servie à tour de rôle par chacun des cabaretiers du pays complétait la fête et utilisait industrieusement la buanderie de l'école où le café mijotait dans la chaudière. Depuis, les éloges n'ont pas tari dans le village. Des enfants qui chantent, qui dansent ou qui voient boire : cette prédication morale fera bien des convertis.

Il en est temps ! nombre d'entre eux avaient les idées sombres, ainsi que trop de suicides et tant de crimes précoces ne se fatiguent pas de le prouver. Nous omettrons discrètement de dire pourquoi, bien que cela nous démunisse malencontreusement d'une transition tout indiquée, à l'heure où nous devons dire enfin si l'éducation morale est radicalement impossible ou si l'on a seulement abandonné témérairement ses vrais principes. Nous touchons à des sommets fréquemment frappés, qu'on ne visite pas sans imprudence, à moins de faire de sa franchise ce qu'Empédocle fit de ses sandales.

Nous déploierons pourtant notre drapeau et nous y inscrirons hardiment : « *La Religion seule donne les principes, les forces et la volonté.* » C'est un vieil étendard, mais qui, comme le drapeau tricolore que vengeait Lamartine, a fait, je crois, le tour du monde...

La morale, pour tenir debout, a besoin de s'appuyer sur quelque chose d'immuable, et d'éternel par conséquent. C'est une première déduction philosophiquement difficile à contester. Il en est d'autres. N'étant pas inhérente à des causes physiques nécessaires, la loi morale est obligatoire mais non fatale; l'homme, ne l'ayant pas faite, ne peut ni la changer ni l'abolir; il ne peut pas la discuter; il ne peut même méconnaître les droits de quiconque méprise les siens. A ne respecter dans ses semblables que la dignité de la personne humaine, on serait affranchi commodément de tout devoir envers les gens qu'on en croirait déchus.

La morale n'est pas plus en nous que dans nos semblables ou dans les choses, puisque le devoir doit nous *dominer* tous. Si l'on réserve aux déments le privilège d'aller sans savoir où, il faut donc savoir, au préalable, nos destinées pour être assurés de les remplir; or, *la Religion dit seule nos destinées*. C'est en vain que Taine me peindra l'homme comme un infiniment petit, négligeable dans la création : cet être chétif ou manqué vaut plus à lui seul que l'univers, parce qu'il possède seul une conscience que sont impuissants à mesurer le centimètre, le gramme et la seconde ; parce que les astres vaguant par les cieux muets accomplissent sans le savoir leurs révolutions vertigineuses; parce que la pensée seule se pose le problème des origines. — L'homme, qui pénètre cent mille choses indifférentes, les entrevoit ou les découvrira, pour soi seul serait réduit à dire : « Je ne sais pas ! » Tout a un sens

dans la matière, la vie seule n'en aurait point ? à moins que, fatigué de chercher à l'aventure une fin et une règle qui ne sont pas en nous, pour éviter de confesser quelque chose qui nous dépasse, on ne ferme les yeux, on ne s'attarde ici-bas comme si l'on ne devait jamais mourir. La vie, c'est ce navire où chacun marche, court, se croise et se heurte; le vaisseau n'en prend souci ! il vous emporte bon gré, mal gré au terme sans que vos agitations ou votre repos l'aient retardé d'un jour ; le pilote seul connaît sa route. — Demandez à un enfant du catéchisme d'où vient l'humanité, où elle va, par quels moyens : il le sait ! — Le philosophe en sourit. — Mais cet enfant répond du moins quelque chose ! — Et lui ? a-t-il une solution plus indiscutablement logique, lui dont les explications consistent seulement à douter de tout et à étouffer péniblement les instincts sublimes que tant d'impies ont confessés et d'où Kant déduisait l'Être suprême? La morale, que vous cherchez encore, est clairement définie et imposée par Dieu, ce qui la rend indéclinable et anoblissante. Rien ne se faisant bien sans amour, c'est au nom d'un divin amour que cette morale conseille, prie, adjure; qu'elle impose des sacrifices qu'on n'eût jamais consentis, des luttes de chaque jour contre tant d'ennemis qui ne se rendent jamais. Celui-là pactisera moins pour qui le devoir devient sacré. Il manque, évidemment, à la morale religieuse, si lumineuse, simple et sublime qu'elle soit, d'être le dernier système inventé.

Elle sait qu'on pourrait croire sans agir et aux

principes elle joint des *forces*. Étudiez sa psychologie et trouvez mieux. L'homme a besoin de concevoir un idéal, même pour le mal traduire : le croyant imitera ce qu'il adore, Jésus-Christ. Or une foi béate n'y suffit pas. Il n'est rien dont le sentiment religieux s'accommode moins que de la faiblesse du caractère. N'allez pas demander à la religion des espérances qui ne vous coûtent rien : la lutte contre le mal et le triomphe sur soi-même en sont la loi, et quiconque, dans la lice, violera les lois du combat sera chassé hors du champ. Arrière ce Christianisme menteur que l'on prend comme un vêtement le jour des Cendres pour le rejeter à l'Alleluia; qui permet de rire des dévots et d'en être, de communier le matin et de danser le soir. Les fripons sont dispensés de porter un scapulaire et les débauchés de dire leur chapelet. La religion accepte l'homme avec toutes ses faiblesses jusqu'à l'en faire souvenir, mais toujours en les blâmant sans réticence, car si tout est difficile à la nature et surnaturellement impossible, rien n'est impossible à la grâce, qui jamais ne manquera : la vertu, c'est la force dans la faiblesse et c'est ce qui fait sa grandeur. — Un jour, sur les confins du désert où, pendant quarante ans, il cherchera vainement la terre promise, au sens d'une oasis enchanteresse, l'âme de l'enfant s'est émue comme l'oiseau qui va voler pour la première fois avance la tête au bord du nid. Avant que cette âme se soit ouverte aux amours mortelles, un céleste viatique s'y est posé comme la rosée des cieux sur les fleurs du matin, et, tant qu'il y consentira, elle ne sera qu'un

sanctuaire où le Tout-Puissant résidera pour l'aider mieux.

J'entends les sceptiques prophétiser qu'il ne sera pas longtemps fidèle et que la religion n'empêchera pas ses fautes. Mais faut-il aussi proscrire la raison qui les empêcherait moins bien encore ? — Le soleil, qui brille toujours, ne supprime pas les heures de nuit. Il faut que vienne l'heure sombre où cette pureté, qui n'est qu'un charme, deviendra virile et portera la trace du combat et le signe de la tentation : le malheur des temps fait que cette heure devance le vœu de la Providence et le cours même de la nature ! — Il ne faut pas demander à l'arbrisseau l'impassibilité d'un chêne. S'il délaisse le bien, il aura lutté du moins, ou commencé presque toujours par abandonner la piété qui seule l'inspire ; si la religion, bien qu'excellente, ne germe plus dans ce terrain mauvais, lui reprochera-t-on aussi de ne pas galvaniser ceux qui s'en moquent ? — On peut être vaincu d'ailleurs sans être un révolté. Pour ceux-là elle trouve des tendresses que la famille n'aurait pas. L'enfant ira-t-il confesser ses fautes au père qu'elles vont contrister, ou qui ne fera qu'en rire ? Non ; il cherchera, dans une chapelle obscure quelque prêtre inconnu, ministre du Dieu qui punit seulement ce que l'on n'avoue pas. Il lui dira spontanément ce qu'il nierait devant le genre humain, ce que nul ne saurait sans son aveu. Après qu'il aura vomi le poison, il acceptera sans discuter les remèdes, les décisions et les conseils, et il s'en ira, d'un cœur léger, rétracter ses calomnies, pardonner,

restituer, changer de vie. Sachant qu'il doit tout réparer ou devrait tout dire encore, il pratique ce γνωθί σεαυτον que préconisait la sagesse antique et surveille un cœur que l'œil de Dieu surveille aussi. Il évite les rechutes comme un membre meurtri prend garde de se blesser, et le repentir nous fait si purs enfin que la plus chaste des mères peut donner à sa fille le nom de Madeleine et que dans la fange on voit fleurir des lis.

Que dire des forces que la religion donne aux innocents. Voyez ces êtres que la faiblesse de leur sexe et l'habitude du bien-être semblaient préparer le moins à la grandeur du caractère, exciter, par leurs vertus et leurs dévouements, l'étonnement jaloux de ceux qui les estiment le plus. C'est la foi qu'il faut féliciter de toutes les grandes œuvres, des désintéressements d'ici-bas, des vaillances inexpliquées, des longs courages qui durent toute une existence. On a dit des saints : « C'étaient des fous ! » et des saintes : « C'étaient des hystériques ! » névroses sublimes que celles d'où sont venus au monde des exemples que son impeccable raison l'empêche par trop d'imiter.

Après la vue du bien et la force de le pratiquer, la morale religieuse inspire *la volonté* de l'accomplir. L'unique sanction des morales humaines est l'opinion : nous ne redirons pas les tares qui nous l'ont fait récuser. La Religion offre deux sanctions qui se font écho : *la conscience*, qui nous félicite ou nous condamne, *et Dieu* qui nous jugera.

La Conscience! qui régit tous les peuples et tous les temps, et qui semblable à ces monarques de

l'Orient, du réduit intime où elle est jalousement gardée par la dissimulation ou la pudeur, fait, d'un seul signe transmis par je ne sais quels muets, se mouvoir tout son empire ! En vain le méchant la traite de faiblesse ; le criminel en vain s'endort, pour oublier. Il dort cet homme et se croit à l'abri du bien pour jamais ; il n'a plus de remords, il n'a plus de conscience : il le croit du moins, mais il se trompe. A l'improviste, une voix mystérieuse et menaçante dénonce les compromis et les sophismes rien qu'à le troubler en rêve, comme cet œil qui dans la tombe regardait Caïn toujours. A son appel, l'assassin revoit le sang pendant que le juste discerne jusqu'à la poussière d'étamine qui ôte au lis sa blancheur. L'homme devient à la fois le tribunal, le témoin, l'accusé, le juge et le spectateur. Les lois humaines sont appliquées comme elles sont faites, par des hommes ; la conscience qui les promulgue se sent inexorablement obligée de les subir. Les codes viennent échouer au bord de ces rivages inaccessibles ; on les trompe ou ils se trompent. La loi intime est de celles qui n'obligent pas quand on l'ignore et dont les erreurs involontaires sont respectables. Jamais de transactions : « Tu erres, tu le sais et tu le veux ! Tu es grand, tu es heureux ? non ; tu es très petit, car tu n'es qu'un misérable et je te condamne à te mépriser au milieu des flatteurs qui t'applaudissent. »

Mais que sa voix est douce quand elle absout ! Savoir que, dans une solitude profonde, on agit sous de divins regards quand un regard d'enfant parfois donne du courage ; craindre Dieu, mais

ne craindre que lui; n'être noblement lâche que pour fuir les périls qu'on aimerait. Pendant que les philosophes en sont à discuter sur la morale pouvoir se dire : ce sont mes vertus qu'ils cherchent, ils font mon panégyrique sans le savoir; j'ai les suffrages du monde entier puisqu'il honnit les consciences vendues et qu'il les siffle ! — Et qui donc me blâmera ? quelque citoyen dont le suffrage compte, un jour d'élection, mais dont, hors de là, les opinions sont sans conséquence. Abandonner son âme à des gens à qui l'on ne tendrait pas la main ! Qu'importaient les sarcasmes des esclaves à Paul-Emile ou à Pompée ? le témoignage de la conscience sait tenir lieu de ceux des hommes et ne lui faire goûter que mieux

L'ineffable plaisir de n'être pas compris !

Ne pouvant agrandir sa fortune, l'homme de bien grandit son cœur. Il regarde curieusement ces millions d'êtres, fourmis laborieuses qui s'agitent, portant des fardeaux, dans les méandres d'une motte de terre ; il a même besoin d'efforts pour ne pas trop les dédaigner. Que lui font et l'or et les titres pompeux qu'il faut bientôt abandonner, et ces jouissances dont on est las avant qu'elles vous abandonnent, et cette fumée si vite dissipée qui a nom la gloire ? Il se sent plus grand que ces fausses grandeurs, et, du rang de roi qu'un lâche, un méchant ou un fou peuvent occuper, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Il attend paisiblement que la mort le

prenne parmi les cent mille victimes qu'elle se choisit chaque jour, et cette pensée le fatigue, car il se dit : « La moisson blanchit, j'irai bientôt dormir ! » — Regrette-t-on une masure qui s'écroulait ?

Mais nous oublions que ce sont des fanatiques qui gardent la religion de la vertu en vue d'un Elysée imaginaire : « *Inania regna* ! » — M. Renan en offre un autre aux masses : « *Vinum et meretrices* », que Richepin définissait élégamment : « la théorie du grouin dans l'auge. » — *Cette religion, on n'en veut plus !* on accumule contre cette perpétuelle accusée mille griefs enfantins qu'un mot, qu'on n'écoute pas, suffirait à renverser. Des propos aventurés sur une maison de commerce sont interdits, mais il est loisible à qui voudra de diffamer une religion qui date de dix-neuf cents ans et a quatre cents millions d'hommes pour clientèle. — Celui-ci badigeonne d'incrédulité des ignorances stupéfiantes; cet autre fait de l'irréligion une politique, et, comme les Césars, jette les chrétiens aux bêtes ; ceux-là sont remplis d'une haine inexplicable contre un Dieu qu'ils affirment n'exister pas ; presque tous, à l'étourdie, imputent à une morale qui impose toutes les vertus les fautes dont ils noircissent à l'envi ceux qui la prêchent : « *Telum imbelle sine ictu!* » — qu'on nous excuse de ne pas le ramasser.

Mais est-il vrai que la morale religieuse soit *égoïste*, qu'elle *répudie la raison*, s'appuie sur des *dogmes*, justifie *l'intolérance*? Des philosophes le prétendent. Toute plaidoirie s'inspirant du

réquisitoire, il est poli de les écouter et, s'il se peut, de leur répondre.

C'est une *morale intéressée* parce que l'action d'un homme agissant en vue d'une récompense n'est qu'un placement intelligent, c'est-à-dire non plus de la morale mais du calcul ; cela deviendrait une profession ! — A cette objurgation, généreusement présentée, ce nous semble, nous répondons : qu'on trouve un motif meilleur pour encourager au bien des gens que les plus ingénieux arguments n'y décident pas ; il vous suffira pour cela de faire que les hommes ne soient plus des hommes et que l'intérêt personnel cesse d'être le fond de leur nature, comme La Rochefoucauld l'a prouvé trop. Faire le bien, surtout pour les nobles cœurs, sera toujours un plaisir où l'on pourra voir une récompense. Le vrai chrétien ne l'est que par l'amour qu'il a pour Dieu : est-ce sa faute si Dieu est aimable et si cet amour, la plus douce joie de ce monde, devient dans l'autre un Paradis ? — Un égoïsme qui fait provisoirement tout sacrifier au prochain semble plutôt à conseiller qu'à interdire.

Voici qu'on reproche ailleurs à ces égoïstes d'*abdiquer* jusqu'à *la raison* qui les fait hommes ! — Les positivistes s'attachent à les déclarer forclos, puis le leur reprochent amèrement. Tout résultat qui ne sort pas du laboratoire, n'est pas contrôlé par des expériences, est pour eux sans valeur, comme si la morale et toute la vérité pouvait être le produit d'une distillation. La religion ne serait qu'une hypothèse ? Mais, Messieurs, l'athéisme du moins en est une autre puisqu'il

n'y a de réactions chimiques ni pour ni contre ! Ferez-vous de l'amour paternel ou conjugal, comme de la foi, une solennelle abstraction parce qu'ils ne se mesurent pas au rhéostat ?

Il est faux que la piété atrophie la raison : ainsi que toutes les œuvres de Dieu elles se doivent aide et se la donnent. La foi tient de la raison nombre de témoignages, même pour démontrer le créateur ; elle offre des preuves avant de soumettre nos esprits, et c'est la raison qui les établit et les contrôle. Elle ajoute seulement aux lumières naturelles des lumières d'en haut, dans la pensée qu'on y voit mieux à la clarté de deux flambeaux. Cette raison, patrimoine de tous, qui donc la prend pour guide ? Les enfants ? ils en sont incapables encore ; les femmes ? elles écoutent le cœur surtout ; le peuple ? ses mobiles familiers sont l'instinct, les habitudes, les appétits, les entraînements, presque jamais la réflexion ou des réflexions fausses, et pires par conséquent ; les philosophes ? ils sont si peu, et les philosophes souvent sont seulement de ces sophistes dont Caton ne voulait pas. — La foi seule donne des clartés quand le flambeau de la raison vacille ou s'éteint. Notre âme, peu contente d'un présent obscur, cherche à s'étendre dans un passé et dans un avenir plus ténébreux encore. Il y a du céleste dans toute morale, il faut bien lever les yeux pour la chercher. La France est le pays de l'idée, du sentiment, de l'idéal : faut-il que ce qu'il y a de meilleur dans l'âme s'évanouisse parce que la raison scientifique n'en a cure ? ou faut-il supprimer la religion qui empêche encore le monde

de mourir de logique tout doucement et d'asphyxie ?

Que la morale religieuse, s'exclame-t-on, cesse du moins de s'appuyer sur des *mystères* et sur des *dogmes !* — Que diraient les savants si l'humanité, faute de les comprendre, cessait ainsi de croire en eux et réclamait la suppression de leurs formules ? Que ceux-là y croient qui en auront l'intelligence ! Des savants, que je ne comprends pas, et qui prétendent comprendre Dieu ! et, fils pieux, n'accepter que sous bénéfice d'inventaire ce qu'il leur abandonne complaisamment. — Pourquoi des dogmes ? simplement parce que, sans le plus contesté d'entre eux, la Trinité, la deuxième personne n'ayant pu s'incarner, le christianisme et sa morale n'existent plus ! Ils sont immuables ? Mais, pour qu'une vérité soit respectable, faut-il que ce soit la vérité du jour, fausse la veille et fausse le lendemain, comme Arago le prétendait des vérités de la science ? Comment la morale sera-t-elle de tous les temps ? Pour que l'Eglise soit amnistiée devra-t-elle en venir jusqu'à répondre à tous un inepte « vous avez raison ! » Tout admettre c'est tout nier. Un instituteur de village exige la foi de l'écolier et promulgue un dogme immuable, souvent compliqué de plus d'un mystère, quand il refuse avec intolérance de transiger pour la plus banale vérité arithmétique.

Il n'y a pas d'autre *intolérance* dans la doctrine du Christ qui faisait d'un Samaritain le prochain d'un Juif et rangeait le publicain parmi les enfants d'Abraham. — Que si le clergé l'a pu

jadis mal comprendre, notre âge semble peu qualifié pour le lui dire. L'intolérance n'aurait-elle pas changé de camp ? Voici que chez ses plus réputés adeptes, la superstition de la science affecte des allures hiératiques ; la communion se fait dans les banquets où l'on pontife et où l'on prêche, non sans se targuer de l'infaillibilité qu'on dénie aux pontifes, et où les augures jettent l'anathème avec colère à quiconque en doutera. — On fait mieux ! la foi que le clergé n'impose plus, on imagine de la refuser à ceux même qui la demandent. Dans un pays de suffrage universel, quand la presque unanimité des pères de famille préfère pour ses enfants des écoles d'où l'enseignement religieux ne soit pas banni, on les sacrifie inexorablement aux opinions d'un nombre infime de pères incrédules « parmi lesquels on n'en citerait pas quatre qui aient assez étudié la philosophie pour avoir le droit d'en parler [1]. » — Le stage scolaire va prochainement ajouter à leur satisfaction. — Dieu paraissant trop clérical pour n'être pas difficile à laïciser, on l'ignore, on le supprime ; on l'a biffé de la loi ; sur les murs de l'école on a remplacé les crucifix par l'appareil plus moral des leçons de choses ; on va jusqu'à rayer son nom des fables de La Fontaine et des vers de Victor Hugo, dussent-ils en rester bancals. — Aux prêtres d'y suppléer ! D'accord ! Mais comment le feront-ils, quand la religion ne prend plus rang qu'après les matières scolaires surérogatoires et qu'il faut, moyen avisé de la rendre

1. Simon, *Dieu, Patrie*, p. 260.

aimable, que des enfants, souvent gardés ou punis après les classes, prennent pour apprendre et réciter le catéchisme sur leurs récréations, leurs repas, leur repos et leurs congés ? S'ils ont un bon maître, bien neutre, ils emploieront six jours sur sept à constater qu'il n'est question de Dieu à l'école ni pour ni contre, qu'on ne prie pas et qu'on ne veut pas voir un livre ni un signe de religion. Ils feront ce qu'ils voudront, selon le vœu de Rousseau, quand ils auront quinze ans, et l'on devine ce qu'ils feront à l'âge où de mieux conseillés l'abandonnent.

On ne veut plus de la religion ? C'est oublier trop imprudemment que *son rôle moral a préoccupé tous les peuples*, excité l'attention de tous les *sages* et forcé les aveux des *impies* même.

Ces grands *peuples* de l'antiquité, Athènes, Sparte et Rome, ont dû leur gloire à de pieux législateurs, aux Numa, aux Lycurgue ou aux Solon ; partout ils ont des dieux, soit au forum, soit au foyer. L'enfant n'a que des déesses autour de soi : la première lui apprend à manger, une autre lui apprend à boire, une troisième veille sur son berceau ; quatre suffisent à protéger ses premiers pas. C'étaient des superstitions, mais Montesquieu n'a-t-il pas dit qu'une religion, même fausse, est encore le meilleur garant de la vertu ? Quand la religion du Christ parut, Tibère ne voulut-il pas l'admettre au Panthéon. La grande révolution, dont on se réclame aujourd'hui pour le supprimer, avait inscrit Dieu en tête de ses lois, c'est le premier mot de toutes nos constitutions républicaines, une seule excepté. — Parcourez l'Europe

et l'Amérique, vous ne trouverez pas une école d'ou ce grand nom soit banni par haine. La législation allemande, œuvre de Frédéric II, l'ami phlilosophique du patriarche de Ferney, dit textuellement : « La fin de l'instruction est l'éducation morale et religieuse de la nation par le christianisme. » — Aux Etats-Unis sort qui veut, mais on lit la Bible, et le programme dit en Angleterre, en réservant les préférences confessionnelles : « La religion tient la grande place, et la vie doit en être saturée. »

Les *hommes illustres* de tous les pays sont d'accord pour affirmer que la jeunesse ne peut être moralisée sans religion, et nos grands hommes de France, les Descartes, les Malebranche n'ont pas été démentis par les Girardin, les Thiers et les Guizot. Au début de ce siècle, Portalis concluait une enquête sur l'instruction publique en déclarant « qu'il n'est pas d'éducation sans morale ni de morale sans religion. » — « Non, non, disait Napoléon Ier à Fontanes, grand-maître de l'Université, l'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793 ; de cet homme-là, j'en ai assez ! » Et c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de nos lycées ? Sur quel point d'appui posera-t-il son levier pour soulever le monde de ses passions ! »

Veut-on des *témoignages* notoirement *moins cléricaux* ? C'est Voltaire qui déclare « qu'il attendra toujours plus de justice de celui qui croira en Dieu que de celui qui n'y croira pas. » — « J'ai cru longtemps, disait Rousseau, qu'on pouvait être vertueux sans religion ; j'en suis bien dés-

abusé. » — D'Alembert attribue l'irréligion « au désir de n'avoir plus de frein à ses passions. » — Diderot, traçant le plan d'une Université russe, veut « qu'on démontre aux élèves l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, et qu'on prenne ces vérités comme fondement de la morale. » — Ils deviennent incrédules, mais Jouffroy « sent s'éteindre sa première vie si riante », et Michelet s'écrie : « Que ne suis-je encore avec eux, un des leurs, le plus simple de ces enfants ! » Et Vacherot s'épouvante « du vide, qu'en se retirant, la religion laisse dans les âmes. »

A quoi bon multiplier les témoignages lorsque, pour en juger, il suffit d'ouvrir les yeux ? C'est *de la morale religieuse* que *vivent encore les individus et les sociétés*, qu'ils la bénissent ou la récusent.

On concède qu'elle a pu être utile autrefois ! lorsque Ovide et Catulle chantaient par trop la volupté et sur la corruption grandissante semaient des fleurs ; quand les jeux féroces de l'arène enivraient les foules de sang humain, que l'obscénité des théâtres faisait pendant à la licence impie étalée dans les sanctuaires ! Elle a pu, comme l'affirmait Auguste Comte, développer l'intelligence humaine. Mais l'homme est émancipé et se suffit. — « Dieu ! mais quel Dieu ? s'écriait, aux applaudissements des gauches, Jules Ferry, qui peut hélas ! répondre mieux que nous à sa question. — « J'ai fait disparaître de ma classe tous les emblèmes du fanatisme, écrivait à la Convention la citoyenne Roget, ils sont *remplacet* par la constitution, les *droigts* de l'homme et le *bonet* de la Liberté ! » (*Sic*). — Nous retardons sur 1792 !

On peut répudier Dieu pour encenser l'homme et substituer à la religion cette intelligente idolâtrie, sans même la remercier pour ses services d'autrefois.

Mais, si *nous en bénéficions encore* ! qui en bénéficie? *le pauvre*. Le pauvre, confiné, avant le christianisme, entre ses souffrances et les doléances de ses pareils, avec, sous les yeux, le spectacle des heureux d'ici-bas pour qu'il souffrît encore de ses convoitises. La religion du Christ fait la meilleure gloire de ce siècle héritier inconscient de sa pitié. Le souci de l'indigence, de celle même qui ne veut pas qu'on puisse la plaindre, les mains tendues et dégantées, et qui se serrent, échangeant de l'or et des sympathies, resteront l'honneur de notre âge en attendant qu'à l'instar des premiers chrétiens nous retrouvions le courage de partager nos biens aux malheureux. La vraie charité ne consiste pas à soulager dans nos semblables des souffrances qui apitoyeraient dans l'animal, c'est une ellipse à deux foyers, l'amour de Dieu et du prochain. « J'ai vu, disait Maxime du Camp, que de tous les mobiles de la charité, le plus infatigable, c'est la foi, et je le dis. » — Mais les cent millions par an, dix milliards par siècle, qu'elle distribue ne sauraient suffire à tout consoler. Pour les maux inguérissables, le meilleur baume sera toujours celui qui saura les endormir. En refusant à ces douleurs les espérances religieuses, on les fait immorales comme l'est tout désespoir. Laissez près de ces grabats, près de ces lits d'hôpital l'image du Crucifié, qui leur dira que les jouissances, loin d'être le but, ne sont

pas même le chemin qu'il a montré, qu'il a suivi; qu'il sait le nom de ceux dont la disparition ne fait pas plus de vide dans la foule que la feuille qui tombe de l'arbre dans la forêt; que les hommes ne sont pas égaux, pour que les derniers puissent, sans injustice, être les premiers un jour; que le seul bien qu'on emporte est la vertu et que ce bien dépend d'eux; que le genre d'épreuve importe moins que de la bien porter, et que le mérite s'accroît surtout à demeurer provisoirement sans récompense. Dieu voit et paiera, car ils seront payés s'ils se contentent de l'infini.

Qui en bénéficie? *Celui qui pleure!* On peut être à l'abri de la misère, mais qui donc est à l'abri des douleurs? Ce qu'il faut à ceux-là, ce sont des amis, car à quoi serviraient-ils si le malheur n'en a pas! des amis qui ne se désintéressent pas de leurs tristesses parce qu'eux-mêmes sont heureux, parce qu'ils sont distraits, ou qu'ils ont les leurs, parce qu'ils ne les comprennent point ou ne les devinent pas si elles se cachent, dont les encouragements banals ou maladroits ne fassent pas des blessures en prétendant cicatriser. Ceux là surtout disent à la religion : « Par pitié, jetez votre manteau sur nous, car il fait froid parmi les hommes! » Et le Dieu qui léguait sa paix aux martyrs leur montre comme un cap d'espérance et un refuge la pierre toujours debout de son Eglise se riant du vent qui passe, du sable qui tourbillonne ou des flots, et sur laquelle on peut, rapprenant à sourire, comprendre enfin le mot célèbre :

Orbe fracto, spes illœsa!

Qui en bénéficie? *Ceux qui soulagent et qui consolent*, dont le cœur et l'intelligence grandissent à lire dans un regard baissé, à percevoir un désir, et, si cela dépend d'eux, à l'exaucer; ils jouissent mieux de leur bonheur en sentant qu'il est absous par l'infortune. A vendre leur pitié pour de la reconnaissance, ils jouiraient moins qu'aux souvenirs de leurs bienfaits, car on s'en souvient toujours un peu; et ils trouvent dans la foi le facile courage et la gloire de faire volontiers des ingrats. Sans elle, à force d'être dupes, ils deviendraient trop vite pires que les mauvais.

Qui en bénéficie? *Tous* les âges et toutes les conditions, à travers tous les obstacles. L'enfant se joue avec la religion au sortir de son berceau, l'adolescent lui emprunte la candeur de son visage et la tendresse de son regard. L'homme fait lui demande le courage et le vieillard la paix de ses derniers jours. Tout lui est bon pour faire des vertus: un guerrier, un savant, un pâtre, un roi, une jeune fille, une âme pure ou criminelle; elle fait de Paul le persécuteur, un apôtre; d'une pastourelle une héroïne; de la jeune âme si caressée une sœur de charité et de la pécheresse que le Pharisien conspue l'amante du Dieu trois fois saint.

Nos *sociétés* ne vivent que d'elle! La morale de Jésus respire dans nos institutions, nos idées, nos mœurs, nos arts et jusque dans nos bienséances. Ces beaux mots de justice, d'humanité qui écartent des maux immenses, ne sont qu'une traduction faible de l'Evangile qui parle encore à l'âme française. Le succès l'éblouit, l'audace

l'entraîne, la fortune la subjugue, mais la vraie grandeur seule l'attache et la retient. « On garde encore la sève morale de la vieille croyance sans en porter les chaînes scientifiques. A notre insu, c'est à ses formules rebutées que nous devons les restes de nos vertus. » Et Renan ajoutait ailleurs: « La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore ». N'est-ce pas à elle que l'enseignement de la morale est, même aujourd'hui, officiellement abandonné? — Amenez Confucius, Zoroastre, Bouddha, Pythagore, Platon et Aristote, ils vous diront que c'est folie de chercher ailleurs ce qu'ils y ont cherché en vain. L'idéal du Christ est assez sublime pour que nul n'ait osé sérieusement l'attaquer et pour que le monde puisse progresser longtemps sans atteindre jamais au règne entier de l'Evangile; le chrétien obscur fera toujours plus que n'écrira le philosophe.

Ce qu'on appelle la guerre entre l'Eglise et la science n'est qu'une guerre entre une fausse science et une foi mal éclairée. Elle a accepté sans les maudire tous les despotismes, ne réservant que le domaine inviolable de la conscience. Elle a pénétré dans les vieilles monarchies de l'Asie, au fond des forêts de la Germanie, au sein desécoles d'Athènes et de Rome, parmi les tribus errantes du désert, sous le front déprimé du Cafre et de l'Indien, sans s'inquiéter nulle part des traditions et des gouvernements, et, prêchant l'obéissance à tous les pouvoirs *etiam dyscolis*, elle appuie généreusement comme Léon XIII, quand ils y consentent, leur lamentable fragilité.

Sa diminution déjà nous laisse la sensation

d'un vide dans lequel le monde cherche à tâtons la morale du siècle qui va venir. Qu'on réfléchisse avant d'abattre la digue, car la mer entrera. L'éducation religieuse, prospère au temps des Fabius, enfantait des merveilles, et le peuple romain ne s'en délivra que pour afficher une dégradation dont eussent rougi les villes maudites; ces régions d'Afrique et d'Asie, vivifiées naguère par le christianisme, sont retombées ainsi dans l'abjection des races dégénérées.

Puisse la France ne pas revoir les jours mauvais où l'incroyance l'avait peuplée si vite de citoyens voluptueux et barbares, et ne pas donner au monde le spectacle de ses splendeurs industrielles pour que l'Histoire, exaltant les choses et méprisant les hommes, nous appelle *les Français de la décadence !*

LISTE DES OUVRAGES REMARQUÉS

OU RENVOYÉS A LA COMMISSION DES TROIS

Hamlet, Poème.
Les deux bancs, Pièce.
Aube, Pièce.
Vespertina, Pièce.
Création d'Ève, Pièce.
L'Amour, Pièce.
Ménage d'Oiseaux, Pièce.
Cantique de Madeleine, Pièce.
Envoi de Roses, Pièce.
Rêve d'auteur, Pièce.
Douleur, Pièce.
Mademoiselle Rococo, Pièce.
Printemps toulousain, Pièce.
Au commandant Marchand, Ode.
Le Siècle, Ode.
1899-1900, Ode.
Au Roussillon, Ode.
A la Nuit, Ode.
A l'Ambulance, Poème.
Aux vieux Arbres, Épître.
Poète, Discours en vers.
Idylle (sans titre).
Chimère, Idylle.
La Maison de l'Aïeule, Élégie.
Le Regret du Père, Élégie.
Sonnet à la Vierge (*Pax et Libertas*).
Sonnet à la Vierge (*Usque ad extremum*).

Rosa mystica, Hymne en l'honneur de la Vierge.
Noël à bord du bateau pêcheur, Sonnet libre.
Sur la route d'Ecbatane, Sonnet libre.
Le fond de l'eau, Sonnet libre.
Le dernier berceau, Sonnet libre.
Le secret du Sphinx, Sonnet libre.
Marguerite et Paul, Épithalame, par M. Zéyldeki, juge au Tribunal civil de Toulouse.
La part de l'âme et celle du corps dans l'éducation,

Discours en prose :

Épigraphe : *L'âme de l'enfant n'est pas un vase à remplir, mais un foyer qu'il faut échauffer.*

PLUTARQUE.

Épigraphe : *La bonne éducation est celle qui peut donner au corps et à l'âme toute la beauté et toute la perfection dont ils sont capables.*

PLATON.

NOTE RECTIFICATIVE

Dans le recueil de l'année dernière, publié en Mai 1899, l'*Ode* intitulée : LA CONQUÊTE DES AMES, et la Fleur d'or décernée à cette pièce, ont été attribuées, *par erreur*, à une personne autre que l'auteur.

Il en est ainsi de l'*Apologue* ayant pour titre : LA LYRE ET LA TORTUE, inséré au recueil de 1895, comme ayant valu à la même personne une Primevère réservée.

RECUEIL DE 1900

SECONDE PARTIE

DISCOURS, RAPPORTS

ET TRAVAUX DIVERS

DES MAINTENEURS ET MAÎTRES

ÉLOGE

DE

M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE

Prononcé en séance publique, le 29 mai 1899

Par M. DUBÉDAT

L'UN DES QUARANTE MAINTENEUR

I.

C'est l'histoire de la vie humaine, de sortir des fêtes et des bruits de ce monde, pour ramener, tout d'un coup, les vivants au souvenir des morts et de faire planer sur nos journées heureuses leurs ombres évanouies. On aurait voulu écouter longtemps encore les voix retentissantes qui saluaient de leur poésie et de leur fier accent celui qui est notre maître à tous depuis un demi-siècle et qui est l'âme et la vie même de l'Académie. Sa prose, d'une si vive empreinte et applaudie d'année en année, a toujours vingt

ans. C'est bien à lui qu'on peut citer ces vers printaniers d'Alfred de Musset à Charles Nodier :

Si jamais ta tête qui penche
    Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
    Cher Nodier.
Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
    Ni l'orage,
C'est la fraîche rosée en pleurs
    Dans les fleurs[1].

Il faut quitter ces doux rivages, remettre la voile au vent et reprendre la haute mer, la mer troublée, où nos existences se mêlent, souriantes ou sombres, et toutes emportées vers les soleils couchants.

Et pourtant quelle existence eut des matinées plus fraîches et plus douces que celle d'Étienne-Marius de Voisins-Lavernière? Né à Toulouse, le 17 mai 1813, dans l'étroite et vieille rue des Coffres, où le soleil n'est jamais entré que de force, sa vraie patrie était la chaude plaine de Lavaur, où avait germé et poussé au plein air sa race vaillante, ayant aux veines un sang généreux dont l'ardeur s'était attiédie au souffle austère des doctrines jansénistes. Le vent de la vallée de Port-Royal des Champs était passé sur le vallon recueilli, où le château de Dumes, proche Lavaur, s'abrite sous les grands chênes, le long des eaux traînantes de l'Agout, la capricieuse rivière qui ne coule qu'à regret dans ses

1. Célébration du cinquantenaire académique de M. le comte Fernand de Rességuier, secrétaire perpétuel.

replis, parce que c'est l'usage, et selon les saisons, parmi les verdures ou au travers des branches mortes et des feuilles tombées.

Encore enfant, Étienne de Voisins alla à Paris au collège Sainte-Barbe. Au moment de la Révolution de Juillet, il était dans la première jeunesse. Son père, élu député de Lavaur, quelques jours avant les fameuses Ordonnances, se vit brusquement arraché à la vie politique dans ce naufrage où venait de sombrer l'ancienne monarchie. Fidèle ami de M. de Montbel, il refusa de prêter serment à la monarchie nouvelle. Si le père fut meurtri de cet écroulement, le fils se laissa entraîner par le courant : il ne croyait ni aux traditions héréditaires, ni aux destinées inévitables. Pour lui, la loi des origines n'était que la superstition commode des âmes molles ou dégoûtées de la liberté. Par une révolte intérieure contre les idées jansénistes et les opinions légitimistes, et par une sorte de choc en retour qui ne manquait pas de courage, ce fils de royaliste mit à son béret d'étudiant une cocarde républicaine et partit pour Paris. Un déchirement ne s'en fit pas moins dans son cœur à cette rupture d'opinions qui attristait son père. Il lui garda toujours la plus respectueuse tendresse, mais le sort en était jeté.

II.

Il y avait alors à Paris une renaissance où toutes les forces de l'intelligence éclatèrent d'un

même élan, à la tribune, au barreau, dans la presse, l'histoire, la philosophie et la poésie. Au lendemain des journées de Juillet, et du milieu des agitations populaires, sortit une école étrange, mystérieuse et menaçante, qui déchira tous les voiles et découvrit, sans pitié, les plaies de notre siècle. Par sa religion sociale fondée sur l'amour, l'École saint-simonienne entendait rajeunir la face du monde et lui donner l'absolu bonheur. Vers cette région de chimères accoururent les imaginations éprises de liberté, d'art et de renommée, les cœurs mystiques et passionnés et la troupe des âmes enflammées et naïves qui croyaient que l'âge d'or allait se lever. De la colline de Ménilmontant, fleurie de lilas, et au chant des cantiques de Félicien David, se répandirent par toute la France des missionnaires illuminés et audacieux qui prêchaient leurs doctrines extravagantes en style de paraboles. Ils croyaient, dans leur vie errante, avoir l'éternité devant eux, mais leur apparition fut rapide : ils ressemblèrent à ces oiseaux de haut vol qui battent l'air de leurs ailes éperdues avant de retomber à terre, frappés au cœur et mourants.

Un moment, Étienne de Voisins suivit la route aventureuse frayée par les saint-simoniens : il n'avait rien de la maladie de René et des mélancoliques d'autrefois. Gardons-nous de lui jeter la première pierre. Sa jeunesse lui faisait du bruit et la passion sied à la jeunesse. Elle reçoit au front les bouffées d'Avril, elle aspire l'air à pleine poitrine, elle sent éclater la vingtième année, comme éclatent les bourgeons dans les

bois. Et cette passion charmante de la jeunesse brille alors, semblable aux rouges fleurs des champs et prend, à cette aube de la vie, le chant de l'oiseau matinal. Mieux vaut cette jeunesse batailleuse que celle qui est refroidie ou épuisée avant l'âge, marchant dans la cendre, ne donnant rien au hasard, mordue par le doute et par l'ivresse des jouissances matérielles, qui fait regretter celle du temps passé, toute fougueuse et bruyante, semant ses gaietés gauloises et son esprit français, en prodigue qu'elle était, et en rosier qui, sûr de refleurir, effeuillait à tous les vents ses roses.

Mais Étienne de Voisins, qui était bien de son temps, avait aussi ce tour d'esprit qui est la fleur de la raison. Après s'être bravement dénoncé de sa génération, il s'achemina vers l'Orient. A petites journées, il parcourut l'Italie, la Grèce, la Syrie, la Palestine et l'Egypte, dans un éblouissement dont le reflet lui resta toujours aux yeux et au cœur. Ce serait une curieuse étude que celle de toutes ses lettres datées des villes qu'il traversait, de Marseille à Venise où il vit en passant M. de Montbel, la reine et les princes exilés, de Naples, Munich et Trieste, à Rome et d'Alger, Smyrne, Constantinople, Athènes, à Jérusalem et au Caire. Ces lettres, écrites un peu partout, sur les navires, sous la tente, au soleil ou à l'ombre des cyprès et des platanes, ont les senteurs du printemps de la vie et des jardins de l'Orient. A cette heureuse saison de rêves bleus, d'enchantements et de poésie, une couche dormante de souvenirs littéraires et artistiques se

forma dans cette intelligence qui venait de s'épanouir.

Il fallut pourtant reprendre le chemin de la France. Quand il eut, au retour, franchi le seuil de la maison paternelle, cette aïeule hospitalière et tendre qui avait bercé son enfance et souri à ses vingt ans, la paix se fit en lui : les nuages orageux s'étaient dispersés aux brises de la mer Ionienne et au bourdonnement des abeilles du mont Hymette. Le saint-simonien avait secoué la poussière de ses pieds à la lisière du désert et devant le sphinx des Pyramides, dont les grands yeux vagues cherchent, depuis tant de siècles, le secret des choses mortelles et immortelles. Il revenait apaisé, en Athénien du temps de la démocratie d'Athènes, la tête emplie des images, des mirages de l'Orient et des visions de l'idéal. Mais, en France, les orages reviennent vite; on se croit sur un rocher ferme, on n'est que sur l'île de la flottante Délos. Après dix-huit ans d'une paix prospère et regrettée, on eut le coup de tonnerre de la Révolution de février. Etienne de Voisins était parvenu à l'âge d'homme : le collège électoral du Tarn l'envoya à l'Assemblée nationale.

III.

La république de Lamartine, autant que celle de Platon, plaisait à son âme droite, ouverte aux idées de liberté et de progrès, et jalouse de bien servir son pays. En ce temps-là, il était à l'avant-garde du parti de la réaction contre la royauté

de 1830. L'éloquence des Girondins qui se ranimait aux lèvres de Lamartine l'entraîna, comme beaucoup d'autres, à voter la constitution républicaine. En représailles des journées de Juillet et de la royauté citoyenne, d'anciens royalistes, proclamèrent, comme lui, quatorze fois la République en face du peuple, du haut des marches du Palais-Bourbon. On ne savait pas bien sur quel sol mouvant on marchait; on aurait pu, de même que dans la comédie grecque, invoquer les nuées.

Ennemi des excès et n'entendant pas briser les barrières, Etienne de Voisins ne dévia jamais de ses théories de liberté, d'égalité et de fraternité, selon le langage du temps, soutenant la politique du général Cavaignac, combattant la candidature du prince Louis Bonaparte à la présidence de la République, mais votant aussi contre la loi qui exilait les princes. Afin de préserver cet état de choses des pièges et des fondrières, il alla tantôt à droite et tantôt à gauche. O illusion ! il allait descendre de son nuage, au bruit des émeutes et du canon des barricades de Juin !

Il avait déjà vu, le 24 février, la duchesse d'Orléans tenant ses enfants par la main se diriger à pied vers la Chambre des députés. Au mois de mars, il avait assisté à la manifestation tumultueuse des multitudes armées sous les blouses et à la manifestation pacifique des bonnets à poil. Il vit ensuite la journée sinistre du 15 mai, où l'Assemblée nationale envahie par le peuple, entendit les proclamations les plus effrénées de Barbès, de Blanqui, qu'Etienne de Voisins a exquissé ainsi : « grand, maigre, noir, pointu

et pâle », de Louis Blanc, de Raspail de Sobrier et d'un furieux pompier inconnu, pendant que les tambours battaient le rappel et que des cris de mort s'élevaient contre les députés. Menacé d'être égorgé ou étouffé, Etienne de Voisins fut de ceux qui prirent un fusil pour se défendre et défendre Berryer, le Père Lacordaire, Rémusat, Odilon-Barrot, Montalambert et Dupin aîné.

Son père le blâmait de persister dans ses tendances : le fils résistait au père, en lui reprochant respectueusement d'être un mystique en politique. Il avait confiance en l'avenir, malgré les divisions des partis et de leurs chefs dont les nuances rappelaient, c'est lui qui parle, l'habit d'Arlequin. Et il ajoutait : « J'observe et je juge. »

On a aussi ses lettres écrites à son père et à sa mère, au mois de juin, pendant la mitraille des barricades, lettres d'une couleur violente, coupées, heurtées, rompues à chaque ligne par les terribles nouvelles de la bataille, entremêlées de cris douloureux et toutes fumantes de la poudre du combat et de la poussière brûlante de la rue.

Un an après, aux élections de l'Assemblée législative, il fut battu avec sa liste de candidats, et rentra dans la vie privée, en s'attardant à Paris, au salon de Lamartine et au salon renommé du comte de Circourt, que sainte Beuve a appelé un homme de haute conscience et de forte littérature. Ce salon attirait la plus aristocratique et la plus artistique société de France et d'Europe; on y causait, comme au dix-huitième siècle et on s'y excitait à braver le dix-neuvième.

Quand il revenait à son château de Dumes,

une de ses fenêtres était sans cesse ouverte du côté de Paris, pour en écouter de loin les rumeurs. Mais les champs ont de grandes vertus, des sources de tendresses et de belles inspirations : au printemps de 1851, il se mariait avec une jeune fille d'une adorable bonté de cœur, Mlle Marie-Paule de Puymaurin, qu'on appelait, à Toulouse, la belle Paule, en souvenir de la beauté de cette Paule de Viguier, admirée et acclamée, en son temps, par les clercs de la basoche. Par la trempe de la race et de l'intelligence, les Voisins et les Puymaurin étaient bien faits pour nouer une alliance. Le jeune ménage alla s'abriter au château de Dumes, plein de tragiques souvenirs de la Révolution française, dans un horizon un peu serré par les collines prochaines et les hautes futaies, au milieu des prés, des champs, des jardins, des berges ombreuses de la rivière, des vignes et des espaliers s'étendant longuement et paresseusement, et vivant gaiement, côte à côte, dans une verte anarchie.

Sous le second Empire, tout se pacifia par force et Etienne de Voisins répondait comme l'abbé de Bernis, à ceux qui lui parlaient de son avenir politique : « J'attendrai. » Il venait se retremper à Toulouse aux sources de la démocratie et concourut à la fondation du *Progrès libéral* qui eut alors sa floraison et plus tard sa chute des feuilles. C'est vers cette époque qu'il se lia étroitement avec un groupe d'hommes, d'origines et de natures diverses et tous amoureux de liberté. La liste serait longue de ceux qui se retrouvaient,

chaque jour, dans l'atelier de Garipuy, le peintre toulousain, ressemblant à un seigneur du règne des Valois, pour s'y entretenir de politique, d'art, de littérature et de tout ce que la fantaisie a d'envolées, de fusées et de surprises à perte de vue.

Parfois, Etienne de Voisins s'évadait de ce camp pour aller passer de longues heures dans le camp monarchique, avec Octave Depeyre, éloquent entre tous, le marquis d'Aiguesvives et leurs amis, parmi lesquels étaient deux obstinés de l'honneur et de la fidélité royalistes, irréprochables dans les luttes de la politique, les triomphes littéraires et dans l'amitié ; j'ai à cœur de les nommer : le comte Fernand de Rességuier et le comte Victor d'Adhémar. Etienne de Voisins ne tardait pas à retourner au *Progrès libéral.*

IV.

En 1858, les portes des Jeux Floraux s'ouvrirent, à deux battants, devant lui. Il y retrouvait son père, mainteneur depuis quarante années et doyen de l'Académie. En lettré de haute et fine pénétration, il parla, dans son Remerciement, de son amour des arts, de la poésie et de la critique, dont il disait qu'elle était l'expression la plus vraie de notre génie. Pendant la durée du second Empire, réfugié dans la république des lettres, la seule qui ne donne ni des regrets ni des déceptions, il eut de larges loisirs, et il vous lut la semonce, au mois de février 1862, maîtresse semonce, un peu hautaine et d'une saveur amère

où il portait la cognée aux exagérations et aux audaces des œuvres d'imagination; avec un étonnant mélange de vigueur et de mesure. A ceux qui tentaient de bouleverser les idées morales il disait sévèrement : « Les révolutions, qu'elles nous apportent le bien ou le mal, ne laissent jamais sans quelque tache ceux qui les ont faites. » Pourquoi donc a-t-on délaissé ces semonces qui étaient, à l'Académie, le clairon du coq ou le bruit des cymbales résonnantes?

A quelques mois de là, Étienne de Voisins eut la fortune de recevoir, à l'Académie de Clémence Isaure, le vicomte de Lapasse. Ce vicomte de Lapasse, gentilhomme accompli, qui s'était trompé de siècle en arrivant dans le nôtre, sortait d'une maison chevaleresque et glorieuse qu'on rencontre dans notre histoire, à toutes les grandes guerres, en Terre sainte, à la croisade des albigeois, à Ravenne, à Pavie et à Cérisoles. Il avait, un moment, porté l'épée, comme ses ancêtres, mais il la remit au fourreau pour entrer dans la diplomatie. Secrétaire d'ambassade sous la Restauration, et devenu, en Italie, l'ami de Cagliostro, du rose-croix le prince Balbiani et du célèbre marquis d'Ourches, il se mit, à un âge avancé, à étudier la médecine, l'alchimie et même la gastronomie, où il excellait. Ses jours se passèrent à pâlir sur les grimoires et les vieux parchemins, et à fabriquer un élixir où coulaient l'or potable et je ne sais quel alcool des Hespérides, où s'amalgamaient des teintures de musc, d'ambre et de safran, dont il avait chèrement payé le secret à une belle baronne d'Italie.

A Toulouse, tout le monde connaissait cette physionomie sereine et solaire, avec son chapeau de feutre en hiver et de paille en été, de la dimension d'une ombrelle ou de la cime d'un pin parasol, percé de trous, doublé de vert et retenu à la boutonnière de l'habit par un cordon élastique. On le voyait marcher dans les rues, aspirant l'air ambiant et l'expulsant bruyamment, à la manière des poissons souffleurs, sans avoir le souci des sourires et des étonnements des Toulousains. Le vicomte de Panat, son ami, le peignit et le perça, un jour, de ce malin et joli trait : « C'est un homme qui mange son argent et qui boit son or. »

Le jour où ce revenant des siècles passés prit possession du fauteuil de Pagès (de l'Ariège), sans le souhait de bienvenue qu'avait oublié M. de Rémusat, il se la souhaita lui-même et traita de la littérature du dix-septième et du dix-huitième siècles. Son royalisme le poussa jusqu'à prétendre que l'esprit du siècle de Louis XIV s'était ressenti de l'influence prépondérante et personnelle du grand roi et avait reflété les rayons de son soleil. Il aurait fallu entendre les protestations véhémentes à la fois et courtoises d'Étienne de Voisins contre une assertion qui amoindrissait le génie d'un peuple. Et après avoir rendu pleine justice aux pacifiques victoires de la Restauration, il finissait par dire, avec une fine ironie, au vicomte de Lapasse, qu'au lieu de batailler, en politique, avec Pagès (de l'Ariège), jusqu'aux dernières années de leur vie, ils auraient mieux fait de se serrer la main quarante

ans plus tôt. Il disait enfin à ce candide et chimérique buveur d'or qu'il demandait bien pardon à l'or potable de son incroyance, mais que, pour lui, le seul élixir de longue vie serait toujours le mouvement de l'esprit et la jeunesse du cœur.

V.

Il ne parla pas souvent aux solennelles séances de l'Académie, mais il aimait nos séances du vendredi où il rencontrait les vieux confrères que la mort nous a pris, et auxquels plaisaient l'ouverture et le ressort d'esprit d'Étienne de Voisins. Quand s'élevaient des disputes littéraires, que des nuages orageux couraient dans l'air et que l'accent avait trop de flamme, l'apaisement venait de lui. De sa voix fauchante, il séparait le bon grain de l'ivraie et les idées creuses des idées justes. Depuis l'éclipse des théories saint-simoniennes, c'est lui qui apaisait et éclairait les autres. Sans avoir la voix vibrante, le geste qui commande et la passion qui emporte, il dominait une discussion par sa raison, sa patience, sa précision et la sûreté de son jugement.

Son amour des arts le fit appeler à la présidence de l'Union artistique de Toulouse, qui n'eut que la durée des roses. Il écrivait alors des articles ingénieux dans la *Revue de Toulouse;* à une autre *Revue* il donna un bel article de critique littéraire sur la traduction en vers français, guindée, gonflée et précieuse, des psaumes de David par Firmin de la Jugie, son confrère aux

Jeux Floraux, un morose, un mystérieux et un solitaire qui avait ses coups de boutoir. En critique aux larges vues, il eut aussi à étudier *Hermann*, un roman philosophique d'un beau style, où M. Victor d'Adhémar ouvrait la source d'eau vive, la source du puits de la Samaritaine, aux âmes défaillantes, atteintes du désespoir et du doute.

Il se détournait, bien des fois, de ces travaux de l'esprit pour aller se reposer aux champs et revoir à Dumes les terres labourées et ceux qui les travaillent. Ses impressions se traduisaient alors en rapports aux comices agricoles de Lavaur. Telle était même son entente des questions d'économie politique et des travaux de la campagne, que M. Thiers, dans un de ses discours au Corps législatif, cita un jour, avec des louanges méritées, un rapport de M. de Voisins. Mais, dans notre pays, ces fêtes de la vie champêtre sont passagères. Au mois de septembre 1870, le second Empire s'écroula, et la vie politique reprit Étienne de Voisins pour ne plus le quitter. Il reparut à la mairie de Lavaur et au Conseil général, où il a laissé des traces profondes.

Il recevait alors les nouvelles et les impressions de Paris par son ami Jules Buisson, qui avait délaissé la peinture et la gravure où il était maître, pour entrer dans les mêlées de la polique. Buisson était alors député de l'Aude et siégeait au centre droit. Au lendemain de la capitulation de Paris et de la signature de la paix, il avait écrit à ses enfants la plus touchante, la plus émue et la plus française des lettres, où il leur

découvrait les déchirements de son cœur et la douloureuse nécessité de se courber sous la loi du vainqueur. Étienne de Voisins répondit à cette lettre par une longue explosion d'affliction patriotique et de confiance persistante en la République.

Après les massacres et les incendies de la Commune, Étienne de Voisins lui écrivit encore. A l'honneur de sa mémoire, il faut remettre en lumière ce passage de sa lettre : « Un service, un conseil : informez-vous de la maison des Dominicains d'Arcueil, la maison des plus nobles martyrs de la Commune. On me dit que ces braves gens, malgré leurs pertes irréparables, veulent continuer l'œuvre qu'ils avaient à peine commencée à l'École d'Albert-le-Grand. J'avais écrit au P. Captier, d'un talent supérieur et d'un si grand dévouement. J'ai ici sa réponse, une relique! Il consentait à prendre mon fils; je voudrais qu'il pût faire ses études dans un milieu sain, religieux et élevé. J'aime les Dominicains. Si vous ne croyez pas que je doive le faire, où faut-il le mettre?... »

Quelques jours après, en apprenant les désastres de Paris, il écrivait encore à Buisson : « La France! la France! Oublions nos haines et nos rancunes et ne soyons que du parti de la France! » Et connaissant bien Buisson, il ajoutait : « Quelle riche nature en vous, ouverte à toutes les choses de l'esprit et du cœur. » Et il lui exposait sa philosophie politique, sans trop se fier à ceux qui le dépassaient dans sa route : « Nous serons, disait-il tristement, les premières victimes du radi-

calisme populaire, car nous sommes ses plus dangereux ennemis..... C'est égal, vous êtes de braves gens, libéraux et courageux. » Aux idées du plus pur christianisme de Buisson, il répondait : « Votre théorie est trop chrétienne et faite pour la cité de Dieu et non pour la cité des hommes. » Et un autre jour, en parlant des larmes versées à la mort d'un ami : « J'aime ces larmes. Je voudrais qu'elles fussent la rosée qui précède l'aurore de Dieu, car le premier bien que je désire à ceux que j'aime, c'est la foi. En pleurant sur les autres, nous pleurons toujours un peu sur nous-mêmes, et ce n'est pas dans la joie que nous viennent les espérances divines. »

VI.

En 1876, les électeurs du Tarn l'envoyèrent au Sénat. Ce n'est pas que ses amis qui aimaient beaucoup l'homme aient jamais voté pour lui : ils faisaient campagne contre ses opinions avancées, ce qui ne les empêchait pas, au sortir des luttes électorales, de le rechercher et d'invoquer sa franche amitié.

Je suis, grâce à Dieu, un parfait ignorant en politique, ce qui est peut-être un commencement de sagesse, et je ne sais trop où mettre le pied dans ces discours passionnés que le vieil Homère appelait des pâturages de paroles et des champs épineux.

Sur ses aspirations, Etienne de Voisins aurait pu greffer cette prière des Spartiates : « Que les

dieux réunissent le bien au beau ! » Rêve superbe, si ce rêve pouvait se réaliser. Il n'embrassait pas en bloc la République; il en rejetait les taches et l'écume, amoureux de progrès sages et sans secousses et ne se départant pas de son indépendance de caractère. Il était, lui aussi, un gentilhomme égaré dans notre siècle, en invoquant un gouvernement modelé sur les sentiments de son cœur, modéré, respectueux des droits de la conscience, ne flattant pas le peuple, prêt à le moraliser et à lui tenir tête dans ses égarements. Qui sait si les désillusions n'assombrirent pas ses derniers jours, et si, arrivé au haut de la pente, dans le chemin de la vie, il ne laissa pas derrière lui bien des désenchantements en descendant la pente opposée ?

Il ne monta guère à la tribune, mais il prenait une part active aux discussions intérieures, conquérant l'estime même des adversaires et nouant autour de lui des amitiés illustres qui lui furent fidèles jusqu'à la mort. Il siégeait au centre gauche dont Jules Simon était le chef, et il refusa, en 1877, la dissolution de la Chambre des députés réclamée par le duc de Broglie; il se sépara de son parti, en votant, plus tard, contre la loi qui enlevait aux jurys mixtes la collation des grades et contre le retour des Chambres à Paris. Dans la discussion d'une autre loi, il présenta des amendements pour assurer l'instruction religieuse des enfants. Rapporteur d'un projet de loi sur l'amnistie pleine et entière, il avait conclu contre le projet, qui fut adopté malgré lui.

Il ne parut vraiment à la tribune qu'une seule

fois, le 24 février 1880. Ce jour-là, il affirma la franchise de ses opinions, dans un discours qui restera comme une des plus absolues et des plus courageuses protestations contre une loi appelée par Gabriel de Belcastel, qui ne marchandait pas les mots, une loi scélérate. Etant de son propre parti, il rompit en visière avec ses amis politiques et réclama hautement l'égalité pour tous devant l'enseignement supérieur. Il mettait au même rang la liberté d'enseignement, la liberté de conscience et la liberté religieuse, en reprochant aux partisans du fameux article 7, qu'il traitait de jacobins, de ne pas comprendre la force sociale et la sécurité que le sentiment religieux donne à une nation. Et il leur disait : « Nous connaissons votre langage; ce que vous appelez conservation sociale se nommait autrefois salut public. Il a servi de prétexte à toute les violences, à toutes les tyrannies, à tous les crimes. Ce n'est pas une loi d'apaisement, mais de discorde. »

Alors, plus que jamais, il se montra ce qu'il avait toujours été : un caractère ferme, se détachant, en haute dignité, de la gauche sectaire, pour voter avec la droite libérale, n'acceptant pas sans doute « l'empiètement de l'Eglise sur le domaine de l'Etat », mais défendant les ordres religieux et les prêtres « qui ne voient que des chrétiens dans l'Eglise. » Il ne composait pas son personnage et restait chrétien sincère en réclamant la vraie liberté. Cette liberté, sa seule cliente, pour parler comme lui, il l'avait espérée, toute sa vie, et il la soutenait dans une brave langue qui n'eut ni réticences, ni hésitations, ni

replis. Entre lui et son parti, s'il n'y eut pas divorce, il y eut une bouillante séparation. Ce fut la grande journée de sa carrière politique, la journée retentissante. Mais ce descendant d'une race ayant des racines à Port-Royal n'allait-il pas bien loin, en prétendant que les *Provinciales* avaient été dictées par un fanatisme de sectaire ? On pourrait y contredire, si le temps et le lieu le permettaient. C'était vite juger Pascal et s'en dégager au pied levé.

Au Sénat, ni amis, ni adversaires — il n'avait pas un ennemi — ne furent étonnés de l'explosion de ces sentiments ; on y connaissait l'élévation de son âme, et ce furent ses collègues qui le nommèrent, un an après, sénateur inamovible. Ce n'est pas s'égarer et ralentir le récit de cette belle et longue existence que de s'arrêter un instant sur cette nomination.

Un préfet de la Seine de cette époque, un fanatique et un cynique, croyant se rendre populaire, venait de faire enlever de toutes les écoles de Paris les croix et les images du Christ, ce qu'il appelait l'inutile mobilier scolaire. Un tombereau promené dans les rues en avait été rempli et déchargé ensuite dans un coin de bâtiment obscur, au fond d'un faubourg. Un sénateur étant mort sur ces entrefaites, le préfet sectaire et Étienne de Voisins se présentèrent pour le remplacer. Le châtiment et l'expiation ne se firent pas attendre. Le préfet fut dédaigneusement repoussé par les sénateurs honnêtes et le nom d'Étienne de Voisins sortit de l'urne. Il est ainsi resté vingt-deux ans au Sénat.

VII.

C'est qu'Étienne de Voisins était un charmeur. Sous l'écorce qui semblait rugueuse, l'arbre avait la sève chaude et tendre et, sous l'air triste et un peu froid, se cachait un cœur d'or qu'un mot ou un signe d'amitié remuait et réjouissait. Et il avait des amitiés partout et dans tous les partis. On a pu dire de lui qu'il avait un peuple d'amis. Avec sa bonté inépuisable, sa probité de conscience, sa nature discrète et sa droiture de sentiments, il attirait et entraînait doucement ceux qui l'approchaient, accueillant les confidences et les effusions, toujours indulgent aux autres et souriant à peine de leurs travers. On ne l'abordait pas sans l'aimer : plus on le connaissait, et plus l'attachement grandissait. Mûri par les années et les épreuves de la vie, il était devenu un sage de toute clairvoyance et de toute charité.

Grand, d'allure élégante, en relief et en saillie, nerveux et robuste, l'épaisse et rude moustache grise, retombante et coupant le visage fièrement sillonné d'une ride dure et profonde, le front haut et plein, le regard droit et pénétrant, la bouche finement plissée, on l'aurait pris pour un baron du Moyen-âge descendant de sa tour à créneaux. Mais il était bien de notre siècle par la vigueur de l'esprit et la souplesse de l'intelligence; il marquait sa noblesse et son attraction, avec le timbre sonore de sa voix, et son œil humide et caressant, qui avait le don d'embrasser

et d'envelopper tout ce qui était autour de lui.

Pour ne pas le froisser et conserver son amitié, on lui passait ses opinions un peu compliquées, croisées de sentiments contraires, mais de la bonne façon et sans outrance. On ne pouvait confondre ce rêveur généreux et cet idéaliste en politique, avec les harangueurs de la Montagne. Ne voyait-on pas d'ailleurs que ce démocrate avait la haute tournure d'un aristocrate, avec ses goûts d'artiste et de lettré, s'étant créé un esprit à lui et une personnalité singulière, en la seule compagnie de ses livres. Il allait, d'un mouvement naturel, au rebours des opinions de son père et du milieu qui l'environnait, en faisant le revers de la médaille royaliste.

Sa religion aussi faisait contraste à celle de sa maison, religion large et bizarre, sans hostilité contre la nôtre, mais glissant à côté. Ni aigre, ni frondeur, mais réfractaire et fils de son siècle, tournant au déisme chrétien, il eut, vertu plus rare qu'on ne pense, une extrême tolérance pour les catholiques. Il déplorait les haines soulevées contre la religion et les prêtres, en souhaitant et en pressentant la politique de Léon XIII. Plus indolent et songeur qu'infidèle, il avait étudié la théologie et suivi d'un œil vigilant l'éducation religieuse de ses enfants. Il les aimait trop pour les voir s'égarer dans les incertitudes ou l'indifférence. S'il n'avait pas trouvé son chemin de Damas, dans son voyage en Palestine, il devait bientôt le rencontrer aux derniers jours de sa vie, quand le vent de la mort lui soufflerait au visage.

Dans l'intervalle des sessions, ayant assez de la poussière de Paris, de la banalité de ses rumeurs et de ses fêtes, et des êtres artificiels que Paris façonne à son usage, il fuyait à la hâte cette ville troublante et ses banqueroutes de bonheur, pour retrouver des hommes vivants, bien sentir ce que vaut la province et s'y détendre. Il regagnait alors la terre nourricière et les ombrages de Dumes, aux draperies vertes trouées de lumière, d'où il s'échappait pour présider les distributions de prix aux écoles chrétiennes de Lavaur et de Saint-Sulpice. Il y parlait avec son abondance de cœur, ses tendresses pour les enfants, et toujours avec sa pointe d'utopie et son refrain libéral, mais en signalant à ces générations nouvelles les écueils de la liberté.

Il écrivait ainsi par accès, à bâtons rompus, avec beaucoup de trait et d'accent, selon l'impression mobile du moment, dans un style clair et précis, un peu saccadé et aux arêtes nettement découpées. On y sentait la poussée soudaine du jet et de l'émotion. Au fond, ce sénateur des bords de la Seine n'était qu'un rural des rives de l'Agout, estimant que la société des herbes et des plantes vaut souvent celle de beaucoup d'hommes, et taillant gaiement ses arbres, au chant de l'alouette dans les airs et des bouviers sur le sillon. Rien ne lui plaisait autant que cette vie paisible, toute d'école buissonnière et au jour le jour. Cet état flottant de la pensée, qui fut à la fois sa joie et son tourment secret, l'empêcha souvent d'envisager largement et de creuser un sujet. Il s'arrêtait en chemin, n'allant

pas au bout, et exhalant bien des fois sa conclusion et sa philosophie par une longue traînée de sa fumée de cigarettes. Il se contentait de goûter l'esprit des autres partout où il croissait, et de ne laisser entrevoir le sien que par échappées, en versant, à l'aventure, sa veine charmante et sa séduction.

De loin, il tournait souvent les yeux vers cet Orient qu'il avait traversé dans sa jeunesse, et dont les grands coups de lumières lui revenaient par éclairs. Il en avait la nostalgie, et c'était pour en recevoir encore les rayons qu'il demanda, un jour, à un de ses amis que vous connaissez bien, ses impressions sur la Côte d'azur. Cet ami, qui était Fernand de Rességuier, lui écrivit alors, sous les palmiers d'Hyères, des lettres qui lui arrivèrent de ce doux et chaud pays, comme une gerbe de poésie et de fleurs.

VIII.

Les amis et leurs lettres ne lui manquèrent pas. Les lettres lui arrivaient de tous côtés. En France, nous sommes un peuple causeur. Un vice-président du Sénat se plaignait à lui « de la radicaille », de la faiblesse de M. Thiers et des désordres de la Chambre. Gatien-Arnoult lui écrivait des pages à l'emporte-pièce et à la pointe sèche. L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, d'anciens ministres, des sénateurs, des députés, des candidats malheureux lui envoyaient leurs impressions et lui demandaient ses conseils.

Mais ce qui tranche sur ces lettres diverses, et ce qui les domine, c'est la correspondance avec Jules Simon, souvent écrite à la volée, et parfois à tête reposée, toujours aimable, pleine de franchise et de rondeur, sans art, allant son grand chemin, et de la plus vive affection. Je ne saurais reprendre ses lettres une à une, car l'heure me presse. Mais si quelque main curieuse venait à les publier, on aurait sous les yeux bien des choses restées secrètes et des révélations d'une énergique sincérité. On y verrait comment Jules Simon appréciait la politique de son temps, les événements et les hommes, les violences des partis, les présidents de la République, les ministres et les ingratitudes humaines. On serait surpris du dédain avec lequel il écoutait les discours du Sénat : « Ne vous gênez pas pour le Sénat, écrivait-il un jour à de Voisins, il n'en vaut pas la peine. » Il l'engage à venir le rejoindre à Trouville : « Vous partez le 13 juillet, c'est bien tard ! Il faut bien de la vertu pour rester à Paris, quand on peut respirer l'air des champs. — Un jour de plus, vous avaleriez l'air des lampions. — C'est à faire trembler. »

Sur Jules Ferry, il a des mots cruels; sur le général Boulanger, des sentiments d'irritation; sur Goblet, un éclat de rire, et sur Renan, ce fin sourire : « Dans mon voyage en Bretagne, j'avais Renan avec moi, qui est bon compagnon, toujours gai, aussi large que long. On pourrait le rouler comme une boule. Avec cela, très souvent la goutte; mais rien n'altère sa bonne humeur : c'est admirable. Voyez-vous, mon cher, le bonheur est

dans l'humeur, plus que dans les événements. » Quand Jules Simon ne pouvait écrire, Mme Jules Simon écrivait à sa place, avec la distinction de son esprit.

Les réponses d'Étienne de Voisins ont le même tour de franc parler et d'abandon; elles pensent tout haut en parlant de l'opportunisme qu'il traite de « phylloxera de la République, de l'intolérance jacobine, des infaillibles de la négation et de l'athéisme, qui ne sont généreux qu'avec les communards. » Une surtout, du 18 août 1881, est de toute effusion et de toute grandeur sur la mort d'une sœur de Jules Simon, sur les variations de la popularité, les calomnies et la guerre faite à la religion. Et dans un billet écrit sur le genou, le 15 janvier 1882, il traçait ces lignes d'une malice enjouée : « Si votre intention, mon cher ami, est d'assister aux prières publiques, voulez-vous que je vienne vous prendre à titre de clérical? Je crois devoir y aller. Il ne faut pas être au-dessous de sa réputation. »

IX.

Les années s'écoulaient sans peser sur lui et sans qu'il neigeât sur son esprit. Le déclin arriva à son heure; les forces s'affaiblirent, et les voyages de Paris et de Toulouse se firent plus rares. Dans ce corps affaissé et dans ce visage d'intelligence et d'énergie gravé par le temps, on voyait toujours la pensée transparente, la vigueur et la volonté. Il gardait au cœur ses sentiments politi-

ques comme un chêne garde dans ses nœuds le fer qui l'a percé. Il sentit la fin des jours approcher, non avec la noire tristesse des découragés et des désespérés, mais avec la mélancolie sereine des âmes que l'infini tourmente et qui ont foi dans les immortelles espérances et les miséricordes divines. Dans les arbres de son parc, renversés par la foudre ou le vent, il voyait, selon ce qu'il disait lui-même, une image de la mort des hommes; mais il regardait plus haut que les branches et les collines et par delà l'horizon terrestre.

Il se reprit alors, par une pente naturelle, à feuilleter les vieux livres de piété des ancêtres, les livres à tranches rouges de son père. Sa première éducation chrétienne se réveillait. N'avait-il pas, à une année déjà lointaine, pendant que le choléra de 1849 sévissait à Paris, ordonné à ceux qui le servaient d'aller chercher un prêtre, s'il venait à être frappé par le fléau? Il pouvait donc faire le tour des choses passées et entendre les souvenirs battre de l'aile à ses croisées. A ce tournant de la vie où tout s'apaise dans l'âme résignée, sa bonté était exquise. Les vives reparties, parfois déconcertantes, s'étaient émoussées; il continua d'aimer les hommes, même après les avoir connus, parce qu'il savait que les vieillards doivent être bons, en n'ayant rien de mieux à faire qu'à regarder d'un doux sourire le bonheur des autres. C'est que, dans la vieillesse, les pensées s'agrandissent de même que les ombres à la tombée de la nuit. Si l'esprit avait vu quelquefois de travers, la conscience voyait toujours droit.

Dans l'été de l'année 1895, à une journée de lassitude et de malaise, il écrivit au curé de sa paroisse, Saint-François, de Lavaur, de venir le voir. Le curé s'empressa de se rendre à Dumes. M. de Voisins lui dit : « On m'a parlé, bien des fois, de confession et on m'a offert des prédicateurs de passage; j'ai toujours répondu que je n'ouvrirais ma conscience qu'à mon curé, et c'est pourquoi je vous ai prié de venir. » Une aumône pour les pauvres suivit bientôt cette confession, mais le pénitent hésitait à recevoir la communion. On croyait que le vieux levain janséniste de sa famille remontait en lui et qu'il se souvenait peut-être du Dieu terrible de Saint-Cyran et des solitaires de Port-Royal. On se trompait. La mort de Jules Simon lui avait été d'ailleurs un enseignement salutaire. Le curé ne tarda pas à lui adresser une lettre touchante et d'une onction où il avait répandu toute son âme.

A cette lettre, Etienne de Voisins répondit que, malgré les défaillances humaines, il avait pleine confiance en l'infinie clémence du Père céleste; que ne voulant pas ternir le nom qu'il portait, il n'entendait pas mourir en mécréant, mais que telle était, à ses yeux, la grandeur de l'Eucharistie, il ne se croyait pas digne d'y recourir encore. Il ajoutait : « Je ne suis pas un révolté, loin de là, mais un aveugle, sans doute, et un sourd aux grandes lumières de la grâce. Plaignez-moi. Ces résistances de la raison contre ces espérances ou plutôt ces certitudes n'ont rien de consolant, lorsqu'approche l'heure suprême. »

Les choses se prolongèrent ainsi près de deux

ans, jusqu'au mois de décembre 1897, le curé de Saint-François, de Lavaur, persévérant dans sa mission chrétienne, le vieux sénateur toujours chancelant et indécis. Mais le curé ne perdait pas courage et faisait, avec des personnes amies d'Etienne de Voisins, une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes.

Le jour de saint Etienne, 26 décembre, le curé lui écrivit pour lui souhaiter sa fête et pour lui rappeler, une fois de plus, ce que Dieu attendait de lui. Son état de souffrance l'empêcha de répondre. C'est le 13 du mois de janvier 1898, qu'il lui écrivit sa dernière lettre de ce monde, trempée de tendresse filiale et de larmes intérieures.

Ce jour-là, le curé revenant, le soir, du village de Viviers, apprit qu'Etienne de Voisins venait d'être frappé d'une paralysie. Il accourut à Dumes où on lui remit la lettre écrite, au matin, par le malade. Dans cette lettre, il lui exprimait sa reconnaissance pour ses souhaits de bonne fête et sa sollicitude chrétienne. Il finissait ainsi : « Je suis honteux de ne pas y répondre : ne croyez pas que ce soit un reste de rigueur janséniste qui me retienne. Non, je déteste ces doctrines qui, à mon avis, ne résistent ni au cœur, ni à la raison, mais je ne puis consentir à aller encore jusqu'où votre zèle d'apôtre voudrait me conduire... Que Dieu m'éclaire et je viendrai m'agenouiller devant la sainte Table. Qu'il me donne la foi, car je ne veux pas jouer avec ce sacrement auguste. Une âme faible, comme la mienne, ne peut pas, du moins encore, arriver jusque-là. »

La paralysie lui avait enlevé la parole, mais

l'intelligence restait entière. Il attendait, sans trembler, la dernière heure, et penché vers la mort, il ne reculait pas devant la grande ténébreuse qui s'avançait. Aux premières paroles de consolation et d'exhortation du curé de Saint-François, le malade lui prit les mains, l'attira et l'embrassa. Le coup de la grâce l'avait touché. On les laissa seuls, et quelques instants après, Etienne de Voisins reçut, avec une piété attendrie, tous les secours de la religion et se releva de son lit d'agonie, pour ouvrir ses lèvres purifiées au doux et divin consolateur. Il était prêt et pouvait partir. Si sa voix était éteinte, ses yeux brillaient et parlaient, et regardaient autour de lui en signe de l'éternel adieu. Le 20 de ce même mois de janvier 1898, ses yeux s'emplirent des ombres éternelles, et il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, pleuré de tous, au bruit des cloches se lamentant, à toutes volées, sous le ciel brumeux de cette journée d'hiver qui semblait répandre partout un voile de deuil. Et selon l'épitaphe grecque, le plus doux linceul des morts est le deuil de leur pays.

X.

MONSIEUR[1],

Vous portez un grand nom, un de ces noms qui réveillent le souvenir fameux des batailles et

1. M. le marquis de Suffren.

des victoires d'autrefois. Dans votre parole, vous avez la bravoure du bailli de Suffren, pour combattre les écoles qui n'ont ni foi, ni Dieu, ni idéal chrétien. Et dans ce bon combat, vous ouvrez la tranchée de la même intrépidité, que dans votre maison guerrière, on attaquait, à l'abordage, les ennemis de la France et les écumeurs de mer.

Les pirates ne voguent pas tous sur la mer, la mer bleue et française, ainsi que le dit, au poème de *Mireille*, la chanson qui célèbre la vaillance du bailli glorieux. Croyez-le, Monsieur, il y a eu et il y aura, en terre ferme, par tous les temps et par tous les pays, des pirates qui ne seront jamais prêts au désarmement. Grâce à vous, les écoles chrétiennes de Toulouse préparent au siècle qui va naître une génération forte et féconde qui saura défendre notre société troublée.

Personne, plus que moi, n'est heureux de vous tendre la main, à cette journée triomphante où j'ai ce coup de bonheur de vous ouvrir la porte hospitalière de l'Académie. Vous en étiez avant d'y entrer par la noblesse des sentiments et les élévations de l'esprit. Avec vous, nous aurons une force de plus; cette belle devise n'est-elle pas gravée à votre blason : « Jamais vaincu, souvent vainqueur. »

REMERCIEMENT

DE

M. LE MARQUIS DE SUFFREN

ÉLU MAINTENEUR

Prononcé dans la séance publique du 29 mai 1899.

Messieurs,

Jadis, au bon vieux temps, alors que les enfants n'étaient pas encore « Messieurs les Enfants » les grand'mères leur racontaient qu'une Fée, bonne ou méchante, descendait des cieux ou sortait de l'enfer pour assister à leur naissance, et que les touchant de sa baguette magique elle apportait aux uns le bonheur et les joies, aux autres la souffrance et les soucis.

Je veux partager la croyance des enfants d'autrefois, et, puisque je suis ici en ce moment, je pense qu'une Fée bienfaisante s'est intéressée à mon avenir; que, gracieuse et belle et toujours jeune malgré ses cinq cents ans, embaumée du parfum de vos fleurs, drapée dans son manteau tissé d'églantines, d'œillets, de primevères et de

roses, de Toulouse elle s'est envolée vers le beau Languedoc où je venais de naître; qu'elle s'est penchée sur mon berceau, et m'a touché de sa baguette enchantée; que sur mon front elle a déposé le plus tendre de ses baisers en murmurant cette promesse : « Un jour tu viendras à Toulouse pour y trouver le bonheur et la joie; un jour, tu entreras dans le collège de la Gaie-Science; un jour, je te choisirai pour l'un des miens. »

Me voici tout ému à la pensée d'être admis parmi vous; je remercie la bonne Fée, je la salue, je m'incline devant elle, et je lui dis : « O Clémence Isaure! de toute mon âme et de tout mon cœur, je suis à toi et je t'appartiens pour toujours. »

Et si vous me trouvez trop orgueilleux et trop osé de croire que Clémence Isaure a daigné, dès longtemps, me marquer pour m'attacher à son service, si je devais voir s'évanouir ma si douce illusion, oh! souffrez quand même, Messieurs, que je lui dise ici toute ma reconnaissance; car ne m'eût-elle pas promis, il y a un demi-siècle, le très grand honneur que vous me faites, c'est elle cependant, c'est bien elle que je dois remercier, puisqu'elle est, évidemment, la fée bienfaisante qui a placé un bandeau indulgent sur vos yeux; c'est elle qui m'a dit tout bas que votre bienveillance extrême accepterait pour des titres la bonne volonté que je viens vous offrir; c'est elle qui, de sa baguette, a touché mes lèvres d'où devait sortir l'aveu de mon secret désir.

Ce désir, Messieurs, vous le réalisez au delà

de toutes mes espérances. Vous m'ouvrez la porte de votre Académie, le jour même où vous célébrez le cinquantenaire de celui dont la paternelle affection m'a conduit jusqu'à vous[1]; qu'il me permette de joindre au si juste et si touchant hommage que vous lui adressiez tout à l'heure, l'expression de ma respectueuse gratitude. Puisqu'il connaît les secrets de mon cœur, qu'il m'autorise à invoquer son témoignage, afin de vous faire mieux comprendre avec quels sentiments je vous remercie de me si bien accueillir et de m'accepter tel que je suis.

Tel que je suis! Mais, en ma personne, n'avez-vous pas voulu, Messieurs, distinguer un autre mérite que le mien, et suivant l'expression si touchante dont se servait ici même l'un de mes prédécesseurs les plus justement regrettés[2], « n'avez-vous point pensé marquer de votre estime, ce mérite de reflet que semble projeter sur moi une œuvre charitable? » Et si j'ai pu être le témoin des dévouements admirables qu'elle engendre, des sacrifices généreux qu'elle inspire, si j'ai eu tant de joies à cause d'elle et par elle, si j'ai donné tout mon cœur à nos écoles libres, aux enfants qui les fréquentent et qui les aiment, aux parents chrétiens qui veulent les conserver et les défendre, c'est à l'un de vous que je dois ce véritable bonheur. Et je remercie ce confrère[3], retenu si souvent trop loin de vous, de m'avoir

1. M. le comte F. de Rességuier.
2. M. Boutan, président de la Société Saint-Vincent-de-Paul.
3. M. le baron Sabatié-Garat.

« inventé », comme il le disait lui-même, puisque en me choisissant pour le remplacer dans la direction de l'œuvre qui allait souffrir de son absence, en me donnant ses collaborateurs pour mes meilleurs amis, il m'a tracé la voie que je devais suivre. Il a ravivé dans mon âme l'étincelle qui allait, inutile et sans profit, s'éteindre sous les cendres coupables de l'inaction; il a été, en quelque sorte, mon premier parrain à l'Académie, quand il m'a légué ces milliers d'enfants du peuple qui sont à mes yeux la principale cause de mon admission parmi vous.

C'est encore parmi vous, Messieurs, que, pendant ces douze années écoulées déjà, j'ai trouvé les auxiliaires qui ont facilité la tâche à laquelle je m'étais consacré; bien souvent, leur parole entraînante et persuasive est venue au secours de mon inexpérience hésitante; ils ont soutenu ma faiblesse, et leur autorité respectée de tous m'a aidé à défendre la cause de l'enseignement chrétien.

En venant au milieu de vous, Messieurs, j'étais donc certain de retrouver ces hommes d'élite qui ont bien voulu être mes maîtres et, en me donnant leurs conseils, se montrer de véritables amis. Je les remercie, et si leur amitié m'a encouragé à solliciter l'honneur d'entrer dans votre Compagnie, c'est que depuis longtemps j'ai la conviction qu'elle est le foyer auquel doivent, naturellement, se réchauffer toutes les bonnes volontés, c'est que je suis certain que rien de bon et de bien ne peut être entrepris à Toulouse, sans que l'Académie des Jeux Floraux ne s'y inté-

resse, et que c'est auprès de ses Mainteneurs que l'on doit chercher et trouver l'appui, l'autorité et les exemples nécessaires pour faire soi-même quelque chose de bon, de profitable et d'utile.

*
* *

Puisque les enfants ont été mes introducteurs auprès de vous, vous trouverez naturel, Messieurs, que j'aie la pensée de vous parler d'eux; je ne connais pas de sujet plus attrayant.

Pour les enfants, la lutte pour la vie commence à l'instant même de leur naissance. Nous n'avons plus la simplicité de chercher et d'attendre pour eux la fée qui les comblera de ses dons si elle est bonne et belle, comme celle que je remerciais tout à l'heure, qui les poursuivra de sa haine si elle est laide et méchante.

Frissonnants d'une égale joie, unis dans une même affection pour le fruit tant souhaité de leur amour, voici un père et une mère penchés ensemble sur un berceau; leur caresse a été impuissante encore à ouvrir ces yeux et ces lèvres dont ils attendent le premier regard et le premier cri de tendresse, et déjà ils s'occupent de l'avenir de leur fils. Sera-t-il, comme le dit M. Hugues Le Roux, à l'abri des hasards et des sursauts de fortune? sera-t-il dans les affaires? ira-t-il au service de l'Etat? se demande le père. Attendrie et souriante, la mère écoute les accents de son cœur soulevé par une bouffée d'espérance et de gloire, « tandis que le bonnet du nouveau-né prend pour elle les allures du bicorne de l'Ecole polytechni-

que » ou du képi du saint-cyrien aux plumes étincelantes.

Prenez garde ; vous allez trop vite, parents imprudents. Avant de rêver pour lui succès, honneur et gloire, il faut, avant tout préparer l'avenir de cet enfant chéri ; il ne sera que ce que vous le ferez vous-mêmes.

Le navire qui quitte le port pour entreprendre sa course périlleuse a besoin qu'un pilote le conduise, et que sa main soit assez sûre pour lui faire éviter, quand viendra la tempête, l'écueil qui le guette pour le briser et le détruire.

L'architecte, s'il veut construire un solide édifice, doit l'asseoir sur un sol inébranlable, et ne pas le débarrasser de sa charpente avant que les matériaux qui le composent ne soient étroitement liés les uns aux autres.

La petite graine qui au printemps nouveau vient d'être confiée à la terre demande, pour se transformer en une fleur éclatante et belle, qu'un jardinier adroit lui prodigue ses soins, qu'il la couve des yeux, qu'il la préserve des atteintes d'un vent trop fort et trop brûlant, qu'il la protège contre l'insecte qui s'acharne à la détruire, qu'il l'arrose d'une eau bienfaisante et pure.

Si vous n'êtes pas le pilote prudent, l'architecte habile, le jardinier intelligent, si votre fils n'est pour vous qu'un joujou enrubanné qui flatte votre amour-propre, ne rêvez point pour lui succès, honneurs et gloire ; il serait emporté vers l'écueil où l'entraîne le courant de la vie et renversé comme l'édifice que la première secousse ébranle ; il resterait une fleur sans éclat et sans

parfum, desséchée sur sa tige avant même d'être éclose.

Pour qu'il devienne un homme, vous avez le devoir de vous occuper de son âme et de former son cœur; pour l'accomplir, ce devoir, il faut vous souvenir, comme l'a dit le poète, que

Le cœur de l'enfant vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure!
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

Il faut que vous soyez auprès de lui le modèle vivant dont il ne doit pas rougir, puisqu'il en deviendra l'image.

A mesure que le petit enfant grandit, la mission de la mère, surtout, devient et plus noble et plus belle; après les joies de sa maternité, elle ne peut en ressentir de plus douce que celle de façonner de ses mains ce cœur et cette âme, que de voir, peu à peu, « se développer ces diverses facultés intellectuelles qui naissent dans l'esprit de l'enfant, comme ces étoiles qui n'apparaissent pas toutes dans le ciel à la fois, comme ces fleurs de l'arbuste qui éclosent successivement et à leur heure », et son dévouement sera bien vite récompensé par le charme qu'elle trouve dans ces premières leçons si faciles à retenir, parce qu'elles se donnent dans une caresse et qu'elles s'apprennent dans un baiser.

Plus habile et plus heureuse que Socrate, qui disait en parlant d'un de ses élèves qui profitait mal de ses leçons : « Que puis-je lui apprendre? Il ne m'aime pas », elle pourra toujours répéter

en parlant de son fils : « Que n'apprendra-t-il pas de moi? Il m'aime? »

Socrate avait raison, Messieurs. Pour faire un bon élève, il faut, avant tout, qu'il vous aime, et l'éducation la meilleure sera toujours celle qui sera faite sur les genoux et dans les bras d'une mère.

La première éducation est terminée; le petit enfant d'hier a grandi : son esprit s'est ouvert; il sait distinguer le mal du bien; il connaît ses devoirs envers Dieu et envers ses parents; il comprend déjà ce que veulent dire ces mots : Religion, Famille, Honneur et Devoir. Il faut l'instruire maintenant.

S'il quitte le foyer domestique, « il subira bien jeune la redoutable contagion du fait des camarades qui l'attendent pour le capter par l'appât du plaisir, et enserrer son âme dans ce réseau de théories complaisantes qui va la saisir de toute part et la souiller par une multitude de provocations malsaines. » C'est seulement ainsi que l'on peut s'expliquer les étranges décadences qui frappent certaines maisons respectables ou même illustres, car le vieil adage : « Tel père, tel fils », ne peut être vrai que si le père ne déserte pas le devoir sacré de l'éducation.

Si vous pouvez vous-même remplir ce devoir, n'hésitez pas, et comme le dit Mgr Dupanloup, faites pour votre fils comme l'ouvrier habile qui reçoit de la terre un diamant brut, et qui, sans nuire à sa solidité primitive, lui ajoute ce lustre, cet éclat et ces facettes resplendissantes qui charment, éblouissent les regards et en font une des

parures du monde. Mais évitez un double danger; que, par votre faute, cet éclat ne soit pas trompeur; que votre fils, suivant l'expression de M. de Talleyrand, ne reste pas un enfant de grande espérance. Pour satisfaire votre orgueil paternel, ne cherchez pas à développer son intelligence au delà de la force de ses facultés; comme l'écrivait Mme de Sévigné, vous en feriez un petit prodige à quinze ans et un vrai sot toute sa vie.

Si, au contraire, vous sentez le besoin d'être aidé, si vous n'êtes pas l'unique maître de votre fils, restez au moins le guide de ses études et surtout son seul confident; occupez-vous assez de lui pour qu'il ne devienne pas « le petit Bob » dont Gyp nous a raconté l'histoire. « M. l'Abbé » a dû souffrir bien souvent de ses questions indiscrètes; son désir n'était pas, qu'à dix ans, son élève fût au courant de tant de choses, et votre but ne serait pas atteint si, le gardant à la maison, il n'en tirait d'autre profit que de savoir trop vite et trop bien tout ce qui se passe au dehors.

Mais laissons là l'exception. Peu de parents sont assez riches pour donner un précepteur à leur fils, assez libres ou assez capables pour l'instruire eux-mêmes, et presque tous, au moment de se séparer de lui, doivent se poser cette grave question : A qui va-t-il appartenir, à l'école laïque ou à l'école chrétienne?

Je ne veux point, Messieurs, attaquer systématiquement l'une de ces écoles pour mieux défendre l'autre, et avant d'aller plus loin, je déclare que le bien peut se faire partout si l'instituteur

comprend le but sublime de sa mission. Si son âme est restée haute, sans descendre dans ces régions où s'agitent les intérêts humains, si rien n'a éteint dans son cœur la flamme du dévouement, s'il se montre fidèle à ses convictions, je lui rends hommage et son mérite appelle ma confiance, parce qu'il doit soutenir des combats incessants, et qu'il lui faut un souffle puissant pour ne point s'asseoir sur le chemin quand il monte la route pénible du devoir. Lorsqu'il passe devant moi, d'où qu'il vienne, je l'appelle pour lui confier mon fils, car le souffle puissant qui soutient son courage ne peut être que le souffle chrétien.

Le souffle chrétien ! Ceux qui font tant d'efforts pour s'emparer de l'éducation de la jeunesse l'ont redouté, aux temps anciens, tout autant que les laïcisateurs modernes, et c'est de lui que parlait M. Renan en écrivant ces lignes : « Si Marc-Aurèle au lieu d'employer les lions et la chaise rougie eût employé l'école primaire, il eût bien mieux prévenu la séduction du monde par le surnaturel chrétien... Celse n'enleva pas un seul disciple à Jésus. Le sol n'avait pas été préparé par un bon ministre de l'instruction publique. »

Offenserai-je quelqu'un en disant, qu'aujourd'hui, beaucoup d'hommes pensent comme Renan ? Ils préparent bien le sol quand ils étouffent le souffle chrétien chez l'instituteur dont ils veulent faire le pontife de la neutralité scolaire et de l'athéisme, mais ils n'y réussiront point. Ceux qui leur succéderont bientôt seront contraints de dire comme Napoléon à M. de Fontanes : « Croyez-

vous que l'homme peut devenir un homme s'il n'a point de Dieu ? L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793, et j'en ai vu assez; pour former l'homme, je me mettrai avec Dieu, car il s'agit de créer, et vous n'avez pas encore trouvé le pouvoir créateur. »

Ils n'y réussiront point, car les parents, gardiens de la vieille tradition française, comprendront toujours que la religion seule peut fournir le grand levier de l'éducation nationale, et que malgré les décrets et les lois, ils iront toujours aux maîtres qui croient en Dieu.

C'est à ces maîtres que M. Thiers rendait hommage quand il disait : « Vous avez beau faire; pour être maître d'école, il faut une humilité, une abnégation dont un laïque est rarement capable. Il faut le prêtre, le religieux; l'esprit, le dévouement laïque n'y suffit pas. » Si nous le rencontrons, donnons nos fils au maître laïque qui croit en Dieu, mais suivant le conseil qui nous vient des hommes dont le témoignage ne peut être suspect, envoyons-les surtout à l'école chrétienne.

Au dix-septième siècle, cent ans avant que Voltaire déclarât « qu'il suffisait de donner au peuple, comme au bœuf, un joug, un aiguillon et du foin », un homme était né, nous dit un grand orateur, dont l'œuvre allait mettre en échec celle de Voltaire et disputer à l'incrédulité l'âme de la jeunesse : cet homme c'était Jean-Baptiste de La Salle.

Depuis plus de deux cents ans, il se survit à lui-même, et si nous préférons ses disciples à

tous les autres maîtres, c'est que, comme lui, ils ont quitté pour toujours le foyer domestique et renoncé à toutes les affections et à toutes les joies de ce monde; c'est que, comme lui, ils ont abdiqué jusqu'à leur nom de famille pour bien marquer qu'ils ne s'appartiennent plus; c'est que, comme lui, ils ne feront jamais de l'enseignement une position lucrative, et qu'ils demandent, comme lui, leur courage et leur force à ce Christ suspendu à la muraille de la modeste cellule dont on les fait sortir aujourd'hui pour les envoyer à la caserne. Mais, là encore, ils sont des exemples et des modèles, et ils en reviennent aussi nombreux et aussi purs, pour reprendre leur vie de travail et de prière, si inutilement interrompue.

Et ceux qui viennent de faire cette loi nouvelle, n'étaient-ils point eux-mêmes en face de l'ennemi pour n'avoir pas su ce que sont les Frères à l'heure tragique où la patrie en danger a besoin de tous ses enfants? Ignoraient-ils qu'un cœur bien français bat sous leur modeste habit de religieux, et qu'ils n'auront pas besoin d'y être contraints pour être encore sur les champs de bataille où ils forçaient autrefois l'admiration de tous « en ajoutant à leur gloire une palme inattendue et à leur enseignement une héroïque leçon de choses qui le résume et le couronne! »

Et si les Frères des écoles chrétiennes sont, parmi tous les autres, les maîtres par excellence, s'ils font à la France, dans l'Europe entière, une popularité qui survit à toutes les défaites, si le Nouveau Monde les appelle au secours de sa civilisation naissante, c'est que leur saint fondateur

ne s'est pas trompé en leur apprenant qu'il « ne faut pas considérer l'enfant comme un pur cerveau, que son esprit n'est point un vase qu'il faut remplir, mais un foyer que l'on doit échauffer, qu'il ne s'agit pas seulement de cultiver une intelligence et que ce sont des âmes qu'il faut élever, c'est-à-dire grandir et détourner de ce qui est bas et vulgaire, pour qu'elles montent vers ce qui est noble et généreux. »

J'ai voulu, Messieurs, adresser tout d'abord le témoignage de mon admiration aux Frères des écoles chrétiennes; vous connaissez les liens qui m'attachent à eux, et, au moment où une nouvelle épreuve les torture, vous comprendrez qu'il en devait être ainsi. Mais je salue également les Sœurs de Charité, les Sœurs de la Sagesse, filles de saint Vincent de Paul et du bienheureux de Montfort, et tous ces maîtres chrétiens et tous ces religieux dont la vie est consacrée à l'enseignement.

Je les salue dans le petit hameau perdu, là-bas, au fond de la vallée tranquille et solitaire, comme dans les écoles de nos villages et de nos grandes villes, et partout où ils remplissent leur apostolat avec cette délicatesse maternelle qui sait bien

Que l'âme de l'enfant, c'est une page blanche,
Un rêve virginal,
Un lac pur sur lequel aucune ombre ne penche;
Un vase de cristal.

Je les salue ces maîtres qui

Devant leurs yeux ravis ne mettent d'autre livre
Que celui du bon Dieu.

C'est pour eux un écho, puisqu'ils viennent de vivre,
Là-haut, dans son ciel bleu.

Je les salue ces maîtres qui disent avec Mme Fondi de Niort, dont vous avez, Messieurs, couronné la charmante idylle ici même :

S'il veut nous le laisser, conservons-le sans tache
Tout prêt pour le retour;
Car l'enfant vient du ciel, et nous avons pour tâche
Qu'il y remonte un jour.

Je les admire et je les salue, parce que leur dévouement sera cette force qui doit nécessairement, tôt ou tard, sauver notre patrie.

Grâce à eux, nos fils et nos filles seront bien élevés, et, au sortir de l'école primaire, ils rentreront dans leur famille tels que notre amour l'aura souhaité; ils seront restés des enfants, sans devenir « Messieurs les Enfants », comme ils prétendent, à leur grand détriment, qu'on les nomme aujourd'hui.

*
* *

« L'homme est fait à trois ans » a dit M. de Maistre; mais si les tendances s'accusent de bonne heure chez l'enfant, ce mot est exagéré, même pour celui qui vient de quitter l'école primaire; « il n'a pas encore les quaiités qui feront de lui un homme; il faut le prémunir contre la tentation qui va le surprendre, veiller sur lui à l'heure des premiers troubles. Pour qu'il ne soit pas vaincu dans le premier assaut, il a besoin du secours qui

ranimera sa vie avant qu'il n'ait reçu d'inguérissables blessures. » Ce secours au moment du danger, cette vigilance du maître sur les entraînements de leur jeunesse, les parents sont sûrs de les trouver s'ils confient leurs enfants à nos collèges catholiques où, avant d'être exposés aux difficultés, aux périls et aux batailles de la vie, on saura les recouvrir de cette armure impénétrable, à toute épreuve et sans défauts, qui les rendra forts, et que peuvent bien forger ceux-là seulement qui comprennent ce que doit être, pour devenir durable, l'idée du devoir envers Dieu, et sont assez habiles pour donner au monde un homme qui l'embellisse et qui l'honore.

Après bien des années de lutte, il a fallu des Lacordaire, des Dupanloup, des Montalembert et des Falloux pour obtenir la liberté de l'enseignement secondaire. Jusqu'en 1850, si un père de famille pensait, avec le comte Molé, « que les religieux sont les sublimes conservateurs de l'ordre public en préparant les générations nouvelles à la pratique de toutes les vertus, et que le parfait chrétien devient aisément un grand citoyen », il devait expatrier son fils et aller en Belgique, en Angleterre, en Autriche ou en Suisse pour y trouver les maîtres auxquels il lui convenait de confier son éducation.

Une loi libérale a rendu le droit d'élever nos enfants, chez nous, « à ces religieux qui ne sacrifient pas leur robe blanche, puisqu'elle est une liberté »; à ces maîtres « dont le nom est tant de milliers de fois jeté à tous les vents du ciel, avec des accents si divers, qu'il est impossible d'y

méconnaître un signe et un drapeau ; à ces maîtres si redoutables qu'un seul perdu entre dix mille citoyens français suffit à enrayer tous les progrès du monde ; à ces noirs fantômes qui portent insolemment dans les plis de leur robe la déclaration de guerre aux sociétés modernes. Ces maîtres

Pour tout dire en un mot, ils se nomment Jésuites !... »

Vous m'approuverez, Messieurs, si j'emprunte les paroles que M. de Belcastel prononçait ici même ; sa mâle éloquence a vengé les religieux « dont nous voyons la phalange grandir sous l'éclair même des menaces », et j'ai cru qu'en parlant de l'enseignement je ne pouvais, au milieu de vous, taire le nom de ce chrétien sans peur et sans reproche, de ce défenseur éloquent et autorisé de cette grande cause, dont la vie tout entière fut consacrée au service de l'Église et de la Patrie. Comme M. de Belcastel, nous estimons les religieux voués à l'enseignement, et nous pensons, comme lui, que ceux qui sortent de leurs collèges prouvent suffisamment que, pour y être chrétienne, l'instruction qu'on y reçoit est solide et qu'elle répond largement aux besoins de notre époque, aux difficultés toujours croissantes de nos programmes et de nos examens. S'il avait parlé de nos collèges catholiques, M. Saint-Marc Girardin n'aurait pas laissé tomber cet aveu de ses lèvres : « Que faisons-nous dans nos collèges? Nous instruisons, nous n'élevons pas. Nous cultivons et nous développons l'intelligence, mais non le cœur. »

A une époque où la corruption dessèche les cœurs, nous avons besoin du maître qui sait développer celui de son élève, et en le lui confiant nous le remercions à l'avance de l'affectueux contrat qu'il conclut avec lui, à la vie et à la mort.

Au sortir du collège, jeune homme imprudent, si sur la voie trop séduisante et si facile des plaisirs, vous vous lancez à toute vitesse prétendant diriger vous-même la machine à laquelle vous vous êtes follement confié, vous vous apercevrez bien vite que, seul et sans secours, vous devez misérablement périr. Et vous péririez infailliblement, car l'abîme s'ouvre béant et sombre sous vos pas, si, de loin, l'amour que vous connaissez bien ne veillait pas sur vous. Votre ancien maître a vu le danger auquel vous êtes exposé; votre cri de détresse a retenti douloureusement dans son cœur. Il est là déjà faisant retentir le signal d'alarme, fermant la voie mauvaise sur laquelle vous alliez vous engager; vous le verrez, à vos côtés, sur la machine bondissante que votre inexpérience ne sait pas arrêter; de sa main sûre et ferme, il serrera ce frein que la vôtre abandonne. Au péril de sa vie, il saura vous sauver!

Et ne vous étonnez point, Messieurs, de ce dévouement renouvelé sans cesse. Le religieux ne croit pas sa mission terminée quand l'instruction de vos enfants lui paraît suffisante; sa tâche n'est point accomplie quand un diplôme est devenu la récompense officielle de leurs études. Il veut être utile encore; il s'est donné à eux sans réserve et pour toujours.

A ceux qui venaient se plaindre de ce que les Jésuites accaparaient tous les élèves, Henri IV répondait en souriant : « Faites mieux qu'eux, et les élèves vous reviendront. » Les professeurs de notre Université sont plus savants qu'au temps du grand roi. Partout, de nos jours, on sait faire de bons élèves, et toutes les écoles peuvent ouvrir des carrières à nos fils, nous le reconnaissons volontiers; mais l'au-delà nous inquiète, et nous les confions aux maîtres chrétiens pour qu'ils sachent que la science n'est pas le seul bien que nous ambitionnons pour eux, pour qu'ils retrouvent, après le collège, ceux qui resteront leur sauvegarde et leur appui, pour qu'ils conservent intacte et absolue leur confiance envers celui que pendant leur enfance ils ont appelé « mon Père. »

Voilà les résultats que peuvent obtenir les religieux auxquels vous rendez hommage, comme moi, Messieurs. C'est à nous de ne pas rendre inutiles leur dévouement et leurs efforts.

En les condamnant peut-être, nous partageons toutes les faiblesses de la société moderne qui, trop souvent, nous font devenir les pires ennemis de nos fils, et, pour employer, si vous me le permettez, les expressions décadentes de notre siècle, leur « snobisme » ne nous effraie pas. S'ils sont tout à fait « smart », nous ne blâmons qu'en silence leur servilité quand ils obéissent à des modes qui les efféminent et les abaissent. Le jeune homme se soustrait peu à peu à l'autorité paternelle, et, pour l'enfant au collège, elle n'est plus un droit donné par Dieu, mais une sévérité

intempestive et déplacée, quand on ne la proclame pas une injustice.

Il me souvient d'une aventure arrivée à l'un de mes amis les plus chers, il y a quelques trente ans. C'était un des meilleurs élèves d'une classe élémentaire; ses maîtres, qui l'aimaient bien pourtant, durent une fois le punir. Méritait-il une réprimande pour l'étourderie qu'il avait commise? Payait-il simplement la faute d'un camarade resté inconnu? Peu importe. Mais au premier jour des vacances, il dut, pendant quatre heures, errer seul et fort repentant dans les cours du collège désert. Quand il fut ramené chez son père, c'était un père d'autrefois, celui-ci dit au professeur qui l'accompagnait : « Mon Père, vous avez gardé mon fils, ce matin, pour votre compte; veuillez le reprendre et le garder, pour le mien, pendant le reste des vacances. » Et mon ami, sans murmurer, reprit le chemin du collège, où jamais aucune punition nouvelle ne fut inscrite à son casier judiciaire.

Je me demande avec effroi ce qu'il adviendrait aujourd'hui dans un cas semblable. Je ne crois pas aller trop loin en affirmant que la décision de l'autorité paternelle ne serait point acceptée; elle serait blâmée par le vote unanime de tous les écoliers de France; un syndicat se formerait, il exigerait la revision de ce jugement draconien, et Vaugirard fût-il encore plus loin que l'île néfaste vers laquelle tant de regards sont tournés, la victime en sortirait triomphante pour être, malgre son juge, rendue aux douceurs des vacances!

Sans être aussi sévère, si l'autorité paternelle était respectée comme elle doit l'être et l'était autrefois, il y aurait dans le monde plus d'hommes utiles et moins de blasés avant l'âge, et les maîtres seraient plus forts pour élever nos enfants si, dans la famille, ils trouvaient les exemples et l'appui indispensables pour que, à seize ou dix-sept ans, ils soient des jeunes gens et pas encore « Messieurs les Jeunes gens », comme les plus tristes candidats au plus restreint des baccalauréats modernes ont la ridicule ambition qu'on les appelle maintenant.

*
* *

Le phare qui illumine la rade de New-York est porté par une colossale statue de la Liberté, et l'étincelante clarté qui s'en dégage indique au navigateur l'entrée du port ouvert à toutes les nations et à toutes les libertés. Sur l'immensité de la mer, elle luit pour tout le monde.

Il y a cinquante ans, au moment où la France élevait la statue de la liberté de l'enseignement, on pouvait espérer, qu'elle aussi, porterait une radieuse lumière qui brillerait indistinctement pour toutes les écoles. Aujourd'hui, ses rayons sont en partie voilés, et si la statue est debout encore, son regard se détourne de l'école chrétienne; pour elle, la liberté n'est plus qu'une trompeuse apparence. Si elle existe de fait, pourra-t-elle résister longtemps à l'agitation qui se produit, aux propositions déposées contre elle, aux interpellations renouvelées sans cesse, aux articles 7 qui la déchirent et la mettent en lam-

beaux? N'a-t-elle pas été diminuée, quand au nom de la liberté de conscience on a créé l'école neutre; quand au nom de l'égalité entre tous les citoyens on a envoyé les séminaristes à la caserne et frappé les congrégations d'un injuste impôt au nom de l'égalité entre tous les contribuables? N'a-t-elle pas été atteinte, le jour où des collèges catholiques ont été fermés? N'est-elle pas singulièrement menacée quand, sur la porte de ceux qui existent encore, on place des factionnaires pour compter les religieux qui franchissent le seuil et, s'ils sont trop nombreux, pour leur en interdire l'entrée.

Ces lois nouvelles, on les abrite sous l'honorable ou flatteuse rubrique de liberté et d'égalité, mais cet artifice ne trompe personne. Malgré les lenteurs et les temporisations auxquelles on se croit obligé, on doit comprendre que la campagne entreprise est dirigée contre la liberté de l'enseignement.

Pour être juste, il faut reconnaître que cette liberté a plus de défenseurs que d'adversaires, et que le jour « où ceux-ci tenteraient trop violemment d'y faire brèche, ils verraient se dresser contre leur audace d'anciens auxiliaires dont l'appui leur est nécessaire pour vaincre. » Comme l'écrit dans un courageux article un ancien élève de l'École normale supérieure, « l'Université est la première à rejeter l'humiliant privilège que les francs-maçons réclament pour elle, et s'ils persistent à le lui imposer, elle répondra qu'elle suffit à sa propre conservation et que le monopole lui répugne. »

Vous pensez de même, Messieurs. Les littérateurs, les poètes, les moralistes et les philosophes qui composent votre Académie, les universitaires auxquels vous ouvrez si justement vos rangs, repoussent un monopole nuisible au développement de l'instruction, et parce que votre libéralisme réclamera toujours la liberté tout entière, ce sera toujours chez vous, dût-elle disparaître ailleurs, que l'on verra cette statue portant le phare radieux dont vous ne souffrirez pas que l'étincelante clarté s'amoindrisse ou s'efface, parce que vous voulez qu'elle profite à toutes les écoles.

Rappelez-vous l'émotion que vous avez ressentie quand la nouvelle s'est répandue qu'un des collèges de cette ville allait être fermé, et qu'il aurait l'honneur d'être fermé le premier. Le premier cri d'alarme, ce sont les vôtres qui l'ont jeté, et nous pouvons rendre hommage à celui qui est encore ici aujourd'hui[1]. Avant de me recevoir en votre nom, qu'il me permette de m'unir publiquement à tous ceux qui admirent son énergie, son caractère, la noblesse de ses sentiments et l'élévation de son cœur.

Et cependant, les religieux ont été expulsés, la lumière a disparu dans la vieille maison où tant d'enfants furent élevés. Ses pierres ont été emportées une à une.

C'est encore l'un des vôtres, Messieurs, que nous voyons au premier rang de ceux qui protestèrent alors. La nature droite et loyale de

1. M. le comte Victor d'Adhémar.

M. de Voisins-Lavernière s'est révoltée; il s'est séparé de ces hommes sans convictions et sans principes qui obéissent si facilement aux ordres qu'on leur donne, et vous l'avez remercié de faire entendre au Sénat les nobles accents de sa protestation indignée. Ce jour-là, vous vous êtes rappelé le discours où il disait « que le style prend toujours la physionomie de la pensée »; vous l'avez applaudi en entendant monter de son cœur et sortir de sa bouche la juste accusation qu'il portait contre une réforme « qui ne laissait pas sans tache ceux qui voulaient la faire », et qu'il trouvait néfaste puisqu'elle « ne contenait ni le vrai ni le bien. »

C'est le beau caractère de l'un des vôtres aussi qu'il faut admirer pendant son trop court passage aux affaires; s'il était resté plus longtemps à la tête de la magistrature française, il n'aurait pas toléré que, sous le nom de lois existantes, on aille exhumer de l'arsenal de la législation passée, des lois confuses, contradictoires et incohérentes pour enlever à l'Eglise les auxiliaires indispensables qu'elle trouve dans les maîtres chrétiens; il n'aurait pas permis que le Conseil d'Etat soit mutilé, le jour même où il allait juger les pourvois formés contre les arrêtés qui frappaient les congrégations religieuses. Le souvenir de M. Depeyre est vivant parmi vous, et je vous étonnerais si je ne prononçais pas le nom d'un homme qui vous appartient à tant de titres et que tout le monde respecte, parce qu'il est sorti la tête haute et la conscience en repos de ces assemblées où sa place fut si

grande autrefois, et dans lesquelles sa présence serait si utile aujourd'hui.

Et ce sera pour votre Compagnie une gloire véritable qu'elle se soit associée de telle sorte aux combats qu'ont soutenus et que soutiennent encore ces intrépides lutteurs qui s'appellent les Larcy, les Baragnon, les Ravignan, les de Broglie, les Keller et les Chesnelong; ce sera pour elle un impérissable honneur que, parmi ses Mainteneurs, se soient levés les plus fermes défenseurs des droits des pères de famille et de la liberté de l'enseignement.

Vos exemples ont été suivis, vos efforts, comme ceux de ces hommes dont vous venez de saluer les noms, portent déjà leurs fruits. Au souffle de leur éloquence, les catholiques ont compris leur devoir; pour défendre leurs droits, ils ont rétrouvé leur énergie et leur courage; dans la balance qui pliait sous le poids des laïcisations, ils ont posé le poids méritoire de leurs sacrifices, et nos écoles libres sont encore debout. Auprès d'elles nous ne voyons plus la statue de la Liberté, dont j'évoquais l'image tout à l'heure; elles ne sont pas éclairées par cette lumière que l'on refuse à quelques-unes, mais dans leurs classes, au-dessus de la chaire du maître, à la place d'honneur, nous saluons cette Croix sur laquelle est étendu Celui qui a donné au monde la véritable liberté. De son ciel entr'ouvert, Il fait descendre pour elles cette lueur resplendissante, qui ne saurait disparaître puisque c'est l'immortelle Charité qui la porte; elle entretient le phare dont la chaleur dilate les cœurs, dont les

rayons échauffent les âmes; aussi longtemps qu'il sera nécessaire, elle tiendra dans ses mains cette flamme et portera sur son front cette miraculeuse étoile qui marquera la route vers nos écoles chrétiennes.

En leur faveur, la Charité, fille de Dieu, opère de véritables prodiges, et, à Toulouse, vous les voyez chaque jour se produire au milieu de vous. Si l'Egalité n'est qu'un mot vide de sens quand il s'étale faussement sur les murs de ces écoles dont on ferme l'entrée aux maîtres que nous avons choisis, la Charité lui donne sa valeur et le transforme en une sublime expression, lorsqu'elle unit dans une même protestation et dans l'accomplissement d'un même devoir le maître et le serviteur, le riche et le pauvre, le propriétaire et l'artisan, lorsqu'elle fait naître les mêmes sentiments dans les cœurs qui veulent également la justice et le bien.

Ces miracles de la Charité vous les avez provoqués vous-mêmes, et j'ai la conviction qu'un jour, vous décernerez un des prix de vertu, que le plus généreux des vôtres vous a chargés de distribuer, à ces pères de famille qui se privent du nécessaire, à ces pauvres qui acceptent une misère plus grande encore pour envoyer leurs enfants à l'école chrétienne. Avant que retentisse l'*Alleluia* de la victoire que vous aurez préparée, vous récompenserez le sacrifice qui s'accomplit pour la meilleure des causes, pour celle que vous défendez si bien, Messieurs, pour la liberté de l'enseignement.

*
* *

Mgr d'Hulst commençait ainsi sa belle lettre aux étudiants catholiques : « Vous voilà bacheliers ès-lettres, bacheliers complets ; je vous en fais mon compliment. Qu'allez-vous faire maintenant ? »

Ce que feront nos fils, Messieurs, quelle sera leur carrière, je ne puis vous le dire et je m'en préoccupe assez peu, pourvu qu'ils fassent quelque chose. Mais s'ils ont été des étudiants catholiques, j'affirme que, généralement, vous pouvez être tranquilles sur ce qu'ils seront un jour.

Il faut marcher avec son siècle, et notre pays a besoin que ses savants l'honorent ; j'ambitionne et je rêve pour lui toutes les gloires ; je veux qu'il sache les conquérir partout, aussi bien sur le terrain utile et fécond de l'étude et de la science où une nation peut grandir, que sur les champs de bataille où elle s'illustre en faisant face à l'ennemi. Pour obtenir ce double triomphe, développons chez les enfants tous les nobles sentiments. A une époque où l'on peut croire que ceux-ci vont disparaître, qu'ils puissent, comme le roi d'Ys, apercevoir le bien enseveli dans les profondeurs de l'océan du mal ; qu'ils entendent sonner les cloches de leurs croyances, s'ils se penchent sur leur propre cœur dont nous aurons rendu les battements chrétiens. Formons-les de telle sorte que, tous, ils contribuent à rendre notre splendeur nationale plus complète, plus brillante et surtout plus pure.

S'ils sont, un jour, prêtres ou religieux que leur apostolat soit au-dessus de toute considération humaine ; en se dévouant comme ceux qui

les ont élevés, ils accompliront à leur tour la plus grande des missions. Qu'ils se souviennent des l'Hospital, des d'Aguesseau s'ils appartiennent à la magistrature; qu'ils se glorifient d'être arrachés de leurs sièges si l'affirmation de leurs principes, une vie faite de devoir et d'honneur, les expose à des vengeances imméritées; qu'ils conservent cette noble sérénité que vous avez gardée comme les magistrats sacrifiés avec vous, vous, Monsieur[1], qui depuis longtemps me tendez une main si amie pour m'introduire ici, et qui venez de m'y accueillir avec une telle bienveillance que j'aurais le droit de m'en plaindre peut-être, dans la crainte qu'en me connaissant mieux, ceux qui vous ont entendu ne la trouvent trop partiale, et bien au-dessus de ce que je pourrai faire pour la mériter jamais.

S'ils préfèrent les fonctions administratives, qu'ils les remplissent avec indépendance. S'ils entrent dans l'enseignement, qu'ils en défendent la liberté pour en rehausser le prestige. S'ils font partie de nos assemblées législatives, qu'ils n'oublient point que celui qui ne s'oppose pas à une loi mauvaise porte, aussi bien que l'auteur lui-même de cette loi, la responsabilité du mal qu'elle engendre; qu'ils soient inébranlables dans leurs convictions et fidèles à leurs principes. La fidélité politique est bien rare aujourd'hui, mais toujours cependant elle appelle l'estime, elle commande le respect de tous, de ceux-là même qui la renient pour mieux servir leurs intérêts

1. M. Dubédat.

personnels, de ceux-là même qui la trahissent sans remords, sans se préoccuper de savoir s'ils ne contribuent pas à diminuer peu à peu cette gloire séculaire que les rois de France avaient su faire si éclatante, si respectée et si belle. S'ils choisissent le métier des armes, que l'acier de leur épée reçoive de leur foi religieuse une vertu et une trempe nouvelles. De quelque manière qu'ils servent la patrie, qu'ils lui soient utiles et qu'ils l'aiment; qu'ils la prennent avec son foyer et son autel, son histoire et ses traditions, et qu'en les voyant défendre son honneur et sa foi, on puisse dire, comme un suprême hommage rendu aux maîtres qui ont façonné leurs âmes : « Ils se sont tenus debout. »

Pour qu'ils restent debout, ah! donnons-leur sans doute l'instruction qui leur est nécessaire, mais donnons-leur surtout cette éducation qui fera naître chez eux les sentiments de loyauté, de droiture et de bravoure qui ont fait les héros d'autrefois. Si l'on ne décernait pas de diplômes alors, c'était à une époque chrétienne que saint Louis entraînait ses chevaliers et son peuple au jour glorieux des croisades. C'était à l'époque où Henri IV inaugurait la liberté de conscience qu'il menait ses hommes d'armes au combat; beaucoup d'entre eux ne savaient pas signer leur nom, mais avaient-ils besoin d'être lettrés pour frapper d'estoc et de taille, pour se rallier au panache blanc du grand roi, pour mourir pour la patrie. Et pour n'être pas suffisamment instruits, nos aïeux manquaient-ils de courage quand, aux champs de Fontenoy, ils disaient

fièrement aux Anglais : « Tirez les premiers, Messieurs ! »

Pour que la France retrouve sa splendeur d'autrefois, pour qu'elle revoie ces temps où elle dictait ses lois au monde, conservons-lui toutes les libertés qui lui sont nécessaires, conservons-lui, Messieurs, tous ceux qui savent la servir et la défendre. Lorsque, en 1873, les Frères des Écoles chrétiennes furent chassés de l'Alsace-Lorraine, le prince de Bismark répondait au Parlement qui l'interrogeait sur les motifs de leur expulsion : « L'enseignement des Frères, mais il empoisonnerait l'esprit allemand; il serait pire que l'absence de tout enseignement. »

Retenons cet aveu; c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de tous nos religieux. Mais en attendant le jour tant désiré où nos armées victorieuses les ramèneront en triomphe sur cette terre d'Alsace-Lorraine dont on les a bannis, ne tolérons pas que sur la terre de France on ferme leurs écoles, ne permettons pas, Messieurs, qu'on les chasse de chez eux. Ils entretiennent et développent au cœur de nos fils l'amour de la patrie; ils n'empoisonneront pas chez eux l'esprit français; leur patriotisme, leurs exemples et leurs leçons nous aideront puissamment à faire de nos enfants ce que nous avons voulu qu'ils deviennent, des Chrétiens et des Hommes!

RÉPONSE

AU REMERCIEMENT

DE

M. LE MARQUIS DE SUFFREN

PAR

M. le Comte D'ADHÉMAR

Monsieur,

En me confiant le soin de vous introduire auprès d'elle, l'Académie, trop aimable à mon égard, a négligé, je le crains, ses intérêts et les vôtres. Elle a cru, sans doute, qu'une grande conformité d'opinions, unissant cette fois le récipiendaire et le modérateur, il ne se produirait pas entre eux le moindre choc, et que vous seriez accueilli au milieu de nous, sinon comme vous le méritez, du moins sans avoir à payer à notre porte la plus légère redevance à la critique.

Et voici qu'en essayant de remplir ma tâche, j'éprouve, tout à coup, de singuliers scrupules. J'ai peur de me trouver, en toutes choses, trop

parfaitement d'accord avec vous, et de manquer ainsi de l'impartialité et de la mesure nécessaires à celui qui doit parler ici au nom de tous.

Mandataire de l'Académie tout entière, je risque, si je n'y prends garde, de l'engager plus qu'elle ne veut, et de ne pas suffisamment réserver l'opinion de ceux de nos collègues qui, tout en vous accordant leurs suffrages, ne partagent peut-être pas complètement votre manière de voir, sur les graves questions que vous venez d'aborder. Il faut donc que je me condamne à me modérer moi-même, en vous approuvant; que je ne me laisse point gagner par la sympathie qui me porte vers vous, et que je tâche même, si je le puis, de vous critiquer un peu.

C'est pourquoi, dès mes premières paroles, je vais essayer de vous contredire.

Pourquoi, je vous prie, supposez-vous qu'il ait fallu une sorte de miracle et l'intervention des Fées pour vous conduire jusqu'à nous?

Les Fées, Monsieur, depuis longtemps, depuis 1789 surtout, n'ont plus aucun pouvoir. Avec tous les abus et privilèges de l'ancien régime, leurs privilèges ont été abolis; et, au nom de l'égalité, les législateurs modernes leur ont interdit à jamais de distribuer leurs faveurs dans de certains berceaux.

C'est un principe inscrit en tête de nos constitutions : les hommes naissent égaux, c'est-à-dire qu'ils ont tous les mêmes droits dans ce monde. Rien n'est plus juste. Et vous voyez que la faveur ne joue plus aucun rôle dans la société contemporaine, que tous les citoyens sont traités

avec une impartiale équité, qu'ils jouissent tous des mêmes libertés; l'on pousse même si loin l'application de ces principes, que le suffrage universel affecte de choisir ses élus, sans tenir aucun compte des talents, des aptitudes, des mérites de toute sorte qui différencient les hommes. Je ne fais que répéter ici, en termes polis, ce que disait Gambetta, en termes..... énergiques.

Les Académies, j'en conviens, ne procèdent pas encore tout à fait comme le suffrage universel; il leur semble que si tous les hommes naissent égaux, ils ne naissent point pareils cependant, et qu'ils n'ont pas tous, par exemple, autant d'esprit les uns que les autres. Nous faisons cas de ces nuances; et si nous demeurons égalitaires en ce sens que nous recrutons nos élus partout, sans nous préoccuper de ce que l'on appelait autrefois la naissance, nous entendons, néanmoins, choisir dans la société, pour les appeler à nous, les hommes qui, à des titres divers, se distinguent de la foule. A la cour de Clémence Isaure, où depuis longtemps règne l'égalité la plus absolue, les fauteuils ne s'obtiennent point comme autrefois les tabourets de Versailles, le mérite personnel attire seul nos suffrages; et cela suffit, Monsieur, pour expliquer votre arrivée parmi nous.

Sans doute, il ne nous déplaît pas que vous apportiez ici l'éclat d'un nom illustre; et, par vous, notre Académie sera fière de contracter alliance avec le bailli de Suffren, qui, j'en suis sûr, ne sera pas trop surpris dans sa tombe par notre hommage de lettrés.

rences, c'est que les meilleurs maîtres seront toujours ceux qui se feront aimer de leurs disciples. Cette douce pensée que vous avez empruntée à Socrate ne peut blesser personne; vous en avez fait l'argument de votre discours, et vous l'avez mise en avant avec tant de conviction, qu'on reconnaît en elle le secret de votre influence sur les innombrables enfants auxquels vous êtes dévoué.

Est-ce pour cela, Monsieur, que la Providence a conduit à votre foyer toute une famille d'orphelins, et que vous avez dû devenir tout à coup, au milieu de votre vie, l'éducateur modèle dont vous avez si éloquemment tracé le portrait?

Excusez-moi si je touche de si près à votre intimité; nous voulons prendre de vous tout ce qui vous fait honneur et nous l'approprier.

N'avez-vous pas dit tout à l'heure, de votre côté, que vous vouliez nous emprunter quelque chose, vous façonner aux exemples des hommes nous ayant appartenu, et qui ont usé leurs forces à défendre dans la vie publique, les doctrines que vous servez vous-même?

Faisons l'échange; volontiers nous donnons ce que nous avons de meilleur, et en vous voyant marcher sur les traces de ceux qui ont illustré notre compagnie, l'Académie vous applaudira comme elle les applaudissait.

---

les uns contre les autres par la notion sublime de la liberté.

Il ne faut pas se décourager pourtant. Vous l'avez dit, Monsieur, nous voyons grandir chaque jour dans l'Université elle-même des hommes éminents qui refusent pour elle un monopole et un privilège dont elle n'a pas besoin et qui diminueraient son prestige et ses progrès, en la pri vant des stimulants de la concurrence.

Cette opinion prévaut chez les esprits éclairés, parmi les lettrés, à l'Académie française, et si les pouvoirs publics sont en retard sur l'opinion des penseurs, si les luttes qui ajournent l'heure de la liberté ne sont pas encore finies, devançons cette heure en esprit, Messieurs; et pacifiés entre nous, bons Français, fils du même sang et de la même terre, dans cette enceinte étroite, où la liberté est en honneur, où le prêtre et l'universitaire siègent côté à côté et se tendent la main, gardons-nous de disputer à chacun ce qui lui est dû, et en dehors de toute passion, affirmons seulement les doctrines qui peuvent, au même titre, servir de règle aux écoles libres et aux écoles de l'État.

Ce qui est vrai, Monsieur, et je reprends ici toute votre pensée, c'est qu'il est nécessaire qu'une loi morale solidement établie sur la conscience et sur l'idée de Dieu soit enseignée partout dans les écoles d'une nation qui veut vivre, et que cette doctrine découle essentiellement du christianisme.

Ce qui est vrai encore, si vous tenez absolument à ce que nous marquions aussi nos préfé-

poursuivez la tâche entreprise au milieu de nous, et que vous lui donnez tous vos instants.

Je viens de lire les résumés des travaux que vous avez consacrés aux *Frères des Écoles chrétiennes* (dont le nom ne passera point sur mes lèvres sans que je leur rende hommage); je viens d'étudier les rapports que vous dressez, d'année en année, pour faire avancer et grandir votre œuvre magnifique, et je vois, Monsieur, comment vous tuez le temps, depuis que vous vous êtes fait le percepteur bénévole et opiniâtre de cette contribution supplémentaire que les catholiques sont obligés de s'imposer, s'ils veulent que sur la terre de France une école libre puisse encore subsister.

En vous suivant ainsi pas à pas, je vous ai vu suscitant partout chez les autres la passion qui vous possède; j'ai lu les nobles pages que vous avez écrites pour essayer de poursuivre dans leur foyer, ceux que votre parole n'avait pu atteindre, et maintenant, mieux que jamais, je comprends que Léon XIII, si enfermé qu'il soit là-bas, derrière les murailles du Vatican, vous ait aperçu, et ait voulu que sur votre poitrine brillât la Légion d'honneur de l'Église.

Ces travaux, Monsieur, l'activité féconde dont vous avez fait preuve, devaient produire en vous des transformations qui ont à nos yeux un intérêt particulier.

On pourrait s'étonner, en effet, si l'on n'a pas, comme moi, un peu fouillé vos secrets, que ne nous apportant pas vos ouvrages, mais seulement

vos œuvres, vous ayez si aisément reçu les suffrages d'un corps littéraire.

Je crois bien, soit dit entre nous, que la littérature n'a pas été la passion de votre jeunesse, et que longtemps avant de vous être inspiré de Socrate ou de Bossuet, d'avoir pris des textes dans Sévigné, vous pensiez très simplement, pour votre compte, les choses que vous venez de nous exposer et que vous avez mises aujourd'hui, pour nous plaire, sous la protection des plus grands noms dont on puisse parer un discours académique. Il n'en est pas moins vrai cependant, je l'ai dûment constaté, qu'habile à bien dire, à une époque où vous ne songiez point à nous, vous aviez révélé à d'autres vos facultés d'orateur, l'élan naturel de votre esprit et aussi votre goût pour le langage coloré. Ce n'est pas pour rien que le sang provençal circule dans vos veines et que vous êtes né dans un pays où tout fleurit, où le soleil est fécond et l'imagination aussi.

Avec ces dispositions natives, on est bientôt prêt lorsqu'il le faut. Aussi, dès que vous avez été lancé dans l'action, tout à coup vous êtes devenu ce que vous aviez besoin d'être, et sous l'impulsion de votre cœur généreux, épris d'une grande cause, la parole est montée à vos lèvres ardente et persuasive. Il serait pédant à moi de citer le vieux mot latin si connu èt qui exprime si bien comment naît l'éloquence dans une poitrine humaine. Qu'en ai-je besoin, du reste, puisque l'œuvre vient de s'accomplir devant nous et que vos dernières paroles vibrent encore?

Je n'irai pas davantage rechercher vos titres

académiques; vous venez de les produire, et non seulement vous avez su exprimer vos idées avec élégance, assembler vos périodes, mais encore employé en faveur de votre thèse, absolument juste à mes yeux, mais contestée, des précautions oratoires que ne renieraient pas les hommes du métier.

Ce qui ne veut pas dire que vous n'ayez rien à gagner dans la pratique habituelle des lettres.

Vous nous arrivez du dehors, encore tout ému par l'action et par la lutte; dans votre voix *claironne* une note militante, acquise, sans doute, dans les assemblées politiques. Aussi, mieux qu'un autre, apprécierez-vous, j'en suis sûr, la paix et le repos dont on jouit dans le salon de Clémence Isaure.

De telle sorte, Monsieur, que si je l'osais, me prévalant auprès de vous de mon rôle d'introducteur, je vous dirais amicalement, et tout de suite : Calmez-vous, vous entrez dans un milieu pacifique; l'adversaire n'est plus là, tout au plus le contradicteur, et le contradicteur libéral, bienveillant. qui est presque déjà de votre avis, et qui, s'il ne partage pas toutes vos idées, chercherait volontiers le terrain sur lequel il pourrait s'accorder avec vous.

Ici, l'on n'a point, comme ailleurs, à lutter directement contre les faits et les pouvoirs publics. Le combat violent, nécessaire au dehors à la défense immédiate d'un intérêt ou d'un droit menacé, ne s'impose point, et la politique, au milieu de nous, tourne forcément à la philosophie, je ne veux pas dire au scepticisme ou à la résignation

épicurienne; j'entends simplement que laissant de côté les polémiques et nous dégageant des passions des partis, nous essayons de discuter, avec calme et pour elles-mêmes, les idées et les doctrines. Comment pourrions-nous vivre sans cela? Et comment, d'un autre côté, aurions-nous la folie de renoncer aux charmes d'un commerce facile avec tous nos collègues, avec des esprits sincères et éclairés que l'amitié rapproche toujours, alors même que les opinions, parmi nous, demeurent divergentes ou diversement nuancées?

Aussi, me voyant forcé d'aborder à votre occasion des questions fort délicates et qui ne sont pas littéraires, je voudrais les traiter avec une modération extrême. Ces questions agitent vivement l'opinion, intéressent au plus haut degré l'avenir du pays. Pourquoi les fuir, si nous pouvons, en y touchant, les ramener sur notre terrain, et faire une fois, ne fût-ce qu'à titre de nouveauté, de la politique académique?

Vous avez été très naturellement amené, Monsieur, à nous traduire les sentiments qui inspirent toute votre conduite au dehors; et nous traçant un plan d'éducation conforme à vos convictions les plus intimes, vous nous avez vanté non seulement la supériorité de l'éducation chrétienne, mais aussi celle de l'éducation congréganiste. C'était absolument votre droit, d'autant que vos démonstrations se sont produites sous la forme la plus correcte et la plus mesurée. Il n'en est pas moins vrai que vos affirmations très cléricales, portées devant une assemblée très bien-

veillante, mais aussi très laïque, soulèveront peut-être, dans certains esprits, diverses objections.

L'apologie d'un système ne va point sans renfermer implicitement la critique du système opposé, et il ne faut pas espérer cependant qu'en matière d'éducation, par exemple, tous les avis puissent être pareils. Les préférences les plus diverses en faveur de telles ou telles écoles se peuvent appuyer sur de bonnes raisons; et sans entrer, bien entendu, dans la discussion des doctrines qu'on enseigne ici ou là, je comprends que tous les parents ne choisissent point les mêmes maîtres pour leurs enfants.

Mais si ces préférences ont toutes droit au respect, il s'ensuit que toutes doivent pouvoir, au même titre, se donner carrière dans la société; et nous voici, Monsieur, en face du véritable problème, en face des questions de droit, infiniment plus faciles à opposer à des contradicteurs, que des questions de préférences ou de sentiment.

On peut faire le bien partout, avez-vous dit noblement et justement, Monsieur, mais à une condition, c'est que partout la loi le laisse faire, et ne crée pas d'exceptions exclusives au détriment d'une catégorie de citoyens.

Voilà un siècle que le débat sur l'enseignement est ouvert dans notre pays et que la lutte se poursuit entre l'Université et la Congrégation, — comme l'on disait autrefois.

Depuis que Napoléon a fondé chez nous l'enseignement d'Etat, depuis qu'après lui Charles X,

embarrassé dans le système excessif établi par l'empereur, se voyait obligé, au nom du privilège universitaire, de fermer les collèges des Pères de la Foi, dévoués à la monarchie, et de tolérer, à la Sorbonne, la propagande effrénée des libéraux qui sapaient le trône; depuis Béranger, chansonnant les hommes noirs; depuis Montalembert et Dupanloup, défendant les droits de l'Eglise, contre les fils de Voltaire; jusqu'à Jules Ferry, jusqu'à aujourd'hui même où la querelle est si aiguë, la question de l'enseignement n'a pas cessé de passionner la tribune française.

Pourquoi? parce que depuis cent ans, sauf en 1850, on a toujours systématiquement écarté l'unique solution que puisse recevoir le problème.

Un jour (je rapporte ici un incident qui a sa signification et qui peut intéresser l'Académie, puisque ce fut l'un des siens, celui-là même que vous remplacez aujourd'hui, qui eut l'honneur de le provoquer), un jour, dis-je, notre cher et distingué collègue, Etienne de Voisins, ce républicain de l'âge d'or, très convaincu, mais libéral incontesté, reçut la visite d'un de ses amis.

Cet ami avait un terrible souci. Une importante école de notre région était aux prises avec la préfecture de la Haute-Garonne, et vous savez combien ce genre de conflits est dangereux par ce temps de liberté.

Pour prévenir un malheur, il s'agissait de trouver accès auprès de M. Jules Simon qui était alors président du Conseil supérieur de l'instruction publique, et de lui exposer la cause du collège menacé.

De Voisins, ému, prit aussitôt son ami par le bras et le conduisit chez M. Jules Simon, avec lequel (on vient de nous le dire) notre collègue était étroitement lié depuis longtemps.

L'auteur du beau livre *Dieu, Patrie et Liberté* était au travail, occupé à mettre la dernière main à son manuscrit. — Il reçut les visiteurs dans son quatrième étage de la place de la Madeleine. (Il est rare que les ministres tombés remontent aussi haut.)

Après que de Voisins eut ouvert les voies à son compagnon, celui-ci exposa sa requête.

Aussitôt qu'il eut fini de parler : « Vous avez « raison, Monsieur, dit doucement M. Jules Si- « mon, je ne suis certes pas l'ami des Jésui- « tes, mais je suis l'ami de la liberté, et si leur « affaire vient devant moi, je me ferai leur « avocat. »

Cette noble parole, Messieurs, indique la seule solution possible aux querelles qui malheureusement divisent la France : la liberté.

Aussitôt, en effet, que l'on a pu admettre dans notre pays cette conception excessive, si l'on y réfléchit, de l'Etat enseignant, et enseignant seul; de l'Etat devenant par conséquent le maître des esprits, au lieu de demeurer ce qu'il doit être : le protecteur impartial des droits de chacun de nous; de l'Etat se substituant de force à la famille elle-même, ce qui le place vis-à-vis d'elle dans une attitude absolument contraire aux principes de liberté qu'il affiche ailleurs en faveur de la presse, par exemple; aussitôt, dis-je, que cette doctrine, qui n'a été mise en pratique par aucune nation

de l'Europe, a été acceptée en France, la France devait être fatalement vouée à une incessante guerre civile des esprits, comme on l'a dit.

Un droit primordial, méconnu par une législation quelconque, en arrête forcément le fonctionnement comme une pierre jetée dans une machine en brise les engrenages.

Que l'Etat profite, dans l'intérêt de tous, des ressources immenses de l'impôt pour fournir aux intelligences des moyens de travail, des établissements publics d'expérience et d'étude que, sans lui, les particuliers ne pourraient peut-être pas se procurer (ce que l'on fait en Amérique cependant); qu'il fonde ses Facultés admirables qui ont rendu tant de services à la science, qui ont mis en lumière tant de maîtres éminents, tant de professeurs illustres; qu'il organise et soutienne des collèges à lui; qu'il ouvre des écoles spéciales pour les divers services publics, nous le voulons bien.

Et c'était là, je le reconnais, la première pensée de Napoléon. Elle pouvait être bonne; mais la seconde pensée de l'Empereur fut une pensée politique, une pensée de domination sur les intelligences; elle fut moins bonne, car elle dénatura aussitôt l'institution universitaire.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est M. de Fontanes, l'ami du puissant souverain, au moment même où, par la faveur de ce dernier, il venait d'être nommé grand maître de l'Université.

M. de Fontanes se défendait contre la seconde pensée de l'Empereur, et se sentant pressé de toutes parts, enveloppé, circonvenu, espionné

dans l'exercice de sa charge par la politique et la police, il osait dire à Napoléon, auquel par trois fois il dut adresser sa démission : « D'un côté, je vois un ministre qui surveille l'instruction publique, de l'autre un conseiller d'Etat qui la dirige; je cherche la place d'un grand maître, et je ne la trouve pas[1]. »

Ainsi, dès la première heure se manifestait le danger de l'institution. L'État ne pouvait avoir en mains l'enseignement tout entier sans éprouver la tentation de faire servir une aussi puissante machine aux intérêts de la politique. Tout de suite l'Université, investie du monopole, était devenue un instrument de règne, et ses écoles, des fabriques d'idées, au timbre du gouvernement.

Ces abus du système qui avaient si vivement choqué l'honnête de Fontanes, devaient se révéler, cinquante ans plus tard et d'une manière saisissante, aux esprits les plus attachés cependant à la conception universitaire, comme M. Thiers et M. Cousin.

Après l'instructive Révolution de 1848, qui les avait chassés du pouvoir, ces mêmes hommes comprirent que sous leur ministère il avait manqué quelque chose à l'enseignement de l'Université dont ils étaient les chefs et les inspirateurs.

Débordés maintenant, renvoyés par les courants voltairiens, dont ils s'étaient servis autrefois contre l'ancienne monarchie, ils s'aperçurent tout à

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*. — M. de Fontanes.

coup, à leurs dépens, qu'il est dangereux de faire de la politique avec l'enseignement; ils apprirent que les doctrines impies répandues dans les écoles peuvent, en excitant des passions sans frein, devenir un péril social, et que la religion et la morale ont bien leur utilité dans l'Etat (c'était le mot dont ils se servaient).

Et comme d'un autre côté l'Etat n'est pas le vrai maître de la religion et de la morale, ils mesurèrent tout le mal qu'ils avaient fait en retenant pour l'Etat seul le droit d'instruire la jeunesse et de la capter, d'autorité, dans l'incrédulité officielle du Gouvernement de Juillet.

Sous le coup des événements, M. Thiers et M. Cousin reconnurent leurs torts, c'est leur grand honneur, et appelés de nouveau aux affaires après le premier choc de la Révolution et à intervenir puissamment dans le débat relatif à la législation scolaire, ils se firent les défenseurs inattendus de la loi de 1850.

Ce jour-là, le drapeau de la liberté d'enseignement fut planté en plein camp libéral; c'était plus de la moitié de la France conquise à la justice; le bon sens français acclamait enfin les droits imprescriptibles vainement défendus quelques années auparavant avec tant d'eclat par Montalembert et Lacordaire. A la fin de ce siècle, après tant de banqueroutes essuyées dans les prétendues voies du progrès, l'esprit public laissera-t-il disparaître les derniers débris de la loi Falloux?

Je voudrais l'espérer, Messieurs, mais ce qui se passe, aujourd'hui même, ne peut guère nous laisser d'illusions.

Tout récemment, cependant, un Ministre de l'Instruction publique de passage à Toulouse s'est plu à venir ici, chez Clémence Isaure, à y décorer très justement l'un des nôtres et à y parler en termes éloquents des destinées de l'enseignement national.

Ne vous semble-t-il pas que notre soleil, notre Midi joyeux qu'il a si finement caractérisé, avaient comme adouci et transformé l'homme d'État en villégiature? Loin de ses collègues, affranchi des solidarités officielles, il paraissait heureux de pouvoir s'épanouir en bienveillance. Il se souvenait que lui aussi était méridional : « *Et in Arcadia ego* », et il a presque chanté la paix sur les bords de la Garonne. Écoutez-le :

« Nous portons tous, a-t-il dit, des affections « et des souvenirs qui s'éveillent à chaque étape « de notre vie et tournent nos yeux et nos cœurs « vers la maison paternelle, vers les premiers « horizons qui ravirent nos regards...

« Affections, souvenirs, amour du pays, culte « des aïeux, premières joies, premières douleurs, « tout cela est le meilleur de nous-mêmes; c'est « ce qui fait notre personnalité, c'est ce qui fait « notre vertu et notre valeur morale. »

Quels commentaires ne pourrait-on pas dégager de ces très belles paroles au profit des idées que je viens d'émettre, et si le Ministre n'a point les travers qu'on reproche à notre pays de Gascogne, qui est aussi le sien, quel appui ne devrait-on pas trouver en lui, en faveur des libertés du foyer et des traditions de la maison paternelle ?

Parlant ensuite de la direction qu'il convient de donner à l'enseignement, le Ministre ajoutait : « Il faut, dans les démocraties surtout, « dont « l'esprit est un esprit positif », développer chez « les hommes le sens et l'amour du beau qui « n'est que beau ; il faut que l'enseignement soit « non seulement classique, scientifique et litté- « raire, mais aussi esthétique. Il ne faut priver « personne de sa part légitime de connaissances « générales et d'idéal. »

L'Esthétique ! L'Idéal ! Ne sentez-vous pas, Messieurs, que derrière ces mots un autre mot se cache et se dérobe ? On le devine, on l'attend ; le représentant de l'État va le dire, il est sur ses lèvres. Mais non, quelque chose l'empêchera de le prononcer.

Officiellement, l'idéal s'arrête juste au niveau des nuages. Je me demande même pourquoi on lui permet de monter jusque-là si le ciel est vide, et s'il n'existe pas au-dessus de nous, au-dessus de la terre, un but attractif qui explique et justifie ces aspirations profondément humaines, auxquelles personne n'échappe.

Ah ! si le Ministre l'avait dit ce mot, sans lequel toutes les élévations de l'esprit ne sont que des songes vains, que de discordes il eût prévenues ! Car l'affirmation publique de la croyance en Dieu a la vertu de rapprocher et d'unir tous les hommes ; aussitôt, en effet, qu'ils s'inclinent devant Celui qui est le maître commun et la lumière des intelligences, le principe immuable du droit et des devoirs, ils se sentent tous vraiment égaux sous sa tutelle, et protégés

l'avoir accompli. Ce qu'il donne, il croit presque le devoir; et il marche ainsi dans la vie entreprenant chaque jour une œuvre nouvelle sans se douter que les bienfaits, les services rendus, le dévouement inépuisable peuvent tout à coup faire naître sur ses pas l'admiration émue et la reconnaissance de ses semblables.

Et, tout à l'heure encore, n'avez-vous pas démontré combien vous vous ignorez vous-même, lorsque vous nous avez dit, avec bonhomie, qu'un jour un de vos amis avait dû vous inventer? Cet ami, Monsieur, n'a pas eu grand mérite à sa prétendue découverte; il n'a fait que manifester à votre égard une opinion qui courait la rue; tout au plus avait-il à souhaiter que votre généreuse ardeur pour le bien trouvât l'occasion de s'exercer sur un théâtre digne de vous.

Vous étiez un oisif du monde, avez-vous dit encore, lorsqu'on est venu vous chercher; vous preniez la vie comme tant d'autres, en vous laissant vivre. Ce qui n'empêche pas, Monsieur, qu'aux premiers jours de votre jeunesse, en 1870, vous vous êtes engagé comme simple soldat pour aller à la frontière; vous vous êtes même engagé deux fois, puisqu'après la Commune, les volontaires de l'armée régulière ayant été licenciés, vous avez été vous faire inscrire au régiment de Charette.

C'est déjà quelque chose pour un oisif; et après cela, s'il vous plaît, où placez-vous les longs loisirs dont vous vous accusez? à quelle époque de votre existence faut-il les reporter? puisque voilà bientôt vingt ans, si je ne me trompe, que vous

Le célèbre homme de guerre, dans ses fréquents rapports avec les Anglais, avait adopté une manière de leur parler le français qu'on ne pratique plus aujourd'hui, mais qui n'en était pas moins d'un grand style, puisque, sous Louis XVI, c'était encore le langage du siècle de Louis XIV qu'employait votre aïeul, lorsqu'il dispersait les flottes britanniques par l'éloquence de ses coups de canons.

Ce n'est pas cependant, je le répète, le bailli de Suffren qui vous a ouvert nos portes; vous avez dû les forcer vous-même.

Et le titre nouveau que vous allez personnellement apporter dans vos archives, ne saurait porter ombrage à la démocratie la plus jalouse. Bien au contraire, c'est la démocratie qui vous le décerne; et si elle pouvait, comme les rois, toucher à votre blason, le fleuron qu'elle ajouterait à vos armes ne serait pas le moins beau, puisqu'il rappellerait qu'avec un incomparable dévouement vous vous êtes fait le protecteur attitré des enfants du peuple dans notre ville, le défenseur « de la liberté des faibles » et des petits menacés dans leurs écoles.

Vous expliquiez modestement, tout à l'heure, que votre œuvre seule avait attiré nos sympathies; et que par-desssus votre tête, nous avions surtout voulu honorer la cause dont vous êtes le champion.

Je dois vous détromper et vous dire, enfin, pourquoi nous vous avons choisi.

L'homme de bien fait le bien si naturellement, Monsieur, qu'il ne se trouve aucun mérite pour

ALLOCUTION

PRONONCÉE

DANS LA SÉANCE DU 29 MAI 1899

Par M. le Comte D'ADHÉMAR

Modérateur.

L'Académie des Jeux Floraux ayant décidé qu'à l'occasion de la cinquantaine académique de M. le comte F. de Rességuier, nommé mainteneur en 1849, une médaille d'or lui serait offerte, M. le Modérateur a adressé à M. le doyen, secrétaire perpétuel, l'allocution suivante :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL,

En votre honneur l'Académie est en fête. Heureuse et tout émue d'avoir à vous parler aujourd'hui comme à un jeune récipiendaire, elle se presse autour de vous et vient vous offrir le *jeton d'or ;* jeton de présence qui vous est dû, pour votre présence de cinquante années dans la maison de Clémence Isaure.

Veuillez donc écouter vos disciples; ils ont à témoigner des services que vous leur avez ren-

dus; laissez-les, une fois, vous apprendre quelque chose.

Ceux d'entre nous, dont les souvenirs remontent loin vers le passé, vous aperçoivent, aux jours de votre jeunesse, marchant là-bas, dans les perspectives profondes d'une longue avenue qui se dirige vers nous. — Sur les bords de cette avenue se penchent des massifs d'aubépines en fleur, des roses, des lilas, et tandis que les plus éloignés de ces printemps s'estompent dans les brumes roses du matin, les plus rapprochés resplendissent sous des rayons de plus en plus clairs et brillants.

Tout chante dans le soleil sur ce chemin fleuri, les oiseaux et les poètes; et ce sont les mois de mai dont se compose votre vie que nous voyons ainsi se dérouler dans la lumière.

Au milieu de ce paysage des souvenirs, vous avancez souriant, entouré de ceux qui furent nos devanciers[1], et dont vous étiez devenu le chef. Ils vous accompagnent, fiers de vous, le plus jeune. Surpris par le langage inaccoutumé que vous leur faites entendre, ils comprennent que l'Académie recommence alors que leurs années finissent. Mais heureux d'avoir vu l'héritier qui la fera vivre dans l'avenir profond, ils vous adressent leurs vœux.

Combien de générations ont disparu, aussi rapides qu'une seule, pendant que vous marchiez ainsi ! Que de fois vos compagnons se sont renouvelés sous vos yeux, les plus âgés et les plus jeunes s'en allant à la même heure! Mais vous, qui n'auriez jamais voulu laisser personne en

chemin, vous avez presque forcé le destin en faveur de ceux qui vous quittaient, et ces chères ombres, auxquelles par de charmants portraits vous avez su conserver une vie posthume, vous suivent encore, vous accompagnent, marchant à vos côtés silencieuses, mais protectrices et attendries.

Et vous voici à la tête de ce long cortège du passé, arrivant aujourd'hui aux sommets de la vie, avec ce sourire qui est le signe de l'éternelle jeunesse de l'âme, chargé de souvenirs, fort d'autorité acquise, et tenant toujours virilement dans vos mains le rameau vert des espérances nouvelles, pour être, dans le présent, notre guide et notre maître.

Tu duca, tu signore, e tu maëstro.

Ces images, Monsieur, qui peuvent en symboles représenter votre histoire parmi nous, ne sauraient suffire à caractériser votre rôle; et nous avons à cœur, si vous le permettez, de vous peindre de plus près.

Pendant votre carrière académique, non seulement les hommes se sont renouvelés bien des fois autour de vous, mais aussi les idées, les courants intellectuels, ainsi que les formes de l'art et de la poésie.

Vous êtes arrivé chez Clémence Isaure à une époque de transition littéraire. Le Romantisme, à son déclin, avait alors des reflets d'arrière-saison, étranges et magnifiques avec Victor Hugo, ce qui lui maintenait des admirateurs parmi les der-

niers venus de vos collègues; tandis que les plus anciens, très âgés, et dont les ferveurs classiques avaient été entretenues jadis et réchauffées par Talma, ne cessaient de protester contre la dégénérescence du goût français.

Comment fîtes-vous, à vos débuts, pour plaire également aux uns et aux autres, et recueillir à la fois leurs suffrages, lorsqu'ils vous choisirent comme secrétaire perpétuel de notre compagnie? Comment fîtes-vous pour devenir leur commun interprète, et exercer en leur nom le rôle de *critique littéraire* qu'ils venaient de vous confier? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est qu'à votre entrée en fonctions, les jeunes se sentirent soutenus dans leurs désirs de progrès; et que les anciens, rassurés par la pureté et l'élégance classiques de votre langage, vous laissaient démolir à l'aise leurs préjugés, leurs préventions arriérées contre l'imagination et la fantaisie modernes.

Ils croyaient comprendre ce que vous expliquiez si bien, et avec tant d'esprit, qu'ils n'auraient pas osé, en vous boudant, paraître en avoir moins.

De telle sorte que bientôt, et grâce à vous, tout le monde à l'Académie n'avait plus que vingt ans.

C'est, du reste, par le merveilleux procédé du rajeunissement que vous avez toujours tranché les difficultés de votre rôle, lorsque, dans vos rapports annuels sur les ouvrages présentés à nos concours, vous avez eu à juger les variations de notre littérature à la fin de ce siècle. —

Pour mettre la paix, entre l'école de ceux qui vieillissent et l'école de ceux qui arrivent, vous avez soin de vous renouveler vous-même sans cesse, mais sans vous renouveler trop vite. Au lieu de vous cantonner dans un parti pris définitif ou de vous précipiter vers la mode du jour, vous marchez simplement. Vous souvenant du passé, chaque année vous écoutez venir le printemps nouveau, et sans vous tromper jamais à travers les nombreuses évolutions littéraires auxquelles vous avez assisté, vous avez toujours gardé la seule règle qui ne doit jamais changer.

Cette règle, Monsieur, qu'on n'apprend nulle part malheureusement, qui survit à toutes les écoles et sert même à diriger sa vie aussi bien qu'à juger les arts, a deux noms différents, mais d'un sens identique au fond : le bon sens et le bon goût.

De sorte que toujours à l'aise, au milieu des rimeurs de toute allure et de toute espèce, vous n'avez jamais été surpris ni embarrassé.

Et pourtant, vous avez eu affaire à bien du monde, si je ne me trompe, depuis les derniers romantiques jusqu'aux décadents; à des réalistes, à des impressionnistes, à des parnassiens, à des stylistes, à des symbolistes, à des imitateurs des Grecs. Que vous importait? A tous, vous aviez quelque chose à dire, car vous parlez la langue de chacun, ou plutôt la vôtre, que chacun comprend.

Et faut-il rappeler ici, devant ceux qui vous connaissent, avec quelle bonne grâce, quelle verve humoristique, vous avez toujours su dis-

tribuer votre enseignement? J'ai tort de parler ainsi, car rien ne ressemble moins à une leçon que vos discours.

Vous touchez aux plus hautes questions de l'art et de la critique; mais personne, à votre air, ne s'en pourrait douter. Vous paraissez simplement noter le temps qu'il fait en littérature, dire si le ciel est pluvieux ou serein, et les poètes ont vite compris si vous les rangez du côté de la pluie ou du côté du beau temps. Vous n'avez pas eu besoin de longues théories pour leur exposer leur cas, deux mots vous ont suffi; et combien ces mots rapides renferment à la fois de doctrine, de bon goût et d'amicale sympathie à l'adresse de vos préférés et même de vos victimes! Avec quel art, en dialoguant en public avec nos concurrents, vous refaites quelquefois leurs odes ou leurs poèmes, par des retouches auxquelles, malheureusement, ils n'avaient pas songé tout seuls avant de concourir! avec quelle merveilleuse souplesse vous prenez leur ton et vous mettez dans leur donnée pour leur apprendre à chanter leur propre chanson... (Fantasio sait tout; il connaît le vent et le nuage, le printemps et l'hiver, Venise ou Florence, l'amour aussi), et aux chercheurs de rimes venus des quatre coins de l'horizon, vous dites :

« J'aime tout, moi, la Grèce, l'Italie, le Moyen-âge, l'Antiquité, le moment qui passe, la campagne, la ville, la mer, la montagne, les forêts et le petit bois... Vous pouvez tout choisir, l'Académie ne vous tiendra pas rigueur pour vos sujets; mais, messieurs les poètes, soyez poètes, soyez

artistes et faites-nous des vers qui soient jolis, ce qu'on appelle jolis, tout simplement; je ne trouve pas d'autres mots..., et c'est tout ce qu'il nous faut. Clémence Isaure est ainsi. On la croit vieille, arriérée, pédante, classique, grondeuse, mystique, que sais-je? Erreur profonde; ce n'est qu'une femme qui ne veut rien entendre aux théories, mais une femme d'esprit; croyez-moi! »

Et voilà toute votre poétique, Monsieur; voilà le sens des rapports avec lesquels vous avez inspiré bien des gens et amusé tout le monde.

C'est votre genre d'être amusant, et décidément tous les autres sont mauvais.

Le trait vif, léger, rapide, la bonne grâce qui l'adoucit; la note gaie, fine; la remarque pénétrante qui devine les faiblesses humaines, la douceur qui leur pardonne; je ne sais quelle manière précipitée de parachever la pensée des autres, par un mot qui la dépasse, avant qu'ils aient eu le temps de la penser tout à fait; la caricature, la poésie, la malice, l'image, la réflexion rêveuse, tout accourt à votre service, aussitôt que vous parlez, et tout cela en paillettes, en éclairs, en étincelles jaillit sans fin.

C'est ainsi que vous avez fait au loin une renommée à nos concours. On sait que grâce à vous, le *Gai savoir*, même au Moyen-âge, n'a jamais été plus florissant, et surtout n'a jamais eu plus d'esprit.

Aussi, dès qu'aux jours de mai, vous appelez la jeunesse aux fêtes de poésie, Toulouse, la ville rose, comme dit notre Coppée, inondée de lumière, envahie de tous côtés par le printemps

des fleurs et des toilettes, s'anime, s'émeut, et voici déjà la foule devant vous. A vos premières paroles les visages s'éclairent; on sourit, on murmure. Qu'est-ce donc qui peut ainsi exciter la curiosité? L'art! la littérature! le talent! Est-ce possible? Rien n'est plus vrai cependant; même les femmes dont les intelligences sont plus mobiles que l'éventail, se prennent à écouter.

La dispute est ouverte... où sont les poètes vainqueurs? on les cherche dans la foule; ils accourent. A ceux-là, aux heureux, vous donnez des fleurs; aux autres, vous les montrez... et cette malicieuse coquetterie les rend jaloux, mais les stimule aussi pour les luttes futures.

Et c'est dans cette attitude, Monsieur, que vos concitoyens verront toujours votre image.

Ils ont, vous le savez, une manière d'être fiers de quelqu'un qui leur est particulière. Ils disent simplement : « Voilà un Toulousain, un vrai Toulousain comme nous. » Il n'est pas à leurs yeux de plus grand éloge. Acceptez-le, croyez-moi; il est rare d'incarner en soi, sans en avoir gardé les défauts, les qualités et les dons du pays où l'on est né.

Car le Toulousain, en vous, s'est singulièrement affiné et policé. — La race, les traditions, le contact avec le monde, vos voyages, votre séjour à l'étranger vous ont transformé, sans vous avoir enlevé l'instinct prompt, la chaleur expansive, la vie, l'abondance de l'imagination et du cœur qui sont le signe du Méridional.

Mieux que personne, Monsieur, vous représentez vraiment la cité. — Il y a quelques années à

peine, lorsque toutes nos Académies réunies fêtaient avec nous le centenaire de la restauration de nos Jeux, c'était vous qui parliez au nom de la ville tout entière et preniez soin de glorifier, de chanter nos artistes fameux, nos peintres, nos sculpteurs merveilleux, nos musiciens; et vous appreniez à Toulouse qu'elle était Florence, sans vous douter peut-être qu'en essayant d'ébaucher la statuette de notre génie local vous ressembliez vous aussi à un Florentin, à Benvenuto ciselant son Persée.

Ah ! si nous avions su garder les mœurs de la Renaissance italienne; de ce temps où chaque ville mettait un orgueil jaloux à fêter ses artistes et ses meilleurs citoyens, à opposer leur gloire aux gloires des cités rivales, Toulouse entière serait ici.

A ces éloges que le public, aussi bien que nous, peut vous décerner, Monsieur, nous voudrions en ajouter d'autres, et profiter, sans être indiscrets, des confidences que vous nous avez faites et entr'ouvrir la porte de votre intimité.

Par votre faute, on ne sait pas ce que nous savons des travaux les meilleurs auxquels vous vous occupez, dans la solitude et la retraite.

On ne sait pas combien le lettré qui est en vous, si brillant lorsqu'il se produit au dehors, a de ressources diverses et garde de trésors cachés devers lui.

J'ai dit à propos de vos rapports sur nos concours, que votre manière est la conversation, et que vous ne saviez perdre, même en écrivant, ce don charmant de causerie que chacun vous

connaît. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que vous recherchez les livres, aussi bien que les gens du monde, pour converser avec eux. Lorsque les gens du monde n'ont rien à vous dire, ce qui arrive quelquefois, volontiers vous restez avec vos livres, et dans ce tête-à-tête, obéissant encore à votre instinct naturel, vous ne pouvez vous défendre de causer avec l'auteur que vous avez choisi. Vous prenez la plume, et avec la plume vous vous entretenez avec lui. De là à causer avec vous-même il n'y a qu'un pas.

Plusieurs petits ouvrages exquis ont ainsi discrètement pris naissance dans votre cabinet de travail. Vous avez cru qu'ils touchaient à des sujets trop intimes ou trop familiers pour être répandus. Votre réserve leur donne un charme de plus. Ne m'en veuillez pas, je n'en dirai qu'un mot, leur nom à peine.

Si vous n'aviez une tournure d'esprit qui échappe aux comparaisons, je vous trouverais des ressemblances avec Sterne, quand vous voyagez, et avec Xavier de Maistre, quand vous restez chez vous.

Je vous vois comme ce dernier, faisant pendant l'hiver le tour de votre chambre, feuilletant vos tiroirs, relisant de vieux papiers de famille, des lettres oubliées, et vous mettant tout à coup à philosopher doucement dans la solitude, à écrire ces charmants *Mémoires* absolument inédits que vous nous avez communiqués, à conter à vos petits enfants tout ce que vous savez du passé et des mœurs d'autrefois et à nous livrer ainsi le secret de ces manières élégantes, distinguées,

qui se révèlent aussi bien dans votre personne que dans votre style. Vous tenez tout cela d'une société qui n'est plus, des salons disparus.

Par tradition, par héritage et transmission lointaine, il y a encore du dix-huitième siècle en vous, et les portraits que vous nous avez tracés de votre aïeul, le président de Rességuier, et de votre grand'mère, nous montrent les origines qui ont donné, pour ainsi dire, de l'amabilité à votre talent. Et ceci encore vous rapproche de Xavier de Maistre.

Comme aussi je retrouverais volontiers la fantaisie de Sterne dans vos *Lettres d'Italie* et votre *Voyage en Castille*, avec cette différence toutefois que vous n'êtes pas un auteur qui compose, mais un simple voyageur qui regarde et décrit. — Vous allez à l'aventure, heureux de vous livrer aux impressions infiniment variées, qui vous viennent du monde extérieur. Si votre *humour* a des affinités avec celle de l'écrivain anglais; si vous savez comme lui, et à votre heure, faire incursion dans la sphère des observations sentimentales, ou caricaturer avec bonhomie la silhouette du passant, vous ne vous privez pas cependant d'admirer le paysage, la nature, les chefs-d'œuvre de l'art. Vous n'avez point le but précis du moraliste moqueur, qui s'amuse, à tout propos, à mettre les hommes en contradiction avec eux-mêmes, à leur faire soutenir tour à tour le pour et le contre, à les embrouiller dans leurs préjugés, leurs modes et leurs conventions de toute sorte. Il vous plaît que l'univers ait d'autres aspects et de plus vastes horizons. Aussi

tandis que Sterne reste à l'auberge, où il lui arrive, je ne sais quelle aventure, d'où son génie tire des merveilles d'analyse humaine, vous n'oubliez pas que vous êtes à Rome ou à Madrid, en Italie ou en Castille; et modeste, mais ému, vous cherchez l'histoire, les grands noms, les grandes choses; vous priez à Saint-Pierre, vous vous troublez devant Michel-Ange, vous vous exaltez au pays du Cid.

L'idéal vous attire, vous porte et vous élève. A chaque pas, votre pensée se tourne vers le ciel.

Ne vous étonnez donc pas si nos hommages publics s'achèvent en paroles émues et si, en embrassant du regard votre vie si noble, si digne, si égale, nous venons vous dire avec respect que votre âme, plus encore que votre intelligence, nous a pour jamais attachés à vous.

Nous vous avons vu penser et souffrir; votre pensée nous a conduits; la souffrance et les cruelles épreuves de la vie vous ont appris à vous faire aimer et vous ont donné le charme suprême de la bonté, auréole de vos cheveux blancs.

Je ne sais pas tout dire...; mais pour que notre fête et votre triomphe soient complets, je n'ai plus qu'à vous laisser parler.

VERS

ADRESSÉS

A M. LE COMTE FERNAND DE RESSÉGUIER

A L'OCCASION

DE SA CINQUANTAINE ACADÉMIQUE

Par M. François TRESSERRE

Mainteneur.

LE JETON D'OR

Hommage de respect et d'affection
à notre cher Maître et Doyen,
MONSIEUR LE COMTE F. DE RESSÉGUIER.

Hier, c'était le triomphe idéal de la Rime
Et le peuple acclamait les poètes vainqueurs;
Aujourd'hui, dans la paix de la maison intime,
Nous aimons le silence où le cœur parle aux cœurs.

La tendresse s'effraie au bruit des assemblées
Et craint les vains propos d'un spectateur distrait;
Les foules, par les clairs chemins, s'en sont allées;
L'ami peut, entre amis, vous dire son secret.

— Mesdames, que l'Avril gazouilleur que vous êtes
Chante au bord de mes vers; l'aveu sera plus doux;
L'Académie arbore, avec vous, ses toilettes;
L'hôte qu'elle reçoit est le meilleur de tous.

Enguirlandez de fleurs et d'or l'anniversaire!
Voici le blanc aïeul; son nom est un drapeau;
L'exemple, pour nos fils blasés, est nécessaire
D'une foi qui persiste et d'un front toujours beau.

O maître! sois heureux, ton avril recommence.
Si, pendant cinquante ans, sans te lasser jamais,
Tu portas tes bouquets de roses à Clémence,
Dame Isaure t'aimait autant que tu l'aimais.

Ton amour assidue a vaincu la Divine.
Les lustres ont passé sans vieillir ton printemps.
Entends, vos cloches d'or sonnent, et je devine
De longs aveux de joie au bruit de leurs battants.

Le Bonheur qui te vient par le chemin des strophes
Te sera cher; leur culte est toujours préféré;
Nos Jeux sont triomphants. Malgré les philosophes,
La Poésie est reine et son règne assuré.

Tu fus le bon fermier de l'enclos de Clémence,
Émondant le verger, veillant au maraudeur.
Sois content : nous avons la semaille et la mense,
Et le grenier bien clos peut railler le rôdeur.

Dans les champs où murit le Rythme avec le Verbe,
Tu glanas le meilleur des lyriques moissons;
Et, pour avoir compté les épis et la gerbe,
Ton hiver est, comme un été, plein de chansons.

Dans le couchant qui met ses poudres d'or sur l'aire,
Tu sus récompenser chacun de son labeur,
Et tous étaient joyeux quand, avec le salaire,
Tu mettais un mot bon, plus exquis qu'une fleur.

Tu fus l'esprit qui joue et la grâce qui pense;
Tu sauvas nos sonnets du mauvais goût pervers,
O maître! et ce sera ta douce récompense
De pouvoir couronner encor de nobles vers.

De ces matins d'espoir pour que tu te souviennes,
D'un clou d'or, fixons l'heure au cadran effacé :
Nos angoisses d'un jour furent aussi les tiennes,
Ta joie est notre joie, et le vent a passé.

Que ma strophe, au murmure ami, sache te plaire !
Elle est comme l'écho de ton amour fervent :
Une prière y tremble, une étoile l'éclaire ;
Quelque femme l'écoute et s'éloigne en rêvant.

Maître, conseille-nous ; la nuit, par les sentiers,
Passe et sème l'erreur au vallon des poètes ;
L'églantine sourit aux bras des églantiers ;
Mais le buisson s'émeut de chansons inquiètes.

Parle, Maître, et dis-nous ton hymne de cristal ;
Tes paroles de foi feront nos douleurs brèves ;
Et nos cœurs pèlerins, par la forêt des rêves,
Graviront avec toi les monts de l'Idéal.

François TRESSERRE.

29 Mai 99.

RÉPONSE

DE

M. LE COMTE FERNAND DE RESSÉGUIER

DOYEN ET SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

MONSIEUR LE MODÉRATEUR,
MESSIEURS,

Les paroles que vous voulez bien m'adresser reportent mes souvenirs à cette époque lointaine où une douce et aveugle indulgence ensoleillait mes premiers pas dans la vie. — Il me semble être revenu à ces jolis jours où l'enfant ayant fait son devoir et dit sa leçon est complimenté par ses maîtres. — Les temps sont évidemment bien changés. L'eau qui coule sous le pont a emporté bien des rêves, bien des chimères et bien des années, et cependant les impressions sont aujourd'hui les mêmes, seulement elles sont plus vives, plus profondes, et partant plus pénétrées de reconnaissance.

En vous choisissant[1] pour être son interprète, l'Académie ne s'est pas trompée! — Votre voix réveille en moi l'écho de toutes les affections du foyer et aussi toutes celles que j'ai eu le bonheur de contracter ici parmi vous. Ce n'est donc pas seulement un sentiment de reconnaissance que j'éprouve, c'est aussi, j'en fais naïvement l'aveu, une émotion joyeuse, enfantine ou sénile peut-être, mais irrésistible, et je m'en accuse comme d'une défaillance.

L'heure que vous me faites vivre serait, en effet, la plus enviable des récompenses pour celui qui aurait la. conscience d'y pouvoir prétendre. Comme il est regrettable que ce secrétaire idéal et invraisemblable dont vous venez de parler n'ait jamais existé!

Me serais-je trompé? N'aurais-je pas bien entendu? Cela m'arrive parfois! — N'a-t-on pas dit que depuis cinquante ans j'étais des vôtres et que je persistais encore? N'a-t-on pas fait valoir les efforts que j'aurais tentés pour répondre à votre confiance? Et cette médaille, don fraternel, destinée à consacrer le souvenir des belles années écoulées, pour si peu est-elle méritée?

C'est donc de tout cela que je suis accusé? — Et en termes si séducteurs? — Vous, cher Modérateur, ne modérant ni la louange, ni l'indulgence, dévoilez l'amitié fraternelle qui nous unit. — Et vous, trop aimable poète[2], chose plus grave encore, désertant le culte de dame Clémence,

1. M. le comte V. d'Adhémar.
2. M. François Tresserre.

célébrez son humble serviteur et risquez fort de nous brouiller tous avec elle. Ma récompense n'a-t-elle pas été de vous voir associé à nos travaux et de retrouver dans vos vers cette langue pleine de fleurs et d'images qui s'épanouit sur vos lèvres, comme au printemps, dans les jardins du Gai Savoir, naissent les poétiques violettes de Toulouse? — Ainsi, c'est en prose, c'est en vers, c'est en or... que vous m'ôtez tout moyen de défense!

Permettez-moi cependant de dissiper quelques-unes des illusions que vous venez de caresser et de rechercher qui donc est ici le débiteur. — Il y a évidemment méprise.

A vous entendre, il semble que l'on a quelque mérite à vieillir. Le mérite cependant ne se peut mesurer qu'à l'effort et qu'à la peine prise. Ne devient pas vieux qui veut! Cela se fait tout seul. Que de gens qui s'y essaient et qui en meurent d'envie! La bonne volonté n'y suffit donc pas. En ce qui me concerne, ce n'est même pas de ma faute. Demandez plutôt à l'Académie. Les années se sont amoncelées... Elle n'a pas voulu les compter. Les cheveux blancs sont venus. — Les cheveux blancs! cette couronne neigeuse que l'on ne porte qu'en tremblant et qui vous annonce les rigueurs et les frimas du vieil âge... Elle n'a même pas voulu les voir. — Me voici donc arrivé sur la frontière de cette seconde et miséricordieuse enfance, où Dieu vous accorde d'être sourd à tous les bruits de la terre et vous dit : Portez plus haut votre regard et plus haut aussi votre espérance... et c'est à

l'heure où les ombres s'allongent ainsi et où sonnent les premières vêpres de la vie future, que vous prononcez imprudemment ce mot de perpétuel, qui serait une ironie, si je ne reconnaissais encore là la dernière gâterie de votre collective et perpétuelle bienveillance!

Et maintenant regardons un peu dans ce passé lointain, à l'aurore de cette cinquantaine que vous voulez marquer d'un jeton d'or. Je ne puis m'empêcher de sourire. — C'était charmant ce temps-là, charmant comme la jeunesse et comme la jeunesse aussi pas très sérieux. Le suis-je même académiquement jamais assez devenu? Je me vois prétendant à Clémence Isaure, non point comme vous, mon cher confrère, qui avez forcé les portes de l'Académie par droit de conquête. Souvenez-vous! Ce fut votre nom que j'eus la joie de couronner la première fois que l'Académie me donna la parole. On retrouvait dans votre œuvre[1], en outre de cette imagination créatrice et toujours inspirée, qui donne tant de charme à vos écrits, la mesure, la sagesse et la fermeté qui sont les qualités maîtresses de votre parole et de votre franc caractère. Vous aviez vingt ans alors, votre œuvre vous ressemblait déjà. Vous lui ressemblez encore. Ce qui prouve, mon cher confrère, qu'en cela comme par ailleurs vous n'avez jamais changé.

Mon peu de mérite n'était donc pas le vôtre, et cependant il m'était assez personnel : j'étais le

1. M. le comte V. d'Adhémar obtint un Souci pour son Eloge d'Augustin Thierry au concours de 1858.

neveu de mon oncle ! Or, en ce temps-là, être le neveu de quelqu'un n'était point à dédaigner. L'Empire se levait de nouveau sur l'horizon de notre pays et nous étions au règne des neveux. Le prince Bonaparte avait un oncle lui aussi, et ce fut ainsi qu'étant tous deux la petite monnaie de nos oncles respectifs, nous fûmes l'un et l'autre acclamés dans des sections bien différentes sans doute, mais où ma part fut certainement la meilleure. — Cet oncle dont le souvenir m'est si cher et qui vous appartenait, Messieurs, fut donc mon maître. Il représentait parmi vous ce que l'on nommait encore alors en province la poétique d'avant-garde. Il avait, en effet, eu sa part, et non la moindre, à la métamorphose de l'Ecole de l'Empire et aux débuts de cette Ecole plus naturelle qui fut comme un trait-d'union entre Delille ou Fontanes et les Romantiques. De là lui venait la séduisante autorité qu'on lui reconnaissait, et je ne dis pas ce qu'il avait en plus, il me tient de trop près, mais l'homme en lui complétait le poète.

C'est lui qui me fit comprendre qu'avoir couru le monde et fréquenté des cours princières n'était cependant pas un titre littéraire suffisant. Il m'apprit à aimer les vers en me faisant assister à l'éclosion des siens.

Cette leçon était, en vérité, très suggestive. Il les faisait si naturellement. Trouvant la rime dans la fumée bleue d'une cigarette du Brésil, il en essayait l'harmonie et les scandant du geste et de la voix, il semblait sourire à son inspiration. Et cela paraissait si facile que l'envie d'en

faire vous prenait. Que de fois j'ai essayé à son exemple! Heureusement pour vous, mes chers confrères, je ne vous les ai pas montrés, et malheureusement pour mes pauvres vers ils n'avaient pas d'oncle.

Présenté par lui à nos grands Mainteneurs d'il y a cinquante ans, le recul des choses passées me les fait voir nimbés d'une auréole et comme de mystiques ancêtres. C'est à eux encore que ma reconnaissance s'adresse. Leur savoir, plein d'une solennelle ferveur, donnait à nos vendredis une vie, un entrain et une émulation pleine de combativité. Comme on bataillait de bon cœur en ce temps-là! On y trouvait sans doute une saveur d'autrefois, un peu pompeuse et un peu sonore, mais aussi un écho du mouvement poétique qui montait à l'assaut du vieux Parnasse, et j'estime, tant le charme de ces souvenirs m'est resté présent, que ces jeux-là, pas si vieux que vous pourriez le croire, valaient presque les nôtres!

A leur tête était le vieux Decampe, grammairien sévère, censeur infaillible en guerre avec le néologisme. — Ducos, physionomie souriante, poète épique de talent et courageux car ses vers portaient encore l'habit à la française, mais qui se résignait cependant à couronner les novateurs. — Gatien-Arnoult dans sa première manière, en attendant la dernière plus adoucie qui fut la meilleure. — M. de Panat, spirituel, disert et incisif, l'auteur des Rapports modèles dont on croyait le moule perdu, mais qui en réalité n'était qu'égaré. Le 3 mai dernier, M. de Peyra-

lade n'était-il pas en train de le retrouver? — Comment oublier aussi Sauvage, amoureux d'Horace, rêveur nonchalant, qui tenait à Toulouse le rôle d'un La Bruyère et dont les mots et les pensées couraient la ville. — Barbot, qui transportait dans nos concours la fougue et l'éloquence du prétoire. — Du Mège, cet original savant, dont la fantaisie mêlait si bien la poésie et même la fable à l'histoire, qu'il ne savait plus s'y reconnaître; — et tout un groupe d'hommes érudits qui représentaient les traditions du vieux parlement, l'esprit des lois par conséquent, et les autres tels que Cabanis, Castelbajac, Puybusque ou Fortoul, j'en passe et des meilleurs, qui faisaient fleurir à l'Académie l'incorrigible et naturel esprit des cadets et des aînés de Gascogne, car, en Gascogne, les aînés eux-mêmes sont si fins et si avisés qu'ils naissent tous cadets.

Et pendant que vieille Académie de province, groupée autour de Clémence Isaure, nous vivions de nos chimères, de nos illusions et de nos modestes renommées, les grandes étoiles de Lamartine, de Hugo, de Vigny, de Dumas, de Musset, de Sand, de Balzac et de tant d'autres éclairaient les routes à suivre et jetaient sur l'horizon littéraire de notre siècle une gloire et un éclat qui n'ont point été égalés.

C'est à cette école primaire pour l'élève et supérieure par ses maîtres que le goût de l'étude vint à l'écolier. Insensiblement et en vous écoutant, l'attrait contagieux de vos fêtes le saisit.

Que fit-il autre chose, au cours de sa carrière, qu'être l'écho de ce que chacun de vous avait dit

cent fois mieux encore? Ce qu'il a gagné à ce rôle impersonnel, tout de reflet ou de miroir, a été de bénéficier du bien d'autrui, d'être témoin de vos succès et du triomphe définitif de notre compagnie.

En cela, je le reconnais, sa longévité lui a servi. — Après de longues épreuves, il lui a été enfin accordé de la retrouver glorieuse, indépendante, plus courtisée que jamais, oublieuse des dédains de ceux qui l'ont méconnue, remontant même au Capitole, et tout récemment encore accueillant en son palais tous les princes de la science dans une fête à laquelle rien n'a manqué, grâce à celui [1] qui représentant M. Ozenne, de généreuse mémoire, en faisait si libéralement les honneurs.

Ainsi, Messieurs, si durant des années je n'ai connu que des mois de mai; si j'ai échappé aux désenchantements, aux affaires ruineuses, à la politique qui use, à la trahison des lustres accumulés et au désœuvrement qui vous achève, n'est-ce pas à cette longue série d'hommes de cœur et de talent rencontrés chez vous que je le dois?

On nous demande parfois avec un intérêt où perce une légère ironie, à moins que ce ne soit l'envie de nous appartenir qui dicte ce langage : « Que faites-vous donc à votre Académie? Pensez-vous avoir quelque influence sur les idées en général ou simplement littéraires? Enfin, croyez-vous à vous-mêmes? » — La réponse est facile. Individuellement, ne vous gênez pas, dites

1. M. A. Deloume, exécuteur des volontés de M. Ozenne.

sans ambage que nous ne sommes rien; mais unis dans un même esprit d'émulation et d'effort, ayant au cœur l'ardeur du travail, dans l'âme une aspiration constante, obstinée à la poursuite du beau, du vrai, du bien, ou tout au moins du mieux, oui! nous sommes une force et un exemple, et si cette conviction est une chimère, cette foi dans notre rêve nous est chère; n'est-elle pas cent fois plus consolante et plus féconde que la stérile et désespérante négation dans laquelle vous marchez trébuchant, sans boussole et sans guide?

Ici, Messieurs, j'aimerais à envelopper d'un regard les séduisantes et glorieuses confraternités dont j'ai partagé les travaux; mais le temps me presse. Si quelque jour on écrit l'histoire du mouvement littéraire et de l'esprit méridional à Toulouse dans le demi-siècle qui s'achève, que de noms n'aura-t-on pas à citer dans la liste de vos mainteneurs? Que de caractères et que de physionomies à faire revivre? A côté de celle d'Étienne de Voisin, que la voix éloquente d'un de nos confrères[1] va mettre en pleine lumière, avec le talent, le cœur et l'autorité que vous lui connaissez, rappeler celle de Belcastel, de Saint-Projet, de Toulouse-Lautrec, de Depeyre, de d'Ayguesvives et de ce chevaleresque et sympathique d'Aragon dont notre cœur est encore en deuil, ne serait qu'une satisfaction imparfaite donnée à l'amitié, c'est tous que je les voudrais nommer. Que d'exemples, que de conseils, et, souvenir inoubliable, que de consolations fidèles

1. M. Dubédat, mainteneur.

dans les épreuves traversées me sont venues de là ! Et c'est toujours dans vos entretiens, où mon cœur et votre esprit se rencontrent et s'entr'aident, que je me réchauffe aux derniers rayons de mon soleil, entre les caresses de la poésie et des amitiés partagées !

Telle est, Messieurs, la dette que j'ai contractée envers vous : c'est moi qui suis votre débiteur. Si je me suis si longtemps attardé, c'est vous qui m'avez retenu, et qui, mettant aujourd'hui le comble à vos faveurs, m'exposez... à devenir centenaire !

Mais je m'oublie, Messieurs. Cette séance ne m'appartient pas. Après les vieux qui s'en vont, les jeunes et les vaillants sont là. Écoutez celui qui frappe aujourd'hui à votre porte [1]. Il vous arrive les mains pleines d'œuvres et le cœur enflammé d'élans chaleureux. Payons-lui la dette que les familles chrétiennes de Toulouse ont contractée envers lui. Ne lui permettons pas d'être modeste. Champion de la liberté d'enseignement populaire, il a ajouté à l'éclat patriotique du nom qu'il porte, et sa place est naturellement marquée au milieu des vigilants gardiens des traditions pour lesquelles il a si généreusement lutté et que notre compagnie a toujours défendues.

1. M. le marquis de Sufren, nommé mainteneur, et reçu ce jour-là.

RAPPORT

SUR LES

OUVRAGES DE POÉSIE ET DE PROSE

PRÉSENTÉS AU CONCOURS LITTÉRAIRE

Par M. le Comte GARDÈS

L'un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

Pendant qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars, qui rit malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Plus que jamais ces vers de Gautier sont de mise. Vainement l'hiver s'est efforcé de prolonger son règne et vainement aussi les préoccupations les plus diverses semblaient vouloir nous détourner des luttes pacifiques de l'esprit. En dépit de l'anachronisme des thermomètres et des sautes de vent politiques, la saison nouvelle est venue et les poètes ont chanté. Ils ont chanté l'amour et le renouveau, la nature et la divinité;

les nids sont éclos, des caresses et des prières frissonnent dans l'air embaumé, et Mai, — l'éternel vainqueur, — fait cejourd'hui, à date fixe, son entrée triomphale au cœur de sa « ville rose », dans cette même salle qui le reçoit depuis des siècles et que l'Art toulousain ennoblit chaque année de ses œuvres, au milieu d'un public toujours plus délicat, plus raffiné, plus artiste, et dans le merveilleux déploiement que lui font les femmes et les fleurs, les oiseaux et les poètes :

D'écharpes de cheveux, de palmes d'or et d'ailes[1] !

Et pourtant, Messieurs, cette fête n'égalera pas les fêtes d'antan. Il y manquera pour la célébrer dignement — et la résumer en elle — la voix coutumière et charmeuse de votre Secrétaire perpétuel. La déception que vous cause son silence ne saurait être atténuée même par la bienveillance un peu ironique, acquise de droit au malheureux que ce trop grand honneur accable, non point certes de le remplacer, mais simplement de tenir sa place.

Du moins, si je ne suis pas le seul à me plaindre, personne ici ne s'étonnera. Les malices académiques confinent parfois à la férocité, et il y a beau temps que le sort obéissant tombe toujours sur le plus jeune. Vous me pardonnerez, Monsieur, d'avoir invoqué ce titre : c'est encore et seulement par mon âge que j'ai quelque chance de vous ressembler.

1. Mme Hélène Picard (*Le Vainqueur*), pièce couronnée cette année.

Et comme vous avez mal choisi le moment de vous taire! Que de vous nos poètes attendent et acceptent avec reconnaissance le mot qui sans rendre vain encourage ou sans innocenter les absout, c'est chose banale et de redite. Pour mener à bien telle mission, vous avez seul ce pétillement de l'esprit, cette rapidité de l'allure, cet effleurement dans le trait et cette séduction particulière aux êtres de choix qui aiment... à être aimés. Mais le siècle finissant appelait aussi les longs et synthétiques regards en arrière, les retours parfois mélancoliques, jamais grondeurs, vers le passé, les vues d'ensemble et les aperçus philosophiques. L'occasion était bonne d'embrasser d'un coup d'œil toute la Poétique de ces derniers cent ans, de nous promener d'école en école et de « maintenir » les doctrines de l'Académie. Que ne m'avez-vous, Monsieur, confié avec votre tâche la légèreté de touche et la sûreté de jugement qui sont partie intégrante de votre autorité? Me dégageant alors de l'étroitesse excessive des blâmes et des éloges j'essaierais peut-être d'expliquer que ces doctrines se réduisent à des préférences, que ces préférences, d'ailleurs, ignorent l'envieuse pauvreté d'un exclusif amour et comment elles aboutissent en somme à l'alliance d'un goût très classique avec une forme sans cesse renouvelée et moderne. Toujours avec vous, Monsieur, j'ajouterais que nos sympathies sont avant tout bien françaises, et que l'Exotisme n'est pas habituellement notre fait. Guidés par le besoin d'invincible clarté qui permane en notre race, nous n'aimons guère les gens qui se héris-

sent de paradoxes ou se revêtent d'obscurité. Le dessin nous plaît, la couleur nous enchante, l'esprit nous attire, la pensée nous retient, le sentiment nous pénètre, et, — s'il les contient, — le symbole nous séduit! Et notre vision est de tous les âges. Elle s'accommode à tous les genres et se plie à tous les sujets. Elle se perpétue et se renouvelle sans jamais vieillir. Ainsi de vous, Monsieur, et de vos vingt ans!

Nos concurrents de cette année sont-ils tous aussi jeunes? Ont-ils répondu aux exigences variées de ce programme, et faut-il chercher au fond de cette première question la cause réelle de votre mutisme? Le silence des Peuples est la leçon des Rois. Le silence des Secrétaires perpétuels serait-il la suprême leçon des Poètes? Près de huit cents pièces inscrites à notre concours, et sur ce nombre à peine cinquante ayant retenu l'attention de l'Académie, viennent malheureusement appuyer mon doute. Mais une trentaine de jolis morceaux imprimés à notre recueil, et l'attribution de six de nos fleurs, parmi lesquelles l'Amaranthe d'or, militent en sens inverse. La question reste donc en suspens. Chacun pour son compte en décidera. Je ne voudrais, moi, contrister personne. Même au « Salon des Refusés » on trouve des œuvres fort estimables, et il demeure entendu que les meilleurs vers de ces auteurs sont ceux qu'ils ne nous ont pas envoyés..., — à moins d'être ceux qu'ils n'ont pas écrits. —

*
* *

Et pour bien prouver que l'Académie ne se claquemure pas dans une formule unique... et que sa Poétique n'est pas exclusive, nous nous arrêterons d'abord aux pièces de genre, ainsi nommées, sans doute, parce qu'elles n'appartiennent à aucun et que de-ci de-là elles confinent à tous. Ce sont les plus nombreuses du concours et aussi les moins importantes. L'examen n'en sera pas long. Vous avez d'ailleurs, Messieurs, d'excellents fauteuils, et les chaises que nous offrons à notre aimable public — sans les valoir, ce dont nous sommes honteux, — lui permettront de prendre patience. Il y sera toujours plus à l'aise que sur *Les deux Bancs* de pierre dont Mlle Berthe Charpentier nous fait les honneurs. Ces bancs, vous m'en croirez sur parole, n'ont qu'une parenté très lointaine avec celui de Coppée, et bien que bons observateurs, légèrement philosophes et très enclins à expliquer les dessous du cœur par les dessus de la toilette, ils ne font songer que vaguement aux « trois marches de marbre rose. »

Il est vrai qu'au lieu de se dresser dans le parc de Versailles, pour la satisfaction des belles marquises et des galants petits-maîtres je les soupçonne d'être tout simplement immeubles par destination du grand jardin et, par conséquent, de *La vieille maison* que nous présente Mme Fons, de Muret. Il fait bon dans cet enclos, on s'y sent en famille; l'accueil donné est cordial, sans art et sans apprêt..., comme les vers de la propriétaire. J'y veux, au risque d'être indiscret, demander l'hospitalité pour quelques heu-

res... le temps seulement de voir avec M. Arrechioni Sybillin se lever *l'Aurore* sur les cimes neigeuses des Pyrénées qui nous regardent; le temps encore d'y jouir un brin des ébats de ce *Ménage d'oiseaux* belges, que connaît si intimement M[lle] Marie Van Elezem, de Louvain, le temps aussi d'y cueillir, avec M. Henri Joubert, un symbolique *Bouquet de roses;* et là-bas, tout au fond, à propos de ce *Lys,* mais non point trop à côté, si vous le voulez bien, — car mon attrait est médiocre pour le coin de parc plutôt déplaisant où on le fait naître, — de réfléchir, avec M. Ernest Captain (de Paris), sur les métamorphoses où se complait la nature et sur les tristes promiscuités qui se cachent au fond de nos âmes. M. Captain fait très bien le vers, il excelle dans l'antithèse et il moralise à merveille, mais il a une façon d'entendre l'idylle et de regarder la nature qui ne sont pas les nôtres. Le réalisme n'est pas la vérité, et parce qu'on décrit les boues d'un cloaque, les dépotoirs d'une ville et toutes les impuretés d'un ruisseau, on n'aura dépeint ni la campagne ensoleillée et riante, ni la ville laborieuse et féconde, ni le murmure bienfaisant de l'eau qui vient abreuver ses rives.

Ne nous attardons pas à philosopher de la sorte. L'heure passe et

Voici venir vers nous le soir aux yeux de cendre.

C'est M. Marius Labarre (de Béziers) qui nous en donne l'avertissement charitable, mais un peu trop alambiqué. Depuis un moment, d'ailleurs, *l'Autan* fait rage dans la campagne, et je n'ai

pas pour lui les mêmes indulgences que ressent Mme Hubert de Fraisse, indulgences poussées jusqu'à l'aveuglement, si j'en crois la trop jolie description qu'elle nous donne de ce désagréable gêneur. A travers les harpes sauvages des pins il a pour elle

... des sons lointains
De flots mourants sur le rivage,
Son dernier souffle est attiédi...

et si

Le soir il déchire les voiles
De notre beau ciel du Midi,
C'est afin de voir les étoiles.

Mme Hubert de Fraisse pourtant nous concède que

S'il s'attaque aux vieux contrevents
C'est à vous donner la migraine !

Je suis, certes, de son avis, et je cours bien vite me mettre à l'abri de ses atteintes sous « le lourd manteau d'antiques lierres » dont Mlle Berthe de Puybusque, avec un soin très touchant et un art plus délicat, revêt le donjon de son vieux château pour tenir « chaud l'hiver et frais l'été aux vieilles pierres. »

Qu'il grimpe aux toits démantelés, qu'il se courbe en mystérieux arceaux, ou qu'il mette des dentelures à jour le long des frises, ce *Lierre*, sous les doigts de Mlle de Puybusque, est un maître décorateur. Quand il monte à l'assaut des vieilles portes

Pour écouter loin de tout bruit
Ce que racontent à la nuit
Les choses mortes,

nous sommes touchés et à moitié conquis. Mais le lierre devient plus pressant. De ses nœuds enlacés il entortille à la fois les colonnettes et les mainteneurs et en retour du miel d'or qu'il conserve en ses sombres fleurs — pour les abeilles — jusqu'en décembre, l'Académie qui s'est attardée à respirer leur parfum, lui accorde une Primevère.

C'est aussi une Primevère qu'obtient Mlle Suzanne Vergniaud, de Saint-Yrieix (Haute-Vienne), et ce sont encore des pierres, mais des « pierres sacrées », qui la lui valent. Tandis que Mlle de Puybusque n'a vu dans son donjon que le côté pittoresque et doucement sentimental, Mlle Vergniaud demande au vieux *Dolmen* de lui révéler ses symboles.

Comme un muet témoin des âges éclipsés,
Spectre mystérieux, l'autel au contour fruste,
Garde éternellement dans sa splendeur robuste
Le secret souvenir des cultes effacés !

il nous semble entendre

Le Gui sacré frémir sous la faucille d'or;
La prêtresse entonner son hymne prophétique,

et lorsque tout entier à l'effroi qui nous glace, nous croyons voir surgir le druide « implacable et sanglant »,

O surprise : voici qu'un tout petit enfant
Apparaît étendu sur la table de pierre !

Vous devinez tout le parti qu'avec une nature à la fois exaltée et réfléchie Mlle Vergniaud a pu

tirer du contraste, quelles oppositions se sont d'elles-mêmes présentées à son esprit. Elle les a mises en valeur dans des vers estimables, classiques, sans éclat spécial, mais d'une tonalité sobre et bien suivie, en harmonie avec l'idée philosophique du sujet. L'Académie hésitait encore, elle s'est laissée déterminer par le charme de la dernière strophe :

> Voyez l'enfant, il rêve un sourire à la bouche,
> L'autel de Teutatès n'est plus qu'un nid d'oiseau,
> Et le poème exquis des grâces du berceau
> Chante... sous le dolmen formidable et farouche.

Voilà donc deux interprétations bien différentes de la nature. Nous allons en rencontrer d'autres. Chacun se fait une illusion du monde selon son œil ou son penchant. Le travail de l'écrivain est de reproduire cette illusion avec tous les procédés d'art dont il dispose, et c'est ce qu'ont fait chacun pour son pays d'origine ou de rêve :

Mlle Germaine de Lambilly (de Nantes), dans ses *Souvenirs d'Ecosse ;*

M. Jean Fugairon (de Paris), dans sa *Fille de Bénarés* et M. Maurice Perrault, avoué à Epernay, dans *Vendémiaire.*

Mlle de Lambilly est petite-fille des Mac-Donald, et son amour simultané pour l'Ecosse et pour la Bretagne se comprend de reste. Tout lui est matière à rapprochement. Elle découvre des parentés à toute chose. La bruyère écossaise et la lande bretonne sont sœurs. Les langages sont frères et les costumes aussi, et les usages — et les joueurs de « bay-pipe », et les sonneurs de

biniou. — A chaque détour de chemin se dresse une légende. Chaque mot presque est un renseignement !

Mlle de Lambilly aime avec son cœur, mais elle voit avec ses traditions, et elle traduit avec un esprit chargé de réminiscences d'histoire et de souvenirs de famille. C'est sa façon à elle d'envisager la nature, et c'est, ma foi, une fort honnête façon, — qui lui est commune avec Mme F. Caylas, une fervente du *Roussillon*. — Mais les détails trop accusés nuisent peut-être à l'ensemble, et le travail préparatoire, demeurant trop à découvert, nous gâte un peu le plaisir que nous apportait le résultat : telle une glaise déjà modelée et sous laquelle transparaîtrait l'armature.

La vision de M. Fugairon est bien différente et bien différent aussi son procédé. Son œil généralise et son esprit cherche à dégager tout de suite l'âme même d'une contrée. Des images qu'il fait passer devant nous avec prodigalité, l'impression se lève d'une nature exotique et paradisiaque où les heures s'écoulent sans marquer leur passage ou leur vol... où parmi les voluptés calmes, dans l'ardente vapeur des soirs, des vents emplis d'odeurs divines, dispersent les âmes des fleurs !... Et c'est bien l'Asie tout entière. Et bercés nous-mêmes par la musique des phrases, nous échappons pour un instant à l'oppression des horizons trop étroits où s'enferme notre vie.

Et cela est assurément très beau, « très artiste... », mais, à coup sûr, moins vivant, moins « prenant » que le coup d'œil rapide, net et ému jeté par M. Perrault sur les plaines et les coteaux

de sa *Champagne*. M. Perrault adore sa patrie, sa petite patrie, son morceau de patrie. On le sent à la façon dont il les chante. En quelques notes brèves, accusées, intenses, il nous en décrit la physionomie propre, le labeur spécial et l'état d'âme particulier. Trois couplets — pas plus — accompagnés d'un refrain à peine varié, lui suffisent à faire jaillir le sang des vendanges mûres sous le pressoir, le sang des lèvres meurtries sous le baiser, le sang des poitrines ouvertes par la mitraille. Ce n'est qu'une chanson, mais une chanson où pétillent le vin et l'esprit de France : chanson à boire, chanson de route et chanson de bataille ! La Champagne, l'auteur s'en souvient, est à la fois le pays des mousses blondes et des grands gestes patriotiques. Pour marcher à la frontière, M. Perrault épinglera crânement au revers de sa tunique l'Œillet rouge que l'Académie, préférant et partageant sa manière de voir, est heureuse de lui accorder.

*
* *

Le désordre de mes papiers et la marche de mon travail mêlent sur ma table les chants de guerre et les chants religieux. Il serait facile de leur trouver des analogies ; mais j'ai pour suffisante transition que les Œillets et les Lys voisinent dans le jardin d'Isaure — à distance cependant.

La noble Dame cultive ces derniers comme une fleur rare en un enclos privilégié sur lequel elle veille jalousement. Mlle de Puybusque vient d'en

faire l'expérience. Elle s'avançait confiante, ayant dans chaque main un sonnet à la Vierge d'une conception très haute et d'une facture qui lui semblait achevée. *Les deux Èves,* l'Ève coupable et l'Ève rédemptrice, se dressaient en face de nous en un dyptique sobrement et lumineusement brossé. A la grâce de l'idée répondait la délicatesse des oppositions. Laissant tomber les feuillets en pieuse offrande, les mains s'entrouvraient déjà pour recevoir le prix espéré; mais un scrupule nous prenait : examinées à la loupe, l'expression nous paraissait moins sûre et la doctrine moins exacte.

Quelques infortunes de langage, une certaine torsion dans le vers, nécessitée par le trop manifeste désir de suivre pas à pas l'antithèse, et cet « à-peu-près » dont j'ai parlé tout à l'heure obligeaient l'Académie à retenir le Lys qui de lui-même s'inclinait.

Nous le regrettons d'autant plus que la poésie religieuse n'a pas été cette année favorable à nos concurrents : à peine si sur une vingtaine d'Hymnes nous avons pu en distinguer deux ou trois. Hâtons-nous alors de signaler les grandes qualités personnelles déployées par l'auteur de *Rosa mystica*, qui, pour peindre et magnifier la Rose mystique, a successivement trempé sa plume au sang empourpré des Martyrs, aux lèvres brûlantes des Prophètes, aux cœurs immaculés des Vierges. Vers scandés, rimes sonores, écriture artiste soulignant encore la particulière mais fatigante recherche de l'expression et de l'idée.

Bien simple au contraire *la Prière d'une jeune*

fille, enfantine même et trop négligemment écrite. Mlle Vergniaud, qui en est l'auteur, a dû dépenser dans *le Dolmen* tout ce qu'elle avait de philosophie dans l'inspiration et de sévérité pour sa forme. Louons-la d'avoir gardé la même sincérité de pensée et la même grâce, touchante, à force d'être naïve.

Ils sont plus touchants encore de la part d'un jeune homme les vers et les sentiments offerts en Hommage *à Notre-Dame* par M. Louis Théron de Montaugé. Pour ne pas connaître toutes les clefs du rhytme et de la cadence, M. de Montaugé n'en est pas moins sensible déjà à l'harmonie particulière des mots et à la sonorité des syllabes. Tout le charme poétique de ses « tercets » réside dans l'absence cherchée de couleurs vives et dans l'inconsistante harmonie de nuances imprécises.

On me permettra bien une critique ou, pour mieux dire, une remarque générale : dès qu'ils s'adressent à Dieu ou à ses Saints, nos poètes éprouvent le besoin de se mettre personnellement en scène. En place des glorifications attendues ou des grandes prières espérées, nous n'obtenons, le plus souvent, que des cris de détresse ou des confessions plus ou moins sincères. Et voilà comment la plupart des Hymnes à la Vierge tournent au « lamento » et confinent à l'Elégie. Combien démodée l'Elégie et improductive pour notre cueillette!... moins par sa faute que par la faute de ceux qui s'en servent à tout propos et hors de propos.

Il y a quelque chose de plus odieux que les

gens insupportables : ce sont les gens insupportants. Tout leur est épine, comme à un écorché; ils ne voient pas de rosée sans la comparer à leurs larmes, et les plus joyeux chants d'oiseaux ressemblent à leurs gémissements.

Qu'y a-t-il cependant au fond de leur douleur? Une moue de leur belle, un mauvais lever, ou tout simplement l'habitude prise de parler sur le mode mineur. D'ailleurs, à les regarder par le trou de la serrure, vous les verriez quitter comme un masque leur figure d'apparat, voire d'enterrement, et s'égayer à des choses qui n'en valent pas la peine. Mme de Maintenon avait coutume de dire à ses élèves : « Il n'y a pas là de quoi rire. » Je suis tenté de crier à tous ces élégiaques de commande : Il n'y a pas là de quoi pleurer!

Le rire et les pleurs sont, au demeurant, choses impondérables; il en faut user avec infiniment de tact et de modération. Rien n'est odieux et parfois cruel comme une gaieté maladroite; rien n'est plus ridicule qu'une larme intempestive. C'est bien l'avis de M. Armand Halleux, professeur au collège Saint-Joseph, à Arras (Pas-de-Calais), qui termine un fort bon sonnet par ce vers en forme de précepte :

Ris sans faire pleurer. Pleure sans faire rire.

La chose n'est déjà pas si commode. Pour tourner la difficulté, M. Pierre Jaubert, encore un professeur, et cette fois à l'École des arts et métiers d'Aix, se contente de nous attendrir sur le

sort d'un amandier trop pressé d'éclore, contre lequel se liguent

... les frimas,
Le givre, le mistral et les flottants amas
De brouillards épandus comme un pâle suaire

et dont les bourgeons si tôt flétris lui rappellent

L'épanouissement de l'humaine misère
Où naissent tant de fleurs, où meurent tant de fruits.

A Toulouse comme en Provence, Monsieur, il est des coins privilégiés où la neige et la gelée n'ont que faire. Votre cœur très chaud est de ceux-là — témoins vos vers — et aussi notre parterre académique — témoin l'Œillet que j'ai mission de vous offrir.

Ce ne sont pas les gelées printanières, mais bien les premiers froids qui inquiètent Mlle de Puybusque, — une fois couronnée, deux fois nommée (comme il est dit dans les solennelles distributions de prix). — Nous recevons d'elle, et à propos du départ des hirondelles, un petit cours d'ornithologie sentimentale, plein de saveur et d'intérêt, et qui gagnerait encore à être mis en musique sur un air de Fauré ou de Tagliafico. Ces Messieurs ne seraient point à plaindre ; ils ont eu rarement d'aussi jolies « bluettes » à noter. Mais je tiens à réhabiliter les hirondelles. Si elles nous quittent quand vient décembre, c'est en vertu d'une habitude plusieurs fois séculaire dont il ne faut pas leur coter grief; et puis, est-il bien certain « qu'on n'aime pas quand on consent à quitter ce qu'on aime? »

La fuite n'est-elle pas, au contraire, la plus héroïque marque d'amour et aussi la plus grande preuve de sagesse? Ah! sans doute, il vaudrait mieux être raisonnable avant la lettre et ne pas trop s'approcher du feu; mais allez donc demander de la prudence à des cœurs de seize ans. Or,

Sitôt qu'avril paraît à l'horizon,
La fleur d'amour s'effeuille sur la vie.

C'est M. Paul Labbé, de Thiberville (Eure) qui s'en porte garant. Avril ou octobre, sait-on jamais d'ailleurs? « *L'amour naît sans qu'on y songe!* » Un Toulousain, M. Galup, nous l'affirme après bien d'autres, mieux que d'autres aussi...

La chose arriva d'elle-même.
Je la vis — elle me sourit —
J'en sentis un plaisir extrême,
Le désir de flirter nous prit.

Et l'on flirte, et l'on dit « je t'aime » du bout des lèvres et des doigts; sans s'en douter, on est sincère :

Le cœur bientôt reprend ses droits
Et le « flirt » devient une idylle.

Et cela est dit avec infiniment de délicatesse et d'esprit. Elle est jolie tout plein cette idylle. On se surprend à l'entendre réciter tout bas en quelque boudoir tendu de rose, sur un coin de canapé, dans la demi-lumière savamment tamisée par les grands abat-jour de tulle et de dentelles, et si Clémence-Isaure avait un album — comme

tant de jeunes filles, — elle en demanderait certainement l'écriture à son auteur et prierait son dessinateur ordinaire de la fleurir en marge d'un semé de myosotis!

Qui faut-il plaindre davantage, de M. Galup, qui aima et se trahit sans le vouloir, ou de M. Léon Labori, — un Toulousain encore, — qui n'a *jamais osé* découvrir sa flamme, envoyer ses vers ou offrir ses bouquets? Pour nous former une opinion judicieuse, il faudrait demander la leur à ces messieurs..., dans quelques mois..., et c'est ce que fait l'Académie en leur donnant à tous deux rendez-vous à l'année prochaine. En attendant, voyez comme il en coûte de trop parler! Pour semblable incartade, M. J.-M. Simon (d'Orléans) s'est condamné lui-même à écrire une *Ballade irrégulière* — je cite — *à une dame qu'il avait offensée sans le savoir*, — je cite toujours — et le voici, pour obtenir son pardon, obligé de comparer sa belle inhumaine

Aux reines des vieilles estampes
Dont les peintres ont ceint les tempes
De cercles d'or et de béryl!

Elle ne saurait s'offenser ni se plaindre, l'inconnue, l'inexistante peut-être, la « Dame de Rêve » en tout cas, à laquelle un jeune enseigne de vaisseau a, de son port d'attache ou de son banc de quart, dédié ses *Litanies*. Le « moi » vibrant et profond dont ces vers nous ont apporté la confidence discrète est des plus attachants. L'individualisme de notre poète s'y révèle sous la double forme d'expansion sentimentale et d'amour de la

nature. Son rêve prend toutes les formes, se promène sous toutes les latitudes, crée des temps et des lieux pour se les assortir. Eliminant les faits, laissant de côté l'histoire anecdotique du cœur, M. Henri Joubert, à l'imitation de Musset, dont visiblement il voudrait se rapprocher par le procédé, dont il s'éloigne par le manque de dextérité dans la mise en œuvre, auquel il ressemble par l'exaltation passionnelle et la dépression mélancolique, M. Joubert fait apparaître dans son amour à lui les propriétés éternelles et l'immuable essence de l'amour.

Et ce sont bien, en effet, des litanies qui s'envolent de ses lèvres :

Je t'aime comme on aime une étoile perdue...
Je t'aime comme on aime une lampe isolée...
Je t'aime comme on aime une perle ignorée...
Je t'aime comme on aime une terre promise...
Je t'aime comme on aime une source cachée...

La pièce serait exquise si au lieu de compter deux cents vers elle se réduisait à cinquante. Telle que l'a écrite M. Joubert, elle traîne. Les litanies se prolongent ; chaque appellation se perd dans une antienne :

Le Chapelet des vers d'amour
Entre ses doigts devient Rosaire[1].

et le souvenir nous revient — plus goûté peut-être — d'André Sperelli, agenouillé, par la volonté de

1. M. François Tresserre, Discours de réception à l'Académie.

d'Annunzio, aux pieds de Maria Ferrés, et là pendant des heures se contentant de redire le nom de l'aimée, dont les syllabes infiniment douces, Marie... Marie... prennent sur ses lèvres un sens nouveau et une douceur nouvelle à chaque invocation !

Quoi qu'il en soit de ces réserves, M. Henri Joubert, par sa sincérité absolue toute pleine de délicatesse, nous a consolés de ces soi-disant irrésistibles qui éprouvent le besoin de raconter au public leurs prétendues bonnes fortunes. Il ne viendra jamais à personne la pensée de lui adresser le mot de Maeterlinck aux amoureux compromettants et gauches : « Si vous voulez vous livrer à quelqu'un, taisez-vous ! »

*
* *

Tous les maladroits ne sont pas chez les amoureux; il en est aussi chez les Fabulistes. Incapables de faire parler les bêtes comme les gens, la plupart en arrivent à faire parler les gens comme les bêtes. Ceci n'est pas dit pour M. Louis Mariani, de Toulouse, dont *le Papillon, l'Abeille et le Colimaçon*, fort spirituellement et dans un langage très approprié, d'où la poésie seule est absente, nous donnent au contraire une amusante et symbolique représentation de la vie réelle.

L'Epître se prêtait jadis à de légères dissertations, à de faciles et sages conseils, à d'aimables et sérieuses remontrances. Elle est devenue prétexte à de vastes et banales amplifications sur des sujets qui courent les rues et les siècles. Une

abondance intarissable, des pensées stériles, des traits sans énergie, telle est l'habituelle caractéristique de ces compositions, où nous rencontrons rarement de l'inspiration et plus rarement encore du travail. Le temps est passé, d'ailleurs, de l'art difficile et des laborieuses préparations. Certains mettent leur coquetterie à laisser croire qu'ils ne savent ce qu'ils font, et à ces producteurs inconscients une œuvre paraît d'autant plus belle que décidément ils ne l'ont pas faite exprès.

Exception soit accordée et très large pour l'auteur de l'Epître intitulée : *les Vieux arbres*. M. Albert Quemin a su soigner sa versification et coordonner ses idées. Mais quelle fougue dans l'imagination et quelle exaltation dans l'esprit ! car c'est bien avec son esprit, j'imagine, et non point avec son cœur que notre poète ressent les tortures épouvantables des bouleaux et des chênes sous la pointe de la hache et la morsure de la scie. Parfois cependant il est dupe de son propre artifice, et devant ses cris de souffrance et de révolte, nous songeons à cette affirmation, un peu spéciale et très personnelle des Goncourt, que « la Littérature est un état violent ».

Cette assertion peut aussi s'appliquer à la façon de sentir et d'écrire de M. Alcide Marot (de Dijon, Haute-Marne). Sa *Mort d'Héva* est une œuvre sombre, amère, peu attrayante..., mais forte et consciencieuse jusque dans ses longueurs. L'Académie convaincue de la valeur de ce poème lui accorde l'hospitalité de son Recueil. J'en recommande la lecture aux amateurs de saines et lugubres sensations, et, m'échappant

des ténèbres où nous avait plongé M. Marot, je me hâte vers les *Poèmes du jour* de M. Combes (de Toulouse)

> Pour m'enivrer en eux de lumière et d'espace,

pour monter vers l'azur,

> Toujours plus loin, toujours plus haut, toujours plus vite,

et de là, contemplant à la fois la nature féconde et l'humanité laborieuse, voir avec attendrissement

> L'homme dans le ciel clair tracer son geste auguste,

et percevoir avec émotion

> Le doux frémissement qui fait le chant des blés.

M. Combes est un habitué souvent heureux de nos concours. Il a souffert cette année du rapprochement que forcément amenait son titre, et la couleur pourtant intense de ses tableaux n'a pu lutter avec la frissonnante lumière des matins de Sully-Prudhomme et le flamboiement fastueux du *Midi* de Leconte de Lisle.

Il faut pour affronter les comparaisons avec les grands maîtres beaucoup d'audace ou de simplicité, ou encore de talent. M. Joseph Larribau, professeur au collège de Confolens (Charente), s'est offert à la plus périlleuse et n'y a point succombé. Certes, le *Moïse* de 1820 ne saurait rien perdre à la lecture du *Mosé* de 1900. Mais si les deux Odes se valent par le souffle, et si la pre-

mière reste inégalable par la souplesse du rythme et la variété de la cadence, la seconde l'emporte peut-être par l'ampleur de l'idée, par la magnificence des images et par l'intensité de l'émotion.

Le sauvetage d'un fils d'Israël par la Vierge païenne n'est pour M. Larribau que le très petit côté du sujet; il le laisse volontiers dans l'ombre et s'attache à nous faire vivre les hontes, les souffrances, les désespoirs, et aussi les transports d'une nation de qui la main de Dieu s'est un moment retirée et que sauve enfin le miraculeux retour de l'intervention divine. Et à travers vingt strophes égales, marchant d'un même pas large et sonore vers l'apothéose finale, c'est tout un peuple, tout un climat, toute une civilisation, toute une époque qui se déroulent devant nos yeux attachés et ravis.

Maudits pauvres souffrant la faim et les lanières,

les Juifs captifs errent aux berges du Nil; leurs douleurs crient dans le soir, et accouplés aux jougs pharaoniques, ils regardent

... les yeux lointains, l'âme meurtrie,
Se refléter le ciel natal de la patrie
Dans le clair miroir de leurs cœurs.

Alors, plus tristement, ils évoquent

La plaine entre les divins fleuves...
Et la première faute et le premier remords...

et aussi les faveurs anciennes de l'Eternel et encore ses promesses :

Ils devaient être au seuil de la nuit inféconde,
La torche aux sept lueurs dont s'éclaire le monde.

Et maintenant :

Sous le fouet qui déchire et l'effort qui harasse,
Ruisselaient la sueur et le sang de la race,
Comme un torrent d'été vous vous sentiez tarir,
Et sans plus espérer aux promesses antiques,
Sur les berges du fleuve et le long des portiques,
Vos fils se couchaient pour mourir.

Mais

Contre les cieux fermés un peuple en vain blasphème.
Dieu ressuscitera ce peuple si Dieu l'aime.

. . . .

Sur le Nil, en effet, et inentendu presque, un vagissement vient de s'élever :

Pourtant, ce cri léger et vague dans la brise
Sera demain la voix formidable qui brise
La volonté des rois et les gonds des cités.
Peuple debout. Voici le Sauveur promis...

Réveille tes troupeaux et tes fils ; il faut fuir !

Déjà le Pharaon a roulé sous la vague...

Voici la longue plaine où le Jourdain s'étale
Et sous vos pieds émus la poussière natale
Où vos ancêtres ont marché...

Vous aviez cru la nuit de l'exil éternelle,
Mais l'aigle un soir a pris les aiglons sous son aile
Et les a rapportés au nid.

Et maintenant assis à la droite divine,
Ils sont grands à jamais et sacrés !...

... O Père,
Comme Israël jadis notre âme désespère,
Et pourtant éblouis des faveurs du passé,
Nous regardons encor en ces heures d'épreuve,
Si tu ne caches pas sous les roseaux du fleuve
Le berceau blanc où dort Mosé !

Quel magnifique développement, Messieurs, et quelle admirable poésie! Depuis longtemps, — j'ai le devoir de l'affirmer en votre nom, — nous n'avions rencontré des pensées aussi émouvantes traduites dans une langue aussi belle, sous le vent d'une inspiration aussi élevée.

Les Odes des premiers Romantiques ont été l'épanouissement splendide du Lyrisme, selon la formule de J.-B. Rousseau, des chefs-d'œuvre de virtuosité d'où la sincérité était souvent absente. L'œuvre de M. Larribau est bien vivante et bien vécue. Sous le vers on découvre l'homme. Pour lui, on le sent, la poésie n'est ni amusement ni métier; c'est l'épanchement nécessaire d'une âme. Plus de métaphores, des images; plus de procédés d'écriture, rien que des façons de sentir. M. Larribau s'abreuve aux sources bibliques. Il l'affirme. « Toute la poésie du monde est là, déclare-t-il; les poètes balbutient, Dieu seul parle! »

Dans la Bible, Monsieur, vous avez trouvé non seulement une matière, mais encore des enseignements, des coupes, des épithètes et des figures. Vous les avez déposés dans la même phrase impeccable qui jadis avait contenu les idées des Classiques. Une harmonie profonde se dégage de votre œuvre. Elle découle de l'association intime des idées, des mots et des rimes. Vos vers chantent, transparaissent, frissonnent; ils sont un ravissement pour l'oreille, une volupté pour les yeux, un entraînement pour le cœur. En retour du très grand plaisir que vous lui avez causé, l'Académie est unanime à vous

offrir la plus haute récompense dont elle dispose, le prix du genre et dè l'année, l'Amarante d'or.

En même temps, Monsieur, elle me charge de vous dire qu'elle ne s'est pas méprise à vos tendances. Pour vous venir de l'Ancien Testament, votre pensée n'en est pas moins animée par l'esprit du Nouveau. Comme jadis Israël aux rives du Nil, vos yeux de Chrétien ont vu apparaître aux bords sacrés du Jourdain le berceau qui devait sauver le monde..., et si vous parlez d'une attente, c'est que, songeant aux misères de l'humanité tout entière, vous sentez la nécessité d'une rédemption nouvelle, et alors, après Musset, vous vous écriez :

Ce que tu fis, Jésus, qui donc le refera ?

Certes, vous compatissez avec nous au sort misérable de ceux qui pour avoir délibérément, il y a dix-neuf siècles, fermé les yeux à la lumière, sont condamnés à promener partout l'éternelle inquiétude des hommes qui ont manqué leur vie et des peuples qui ont forfait à leur mission.

Mais votre angoisse, sœur de la nôtre, va plus loin et porte plus juste. Embrassant la généralité de la souffrance humaine, elle répond au besoin qui tient l'univers d'un ordre nouveau, et si votre pitié s'abaisse sur toutes les nations en détresse, c'est surtout aux berges des fleuves de France que votre regard se prolonge... anxieux.

Ne désespérez pas, Monsieur. N'entendez-vous

pas résonner déjà les pas du vainqueur? Est-ce un homme? Est-ce un Dieu? Mme Hélène Picard (de Toulouse) en fait un héros mystique et lointain et de rêve. Sur qui ses victoires? Sur l'erreur ou sur l'injustice? Sur le mal ou sur l'ennemi? On ne sait, et Mme Picard ne le dit pas davantage.

Il a frappé les corps... Mais plus victorieux,
Il a soumis les cœurs par le Verbe et le signe...

C'est *Le Vainqueur* abstrait dont le geste a été fixé et aussi l'attitude, sans qu'on lui puisse trouver aucune ressemblance avec ceux qui dans l'histoire ont obtenu avant lui les honneurs du triomphe. Et cependant, il est bien l' « attendu », « l'espéré », le « promis. » Le peuple à son approche est secoué comme d'un vent de gloire.

Les routes d'un printemps de roses sont écloses...

Et pour mettre des lys au sceptre de ses doigts,
Les femmes alternant les chansons et les danses...
Et dans un tourbillon de parfums, de lueurs,
Heurtant leurs bracelets, mêlant leurs chevelures,

lèvent

Vers le vainqueur promis des gestes pleins de fleurs.

A cause de ce geste, Madame, et pour que vous la puissiez ajouter en fleur de gloire à la couronne de votre héros, l'Académie vous accorde une Primevère. Elle a été séduite par le symbolisme imprécis de votre œuvre, où d'exquis engourdissements, de délicieuses noncha-

lances et de suaves soupirs se traduisent en rythmes flottants, en nappes molles de poésie qui, comme une mer étale, caressent les sens bien plus qu'elle ne les frappent. Et cette séduction lui a fait goûter même ce qui demeure de trop inexpliqué dans votre pensée, de trop vaporeux dans vos expressions, de trop volontairement féminisé dans votre ton.

Ne vous semble-t-il pas cependant qu'une telle œuvre eût gagné à de plus mâles accents? A côté des cris de triomphe et des chants d'apothéose, nous aurions aimé entendre clamer l'appel à la lutte et sonner le clairon vermeil des futurs combats. Penser haut, rêver grand, vouloir noble, est bien; agir est mieux. Les deux se complètent. Que l'homme d'action soit aussi un homme de pensée, c'est ce qui donne à la figure de l'officier moderne, — si hautement personnifié par l'héroïque colonel de Villebois-Mareuil, — son caractère de sévérité et de noblesse. Que l'homme de pensée soit aussi un homme d'action, c'est ce qui donne à quelques-uns de nos écrivains actuels leur véritable caractère de grandeur. Je veux parler de ceux-là, — sans distinction de partis ni d'école, — qui, sortant de l'ordre spéculatif où ils s'étaient enfermés jusqu'ici comme en une tour d'ivoire, sont venus arborer au-dessus de nos têtes leurs idées comme des drapeaux, et jeter dans l'arène leurs plumes comme des épées.

Oui, grâce à Dieu, Messieurs, nous assistons en ce siècle finissant à un magnifique spectacle. Hier encore, et comme à toutes les époques, la France

avait ses illustrations et ses gloires. Héritiers du génie national, ses littérateurs et ses poètes, ses artistes et ses savants continuaient à faire d'elle le cerveau rayonnant de l'univers. Mais, en même temps, au dur contact de la réalité et comparant pour la centième fois l'infini de leurs rêves à la médiocrité des choses, les uns se laissaient envahir par l'amertume et désarmer sans combat par le Pessimisme ; les autres, devenus sceptiques, s'abandonnaient avec une volupté délicieuse et mortelle à ce dilettantisme de l'esprit qui, sous prétexte de respecter toutes les croyances, donne comme un droit de cité aux plus détestables doctrines.

Or, un jour, voici que nos penseurs et nos philosophes ont retrouvé dormant au fond de leur conscience la vieille loi de Solon, prescrivant aux citoyens de s'occuper des affaires publiques; voici que les écrivains et les poètes ont retrouvé chantant en leur mémoire les vers fameux où Dante inspiré rejette aux enfers ceux qui jamais n'ont su dire ni oui ni non..., et penseurs et philosophes, écrivains et poètes, ont pris parti et clamé leurs opinions. Hier ils étaient les serviteurs du Beau sous tous ses aspects, aujourd'hui, ils sont les serviteurs du Bien sous toutes ses formes; hier ils s'adressaient aux sens, aujourd'hui ils parlent aux cœurs; hier ils marchaient à la conquête des intelligences, aujourd'hui ils volent à la conquête des âmes. Vous donc aussi, chevaliers de nos pacifiques tournois, enfants de la race vaillante qui inventa les croisades, sortez de la maison comme vos aïeux, et bardés d'espé-

rance, marchez comme eux à la conquête nouvelle !

L'honneur, le prestige, la foi, toutes les nobles ambitions auxquelles sacrifiait la France de jadis ne sont pas des superstitions mortes. Il suffit qu'un poète les évoque pour que nous sentions frémir et chanter en nous la chanson de geste libératrice qui ranime les espoirs et remonte les cœurs. La même foule indécise et légère qui souriait aux mièvreries des *Romanesques*, et qui violemment s'éprenait de *la Princesse lointaine*, tressaille de pitié fervente aux accents de *la Samaritaine* et s'enthousiasme pour les folies héroïques de *Cyrano!*

*
* *

Si telle est, Messieurs, la mission du poète qu'elle sera celle de l'écrivain ? Louis Veuillot, ce maître de la prose, qui rarement s'essayait aux vers, l'a énergiquement définie dans ce robuste dystique

Pour les mâles combats dont l'âme est occupée
Le vers est le clairon, mais la prose est l'épée.

Consciente de ses devoirs et de cette affirmation, l'Académie s'efforce, par les sujets qu'elle impose, d'ouvrir aux esprits les plus vastes terrains de discussion et à la raison les plus nobles champs de bataille. Sans souci des redites et des productions banales auxquelles elle s'offrait, elle avait demandé cette année au concours de philosophie chrétienne de déterminer nettement *la*

part de l'âme et celle du corps dans l'éducation. Nous sommes heureux de constater combien son appel a été entendu et d'opposer à ceux qui furent tentés peut-être de critiquer notre choix, le nombre et plus encore la qualité des travaux que nous avons reçus.

Douze discours ont sollicité nos suffrages, des discours amples et fournis ; j'allais dire des traités copieux qui dissertent avec abondance toujours et compétence souvent sur les conditions, les formes et les règles de l'éducation humaine. Une bonne méthode serait-elle inutile ? Il faudrait pour le prétendre une dose outrecuidante d'optimisme, car, s'il y a quantité de gens mal élevés c'est donc que la tâche est complexe et ardue.

Elever un homme est par excellence la fonction humaine. Cette flamme de la vie que les générations se transmettent — comme passaient les flambeaux des mains aux mains des coureurs antiques — doit monter haute, briller pure, rayonner et s'étendre bienfaisante. — L'enfant est un germe précieux et charmant qui doit s'épanouir en fleur et se résumer en fruit malgré les intempéries des saisons, en dépit des terres arides et des vents desséchants. Une action raisonnée et vigilante qui ne s'interrompt et ne se lasse jamais, est indispensable pour préserver, diriger, secourir l'être débile que le danger menace, que le labeur effraie, que la souffrance épuise. Mais comme au plus profond de la créature vivante existe « l'idée directrice » d'après laquelle elle dispose ses éléments, elle forme ses

organes, elle développe ses énergies, un idéal doit luire, radieux et noble, aux yeux de ceux qui ont reçu de la nature, de la société et de la Providence les titres sacrés de « Parents » et de « Maîtres. » Parce que l'homme, déjà visible dans l'enfant, est essentiellement composé d'un double élément corporel et spirituel, l'éducation doit fortifier en lui la nature inférieure et la nature supérieure. — « Ni ange ni bête », Pascal a raison. — Le bel animal des civilisations païennes est voluptueux et destructeur, l'esthète malingre et chimérique des rêveurs idéalistes est impuissant et stérile. Il faut une âme qui commande et un corps qui serve. Tous deux doivent agir dans l'unité et l'harmonie pour s'élever progressivement par la science, l'art et la morale vers l'Etre adorable qui est éternellement et absolument le Vrai, le Beau et le Bien.

Telles sont les idées que la plupart de nos concurrents ont exprimées. Elles prêtaient à la rhétorique. — Hélas ! l'occasion offerte a été saisie avec empressement par quelques-uns, et ce fut entre eux un assaut d'exclamations et de métaphores. — Sans donner dans ce travers, un autre s'est mis à prêcher. Sa thèse et sa manière s'affirment dès son épigraphe, empruntée aux Epitres de saint Paul : *Spiritus militat adversus carnem.* Le sermon est sensé, pressant, et touche parfois à l'éloquence. — Mais une Académie se doit de maintenir la distinction des genres. Elle écoute respectueusement les prédicateurs et s'interdit de les juger.

M. Moreau, instituteur à Thouars (Deux-Sèvres),

nous épargne cet embarras. Il raisonne suivant les lois de la logique avec force et gravité. Il tient compte de la physiologie, de la psychologie, de la morale. Très éloigné des idées de Rousseau, il reconnaît que les faits donnent un éclatant démenti à son paradoxe sur la bonté native de l'homme. Nos aimables petits tyrans révèlent à foison des tendances qui n'attendent qu'une occasion favorable pour produire une moisson de défauts, de vices et de crimes. — Pour les croyants, ce fait inéluctable s'explique par le mystère du pêché originel et la solidarité de notre race.

Quand il a neigé sur le père,
L'avalanche est pour les enfants!

Nous préférons cette solution du problème aux explications inefficaces et absurdes qu'on lui oppose. Est-ce à dire qu'un système de morale est impossible en dehors d'une révélation? Non, certes, et pour si complète et imparfaite que soit la morale philosophique, la raison est capable par ses seules forces de découvrir en l'homme une âme immortelle et libre, de remonter jusqu'à la cause intelligente et à la fin *désirable* de l'univers. « Indépendance, justice, courage et bonté, « telles sont les qualités qui prouvent la bonne « volonté et que nous avons à développer par « l'éducation. » C'est à merveille pourvu qu'on tempère l'indépendance par le respect et qu'on soit persuadé que la meilleure culture pour la plante humaine est de lui ménager à flots la chaleur, l'air et la lumière qui viennent du Ciel.

C'est encore une consciencieuse étude que celle qui s'inspire de cette parole de Plutarque : *L'âme de l'enfant n'est pas un vase qu'il faut remplir, mais un foyer à échauffer.* Ni la réflexion ni la vivacité ne manquent à l'auteur. Son allure est libre et rapide. Il tient à se montrer moderne et rabroue assez vertement les partisans du bon vieux temps.

« Autrefois, dit-il, les reines se faisaient traî-
« ner sur des chariots enguirlandés de fleurs et
« attelés de bœufs ; aujourd'hui, elles vont à
« bicyclette et mettent les fleurs à leur corsage
« et à leur chapeau. »

Je n'aurai pas l'impertinence de nier que les jolis chapeaux seyent aux jolis visages, je reprocherais plutôt aux bicyclettes de nous dérober trop rapidement les uns et les autres, et à l'auteur de s'être trop complu aux exemples et d'avoir un peu négligé la discussion des divers systèmes.

Notre attention a été attirée surtout et retenue par trois discours vraiment remarquables, où la question est envisagée sous tous les aspects.

Nunc mihi res, non me rebus submittere conor, dit l'auteur du travail auquel nous avons accordé une Primevère. Si l'éducation doit soustraire l'homme à l'influence des choses, on peut soutenir que la devise convient à M. F. de Gélis, de Villenouvelle (Haute-Garonne), qui n'est point, certes, le prisonnier de son sujet. En flânant, à la façon d'un disciple d'Aristote qui aurait lu Horace, il a visité divers établissements d'instruction secondaire, il a fait jaser les élèves et causer les professeurs ; après audition et examen, il décerne

des prix. Sans lui reprocher ses préférences, aisément justifiables, on peut le reprendre de s'être montré, comment dirais-je, trop concret dans ses descriptions. Ses réflexions perdent de leur valeur à n'être pas assez générales. D'ailleurs, il est spirituel, imagé, coloré, plein de verve et d'humour ; son esprit pétille à la façon de ces vins de Gaillac qui ont moussé sur son enfance. Sous la phrase très vive, et comme la liqueur sous la mousse, on trouve la pensée très solide avec un tour personnel et vraiment savoureux. Le suprême et véridique éloge ne serait-il pas qu'on arrive sans un effort à la fin de ces soixante pages, et qu'à raison même de leur allure on est, dès la première, agréablement entraîné et porté, pour ainsi dire, jusqu'à la fin? Pourtant, sans attacher à la *foorme* la même importance que Bridoison, et puisqu'il s'agissait d'un discours, nous aurions aimé plus de soumission à des usages, assez bien fondés en raison pour pouvoir être érigés en règle.

Le discours de M. l'abbé Bogros, curé de Marry (Nièvre), nous donne, à cet égard, plus de satisfaction. L'œuvre est d'un fin lettré qui sait choisir dans les riches « greniers » de ses lectures, qui sait composer avec méthode et clarté, qui sait écrire. M. l'abbé Bogros exprime des idées justes et sages sous une forme élégante et concise. D'avoir trop visiblement soigné sa manière et poli ses phrases ne saurait être une bien grave querelle, et l'Académie lui décerne avec plaisir une Eglantine d'argent.

Elle accorde une de ses meilleures violettes à

M. l'abbé Moulin, curé de Baux-de-Breteuil (Eure), dont l'œuvre considérable est un vrai traité sur la matière. Aux élèves de l'école d'Epsom, Lord Roseberry (après le roi David) adressait ces mots qui assignent à l'éducation son véritable but : « faire des hommes ». Notre auteur reprend cette parole et poursuit la même thèse. Si les principes et les modes sont différents ou opposés, M. l'abbé Moulin les expose avec impartialité, les met en vigueur, distingue, critique, éprouve, choisit. Il se montre judicieux dans ses réflexions, précis dans ses preuves, avisé dans ses décisions. L'éducation dans les familles est décrite en termes délicats. L'éducation publique est longuement envisagée : elle sera physique, intellectuelle et morale. Mais si la nature, la science, l'intérêt et l'honneur exercent certainement une action sur le développement de la volonté, seule la morale peut servir de guide et il n'y a pas de morale sans religion. « La Religion, dit excellemment M. l'abbé Moulin, offre deux sanctions qui se font écho : la conscience qui nous félicite et nous condamne et Dieu qui nous jugera. »

Nous ferons nôtre cette conclusion. Pourrait-il en être autrement, quand nous venons de faire nôtre son auteur lui-même ?

M. l'abbé Moulin, qui reçoit, en effet, aujourd'hui sa troisième fleur, reçoit, en même temps, ses lettres de maîtrise. J'ai à cœur de le féliciter et de m'en réjouir. Nos concours futurs y perdront peut-être de leur éclat, l'Académie y gagne

de s'attacher irrévocablement un « maître » en l'art de penser et de bien dire.

Nous le remercions encore d'avoir si bien traduit nos sentiments, et m'inspirant, à la fois, de son œuvre et de ma double tâche, je veux, Messieurs, vous laisser — en dernière analyse — ces deux vers, dont les rimes vous rappelleront la poésie un instant délaissée, et dont la grande idée sera comme le résumé de notre concours en prose :

Être père de fils chrétiens c'est aussi beau
Que servir un autel ou défendre un drapeau !

RAPPORT

SUR LES

PRIX DE VERTU ET DE MÉRITE

Lu en séance publique, le 3 mai 1900

Par M. A. MARCHAL

L'un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

Vous n'avez certainement pas cru que la fondation de nos prix de vertu par l'intelligent et généreux M. Ozenne, notre regretté confrère, se fût accomplie sans avoir soulevé de discrètes, mais fermes critiques. Cette sympathie raisonnée pour une œuvre destinée à traverser les siècles était faite pour l'honorer, car on en comprenait l'importance, et on se demandait si elle serait durable.

Les plus fervents dévots à Clémence Isaure avaient imaginé un dialogue entre cette « dame » et M. Ozenne, un initiateur lui aussi, dialogue dans lequel, vantant la priorité, la prééminence de son idée et son caractère exclusivement littéraire, elle ne voulait à aucun prix que, dans le courant des âges, on pût la confondre avec une

autre, la vertu fût-elle en jeu, protectrice qu'elle était bien elle-même de la prud'homie qui, de son temps, ne faisait qu'un avec le talent poétique. Notre confrère, très connu pour sa courtoisie, répliquait respectueusement que le spectacle de la vertu récompensée, et la peinture que nous en ferions, chaque année, dans cette enceinte, produiraient à leur manière un enchantement idéal, une sorte d'apothéose publique, nullement déplacée à l'Académie du « Gay Sçavoir » ou le Beau et le Bien, venant de la même source, devaient s'entendre et marcher de pair.

Cette discussion, qui avait quelque chose d'un peu chimérique entre deux personnages si éloignés l'un de l'autre, a fini, comme cela devait arriver, par un accord. La différence des temps et des mœurs devait donner successivement raison à nos deux illustres ancêtres. L'Académie a commencé par distribuer des fleurs aux poètes à une époque où tout était symbole : la poésie pour exprimer des pensées que l'on eût craint de revêtir de la vulgaire prose, les fleurs pour représenter la valeur littéraire de cette même poésie si pleine de couleur et de parfum. Aujourd'hui, nous donnons aux petits, aux déshérités, aux humbles héros des luttes quotidiennes de la vie, des espèces sonnantes pour leur faire comprendre, à défaut peut-être d'une autre manière de rendre notre jugement plus intelligible, qu'ils ont bien mérité de la société par leurs hautes vertus. M. Ozenne, en sociologue profond, n'a pas cru que certains actes qui dépassent la mesure ordinaire du devoir dussent toujours demeurer sous le boisseau.

La publicité donnée au crime, au vice, à la trahison doit être compensée par la mise au grand jour de la probité exceptionnelle, des services prolongés et gratruits, du dévouement poussé jusqu'à l'oubli absolu de soi-même. Pourquoi la curiosité malsaine qui s'intéresse à une affaire de cour d'assises n'aurait-elle pas son correctif dans l'admiration que l'on doit à un acte de vertu, quand on en voit et que l'on en connaît l'auteur? A côté des assises du crime, il est bon de placer les assises de la vertu, et nous avons la joie de constater que nos décisions sont toujours ratifiées par l'opinion publique, car nos témoins sont dignes de foi, et l'intérêt que nous avons à rencontrer de beaux caractères ne nous aveugle pas sur la réalité et l'authenticité de leurs actes.

Il faut avouer, en outre, que nous n'avons pas trop souvent l'agréable sensation de voir le triomphe du droit sur la force et l'injustice. Les tristesses de la vie présente ne peuvent sans doute pas changer en nous les lois de la morale et les espérances qu'elles font naître, malgré les déceptions dont elles sont suivies à chaque étape, pour ainsi dire, de notre existence. Mais on devient sceptique à l'égard de la vertu, et on finit par la croire impossible à pratiquer quand on la voit si rare, si elle se cache toujours enveloppée de son humilité comme dans un manteau impénétrable, ou si, comme le philosophe antique, nous la cherchons vainement avec une lanterne qui ne sait pas la découvrir. Notre rôle est donc, Messieurs, et nous devons en rendre grâce à M. Ozenne, d'élever comme des statues à ceux qui n'en ont

pas et qui les méritent; à ceux qui, ignorés de la foule, sont les vrais héros de notre temps, puisque sans calomnier notre époque, on peut dire que plus la vertu est difficile, et plus elle vaut la peine qu'on l'admire; ceux-là, oui, Messieurs, nous devons les inscrire sur un livre d'or qui, sans être le grand livre de la dette publique, n'en acquitte pas moins la dette d'estime et de reconnaissance que la société a contractée envers eux.

Sur le bilan que nous dressons ici chaque année pour récompenser les actes de vertu qui nous sont signalés, je ferai une observation qui me paraît juste : ce bilan est maigre. Pour une population assez nombreuse, nous n'avons qu'un petit nombre de lauréats à récompenser; mais nous avons la consolation de nous dire que nous laissons de côté un plus grand nombre de personnes méritantes qui échappent volontairement au désir que nous aurions de les connaître. Nous perdons plus qu'elles assurément, et nous leur envoyons d'ici l'expression de nos regrets et de notre sincère admiration. Bienheureuses de tenir si peu à la terre, ces âmes travaillent pour un maître qui les récompensera sans doute un jour; mais qu'elles nous laissent espérer qu'en vivant près d'elles, il nous sera permis de profiter de leurs mérites cachés et des rayons indirects qui s'en échappent.

Je dirai cependant que cette race des humbles, pris dans l'acception stricte du mot, ne nous est pas tout à fait inconnue. Il n'est pas rare d'en rencontrer qui ne viennent à nous que lorsqu'on a forcé leur porte, et franchi le mur bien gardé

de leur vie privée. Nos préférences aussi sont pour eux, et nous nous laissons prévenir en leur faveur comme si nous avions découvert dans leur dossier une vertu nouvelle qu'on avait manqué de nous signaler.

Comme contraste à cette modestie qui se recommande si bien elle-même, nous vous mentionnerons pour le concours de cette année deux ou trois candidats qui ont plaidé dans leur propre cause. Ils l'ont fait avec une naïveté qui n'a rien enlevé à leur mérite, et l'un d'eux même a fourni des titres suffisants pour une récompense.

Sur trente-quatre dossiers qui ont formé l'objet de notre examen, vingt et un ont été élagués, c'est-à-dire ont été trouvés inférieurs en documents à treize d'entre eux pour être estimés dignes de recevoir des prix de vertu.

En vous parlant de Rose Dupont, la première des femmes auxquelles l'Académie accorde une somme de 500 francs, je vous présente un des caractères les plus sympathiques à étudier.

Entrée, il y a vingt-huit ans, au service d'une famille très aisée, elle n'a jamais touché un centime de ses gages; elle les réservait très sagement pour la fin de sa vie, pour le repos de ses vieux jours. Elle apprit l'effondrement de ses économies avec la débâcle de ses maîtres, il y a sept ou huit ans, lorsque sa santé déclinait et que la jeunesse l'avait quittée. Elle comprit tout de suite qu'elle était la seule ressource qui leur restait, puisque ses maîtres ne possédaient plus rien ou à peu près. Elle se mit au travail avec un nouveau courage, comptant moins sa peine que lors-

qu'elle espérait le payement de ses gages. Son maître est aveugle, sa mattresse incapable de l'aider. Elle soutient, elle nourrit trois personnes avec du travail qu'elle demande aux grands magasins de Toulouse, travail de couture dans lequel elle n'est pas d'une habileté et d'une célérité d'artiste, puisqu'elle était bonne à tout faire. Le pain manque quelquefois dans ce ménage malheureux. Rose Dupont va chercher des ressources au dehors, et si elle n'en trouve pas, elle mettra un jour sa montre au Mont-de-Piété, sa montre, ce bijou populaire, le seul ou le plus précieux qu'elle dût posséder. Combien de temps va durer ce dévouement qui soulage des maux dont l'âme souffre beaucoup plus que le corps? La Providence le dira quand elle aura marqué l'heure d'arrêt de tant de souffrances imméritées. En attendant, la santé de Rose Dupont est ébranlée. Un temps viendra où elle aura besoin elle aussi d'être secourue et soignée. L'Académie lui a donné un prix élevé qu'elle recueillera comme un don de cette même Providence, qui n'abandonne jamais à une épreuve désespérée les familles chrétiennes.

Catherine Rauzy est, par son dévouement à sa maîtresse, une digne sœur de Rose Dupont. Elle a servi à Toulouse un ménage qui fut jadis heureux, mais que la mort du maître de la maison laissa dans la gêne, presque dans la détresse. Catherine reçut de son maître quand il mourut un legs pieux et touchant : c'était la recommandation de ne jamais abandonner la fille qui lui survivait. Elle a exécuté cette volonté sacrée à la

lettre. Depuis 1881 jusqu'à 1898, sans interruption, elle devint une domestique sans salaires, dévouée et infatigable, comme ne l'est pas celle qui a exigé d'être largement payée. Le peu de ressources qu'avait sa maîtresse étant épuisé, elle se plaça comme femme de ménage, d'abord dans un chef-lieu de canton du département du Gers, où les journées se paient fort bon marché, à raison de 15 sous par jour, puis à Toulouse où, pendant treize ans, elle a soigné et fait vivre la fille de son ancien maître de son travail personnel uniquement. Je me suis laissé dire que sa maîtresse, en mourant, lui avait laissé par testament, tout ce qu'elle possédait, tant Catherine avait été ingénieuse à lui cacher la disparition de sa modeste fortune jusqu'au dernier moment. Ce trait de délicatesse peint admirablement le cœur de Catherine. Elle fut le modèle des servantes dévouées et désintéressées; elle a bien mérité le prix de 500 francs que lui accorde l'Académie.

La veuve Fourcade née Voirin est encore une domestique à signaler comme faisant honneur à sa profession. Après avoir été la servante de son maître, vieil horloger de Bagnères-de-Bigorre qui avait eu autrefois l'habileté d'un ouvrier de Bréguet, elle est devenue sa mère adoptive à l'âge où l'homme tombe dans une seconde enfance. Elle l'a soigné et nourri de son travail comme s'il avait été un pensionnaire généreux. Tous deux vivent encore. L'enfant de la veuve Fourcade a quatre-vingt-dix-neuf ans et six mois. Cette admirable femme sera heureuse de célébrer, si Dieu le permet, le centenaire de ce cher vieillard

qu'elle a arraché aux répugnances de l'hospice. Elle l'entoure de telles douceurs qu'elle finira par lui faire regretter la vie à l'heure sonnée pour la quitter. L'Académie ne pouvait faire mieux que de lui donner un prix de 500 francs.

Alexandrine Roumieu, de Tarascon, dans l'Ariège, n'a jamais été domestique, mais elle a dans sa vie accompli deux actes d'héroïsme qui valent de longs services. A la mort de sa mère, aînée de cinq orphelins, elle est devenue pour son père, qu'elle a fait vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et pour ses quatre frères, une fille dévouée et une seconde mère, avec une énergie que l'on a rarement quand elle commença à jouer ce beau rôle. A l'âge où elle pouvait et où elle éprouvait le besoin de se reposer, car sa famille n'était soutenue que par son travail et ses peines, elle a encore recueilli trois orphelins de père et de mère. Elle les invita à prendre la place de ses frères qu'elle avait mis à même de gagner leur vie. Ainsi son dévouement n'a pas eu même la satisfaction du repos. N'importe ! Elle supplée par le courage à la force et aux ressources qui lui manquent: elle fera pour ces trois orphelins tout ce qu'elle a fait pour ses frères, jusqu'à ce que d'autres viennent peut-être épuiser ses derniers efforts dans un suprême sacrifice.

Alexandrine Roumieu prodigue la charité à presque tous les malades de son canton. De nombreux certificats attestent qu'elle accourt auprès des lits où elle connaît une plaie à soigner et à panser, et où il faut même passer des nuits. L'Académie lui alloue un prix de 350 francs.

Nous avons d'autres exemples de cette charité et de ce dévouement suscités par la mort d'une mère quand elle laisse des orphelins dans la misère. Delphine Brusson, de Villemur, a eu le malheur de perdre sa mère à l'âge de sept ans; sa sœur avait deux ans. Sa vocation de petite mère se déclara quand, après le second mariage de son père, elle fut obligée d'aller chercher son pain ailleurs que dans sa propre maison. Sa sœur, expulsée à son tour, vint bientôt la rejoindre, et c'est alors qu'elle fit des miracles d'économie et de labeur pour subvenir à deux existences en gagnant 16 sous par jour; elle payait un loyer de 20 francs. Elle poussa l'amour filial jusqu'à donner, quand elle gagnait de bonnes journées, quelques sous aux enfants du second mariage de son père, qui étaient bien aussi ses frères et sœurs.

Delphine, maria sa sœur Françoise, celle qu'elle avait recueillie et qui était sa préférée. Mais de nouveaux malheurs, et par conséquent de nouveaux sacrifices l'attendaient. Françoise mourut jeune laissant deux enfants. Delphine les prit à sa charge avec son beau-frère malade, et enfin aujourd'hui elle a mis à un orphelinat de Toulouse, dans un couvent, son neveu et sa nièce, qui lui coûtent cependant encore quelques frais d'entretien; sans compter qu'elle a partagé sa modeste chambre avec une vieille cousine infirme, dont elle est la dernière et indispensable ressource.

Même dévouement de la part de Jeanne-Marie Barat, veuve Court, de Seix (Ariège). Elle a adopté

cinq orphelins, fils et filles d'une sœur qui est morte, ne laissant à ses enfants que de la misère. Elle avait eu, elle aussi, une enfance malheureuse et, fille aînée de six orphelins qui étaient sans ressources, en les soignant et en les élevant de son seul travail, elle avait fait un apprentissage de charité qui devait lui servir plus tard pour l'éducation de ses neveux. Marie Barat s'est appauvrie à cette longue pratique d'une vie si désintéressée et si dévouée. Elle est aujourd'hui âgée et presque dans l'indigence. Nous ne pouvons douter que ceux pour lesquels elle a fait des sacrifices de tant de natures ne viennent à son secours. C'est pour eux une dette sacrée à payer. Ce sera la récompense de sa vie, ajoutée à celle que lui décerne l'Académie.

Je ne saurais achever le portrait de Marie Barat, sans parler de l'acte de courage qu'elle accomplit un jour à Saint-Girons, quand elle était domestique. Elle y sauva la vie du fils de son maître, sur le point de se noyer dans la rivière du Lez. On en conserve le souvenir dans cette famille, et son nom y est on ne peut plus vénéré.

Marie Lafforgue, de Lilhac (Haute-Garonne), n'a soigné dans sa vie qu'une jeune malade, mais il y a quarante-sept ans qu'elle se livre à ce charitable métier, et comme sa malade est une idiote paralysée, je laisse à penser quels soins pénibles et repoussants elle est obligée de lui donner !

Elle a pour toute ressource une pelée de terre et une vache pour la labourer. C'est avec ce petit champ que Marie Lilhac, trouve le moyen de subvenir aux besoins de sa vie, et de sa chère

malade, et encore fait-elle la charité sans jamais la demander.

Nous revenons avec Philomène Laucagnes, épouse de Louis Marquié, à l'enfant étranger recueilli et sauvé par une famille pauvre. La femme Marquié a nourri Jacques Nègre de son lait, et puis elle a senti qu'elle l'aimait comme son enfant, et n'a plus voulu s'en séparer. Il va s'en dire qu'elle n'a jamais reçu les gages qu'on lui devait comme nourrice. Jacques Nègre, faisant partie de cet honnête ménage y a été soigné pour de graves maladies qu'il a eues dans son enfance. Réformé du service militaire pour faiblesse de complexion, il est revenu à la maison de ses parents adoptifs où il demeure encore aujourd'hui. Quand il a du travail, il en fait autant qu'il peut, car il est laborieux. Mais les jours de chômage et de maladie il sait où il a un gîte, et un foyer domestique. Les époux Marquié partagent avec lui leurs modestes ressources. Cette affection est touchante quand on songe que Jacques Nègre a peut-être encore la mère qui lui a donné le jour, et qu'il n'entend plus parler d'elle.

Vincent Lougarre, de Fabas (Ariège) a sauvé au mois de juillet 1899, un vieillard qui s'était volontairement jeté dans un gouffre rempli d'eau. Il a rendu à ce malheureux qui était fatigué de la vie l'espérance de la finir autrement. L'Académie s'associe très volontiers au témoignage officiel de reconnaissance qui a été accordé à Vincent Lougarre à cette occasion. Mais ce brave homme possède à son actif un acte du vertu qui nous a paru d'une valeur morale plus grande

que le sauvetage dont nous venons de parler. Il a été toujours très dévoué à sa famille. Après avoir été le soutien de sa vieille mère pendant longtemps, il était à Toulouse, domestique à l'hospice, lorsqu'il apprend la mort de son frère aîné, laissant dans une misère complète cinq enfants en bas âge, et sa belle-sœur anémique. Lougarre, quitte aussitôt Toulouse et accourt auprès de ces orphelins qu'il adopte pour ses enfants. Il les élève avec les produits de son travail, et à force de privations, vivant comme un vrai cénobite. Ce dévouement a duré plus de vingt ans, c'est dire combien il a été constant, patient et désintéressé.

La vie de Catherine Lapeyre, couturière à Toulouse, âgée aujourd'hui de cinquante ans, est très connue dans la paroisse de Saint-Étienne où elle est née, par sa charité pour les pauvres, pour les malades et pour les enfants. C'est en quelque sorte une sœur de charité laïque qui, sans avoir prononcé des vœux monastiques, en a fait cependant la loi morale de sa vie avec une sainte et infatigable fidélité. Elle sollicite le soin des malades comme une bonne fortune pour elle, agissant, bien entendu, pour l'amour de Dieu, sans exiger la moindre rémunération. Elle se propose comme garde-malade surtout aux malheureux, là où la besogne est plus pénible et plus répugnante. On peut même dire qu'elle joue sa vie au contact des maladies contagieuses, car ce sont celles là qu'elle préfère.

Atteinte elle-même d'un mal qui ne pardonne pas, et peut-être victime de son dévouement, elle

fit le pèlerinage de Lourdes, pour demander tout simplement un miracle qui lui permettrait de continuer la pratique de sa vocation pour les malades. Catherine Lapeyre avait mérité de n'être pas trompée dans sa confiance. Seulement ce n'est pas à Lourdes qu'elle devait être guérie, mais dans sa chambre, à Toulouse, car sa foi très vive lui disait que la Sainte Vierge est clémente partout à la prière d'une pauvre femme si méritante.

En reconnaissance de cette guérison miraculeuse, reconnue telle par les médecins, Catherine Lapeyre a redoublé de charité pour les malades et pour les pauvres, et cependant si elle n'est plus malade elle-même, elle est restée pauvre!

Prosper Lanusse, brigadier de police à Toulouse, est bien placé pour savoir que le vice est un minotaure friand de la jeunesse et qu'il faut, dès la première heure, lui enlever les moyens de choisir ses victimes parmi les enfants. Sa belle-sœur étant devenue veuve avec trois enfants, il a recueilli ses neveux, et les a pris à sa charge sur ses modestes appointements, et les fait élever très honnêtement. Il servait déjà une pension à sa vieille mère. Il a donc réduit à la portion congrue son maigre budget pour sa vie personnelle. Lanusse est un des agents les plus estimés de la police, nous le savons. Homme de devoir et de cœur, il se dévoue sans calcul, sans ambition, et à son heure il recueillera le fruit de ses efforts et de ses sacrifices, au point de vue moral, comme au point de vue matériel.

En proposant pour un prix de vertu le sieur Jean Pignolé, fermier, depuis trente-un ans, à la

métairie de Loubigeac, commune de Brassac, dans le Tarn-et-Garonne, nous avons voulu récompenser la probité patriarcale autant que rurale du candidat. En effet, ce vrai campagnard est père de quatorze enfants dont sept seulement ont survécu, et il a été aussi fidèle à sa terre qu'à sa femme. Il a élevé ses enfants dans l'amour du sol et du travail. Il en a fait des agriculteurs actifs, persévérants, qui n'ont pas reculé, eux non plus, devant les charges du mariage. Tous mariés, ils forment lorsqu'ils s'assoient à la table paternelle, une plantureuse famille de vingt-neuf personnes. On ne dit pas que Pignolé soit devenu riche d'une fortune conquise sur la métairie qu'il a cultivée honnêtement, mais il est heureux, et, si Dieu lui prête vie, il a l'espoir de voir de nombreux petits enfants devenir la couronne de ses cheveux blancs et la plus belle fortune de sa vieillesse. Homme de bien et de sacrifice, il n'a pas calculé qu'avec quatorze enfants il pouvait s'appauvrir. S'il n'a pas fait *le calcul contraire*, il a eu foi dans la fécondité de la terre qui est la récompense naturelle et assurée des familles nombreuses. Si le bonheur de Pignolé fait envie à ceux qui l'entourent, ils n'auront qu'à suivre son exemple, et à ne pas craindre de tenter la fortune de la même manière, sans émigrer de leur village, et en pratiquant les mêmes vertus.

Nous donnons enfin à Marie Aucla, de Bagnères-de-Bigorre, un prix de 200 francs qui complète celui qu'elle a déjà reçu du Conseil municipal de cette ville, en vertu de la fondation de M. Camus. Cette jeune fille nous a paru méri-

ter cette double récompense pour son amour filial qui a débuté à l'âge de dix ans, où elle a commencé à donner des soins dévoués à sa mère infirme, et à son frère épileptique. Son père, capable de peu de travail, n'a jamais été pour elle d'un secours utile. Elle a donc, par son travail unique et faible, car elle n'a pas une santé robuste, subvenu aux besoins de trois personnes qui n'avaient qu'elle au monde pour les nourrir. Marie Aucla s'est acquittée de ce devoir en cultivant quelques arpents de terre situés en pleine montagne, qui donnent peu de revenus, et, quand elle n'a rien à faire aux champs, elle gagne quelques sous qu'elle emploie à adoucir le sort de ses malades. Elle est connue de tout le monde à Bagnères-de-Bigorre par sa conduite irréprochable, et son amour ardent pour le devoir, dans une condition voisine de la pauvreté.

En résumé, nos prix de deux cents francs, sont pour les cinq derniers, que je viens de nommer : Philomène Laucagne reçoit 250 francs, Alexandrine Roumieux, de Tarascon, a droit à 350 francs, Delphine Brusson, Marie Barat et Marie Lafforgue, ont 300 francs, et vous savez que les trois premières femmes méritent chacune un prix de 500 francs.

Une fille de service, appelée Jeanne Julia, recueillie au couvent de la Sagesse à Toulouse, sur quatre-vingt-huit ans de son existence, en a passé soixante-cinq à se dévouer gratuitement pour ses maîtres, qui se sont vus, comme tant d'autres, abandonnés par la fortune. Leur domestique toujours fidèle n'a pu se séparer d'eux que lorsque

la mort les eut tous frappés. Malade, elle se traînait quelquefois sur ses jambes infirmes pour les soigner. Notre règlement nous ayant imposé l'obligation de lui refuser un prix, qu'elle aurait certes pleinement mérité, parce que le dernier acte de la charité remonte à plus de deux ans, Jeanne Julia a reçu sa récompense d'une main anonyme et généreuse. Au service de l'État, elle aurait eu droit à une double retraite, puisqu'elle avait soixante-cinq ans de fonction gratuite. Dans notre concours, elle n'aura pas à se plaindre de la sévérité de nos statuts, et elle aura une part aux libéralités de M. Ozenne.

J'en ai fini, Messieurs, avec ces récits qui vous montrent tant d'existences aux prises avec le malheur, et tant d'efforts industrieux, dévoués, pour les faire disparaître ou en adoucir l'amertume. Cette lutte, il faut l'avouer, n'a pas donné lieu à des actes de vertu bien élevés et brillants. Et même, à vrai dire, la physionomie générale de notre concours de cette année est à un niveau moyen, simple, familial. Mais il me semble, Messieurs, que nous ne devons pas le regretter. De même que nous vivons du pain quotidien que nous demandons dans le *Pater*, de même les nations vivent, s'entretiennent, et vont loin avec ces moyennes vertus qui, à la longue, font plus de besogne que de bruit.

On n'a pas souvent l'occasion de rendre un service extraordinaire. Et cependant il y a plusieurs manières de sauver un homme de la mort. Nous recommandons celle de ces vaillantes domestiques, qui n'exigent pas leur salaire, quand

il faut arracher leur maître, et même des familles entières, aux souffrances, aux privations de la faim et souvent aux humiliations du déshonneur. Il y a là certainement plus qu'un élan spontané de courage, il y a une série d'actes réfléchis, continuels, qui ne se lassent ni jour ni nuit, et qui prolongent une vie épuisée, souvent défaillante, pour avoir le mérite de la soigner plus longtemps, et d'en soutenir les dernières langueurs.

Et n'y a-t-il pas aussi un acte de sauvetage très méritoire, Messieurs, dans le dévouement avec lequel certains de nos lauréats, ont recueilli des enfants, souvent qui leurs étaient étrangers, pour les préserver des périls de la rue, et des aventures plus dangereuses d'une éducation mal dirigée? Quel ensemble de vertus ne demande pas l'éducation d'un jeune homme, quand on songe qu'il y faut de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments? Or, quand des orphelins ont rencontré un foyer où on leur enseigne à prier Dieu et à vénérer la mémoire des parents qu'ils ont perdus, ceux qui leur ont offert cet asile sont capables de pratiquer de pareilles vertus. Ils méritent, à notre avis, d'être placés dans le rang des plus grands bienfaiteurs de la patrie, puisqu'ils ont sauvé de si fragiles existences d'un naufrage qui, sans eux, eut été inévitable. Ma conclusion paraît donc démontrée : Si les circonstances font les héros, l'éducation seule fait les hommes de bien ; et, comme l'a dit un moraliste ancien, il faut faire plus de cas d'un grain de vertu que d'un monde entier de grandeur !

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS EN LANGUE D'OC

Lu en séance publique, le 1er mai 1900

Par M. le Baron DESAZARS de MONTGAILHARD

L'un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

Dès leur plus haute origine, la Poésie et l'Art se sont étudiés à symboliser les lois et les forces de l'univers, et à les figurer sous des emblèmes allégoriques qui les rendaient sensibles aux yeux et à l'esprit. Et comme le symbolisme fut naturaliste avant de devenir anthropomorphique, ils usèrent des animaux réels ou imaginaires. Ils agirent de même pour caractériser le génie des peuples : c'est ainsi qu'ils attribuèrent à la mystérieuse Égypte le sphinx énigmatique, aux Carthaginois le serpent astucieux, aux Romains la louve rapace, aux Gaulois l'alouette vive, joyeuse et fredonnante.

De nos jours, on a prétendu caractériser de

même le Midi français, et on l'a fait avec de simples insectes : la cigale pour la Provence et le grillon pour le Languedoc.

La cigale était aimée des Grecs : les femmes de l'Attique se plaisaient à mêler à leur chevelure son corselet d'or ou d'argent, et les vieux poètes, comme Homère et Hésiode, comme Anacréon et Théocrite, avaient fait de son zézaiement le symbole du langage sonore et harmonieux. C'est sans doute que dans l'air transparent et léger de l'Hellade le moindre chant produisait une impression de beauté qu'il ne saurait obtenir en tout autre pays : tels les hymnes delphiques qui ont été récemment découverts et qui constituent à peine une mélopée, « quelque chose comme l'appel d'un pâtre sur la montagne ou d'un batelier sur la mer. »

En acceptant si bénévolement la cigale pour emblème, peut-être la Provence a-t-elle cédé à l'orgueil de justifier ses affinités naturelles avec la Grèce antique, et de rappeler ses parentés ancestrales avec les colonies phocéennes qui s'étaient établies sur ses rivages et avaient fait son éducation et ses mœurs en même temps que sa fortune commerciale.

Quant au Languedoc, il a voulu imiter la Provence. Et comme il avait dans le grillon de ses guérets et dans celui de ses foyers domestiques des congénères de la cigale non moins bruyants et encore plus ardents au chant la nuit comme le jour, il s'est empressé de les adopter pour emblème et d'en faire le symbole de son tempérament et de son caractère.

Mais avec Alphonse Daudet nous ne saurions admettre sans réserve ni l'une ni l'autre de ces allégories purement naturalistes. Un battement d'élytres, un cliquetis dans le soleil expriment d'une façon insuffisante le génie des populations méridionales de la France. Si elles sont amoureuses de sensations et de formes, si elles sont faciles à enflammer, elles se montrent également douées de mesure et respectueuses des proportions. A la « frénésie spéciale aux peuples du soleil » excités par la grande nature qui « danse dans l'air bleu.», il faut ajouter le sentiment d'une autre vie, — celui de l'Idéal, que les poètes de la langue d'Oc ont été les premiers à exprimer dans l'Europe occidentale et qui a donné naissance à la poésie moderne.

Ils devaient ce sentiment nouveau dans l'intellectualité humaine à leur double éducation judéo-chrétienne et chevaleresque. Mais ils le perdirent avec les Humanistes de la Renaissance, c'est-à-dire les érudits, les beaux esprits, et aussi les pédants qui ranimèrent ou plutôt qui retrouvèrent le sens perdu de l'Antiquité grecque et latine, et qui, en se passionnant pour elle, transformèrent les bases de l'éducation et de la culture ntellectuelle. La France catholique de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis devint ainsi la France païenne des Valois et des Bourbons avec les railleurs comme Rabelais, les sceptiques comme Montaigne et les poètes comme Ronsard,

Dont la Muse en français parlait grec et latin.

A cette transformation intellectuelle, il faut

joindre les progrès toujours grandissants de la domination politique et de la centralisation administrative qui annihilèrent les provinces, et en particulier le Languedoc, au profit successif de la Monarchie absolue et de la Révolution de 1789, toutes deux aussi autoritaires, aussi absorbantes, aussi exclusives, et qui firent de Paris la métropole unique de la France au point de vue du gouvernement, de la langue et des mœurs.

Ce ne fut pas sans protestations. Le vieux Collège du Gai-Savoir est né de cette résistance à cette absorption abusive. Mais peu à peu il dut subir cette influence irrésistible et finit même par la suivre sans contrainte. Il oublia la poésie « courtoise » et délaissa la langue d'Oc. Peu s'en est fallu qu'il y perdît sa raison d'être. Après bien des vicissitudes et des tâtonnements, nous voilà revenus aux véritables traditions de notre double institution. Si l'Académie des Jeux Floraux tient à « maintenir » les statuts que lui a octroyés Louis XIV, elle a aussi la ferme volonté de poursuivre et de réconforter l'œuvre patriotique des Sept-Troubadours. Son appel aux poètes des dialectes romans est chaque jour mieux entendu Une véritable renaissance s'est faite. Les grillons de Languedoc se sont remis à chanter dans leur idiome ancestral. Bientôt ils n'auront plus rien à envier aux cigales de la Provence. Ceux-là, du moins, ne s'arrêtent pas quand viennent les oiseaux des ténèbres [1]. Toujours hardis, et « toujours sur la porte », ils chantent à tout

1. « Quand le chat-huant se fait entendre, les cigales cessent de chanter », dit un proverbe provençal.

venant et à tout propos. Ils ont été particulièrement vaillants cette année, en prose comme en vers. Et, fidèles à la tradition des premiers poètes de la langue d'Oc, ce n'est pas seulement par la verve pittoresque ou par la grâce aimable qu'ils se sont distingués, c'est aussi par l'Idéal — celui qu'inspirent le cœur autant que l'esprit, l'imagination sans exclure la réalité.

I.

En rendant compte de ce concours, nous devons distinguer les poésies manuscrites restées anonymes et les poésies imprimées publiées avec le nom de leurs auteurs dans le courant de l'an née 1899.

Des poésies manuscrites et anonymes, les unes ont été envoyées en simples pièces détachées, d'autres se groupaient sous un titre général et réunissaient jusqu'à quinze à vingt pièces de genres divers.

La plupart de ces poésies accusent des préoccupations de style et d'orthographe conformes aux traditions des Troubadours. Mais il en est quelques-unes dont on sent un peu trop l'éducation française ou l'influence patoisante. Tels sont *le Massacre des Innoucents* et *Bincent de Paul,* qui semblent être l'œuvre du même auteur. *Ayqui l'Homme* trahit également une plume sacerdotale. S'inspirer des livres saints ou des hymnes de l'Eglise, c'est parfait; mais les traduire en patois vulgaire avec des formes s'inspirant

surtout du français, c'est inadmissible, quels que soient le mérite des intentions et la valeur de la traduction.

La pièce intitulée *Pajo doulourouso de l'Historio del Païs Moundi* constitue un petit poème qui rappelle par son sujet la célèbre *Canso d'els Eretgès albigès*. Mais il en est différemment pour la forme et pour le sentiment. On y sent trop l'éducation classique de notre temps. Nos aïeux du treizième siècle ne parlaient ni ne pensaient ainsi, et c'est un véritable anachronisme que de faire intervenir en pareille occurrence les Muses du Parnasse, et à plus forte raison les figures symboliques de la Paix et de Bellone :

Quand la Pax ten coumpagno al laùrie de Bellouno.

Ce mélange de souvenirs classiques empruntés à Homère ou à Virgile, avec ceux encore plus démodés du Tasse et de l'Arioste, n'aurait pu être compris des Troubadours qu'invoque précisément l'auteur :

..... Miraval, Marvelh e Ventadour.

Un second petit poème est plus moderne par le sujet. Il célèbre la victoire de Marengo, et il le fait en strophes dithyrambiques, — non sans grandeur parfois, — ce qui contrarie singulièrement la thèse de ceux qui prétendent que la langue d'Oc n'est pas propre aux sujets élevés. Il y a certainement là beaucoup de mouvement. Il y faudrait un peu plus de langue sélectionnée et

« d'écriture artiste. » C'est le poète qui fait défaut lorsqu'il s'écrie plein d'une flamme un peu trop vulgaire :

> Arcolo ! Rivoli ! temoins de nostro glorio,
> Ayci les bataillous que bous an illustrads !
> Aro, sul l'Autrichien courren, escalfurats
> Pes nobles soubenis grabats dins lour memorio !

Si l'on se rappelle les chants épiques de Barthélemy et de Méry, ceux de Victor Hugo ensuite, et aujourd'hui encore ceux de notre maître ès jeux floraux Eugène Rostand, si suggestifs dans leur forme primesautière, on ne peut que louer les poètes qui s'essayent à célébrer eux aussi les gloires impériales ; mais, du moins, faut-il qu'ils le fassent en vers dignes de l'Homme qu'ils évoquent et tout empreints de

> L'héroïque parfum qui de son cœur s'élève.

Dieu a été un peu trop rabaissé dans le *Coufet de Santo Catarino*. La pièce est gaie, le vers facile ; mais l'esprit en est vraiment trop familier, si ce n'est pis encore. Sainte Catherine veut absolument se marier et s'adresse à Dieu pour qu'il lui procure un époux. Dieu se laisse fléchir et propose à sainte Catherine les saints les plus connus du Paradis. Mais elle les refuse successivement pour les motifs les plus drôlatiques. Dieu, impatienté, lui répond finalement :

> « ... Te cerqui de galans e fas l'estatignouso...
> Bouldros pas espousa, belèu, le Sant-Esprit ?
> . . . .
> Te coundamni toutjoun a resta sans marit ! »

A ces mots, sainte Catherine devient d'autant plus acariâtre :

Les pots rufits, l'elh afoucat, la Catarino
S'arranco le coufet de fino moussoulino
E le rounso praqui...

Et le poète termine par cette moralité :

Filhos a marida,
Aprep vinte cinq ans vous la caldra coufa,
Se, coumo Catarino e d'autros amourousos,
Fasets, per vous causi, trop las difficultousos !

Mais voici une pièce excellente à tous égards, comme sujet et comme facture. Elle est intitulée *Sant-Girma*. C'est le nom d'une petite église de village, bâtie dans une lande pelée, plantée d'oliviers grisâtres, sur le flanc pierreux de la Montagne Noire. Elle se cache dans son enclos, ainsi qu'une religieuse dans sa cellule, et elle y repose tranquille comme si elle s'y était endormie, un soir, en priant Dieu. Les hommes l'ont oubliée. Mais dès que point le mois de mai, le violier la couvre de ses fleurs, le lézard bleu s'y promène joyeux, une bande d'oiselets piaille dans ses pierres, et le soleil, couvrant les murs de ses rayons flamboyants, lui fait une robe de pourpre et d'or qui la fait belle comme une épousée.

Paouro gleïseto poulido,
Que repaousos peïs oulious,
Lous ginestes t'an flourido,
Paouro gleïseto poulido !
Dirion qu'en pregan Dious
Un souer te sios endourmido,
Paouro gleïseto poulido,
Que repaousos peïs oulious !

Les strophes, toutes en triolets, maniés avec autant de grâce que de dextérité, d'une langue courante avec des mots rares parfois, mais bien trouvés, sont pleines d'une poésie délicate et charmeuse. Elles se succèdent en une série d'interrogations amicales à la petite église pour lui demander l'histoire de sa vie. Mais sa vie, c'est la solitude, c'est l'abandon, c'est la vieillesse se faisant chaque jour plus chenue et la menaçant de destruction finale. Elle n'en est que plus sympathique : née d'une prière, elle mourra en prière. Pour le moment, elle repose bien solide au milieu des oliviers, à la grande joie de ses « amis de Pépieu », et elle y demeurera longtemps encore, toute parée des fleurs qui la parfument délicieusement.

Nasqueres d'uno priero,
En priero mouriras.
Diou sap toun ouro dargnero,
Nasqueres d'une priero.
Quand lou tens traïra soun bras,
Toumbaras dins la poulsiero.
Nasqueres d'uno priero,
En priero mouriras.

Paouro gleïseto poulido !
Repaousaras pes oulious.
Me, per aro, sios soulido,
Paouro gleïseto poulido ;
E tous amics de Pepious
Te beiran lountens flourido,
Pauro gleïseto poulido
Que repaousos pes oulious.

S'il ne fallait juger cette pièce que par son mérite intrinsèque et en dehors de toute autre considération, elle aurait rallié tous les suffrages,

malgré son orthographie parfois peu conforme à célle des Toubadours. Mais l'Académie est obligée de juger par comparaison, et elle avait à tenir compte d'autres pièces de vers non moins méritantes et dont la série constituait de véritables recueils témoignant d'un plus grand effort. A son grand regret, elle n'a pu lui décerner que les honneurs d'une insertion dans son *Recueil*. Elle espère que son auteur, M. l'abbé Joseph Cunnac, professeur au Petit Séminaire de Carcassonnne, se montrera à l'avenir moins réservé pour le nombre de ses envois et qu'elle pourra lui attribuer un jour une de ses plus belles fleurs.

Nous n'insisterons pas sur les sonnets qui ont été envoyés isolément. Outre qu'ils sont peu nombreux, ils ne se font distinguer ni par leur valeur, ni par leur saveur. Il y avait quelques qualités dans celui qui est intitulé : *Oustal bude;* mais, si les tercets finaux sont bien remplis et bien tournés, il en est tout autrement des quatrains du commencement.

II.

La série des recueils composés de plusieurs pièces manuscrites est particulièrement satisfaisante.

L'Académie a d'abord distingué celui qui est intitulé : *Racejados,* mot intraduisible en français et qu'explique son épigraphe caractéristique : *Cal que race raceje.* C'est la thèse sociale de Maurice Barrès, développée dans sa trilogie

intitulée : « Le Roman de l'énergie nationale », mais dont nous ne connaissons que *les Déracinés* et *l'Appel au soldat*. Elle est ici appliquée à la [illegible] toulousaine, que l'auteur exalte en une [illegible] euse de sujets tirés de sa geste [illegible] accompagne de « gloses » parfois curieu-[illegible] intéressantes. Ces sujets sont d'iné-[illegible] importance et certains passages sont contestables, si ce n'est tout à fait erronés, comme celui qui concerne la prétendue pléiade des femmes-poètes du quinzième siècle, ainsi que l'a démontré Noulet dans une curieuse étude, et qui ne doit quelque notoriété qu'aux interprétations erronées de la *Biographie toulousaine*, trop souvent sujette à caution.

Le poète des *Racejados* se complaît dans les « contes » concernant la petite patrie :

Countes benguds de belhado en belhado
Des biels pepis, Galeses, Troubadours,
Bous aujiren tan que la lenguo aïmado
Tindinara dins nostres terradous.

Il célèbre surtout les femmes qui foisonnent à tous les siècles de l'histoire :

N'aben atal, mès a floupados,
D'aquelos moundezos beoutats.
Dins nostres countes empeoutats
N'aben, atal, mès a floupados.
Nostro raço las ten lebados
Coumo l'erbo berdis les prats !
N'abèn atal, mès a floupados,
D'aquelos moundezos beoutats.

Et, tour à tour, il nous présente la belle Chiomare, cette Judith gauloise qu'un centurion de

Manlius avait prise à un officier du brenn, et Camma, la courageuse prêtresse de Diane, qui se donne au barbare Simonix pour mieux venger le jeune sénateur qu'elle aimait et qu'il avait tué par traîtrise. Puis, il nous montre la reine Pédauque, cette Wisigothe restée si populaire avec ses *artels nadarels* et dont on ignore la véritable histoire :

> Coussi te bol, coussi te bei,
> Fenno, filholo, sor de rei;

la blonde Lampagie, fille d'un comte de Toulouse, mariée à un chef sarrasin, dont les infortunes sont restées célèbres; la *Dona* qui tua Simon de Montfort au siège de Toulouse et que la *Canso* a rendue immortelle tout en laissant son nom inconnu; la Belle-Paule, si remarquablement belle,

> Que, per la bese entre crouzieros,
> Le pople s'ero reboultat;

enfin, Clémence Isaure,

> Madouneto des Jocs Flourals,
> ..... la bierjeto
> Des Cours d'Amour o de Sapienço.

Dans toutes ces pièces, le poète n'observe guère l'ordre chronologique et on lui demanderait volontiers un peu plus de méthode. Ses vers se succèdent à l'aventure :

> Coumo las flous nebon pes tucoulets,
> Coumo le frut, madur, toumbo de l'albre,
> A redoulets !

Aussi y trouve-t-on un peu de tout :

> La mesclo de Galo e d'Actico,
> Roussel franc e Maurel d'Africo,
> Soulas rouman e pensad grec.

Quant à la langue, elle est étudiée avec une véritable recherche. Tout en étant celle de Toulouse, elle est difficile à comprendre. Aussi une traduction littérale en français aurait-elle mieux valu assurément que les gloses qui accompagnent chaque pièce, quel qu'en soit l'intérêt. Et c'est ce que fera sans doute M. Gabriel Sirven quand il publiera ses nouvelles poésies. En attendant, nous insérons dans notre Recueil un de ses sonnets les mieux réussis, afin de montrer en quelle estime nous tenons l'œuvre qu'il a soumise à notre jugement. Nous lui devions d'autant plus cet honneur qu'il a été déjà notre lauréat et qu'il a fait souvent ses preuves comme poète et comme linguiste, sous son nom et sous son pseudonyme de G. Visner.

Nous trouvons un égal charme dans le recueil de pièces manuscrites intitulé : *A moun lese*. Mais, comme ces pièces figurent dans le livre imprimé ayant pour titre : *Pe'l' campestre*, également soumis au jugement de l'Académie, nous ne nous en occuperons pas d'une façon isolée; nous attendrons le moment de pouvoir parler de l'ensemble de l'œuvre.

Nous avons hâte, d'ailleurs, d'arriver au recueil de pièces manuscrites qui a spécialement attiré l'attention de l'Académie. Il a pour titre : *Cansòus d'Oc*, et forme une courte mais agréable col-

lection de sonnets, de rondeaux et de chansons.

Le *Sonnet gourmand* est d'une jolie venue, surtout à ses débuts :

S'ul biel figuè toursut qu'a l'oustalet s'espaulo,
An anfin madurat as flancs des rais ardens
Lous bels fruts perfumats, fres, chucous e froundens
Que lous Greges gourmands pourteroun dins la Gaulo.

Le *Sonnet fleuri* est peut-être moins réussi, mais il se termine par ce joli tercet :

La bouco se dierb as poutous
Coumo, de tous bords, lous broutous
Se dierbon a la soulelhado.

Mais il est une pièce qui a été particulièment goutée. Elle est intitulée : *las Estelos*. Après avoir décrit l'apparition des étoiles à la nuit tombante, le poète montre son âme s'élevant joyeusement jusqu'à elles pour y allumer ses rêves :

..... Coumo se, des bents
Que passon, laugès, abio l'alo,
Urouso, l'amo des Joubents
Cap a las estelos escalo.

S'en bai, dins las planos sans fi,
Desfelha las flous ta poulidos,
Las margaridetos d'or fi
As casals de Diù espelidos.

S'en bai capela de poutous
Lou lusen belous des èls candes
Qu'a pilots, dins toutis les cantous
Del grand cel encrumit, soun landes.

S'en bai quand, reino del dous ser,
O luno encantairo, te lèbes,
Perdudo d'amour è d'esper
As soulelhs aluca sous rebes.

C'est tout à fait l'école lyrique de Goudelin, avec une pointe non moins agréable de modernisme. On y retrouve ses idées gracieuses, son vers facile et naturel, sa langue pure et élégante. L'auteur manie avec délicatesse la langue moundine, qu'il semble connaître à merveille, mais en poète plutôt qu'en érudit. Il ne met de prétention à rien, ni dans le fond ni dans la forme, et se fait d'autant plus apprécier. Il sait, pourtant, traiter avec élévation des sujets plus importants. On peut en juger par sa pièce intitulée : *Ço que dison las peiros mudos* (ce que disent les pierres muettes), où il montre les vieux châteaux féodaux résistant aux injures des siècles et rappelant à la France toutes ses anciennes grandeurs et toutes ses vieilles gloires.

O gigants de peiro ladrouso,
. . . .
Debas lous rastelas de fer
De bostros tampos naut cintrados,
Que de barous à l'aïre fier
Soun passats, espados tirados !
. . . .
E se tustats per plejo e bents,
Damourats drets coumo uno lanço,
Es per que sapien, lous joubents,
La grandou de la bielho Franço !

Nous pourrions également citer quelques autres pièces prestement tournées où la pensée n'est pas inférieure à la forme. Mais nous en avons assez dit pour justifier la décision de l'Académie qui a accordé un Œillet à l'auteur de ce recuil de poésies manuscrites, M. Gaston Lavergne, à Rélizane, département d'Oran (Algérie).

III.

Le concours pour les œuvres imprimées dans le courant de l'année précédente s'est borné à deux volumes, tous deux de nature différente, mais tous deux de véritable mérite.

Nous avons déjà annoncé celui qu'a envoyé M. Édouard Lamourère, instituteur à Gibel (Haute-Garonne). Il est intitulé : *Pé l' Campestre* et porte en sous-titre : *Légremos e Cansous*. Composé pour la majeure partie de pièces déjà présentées au concours des Jeux Floraux, il a été honoré de deux Œillets, l'un en 1898 et l'autre en 1899. Nous avons donc à le juger tout à la fois pour la série de pièces qui y ont été ajoutées et pour l'ensemble de l'œuvre. Or, toutes réflètent les mêmes émotions, celles d'un vrai paysan, amoureux de sa terre patriale, de sa maison paternelle, de sa famille grande et petite, des champs qui forment son horizon et de ceux qui l'habitent. Le poète y évoque, au milieu de paysages, tantôt sombres et froids, tantôt vibrants de lumière et de chaleur, les joies et les tristesses qui l'entourent. Il y voit tout du même œil amoureux, du même cœur sensible, l'homme et les choses qui l'entourent, le vieillard et l'enfant, la femme et la jeune fille. Mais ses impressions sont variées suivant le sujet traité, en dehors de toute école littéraire, de toute formule stéréotypée. On n'y retrouve pas non plus le lyrisme sans mesure qui sévit trop fréquemment chez les poè-

tes à « idées. » Ses sensations intimes ne s'épanchent pas en de longs flots d'éloquence ; elles se contentent de petits poèmes, sinon de simples chansons. Il sait discipliner son émotion, limiter sa pensée, les revêtir l'une et l'autre sans apprêt, comme du premier coup, d'une forme arrêtée, parfois un peu rustique, mais toujours saisissante et primesautière. Rien chez lui ne décèle la pure rhétorique; rien n'y est factice, ni trop brillant, ni trop terne, ni trop « lâché » ni trop « lêché. » Tout y est sincère, exact, proportionné. Né dans les champs, ayant pour mère une

Bristoulado moulhe d'un Laùragues maùrel.

Il ne sait chanter qu'*en bourdous de paysant.* Plein d'amour pour sa terre « maïrale », et ne l'ayant jamais quittée, il manque peut-être d'éducation littéraire et d'imagination transcendante. Il ressemble en cela aux poètes naïfs, mais pleins de sève et d'originalité, du quinzième siècle. Il est incapable de défigurer la Nature pour l'ennoblir à la façon de Boileau ou du Poussin, ou pour la maquiller et l'orner de rubans à la manière de Boucher ou de Florian. Il sait encore moins la corriger suivant la formule de Jean-Jacques Rousseau ou de Bernardin de Saint-Pierre. Il n'imite pas davantage les romantiques « truculents » comme Victor Hugo ou vaguement « harmonistes » comme Lamartine. Homme des champs, il en parle en « simpliste », profondément ému et convaincu de ce qu'il voit et de ce qu'il sent, sans rien sacrifier à la grâce artifi-

cielle et à l'élégance conventionnelle des citadins. Il se contente d'être, comme il l'a dit, « frère jumeau du grillon et de la libellule »,

Bessoulh de l'grilh e de l'arelo.

C'est surtout le cœur qui parle chez lui. Rien qu'en s'en tenant à ses dernières productions, nous avons spécialement remarqué : *La Lauraguesso, Paùre Braú! Per elo! Moun couanic* (mon dernier-né), *Soumiadís, Amour d'aùjolo, Efantesso e Caritad.* Toutes ces petites pièces témoignent d'une émotion réelle, d'une tendresse débordante ou d'un patriotisme ardent. La note gaie n'est point absente, témoin la chanson du *Pelharot,* se terminant par ces vers humoristiques :

Mentre qu'empleni moun oustal,
D'aùtres le curon coumo cal;

et la *Cansou de Filho :*

A troucat soun cor e soun amo
Countre le titre de Madamo;
S'en es anado per toutjoun
Biùre a la cauds de l'pastou blound.
. . . .
Adiù, crabit, anhelo, crabo,
Quand tindo l'houro des pastous,
La pastro quito sous moutous.

Comme on le voit, l'œuvre de M. Edouard Lamourère est vraiment personnelle, pittoresque, intéressante. Les Romanisants trouveraient peut-être à redire à ses formes graphiques et les Parnassiens à ses rimes sans prétention à la richesse

ou a la virtuosité. D'autre part, son recueil se compose de simples morceaux détachés, écrits au hasard de l'inspiration, et les deux tiers de ses pièces ont été déjà couronnées à deux reprises avant leur impression. Dans ces circonstances, l'Académie a dû se borner à rappeler les deux Œillets précédemment décernés à M. Edouard Lamourère pour ses premières poésies et à accorder ses éloges à celles qu'elle n'avait pas déjà appréciées. Elle y ajoute ses vœux et son espoir de voir le jeune poète du Lauraguais se présenter à ses prochains concours avec des œuvres nouvelles plus satisfaisantes encore, car, aux termes de nos règlements, il ne peut briguer désormais qu'une fleur supérieure à celles qu'il a obtenues.

Avec M. Michel Camelat, demeurant à Arrens (Hautes-Pyrénées), nous restons dans la même note rurale et simpliste. Mais il s'agit d'un poème de longue haleine ayant pour titre *Beline* et racontant les amours pastorales d'une petite montagnarde de la vallée d'Azun en Bigorre et d'un jeune montagnard du même village. Il rappelle tout à la fois le récit raffiné et décadent de *Daphnis et Chloé* et le poème naturiste et vécu de *Mireio*. L'auteur est d'Arrens; mais à son dialecte natal, coloré et rude, il a préféré le dialecte béarnais de la plaine de Pau dont les finales sont plus adoucies et l'usage plus courant. Il a donc fait œuvre d'érudit en même temps que de poète; et, en effet, sa langue est pure de toute infiltration française et ses mots sont de bonne origine, tout à la fois romane et gasconne. Il a su de plus s'identifier avec ses personnages, et, tout en res-

tant naïf et sincère, il a écrit un poème narratif plein de « virtuosité lyrique et verbale », ainsi que l'a dit un de ses juges les plus autorisés. Il n'a pas employé la strophe épique de Mistral, si riche et si expressive, et l'on pourrait critiquer ses sixains faisant tomber la période poétique sur deux octosyllabes féminins à rimes plates qui alternent avec deux vers alexandrins à rime masculine, car ce mode les rend un peu traînants. Mais il rachète les imperfections de l'outil qu'il a employé par la richesse des idées et par celle des mots.

Quant au sujet, il est des plus simples et se développe dans trois chants ayant pour titres : *Les Amoureux, les Accordailles, l'Accouchée.*

Le premier chant commence par nous faire connaître la famille de Jean-Pierre Artigau, avec ses sept enfants, tous de belle venue, dégourdis et sains, et dont Béline est l'aînée. Mais, disait-on de la plaine à la montagne, par sa beauté et sa vaillance, Béline est la fleur de la nichée. Partout où elle ira, héritière ou bru, elle saura tenir sa place. Or, l'été est venu, et ses parents l'ont envoyée garder leur troupeau de brebis dans les hauts pâturages de la montagne du Batlaïtous. Elle y retrouve son voisin du village, Jacoulet, un jeune gars de vingt ans, orphelin de père dès son bas-âge, mais jambes lestes et reins solides, qui gardait son troupeau de vaches. Ils se mettent à causer et commencent par parler de leurs bestiaux. Peu à peu les confidences arrivent. Jacoulet expose à Béline les dangers de la montagne qu'elle parcourt toute seule : les casse-cou

des gouffres, la rapacité des loups, la méchanceté des aigles, la voracité des ours. Mais, à chacun des dangers qu'il lui signale, Béline répond en narguant ses craintes exagérées.

Jacoulet insiste en ajoutant aux fauves les avalanches, les précipices, les nevés. Béline continue à repondre avec sa verve moqueuse. Mais peu à peu sa voix devient hésitante, car Jacoulet finit par lui faire les aveux de la plus vive comme de la plus timide des affections, déjà vieille de bien des années. « Sais-tu, lui dit-il, qu'au lever du soleil je vais épier le moment où tu livres au baiser de l'aube ton front pur de jeune fille?... Lorsque l'oisillon cache son bec sous son aile, à cette heure du crépuscule où les jeunes filles vont puiser l'eau aux fontaines, j'erre le long des ruelles, et, si je te rencontre, c'est assez... Le cœur serré, je te fixe muet, et, retenant ma respiration, je ne sais plus bégayer un mot... D'avance, en automne, je l'ai béni ce temps conteur où le maïs se dépouille, ce temps bruyant où l'on broie le lin. Tandis que j'attendais suspendu, la jambe raide, aux barreaux de ta fenêtre, ainsi qu'un écureuil sur la branche, pour surprendre le sourire de tes lèvres, maintes fois j'ai laissé mon béret se mouiller au serein. Les coups de minuit pouvaient sonner au clocher, ils me laissaient encore là... Jaloux de mon bonheur, je t'ai tu jusqu'ici mon secret; mais je t'ai suivie ainsi que le chasseur pourchasse à l'aventure le coq de bruyère. Si tu veux un amoureux, et si je suis à ton gré, me voici! »

Et Beline, l'écoutant dans la pureté de son

âme, répond simplement : « Jacoulet, compte sur moi ! »

Les paroles se taisent désormais sur les lèvres des deux amoureux. Et, la nuit étant arrivée, il faut rentrer le troupeau au bercail. Les bêtes à laine égrenées s'attroupent peu à peu dans le *mulhedé*. De combe en monticule, le porte-sonnette à l'avant, les vaches en troupeau se réunissent dans le *couyala*, le poil lisse, la mamelle gonflée, revenant d'épointer le serpolet et le chiendent. Tous les bergers relèvent les manches jusqu'aux coudes. Le lait résonne dans les vases en bois. Les amoureux se quittent et le ciel semble se fermer sur eux comme une tente d'azur retenue par des clous d'argent :

Sus le soumiù de Batlaytouse,
L'amic dechè soun amistouse.
Dou lugra lou cabos arientat, coume u claù
Dou ceù clababe l'estremère
E s'embaubibe a la seréère.

Tout ce premier chant est rempli de douce poésie d'un naturisme aimable et délicat,

Le second chant traite des « accordailles. » Jacoulet avait dit à Béline : « Entre nous, il n'est pas d'obstacle. Mais que feront les tiens ? Cette pensée me pèse, me tourmente et me met au front la sueur de la mort. Les tiens voudront-ils, ma chair et mon étoile, nous accompagner à l'église avec le pain bénit et le cierge de cire ? » Et Beline avait répondu : « J'en fais mon affaire. Je leur dirai : Père, mère, grand-père, voyez le poids qui m'oppresse et m'enlève la gaîté. Je l'aime ! Que de votre bouche un non ne tombe

pas. Puisque vous l'estimez, il n'y a pas de honte à placer votre fille à ses côtés. » En effet, peu après, un beau soir, les Artigau, les parents de Beline, se sont acheminés vers l'enclos Toucoulet. Ils sont venus pour passer le contrat des accordailles. Tous s'installent en demi-cercle devant le foyer. La salle-basse était luisante comme un plat d'étain étamé de neuf. En attendant le notaire, les vieux se mettent à causèr. Ils plaisantent les amoureux : « Beline, dit maître Pierre Artigau, y a-t-il longtemps qu'en gardant le bétail — ne dis pas le contraire ! — tu as cessé d'égrener ton rosaire ? » Et, comme Beline changeait de couleur : « Qu'y a-t-il donc, reprit le père, cette enfant ne peut rien entendre sans rougir ? » Chacun raconte son histoire, triste ou joyeuse. Et tous disent leurs jeunes années, leurs travaux familiers, leurs espérances et leurs déboires, leurs ascensions à travers la montagne, leurs pérégrinations dans la plaine de Tarbes et dans celle de Pau. Tout à coup, le chien de la maison se met à aboyer : c'est le notaire qui arrive suivi de ses témoins. Et le contrat de mariage est dressé, où chacun des grands-parents énumère ce qu'il donne aux futurs; puis, quand il fallut signer, les mains qui tremblèrent le plus ne furent pas celles des aïeux, quoique le bâton leur fût nécessaire pour assurer leurs pas chancelants, mais bien celles des deux jeunes gens qui s'étaient juré d'éternelles amours.

Il serait difficile de rendre d'une façon plus vraie, et en même temps plus poétique, cette simple scène de mœurs rurales. Il y a là des dé-

tails charmants de tableaux, de conversations, d'impressions vécues. Le tout se termine par une invocation à Dieu, pleine de foi et de grandeur, où le grand-père Artigau appelle les bénédictions du ciel sur les récoltes, sur les bestiaux, sur toute la famille, et, en particulier, sur les fiancés!

Sa prière a été entendue, car, au début du troisième chant, une petite fille vient de naître chez les Toucoulet, et les voisines lui chantent une berceuse dont les quatrains se succèdent comme un chant d'oiseaux sur les nids que balance le vent : « Enfant de Dieu endormi dans ta couche, et depuis hier tant de fois baisé, petit semeur de la maisonnée, ne pleure pas, dors, dors, petit ange, tais-toi, tais-toi... Tu vas croître comme le bourgeon de la branche au printemps... Tes cheveux bruns, buisson de lierre, se boucleront en nœuds sur ton front. Il faut que ta marraine te suspende au cou la croix d'argent de sa première communion. Si Dieu lui prête vie, ta voisine te verra devenir belle-fille... Un peu plus grande, ton amoureux te fleurira la gorge d'un petit bouquet de marjolaine. Marie-toi alors, et qu'au bout de l'an un autre enfant, à son tour, se suspende à ton sein! »

Cependant, Beline ne se lève pas. Elle a été surprise par le froid en donnant le sein à sa petite fille. Les voisins qui vont au labour ont demandé de ses nouvelles par la fenêtre entr'ouverte, et elle n'a pas répondu. Son petit frère, Ménicou, est entré; il s'est suspendu à son cou et lui a dit de venir écouter l'oiseau qui chantait sur la branche fleurie du jardin, mais elle s'est tue et

paraît soucieuse. L'oncle Jean l'interroge, effrayé de sa pâleur, et lui a recommandé de cacher chaudement sous ses draps sa main et ses épaules. Quant à Jacoulet, de retour de la bergerie, il est plus effrayé encore des yeux convulsés de Beline et, de sa main, il essuie la sueur froide de ses joues. Ses pressentiments ne sont que trop fondés : ni les soins de la famille, ni les prières des parents et des voisins, ni les prescriptions des médecins, ni les secours de la religion ne peuvent conjurer le mal. Et Beline meurt, résignée, invoquant la miséricorde de Dieu et lui demandant d'ouvrir pour elle les portes du paradis.

A ce douloureux spectacle, Jacoulet s'était évanoui. On l'emporte au dehors pour le ranimer. Quand il rentra, tous marchaient sur la pointe des pieds. Les yeux vitreux et les mains jointes, un être mort, vêtu de blanc, était allongé sur son lit. A ses côtés, dans un berceau qui se balançait doucement, un petit être vivant — tout le portrait de sa mère — bégayait un gémissement plaintif.

Quoan tournè ta la crampe, u cos mour ère en blanc
Lous oelhs bitrats é las mas yuntes ;
Touts qu'en anaben sus las puntes.
A l'estrem u cos biu, baladin-baladan,
— De la mayote la semblénse —
Que yemicabe ue plagnénse !

C'est vraiment une œuvre distinguée que ce petit poème d'une invention toute simple, d'une forme très discrète, accessible à toutes les intelligences, et, en même temps, susceptible d'être appréciée par les lettrés les plus délicats. Le

lyrisme en est tout naturel, sans se forcer jamais, sans se contraindre et se regarder, même quand il s'analyse et s'arrête à des détails familiers. Le vers est plein de cette harmonie paisible, de ce rythme profond, de ce verbe simplificateur, sans redondances et sans contraste, dont usent les âmes simples et naïves. On sent un véritable poète dont l'imagination ailée ne perd jamais de vue la réalité terrestre. Dans le détail des descriptions pittoresques comme dans l'analyse des sentiments humains, le scrupule de la vérité y est complet et très exact. Nulle affectation ne l'entache. Tendre sans mièvrerie, passionnée sans violence, l'œuvre est vivante, largement et dignement humaine. On y retrouve presque constantes les inspirations modernes avec les thèmes antiques de l'homme et de la nature, de l'amour, de la vie et de la beauté.

On a dit que *Beline* était la sœur cadette de *Mireille*. Si elle ne saurait l'égaler, car *Mireille* est un véritable chef-d'œuvre qui restera comme un modèle du genre dans notre littérature lyrique, celle du Nord comme celle du Midi, *Beline* n'en mérite pas moins tous les suffrages. Elle rappelle surtout la manière de Jasmin. Il s'agit, en effet, d'un simple poème narratif. Il n'y a ni intrigue, ni péripéties dans ce récit conté patriarcalement, à la manière des paysans, et la catastrophe finale elle-même est purement accidentelle. C'est un épisode de la vie rurale et familiale, comme il en arrive tous les jours à la montagne et dans tous les pays. L'œuvre n'en est pas moins intéressante par la valeur de sa mise

en action, par l'agrément de ses descriptions pittoresques, par ses notations de mœurs campagnardes, par ses traits de caractère tout à la fois rustiques et pleins de noblesse, par sa poésie intense jointe à l'érudition verbale la plus complète.

C'est pourquoi l'Académie des Jeux Floraux a été heureuse de la distinguer particulièrement en accordant à son auteur une Primevère et en y ajoutant ses plus sincères félicitations.

IV.

Nous voici arrivés au concours en prose.

Nous ne dirons qu'un mot du travail intitulé : *Un manat de quicoumet*. Il s'agit, en effet, de peu de chose, un simple recueil de dictons, au nombre de cinquante-huit, le plus souvent empruntés au Folklore toulousain et qui ne rappelle que de loin les *Maximes* de La Rochefoucauld ou les *Caractères* de La Bruyère. Si quelques-uns ne manquent pas d'esprit ou de sel, il en est d'autres qui sentent un peu trop la caque patoisante. La plupart, d'ailleurs, sont connus sous des formes diverses et dans la plupart des langues. Par exemple, celui-ci : — *Lou Janou protche la Cateto es filasso protche fioc : garo s'el diable buffo dessus*. En français on dit : « L'homme est de feu, la femme d'étoupe, le diable souffle dessus. »

Le discours qui nous a été envoyé sous le titre : *Etude sur la langue de Fourès*, nous ramène à

la poésie. C'est un véritable traité sur la matière, plein d'observations érudites et ingénieuses.

L'auteur, M. GABRIEL CLAVELIER, licencié ès lettres à Toulouse, commence par établir que, quoique réduite à n'être plus parlée que par le peuple, la langue d'Oc peut aspirer et réussir à faire mieux que conter avec humour quelque grosse farce ou avec agrément quelque légende naïve. Goudelin, Jasmin, Mistral ont successivement montré qu'ils étaient capables de relever et d'enrichir un « patois », à quelque dialecte qu'il appartienne, et d'en faire un instrument suffisamment riche, souple et délicat pour lui permettre de rendre avec aisance les idées les plus abstraites et traduire sans difficulté toutes les finesses de sentiment et de pensée qui font la véritable littérature. Les érudits peuvent aider les poètes à perfectionner l'outil qui leur est nécessaire pour exprimer leur pensée et développer leurs facultés natives. Si la langue populaire est pauvre de mots abstraits, c'est que les idées qu'ils représentent ne sont que l'apanage ordinaire du peuple. Mais, en revanche, elle est riche en mots pittoresques. Et, comme la poésie est très concrète et que le patois a les mêmes qualités, on ne peut pas dire qu'il n'est point favorable à la poésie. Il est d'ailleurs permis de l'enrichir, ainsi que l'ont fait du reste tous les poètes modernes, surtout depuis Mistral et ses émules. Telle a été également la préoccupation d'Auguste Fourès, le meilleur poète du Lauraguais, l'auteur des *Grilhs*, des *Cants del soulelh* et de la *Muso Silvestro*. Il y faut mettre seulement de la mesure. Auguste Fourès s'est-il

conformé à ces principes? C'est ce qu'a examiné M. Clavelier en recherchant soigneusement dans l'œuvre du poète qui a illustré le dialecte du Lauraguais d'abord les archaïsmes employés (c'est-à-dire les vieux mots oubliés par le peuple et ressuscités par le poète), puis les exotismes (c'est-à-dire les mots empruntés au latin ou aux dialectes voisins), enfin les néologismes, qui sont également admissibles pour rendre les idées nouvelles, mais à la condition de prendre des mots-racines de bonne souche. Il y a ajouté les mots d'origine inconnue et sur lesquels il n'a pu recueillir des renseignements précis. Comme on le voit, c'est une véritable enquête qui a été faite sur « la langue de Fourès » et elle a été conduite avec le soin le plus méthodique. Une conclusion s'en dégage : si Fourès s'est forgé une langue qui n'est pas usuelle, s'il l'a enrichie au profit de l'invention poétique et de la forme du vers, ses mots, même à sens détourné ou formés par dérivation ou composition, n'en sont pas moins susceptibles d'être facilement compris dans notre Lauraguais, même par les illettrés, cet enrichissement de la langue étant rigoureusement conforme aux règles que suit inconsciemment le peuple lorsqu'il crée pour ses besoins journaliers des mots nouveaux ou composés.

« Ce n'est, dit en finissant M. Clavelier, que dans les pièces où le poète présumant un peu trop des ressources du patois, sinon de ses forces, ne craint pas d'aborder des sujets moins populaires et s'essaie à manier les grandes idées générales, ce n'est que dans ces morceaux que sa langue

rebelle à ses efforts, et comme réfractaire à ses desseins, perd avec sa belle simplicité ses réelles qualités de naturel et de pittoresque. Lorsque, par exemple, — et c'est ainsi que se terminent bon nombre de ses pièces — il entonne son hymne à la sainte Liberté, à la Paix, à la Fraternité humaine, ou qu'il poursuit de ses imprécations les tyrans et les ennemis, quels qu'ils soient, du Progrès et de la Justice; quand il chante les géniales découvertes de Pasteur ou qu'il dit son admiration pour l'œuvre de Rabelais ou celle de Balzac; quand il envoie un salut fraternel aux Canadiens, aux Jersiens, aux trouvères de Belgique, à la ville de Mulhouse, il nous semble que sa langue change d'aspect, devient trouble, confuse, et comme un peu fangeuse, semblable à un ruisseau, qui, enflant son cours et devenant torrent, emportant dans ses eaux des alluvions de toute provenance et de toute nature, n'a plus la grâce calme et la limpidité cristalline qui faisaient son charme et son originalité. »

On ne pouvait mieux étudier et mieux apprécier l'œuvre de Fourès comme poète et comme linguiste. L'Académie des Jeux Floraux a ratifié tout à la fois le fond et la forme de ce discours et elle a décerné un Œillet à son auteur.

Cette récompense prouvera à tous combien l'Académie s'intéresse à la langue d'Oc qui fut sa raison d'être et de vivre si longtemps, et combien elle est disposée à encourager les efforts des poètes et des érudits pour en développer la pratique et favoriser sa reconstitution.

Afin de le mieux montrer, elle inaugure, cette

année, l'impression à son recueil des poésies romanes couronnées et distinguées. Si elle ne peut faire pour les prosateurs ce qu'elle fait pour certains poètes, c'est qu'elle en est empêchée par la dépense. Mais elle les voit tous du même œil favorable et les accueille avec le même empressement.

En un temps où les esprits les plus éclairés et les plus avisés prêchent « l'énergie nationale », l'Académie des Jeux Floraux tient à faire acte d'énergie « provinciale », un des premiers et des meilleurs éléments de l'énergie nationale. Elle reste ainsi fidèle à sa première institution et elle fait appel à tous ceux qui ont au cœur l'amour de la « petite patrie ».

Lorsque Gœthe arriva à Weimar, l'Allemagne, longtemps inondée de peuples étrangers, traînait dans sa langue les limons les plus disparates, et les meilleurs talents s'agitaient dans un trouble infécond parce qu'ils manquaient de fonds national.

Il en était de même en Provence avant que Mistral et ses amis de Fontségune vinssent rendre confiance à leur province qui s'était désaffectionnée d'elle-même et se faire les sauveteurs de leur race et de leur dialecte.

Le Languedoc a mieux que des individualités passagères, si géniales qu'elles soient, pour accomplir une œuvre semblable et parallèle. Il a une Académie séculaire — la plus ancienne de l'Europe — qui a conscience de sa mission et dont la destinée est plus assurée que jamais. Si la vieille Compagnie des Sept-Troubadours a ré-

sisté à toutes les destructions et à toutes les annexions, c'est qu'elle répond à une véritable nécessité nationale et sociale, car Toulouse est non seulement une métropole « fatale » au point de vue ethnographique et politique, mais encore une ville d'âme et une ville d'art et de littérature sans rivale dans tout notre Midi.

Fière de son œuvre passée, consciente de son œuvre à venir, l'Académie des Jeux Floraux fait donc plus que jamais appel à tous ceux qui ont au cœur l'amour de la petite patrie, de sa langue indigène, de ses mœurs locales, de son « univers natal. » Puisse leur nombre augmenter encore pour l'honneur du Midi français, pour le maintien de sa langue qui fut longtemps celle des cours souveraines, pour la gloire de sa littérature qui a fait l'éducation de l'Europe occidentale et préparé la civilisation moderne!...

ÉLOGE

DE

CLÉMENCE ISAURE

Lu en séance publique, le 3 mai 1900

Par M. Gaston JOURDANNE

Maître ès Jeux Floraux.

MESSIEURS,

Lorsqu'une Académie est aussi vieille que la vôtre, elle a le droit de regarder, avec une certaine sérénité, les phases successives qui constituent l'éternel devenir de la société qui s'agite autour d'elle. Les hommes et les choses ont eu beau changer, vos prédécesseurs ont vu reverdir, par leurs soins, les petites fleurs que Guillaume Molinier et ses amis avaient ramassées dans les jardins de Languedoc, toutes flétries par l'ouragan de la Croisade, et vous les avec conservées pures et fraîches jusque dans le siècle des automobiles.

Il doit y avoir vraiment dans l'air toulousain une vertu mystérieuse. « Nulle part, a-t-on dit, la nature n'est aussi subtile, élégante et fine qu'à

Florence, la ville artiste. Le décor du Parthénon, c'est la beauté formelle précisée dans un incomparable rayonnement de lumière. » La Garonne bleue qui ondoie le long des coteaux aux lignes un peu indécises, estompées encore par les brumes printanières ou automnales, nous présente un paysage aérien où l'on ne serait pas autrement surpris de voir voltiger les diaphanes apparitions d'Henri Martin. Il est ainsi certains lieux dont la configuration est adéquate aux souvenirs historiques.

L'histoire de Toulouse, c'est son admirable Saint-Sernin, ses hôtels parlementaires ou consulaires, ciselés comme des coffrets précieux ; c'est celle de ses peintres, de ses sculpteurs, de son Université, de son Collège du Gai Savoir.

C'est ainsi que j'essaierais d'expliquer le fait, presque paradoxal, de la persistance ininterrompue de votre corps littéraire pendant six cents ans. Persistance à ce point identique à elle-même qu'on ne voit pas ce qui pourrait vous empêcher d'adresser aux littérateurs du vingtième siècle la même *citation* que la première qui sortit de la chancellerie des mainteneurs du quatorzième.

Je sais bien que des esprits chagrins ont reproché à Toulouse de ne pouvoir citer aucun génie littéraire durant cette longue suite d'années. Mais ce reproche on peut le faire au Languedoc tout entier ; il semble que la nature ait voulu se reprendre après avoir présenté à notre admiration l'étonnante, la prodigieuse efflorescence de l'époque des Troubadours. Il est vrai

que, comme compensation, elle a donné à votre ville une longue phalange d'artistes dont le nombre et la qualité ne fait que s'accroître, puisque, récemment, le chef de votre municipalité, recevant le représentant de l'État, pouvait lui dire avec une légitime fierté : « Je vous présente un album composé par des artistes toulousains, et tel qu'aucune ville au monde ne pourrait vous offrir pareille réunion de noms illustres. »

D'autre part, la naissance d'un génie littéraire ne prouve rien en faveur de son lieu d'origine. Dans toutes les floraisons intellectuelles, le génie est un cas de tératologie, et cette variété, rare d'ailleurs, éclot spontanément dans les milieux qui lui semblent le moins propices.

Ce qui est vrai, c'est qu'à côté des Universités de la Cité mondine, le Collège du Gai Savoir a toujours maintenu sa traditionnelle fête fleurie, indiquant, par là même, l'existence d'un milieu où le culte de la poésie n'a pas cessé d'avoir des servants. Je ne sache pas que la gloire d'Olympie soit diminuée parce que les athlètes vainqueurs dans le Stade herculéen, parce que les poètes qui vinrent y lire leurs œuvres n'avaient pas vu le jour sur les bords de l'Alphée, au pied du mont Kronios.

Le fait prédominant, essentiel, de l'histoire de votre Compagnie, celui qui vous permet de vous élever à une hauteur intangible, c'est votre pérennité; c'est l'identité de l'effort plusieurs fois séculaire vers un but toujours le même, auprès de quoi tout le reste n'est qu'incident secondaire.

Il était inévitable qu'en ce temps où l'on se

pique, non sans quelque raison, de connaître l'histoire de Louis XIV, que dis-je, celle de César et d'Auguste, mieux que la plupart des contemporains de ces grands personnages, les annales de l'Académie des Jeux Floraux eussent le sort de toutes les autres. Elles étaient, d'ailleurs, trop intéressantes pour ne pas attirer l'attention. Dans tous les faits historiques, la volonté de documentation exacte, qui est une des marques de notre époque, cherche à pénétrer depuis l'origine jusqu'à l'aboutissement.

Or, je ne saurais me faire à cette idée que l'aspect de la vérité toute claire puisse être périlleuse.

Nos anciens annalistes croyaient naïvement honorer les cités ou les peuples dont ils racontaient l'origine en leur prêtant toutes sortes de fables héroïques. C'est ainsi que la fondation de la plupart de nos cités méridionales a été environnée d'anecdoctes fabuleuses. Mais, à mesure que se sont évanouis, devant le flambeau de la science mieux armée, les héros de cette mythologie locale, l'histoire du midi de la France a surgi plus attachante, plus grandiose qu'on n'eût pu le soupçonner tout d'abord.

Et il se trouve aussi que les mêmes constatations qui ont fait effacer l'épitaphe isaurienne du seizième siècle ont donné à Dame Clémence une filiation des plus caractéristiques et des plus précieuses. Elles établissent qu'à un moment donné de l'existence de votre Compagnie on osa préciser par ce nom en une personne unique, les invocations des poètes vers de nobles Dames, *Dame*

Science, « qui donne le gai savoir de faire des vers », *Dame Rhétorique, Dame Éloquence,* au-dessus desquelles plane l'image de la Très Haute qui fut mère du Christ.

Les années, les siècles se succèdent, les hommes aussi. La lutte se continue entre les derniers vestiges de l'indépendance des corps consulaires et les progrès de la centralisation administrative. C'était l'époque dont Mistral a dit :

La Republico d'Arle, au founs de si palun,
Arresounavo l'Emperaire.

« La République d'Arles, au fond de ses marais, parlait de haut à l'Empereur. »

Ce sentiment, si vif alors, de l'autonomie communale, nous ne le comprenons plus depuis cent ans que la Constitution de l'an VIII, survivant à toutes les révolutions politiques, nous enserre dans ses mailles de fer. Qui niera cependant la part qui lui revient dans l'antagonisme latent entre les provinces et la Couronne, dont l'issue finale, pour le Languedoc, fut l'Édit de Béziers en 1632 ?

C'est par leurs finances que les commissaires royaux cherchèrent obstinément à atteindre les organisations provinciales, non pas, évidemment, dans un but de lucre mesquin, mais parce que, pour les collectivités comme pour les individus, l'argent est l'indispensable facteur de l'existence. Posséder le contrôle financier d'une société, c'est l'avoir sous son entière domination.

Dans ces luttes sournoises de bureaucratie et

de comptabilité qui remplaçaient les francs coups d'épée échangés entre les compagnons de Montfort et ceux du comte Raimon, dans ces débats administratifs et judiciaires, dans cet entassement de comptes municipaux et de réclamations royales, je ne distingue qu'une chose, la mainmise par les agents du roi sur le vieil esprit consulaire défendant pied à pied son antique indépendance.

Que m'importent, dès lors, des accusations de concussion, fussent-elles suivies d'exécution capitale ? Les conspirateurs ce sont ceux que l'on arrête, dit un gendarme dans une pièce de Sardou, *Thermidor* si je ne me trompe. Peut-être ceux-là même qu'on a voulu clouer au pilori du seizième siècle auraient, au treizième, été appelés les Pères de la Patrie. Sous Philippe-Auguste, Toulouse pouvait encore se défendre à main armée contre *l'orgueil de France*, comme dit la *Chanson de la Croisade albigeoise*. Sous François I[er], après Louis XI, ce n'était plus possible. Autre temps, autre manière de voir, autre façon de combattre.

Et j'en suis à me demander si l'apparition de la fille des Isaure ne procède pas du même ordre d'idées. En tout cas, ce qu'on a le droit d'exiger pour que le débat soit loyal et complet, c'est qu'on tienne compte de la mentalité de l'époque, ce qui n'a pas été fait jusqu'ici.

A cette heure, l'histoire communale et provinciale commence à être examinée sous son véritable jour et non plus avec cette préoccupation unitaire, réminiscence inconsciente du jacobi-

nisme, qui marque les œuvres des historiens de la première moitié du dix-neuvième siècle. On commence à tenir compte de la différence du caractère des populations méridionales et des populations du nord, différence si lumineusement pressentie par Michelet. C'est ainsi qu'apparaît, de plus en plus net et précis, le fil conducteur au moyen duquel la critique impartiale peut se diriger à travers les contradictions, les procédés d'apparence singulière, que présente de la fin du quatorzième siècle à la fin du seizième, l'attitude des Parlements, des corps consulaires, des collectivités provinciales. Ce fil conducteur, qui est l'antagonisme de l'ancien esprit communal, antagoniste et fédératif, contre le nouvel esprit royal, centralisateur et unitariste, permettra, sans aucun doute, de prononcer le mot définitif dans le débat institué à propos de celle que vous persistez, à bon droit, à considérer comme votre patronne.

Bien loin, par conséquent, que les récentes investigations historiques aient diminué ma sympathie pour Clémence Isaure je ne la sens que plus fortifiée. Et quand, au seul point de vue poétique j'examine la muse Toulousaine dans ses transformations successives, je vois se dérouler une série de tableaux plus captivants les uns que les autres.

Dame Clémence, filleule de Dame Science et de Dame Rhétorique, la descendante des Isaure, l'amante du beau Lautrec, passent devant moi environnées d'un long cortège. Tout d'abord j'entends Arnaud Vidal, Raimond d'Alairac et leurs

émules, répéter les dernières strophes inspirées par le verbe d'oc agonisant. Puis, ce sont des étudiants tapageurs, qui font assaut d'abstractions et de scolastique, en un temps où les Comtes ès lois portent l'épée. Ensuite de graves personnages couronnent des chants royaux, solennels et pompeux qui sont remplacés par de galantes mièvreries écoutées par de mignonnes marquises.

Derrière ces personnages j'aperçois toujours les mêmes decors. J'entrevois un jardin sacré où les printemps se sont succédés, où les fleurs se sont périodiquement épanouies, où les ombrages se sont renouvelés pour abriter les diseurs de vers et leurs juges. Et je songe qu'aujourd'hui, au seuil du vingtième siècle, après des bouleversements inouis, tels que n'en produirent jamais les plus grandes révolutions de l'antiquité, le jardin sacré porte les mêmes fleurs, excite les mêmes désirs, réalise les mêmes joies, *les joyas del gay Saber !*

Clémence Isaure a réuni trop de complicités pour que son lointain renom puisse être entamé d'une façon quelconque. Elle a celle des lettrés qui pensent comme Jean Baudin « que si Athènes a eu sa Minerve, Toulouse a son Isaure. » Elle a celle des critiques qui estiment que sa raison d'être n'a pas été encore suffisamment élucidée, et aussi l'assistance de ceux qui croient fermement que la généreuse Toulousaine, donatrice de trois fleurs d'or et d'argent, a réellement existé. Elle a, par dessus tout, la complicité, à laquelle rien ne résiste, celle de la grande masse anonyme qui a conservé le souvenir de la Reine Pédauque,

agrémenté l'histoire de la belle Paule, répété les vers de Goudelin et la mélodie de Chérubini.

Ajoutez à cela les documents les plus authentiques en même temps que les plus curieux que puisse revendiquer une compagnie littéraire au sujet de votre fondation en 1323. Que pourriez-vous désirer de plus pour ennoblir l'origine de votre fête séculaire du 3 mai ?

Tant que votre Académie vivra, Clémence Isaure existera. Que dis-je, elle vous survivrait même s'il était possible d'admettre l'hypothèse de votre disparition, maintenant que vous avez sans crainte le droit d'envisager des jours indéfinis. Les poètes continueront à lui dédier leurs œuvres, et les artistes s'en inspireront en attendant que l'un d'eux fasse la statue que vous avez le devoir de placer à la porte de sa nouvelle demeure.

Et si, au lieu d'une effigie nouvelle, j'y rencontrais un jour la grande femme silencieuse, couchée sur son tombeau de marbre que je vis, dans ma jeunesse, en votre vieille salle du Capitole, je m'inclinerais devant elle avec émotion, car dans ma conviction intime, elle me rappellerait des souvenirs que, Français, je n'ai le droit d'accueillir que comme l'écho du temps à jamais disparu, mais que, Méridional et surtout Languedocien, personne ne peut me contraindre d'oublier !

SOMMAIRE

DES DIVERS

TRAVAUX LUS EN SÉANCE PARTICULIÈRE

ET NON INSÉRÉS AU RECUEIL (1899-1900)

M. LE COMTE DE RESSÉGUIER. — Archéologie sentimentale.

M. DE MALAFOSSE. — Au Fil de l'eau.

M. L'ABBÉ LÉONCE COUTURE. — Revue d'une vingtaine d'années d'enseignement public à Toulouse.

M. DE LAHONDÈS-LAFIGÈRE. — Les Grands ouvrages d'architecture, récemment exécutés à Toulouse.

M. MARCHAL. — L'Inconnu, essai de psychologie littéraire. — Etude sur Louis Veuillot, journaliste et moraliste.

M. AXEL DUBOUL. — Les deux Siècles de notre Académie Toulousaine.

M. LE CHANOINE VALENTIN. — Le Testament politique du Cardinal de Richelieu, sur les Dialogues de Fléchier contre le Quiétisme.

M. LE COLONEL PERROSSIER. — La Commune de 1871 à Narbonne.

M. HALLBERG. — La première jeunesse de Henri Heine. — Les Déclassés dans la vie moderne.

M. LE BARON DESAZARS DE MONTGAILHARD. — Deux illustres Visigoths, au temps de Charlemagne,

---

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

QUI ÉCHANGENT LEURS PUBLICATIONS AVEC L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

Alais, *Société scientifique et littéraire.*
Orléans, *Académie de Sainte-Croix.*
Troyes, *Société d'agriculture, arts, sciences et belles-lettres.*
Saint-Étienne, *Société d'agriculture, arts, sciences et belles-lettres.*
Châlons-sur-Marne, *Société d'agriculture, sciences, arts.*
Douai, *idem.*
Angers, *idem.*
Tours, *idem.*
Valenciennes, *idem.*
Le Puy, *idem.*
Caen, *Académie des sciences, arts et belles-lettres.*
Dijon, *idem.*
Bordeaux, *idem.*
Clermont-Ferrand, *idem.*
Arras, *idem.*
Mâcon, *idem.*
Chambéry, *idem.*
Saint-Quentin, *idem.*
Nice, *idem.*
Lyon, *idem.*
Rodez, *idem.*
Montauban, *idem.*
Besançon, *idem.*
Aix, *idem.*
Amiens, *idem.*

Albi (Tarn), *Société des sciences, arts et belles-lettres.*
Beauvais, *Société d'archéologie, sciences et arts.*
Senlis, *Comité d'archéologie.*
Annecy, *Société florimoritane.*
Nîmes, *Académie des sciences.*
Reims, *Académie nationale.*
Perpignan, *Société agricole, scientifique et littéraire.*
Cambrai, *Société d'émulation.*
Abbeville, *idem.*
Moulins, *Société d'émulation et des beaux-arts.*
Béziers, *Société archéologique.*
Le Havre, *Société des études diverses.*
Rouen, *Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie.*
Paris, *Société philotechnique.*
— *Société académique indo-chinoise de France.*
Limoges, *Société archéologique et historique.*
Brest, *Société académique.*
Cahors, *Société littéraire et artistique.*
Niort, *Société d'agriculture.*
Beaune, *Société d'archéologie, d'histoire et de littérature.*
Valence (Drôme), *Société d'archéologie et de statistique.*
Toulouse, *Académie des sciences.*
— *Académie de législation.*
— *Société archéologique*
— *Société d'agriculture du département de la Haute-Garonne.*
— *Société de médecine, chirurgie et pharmacie.*
— *Société des sciences physiques et naturelles.*
Metz, *Académie des sciences, lettres et arts.*
Barcelone, *Société des Jeux Floraux.*
Washington, *Institution Smithsonienne.*
Neufchâtel (Suisse), *Société de géographie.*

TABLE

DES

OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1900

DEUXIÈME PARTIE.

Discours, Rapports et Travaux des Mainteneurs et Membres du Corps des Jeux Floraux.

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 5108